

Publié le 2 août 2025.
Dernière modification : 11 août 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

LA
COCHINCHINE
et
SES HABITANTS
(PROVINCES DE L'OUEST)
PAR
le Dr J.-C. BAURAC ¹,
médecin de 1^{re} classe des Colonies
OUVRAGE ORNÉ DE 120 GRAVURES



disponible en mode image
[ici](#)

SAIGON
IMPRIMERIE COMMERCIALE REY, CURIOL & Cie
1894

¹ Guillaume Marie Joseph (dit J.-C.) Baurac : né à Lisle, canton de Brantôme (Dordogne), le 8 avril 1859, domicilié à Loches, commune de Salles-Lavalette (Charente), célibataire. Décédé à Saïgon, le 20 novembre 1899.

EXTRAITS

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE CHAPITRE PREMIER

Description générale du pays. — Limites et étendue. — Historique. — Hydrographie. — Géologie. — Orographie. — Climatologie. — Minéralogie. — Hydrologie. — Flore (cultures diverses). — Faune 3

CHAPITRE II

Population. — Français et Européens. — Annamites. — Cambodgiens. — Moïs. Chams. — Chinois. — Malais. — Indiens. — Tagals. — Mœurs et coutumes des Annamites. — Costumes. — Habitations. — Nourriture. — Fête du têt 47

CHAPITRE III

Théâtre annamite. — Musique. — Mariages. — Opium. — Superstitions relatives à la naissance 72

CHAPITRE IV

Funérailles chez les Annamites. — Tombeaux annamites. — Présages, superstitions diverses 94

CHAPITRE V

Maladies observées chez les indigènes. — Pathologie interne ; pathologie externe. — Hygiène. — Petite vérole. — Institut vaccinogène à Saïgon. — Vaccinostyle à piston. — Influence du climat sur les Européens 113

CHAPITRE VI

Pharmacopée indigène. — Drogues pharmaceutiques végétales. — Drogues pharmaceutiques minérales. — Drogues pharmaceutiques empiriques tirées du règne animal 149

CHAPITRE VII

Commerce. — Industrie. — Saïgon. — Historique de Saïgon 191

CHAPITRE VIII

Saïgon, capitale de la Cochinchine 205

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Provinces de l'Ouest. — Itinéraire de Saïgon à Mytho : chemin de fer, grands fleuves, arroyos. — Mytho 221

CHAPITRE II

Arrondissement de Bentré. — Limites. — Étendue. — Formation géologique. — Cours d'eau. — Îles. — Routes. — Divisions administratives. — [Population](#). — [Cultures](#). — [Commerce](#). — [Industrie](#). — [Flore](#). — [Faune](#). — Principaux centres et marchés
227

	CHAPITRE III	
Arrondissement de Travinh		246
	CHAPITRE IV	
Arrondissement de Vinhlong		264
	CHAPITRE V	
Arrondissement de Sadec		280
	CHAPITRE VI	
Arrondissement de Longxuyen		289
	CHAPITRE VII	
Arrondissement de Rachgia		295
	CHAPITRE VIII	
Arrondissement de Chaudoc		313
	CHAPITRE IX	
Arrondissement d'Hatien et île de Phuquoc		329
	CHAPITRE X	
Arrondissement de Cantho		343
	CHAPITRE XI	
Arrondissement de Soctrang		369
	CHAPITRE XII	
Arrondissement de Baclieu et circonscription de Camau		370

Toutes les photos sont siglées Phototype Pestel, Saïgon

[47]
CHAPITRE II

Les dernières statistiques qui ont été faites montrent assez combien la population de la Cochinchine augmente, ce qui est dû à l'énorme extension de l'agriculture depuis la conquête, à l'accroissement continu du commerce.

Le population, très variée, se répartirait ainsi, d'après les derniers recensements :

Européens	—
Français	2.584
Étrangers	272
Indiens	—
Sujets français	209
Non sujets français	609

Annamites	1.732.316
Cambodgiens	146.718
Moïs	5.075
Chams	2.595
Chinois	55.876
Malais	3.230
Tagals	72
Autres	10.476
Total	1.960.032

Les nombreuses tournées de vaccine que nous avons faites dans l'intérieur de la colonie ² nous portent à croire que le chiffre de la population indigène est bien plus élevé.

La population française est composée de fonctionnaires de l'administration, de négociants et de colons. Elle se réduit à 2.600 personnes environ, non compris les étrangers et les troupes de terre et de mer.

Depuis quelques années, le nombre des ménages s'est accru dans une très grande proportion, ce qui tient à l'assainissement dont la colonie a été l'objet.

[48] Indiens. — Connus plus particulièrement en Cochinchine sous le nom de malabares, les Indiens qui habitent notre colonie viennent presque tous de la côte de Coromandel, de Pondichéry, et de Karikal. Ils sont employés dans les bureaux, dans les douanes et régies, ou exercent divers métiers, selon la caste à laquelle ils appartiennent : marchands d'étoffes, voituriers, banquiers, etc. Depuis quelques années, le nombre d'Indiens augmente considérablement en Cochinchine. Ils se fixent généralement à Saïgon, mais déjà les grands centres de l'intérieur de la colonie en

² Ces tournées nous ont permis de vacciner plus de 100.000 sujets.

possèdent un bon nombre. — Ce sont, en général, des hommes bien faits, solides et robustes. « Les hommes ont le type caractéristique des races de l'Inde, les traits sont réguliers et beaux, la barbe noire et touffue, le teint brun foncé. Ils portent un large turban blanc sur la tête et se couvrent d'une grande pièce d'étoffe de mousseline blanche, qui leur tient lieu tout à la fois de chemise et de culotte. Les femmes sont généralement jolies et bien faites ; elles ont le mauvais goût de porter des pendeloques et des bracelets aux jambes, aux doigts de pied, aux oreilles et aux narines. Leur vêtement consiste en un justaucorps qui leur emprisonne les seins tout en leur laissant le ventre et les reins découverts et une longue étoffe de couleur voyante dans laquelle elles se drapent d'une façon fort pudique, bien qu'elle n'ait que l'épaisseur d'une toile d'araignée. » (Delteil).

Cambodgiens. — Les Cambodgiens sont disséminés un peu partout. Dans ses caractères physiques, le Cambodgien est plus grand, plus élancé que l'Annamite ; il est bien proportionné ; ses formes, développées, ne se dessinent pas à l'extérieur, il n'a point de saillies musculaires, pas de contours arrêtés. D'une couleur jaunâtre, il présente quelquefois une teinte plus foncée ou plus pâle, qu'il emprunte sans doute à ses nombreux métissages. Cette teinte varie avec les diverses parties du corps ; le Cambodgien est généralement vêtu ; il ne travaille pas le torse nu, comme l'Annamite de l'intérieur ; néanmoins, il s'expose au soleil. Les parties découvertes, le visage, la face dorsale, les mains et les jambes sont plus foncées.

Le crâne est allongé, ovoïdal, dolichocéphale ; les cheveux n'offrent pas une coloration bien franche ; châtains chez l'enfant, ils deviennent rarement très noirs ; ils sont abondants et serrés, tantôt [49] plats, tantôt légèrement ondulés ; leur implantation descend très bas sur les tempes et le front ; elle se fait, chez les uns, suivant une ligne assez régulière ; chez les autres, par une série de points qui donne naissance à de petites touffes droites et disgracieuses.

Le système pileux est bien développé sur le reste du corps : point ou peu de barbe qu'ils épilent ; quelques villosités ornées de deux ou trois poils très longs et très soignés par celui qui les possède.

L'ensemble du visage est ovale, le front est plat ou bombé, fuyant sur les côtés ; les bosses frontales peu développées ; les sourcils légèrement arqués, fins et déliés ; les yeux obliques, souvent même droits, la paupière supérieure toujours brisée sous l'angle interne de l'œil ; l'iris est foncé, la sclérotique istérique ; le nez épaté, les narines ouvertes, la bouche moyenne, les dents petites et déchaussées, noires et projetées en avant à la mâchoire supérieure par l'usage continu du bétel.

Le menton est rond, fuyant ; les oreilles souvent un peu basses et trop écartées des parois osseuses ; le cou est normal, les épaules horizontales et larges ; la poitrine bombée, les pectoraux saillants, les bras forts, la main large et osseuse, les doigts longs, les attaches grossières, contrairement à l'Annamite et au Chinois.

La taille est bien prise, le buste court, le bassin normal, les jambes droites mais courtes, le pied large, le gros orteil toujours dépassé par le deuxième.

Comme certains peuples de l'Extrême-Orient, le Cambodgien est paresseux, ses mouvements sont lents, sa respiration toujours égale ; le teint ne s'anime que rarement ; la pâleur ou la rougeur ne lui sont pas familières pour traduire ses émotions. Le Cambodgien jouit cependant d'une certaine force musculaire ; il est dur à la fatigue et à la douleur, il craint le froid ; ses sens sont bien développés, sa voix grêle, d'un timbre guttural.

Les mariages entre Chinois et Cambodgiens donnent de fort beaux métis, dont les femmes surtout sont remarquables.

L'indigène a comme partout ses aptitudes, ses qualités et ses défauts.

Ses aptitudes ne le portent point vers les choses abstraites ; il n'a pas l'esprit d'analyse et n'a aucun désir de faire de la science.

[50] Cependant, il sait vaincre une difficulté, sortir d'un mauvais pas. Il pourvoit à ses besoins, travaille la terre et emploie le reste de son temps à confectionner des nasses, des filets, des engins de pêche, qui dénotent de l'adresse et du goût. La sculpture et la peinture lui sont familières ; le moindre objet, arme ou instrument, est orné de quelque animal fantastique ou de la flamme cambodgienne. Les femmes possèdent, dans leurs travaux de tissage, le goût des couleurs harmonieuses.

Le Cambodgien est doux, bienveillant, mais doué d'une grande fierté envers les étrangers. Il ne reconnaît pas volontiers son infériorité, méprise l'Annamite avec lequel il n'a point de rapports.

Il conserve un profond respect des usages que lui a laissés la tradition. Les vieilles coutumes n'ont pas été importées chez lui par l'immigration ou la conquête : elles dérivent de ses besoins, de son organisation domestique ou sociale, de sa religion. Situées sur les bords du Grand-Fleuve et des principaux cours d'eau, au sein même de l'inondation, on comprend sans peine quel est le but des constructions sur pilotis. Ce genre d'habitation est propre et comprend généralement deux pièces : l'une qui sert au travail, l'autre au repos ; les murs sont nus et respirent une grande misère. Chez les mandarins, qui possèdent souvent un certain nombre de femmes, le sérail est attenant au logis du maître. L'homme travaille peu, passe son temps à la promenade ou dans l'oisiveté.

La femme reste à la maison avec les enfants et vaque aux soins du ménage ; elle pile le riz, prépare les aliments, tisse la soie et le coton. Les familles vivent séparées les unes des autres ; les gens aisés ont une faible idée de nos conventions sociales ; les visites sont inconnues, même de parents à parents.

Le Cambodgien mange souvent et beaucoup ; sa nourriture se compose de riz et de poisson frais ou salé. Le riz est cuit à l'eau, assaisonné de quelques herbes aromatiques, la citronnelle, par exemple. Il faut encore compter, dans l'alimentation, les patates, les racines, les tiges et les fleurs de nénuphar, les courges, les pastèques et les fruits de toutes sortes. Le Cambodgien boit, sans aucune répugnance, l'eau des rivières et celle des marais ; il touche, sans excès, à l'alcool et aux vins de riz.

Le costume n'est guère plus onéreux que l'alimentation : il se compose d'une pièce d'étoffe, dite langouti ou sampot, qui enveloppe [51] les reins et la partie supérieure des membres, et d'une petite veste collante, affectant des coupes variées. La femme porte le langouti et une longue tunique serrée à la taille et au poignet, légèrement échancrée pour laisser voir la naissance de la gorge.

C'est surtout au vêtement que se reconnaissent les différences des classes ; les hauts fonctionnaires sont entièrement habillés de soie ; leurs fermes remplacent la tunique ordinaire par une longue écharpe en soie d'une couleur vive, enroulée avec coquetterie autour des épaules et du tronc.

La coiffure est l'objet d'un soin tout particulier chez les jeunes enfants : on leur laisse une petite touffe sur le devant de la tête, deux mèches bien tressées et pendantes de chaque côté, derrière et au-dessus des oreilles ; une épingle en or maintient la touffe, la pointe tournée en avant, la tête en arrière. Chez les princes, le toupet est entouré d'une couronne d'or garnie de diamants. Vers l'âge de 13 ans, l'enfant perd sa coiffure : la coupe des cheveux détermine le passage de l'âge nubile à la puberté. Cette cérémonie se fait avec la plus grande pompe au palais du roi et chez les grands mandarins, elle est accompagnée de musique, de danses et d'allégories indiquant au jeune adolescent qu'il entre dans la vie.

Chez l'homme, la coiffure se présente sous diverses formes : les uns portent les cheveux comme l'Européen, les séparent sur le milieu de la tête et les ramènent en arrière ; les autres, imitant les bonzes, se font raser la tête complètement. Les mandarins et les notables des villages ont seuls le droit de porter la touffe siamoise. Quant aux femmes, elles ont, le plus souvent, les cheveux courts.

Le Cambodgien est bouddhiste. La polygamie est en honneur chez lui ; les bonzes seuls pratiquent le célibat. Ces derniers inspirent un grand respect à l'indigène, mais ils rappellent trop à l'Européen les mendiants du moyen-âge, et sont en nombre bien grand pour étudier les écritures et la littérature anciennes. Les bonzes officient dans toutes les cérémonies ; nous ignorons quel est leur rôle dans le mariage ; ils pratiquent des exorcismes au lit du malade, récitent des prières, assistent à la crémation des morts. Ce mode de sépulture est admis au Cambodge : les morts sont parfois embaumés chez les familles riches, qui les gardent en cet état pendant quatre ou cinq ans, mais brûlés ensuite, leurs restes sont déposés dans des [52] vases enfouis dans le sol ; seules, les cendres des mandarins et des notables reposent auprès des pagodes. Les funérailles sont l'objet de réjouissances et de fêtes ; la mort n'est pas considérée comme un sujet de tristesse ou de lamentation. Durant les cérémonies, la musique fait entendre ses airs les plus gais. » (Dr Ricard et Peyrusset).

Moïs. — « Les Moïs diffèrent absolument des Annamites.

La teinte de leur peau est plus foncée que celle des Annamites, elle se rapproche plutôt de celle des Cambodgiens ; on n'y aperçoit jamais aucune trace de tatouage. Le système pileux, peu développé, l'est cependant plus que dans la race jaune ; les cheveux, toujours noirs, sont ondulés et parfois frisés ; la barbe, parfois très fournie à la lèvre et au menton, manque sur les parties latérales de la face.

Les Moïs rasant ou coupent au ciseau leur barbe sur la partie médiane de la lèvre supérieure, laissant pousser les côtés de la moustache.

Le crâne est dolichocéphale, légèrement scaphocéphale ; il ne subit pas dans l'enfance de déformation artificielle. La face a un prognathisme très prononcé, et cela donne à ce peuple un aspect farouche qui ne répond pas à son caractère doux et craintif. Le front est étroit, les pommettes un peu saillantes. Les yeux sont foncés ; les paupières, bien fendues, sont horizontales et ne sont pas bridées à leur angle interne ; le nez est très épaté, la bouche largement fendue, les lèvres épaisses, les dents grandes et bien plantées, sont noircies par l'usage du bétel, mais les caries dentaires paraissent assez rares.

Les muscles sont peu développés, ils ne sont pas saillants sous la peau. Chez les femmes, les seins, d'une grosseur moyenne, sont coniques ; ils se flétrissent rapidement, mais sans jamais prendre cet allongement exagéré que l'on retrouve dans plusieurs races nègres dès que la femme a rempli ses fonctions maternelles. Ils ont les attaches fines, le pied est long, les orteils écartés, comme chez tous les peuples qui marchent pieds nus ; le deuxième orteil dépasse ordinairement le premier, etc. » (Dr Néis, Exc. et Rec).

— Ce qui frappe l'Européen qui arrive dans le pays des Moïs, c'est l'insouciance et l'inaction dans lesquelles végètent ces tribus.

Tous les Moïs, depuis le chef jusqu'au dernier esclave, vivent au jour le jour ; ils n'ont que des provisions insignifiantes en riz et [53] en boisson fermentée ; ils ne connaissent pas la monnaie, et les chefs se procurent par voie d'échange les très rares objets venant du dehors dont ils peuvent avoir besoin. Ce caractère précaire de l'existence, entièrement exclusif de toute idée de prévoyance et d'épargne, se retrouve en toute chose. Les cases sont construites avec de simples perches et durent deux ans. Au bout de ce temps, les Moïs abandonnent ces abris éphémères et vont vivre un peu plus loin. La manière dont ils se procurent leur alimentation est le premier obstacle à toute culture matérielle et morale. Chassés de leur coin de forêt quand, après l'avoir détruit par le feu, ils ont retiré du sol pendant trois ans un riz très médiocre, ils vont continuer sur un autre point leur œuvre de dévastation, et, pour toute trace de leur installation antérieure, ils laissent d'immenses troncs calcinés qui se dressent tristement sur l'emplacement de la forêt détruite. C'est ainsi que ces êtres humains, supérieurs aux animaux par l'emploi du feu, errent comme eux dans les vastes espaces, à la recherche

d'une subsistance insuffisante, car les Moïs ont toujours faim. Leur industrie n'est pas nulle, et ils savent produire ce dont ils ont strictement besoin ; les femmes tissent et confectionnent les grands sarraus sans manches, en étoffe de colon sauvage, sous lesquels les Moïs grelottent dans l'humidité froide de leurs montagnes.

L'Européen remarque à première vue l'air doux et craintif de ces populations ; mais le reproche de lâcheté qui leur est adressé par le docteur Neis repose-t-il sur un fondement sérieux ? Il est probable que des gens à demi-nus, constamment affamés, qui n'ont rien à conserver et à défendre en dehors de leurs personnes, ne doivent pas montrer contre un agresseur étranger une grande bravoure ; il leur est plus simple de s'enfuir dans la forêt, dont ils connaissent tous les sentiers et où ils ne tardent pas à se créer un établissement valant celui qu'ils ont pu être. obligés d'abandonner. Dans ces contrées où vivent tant de races diverses, où il n'existe aucun droit, où la femme et l'enfant sont les meilleures marchandises parce que ce sont celles qu'on emporte et dont on se défait au besoin le plus facilement, il ne faut pas demander au père de la famille le même genre de courage qu'en pays civilisé, ni s'étonner que les sauvages soient toujours sur le qui-vive et prêts à prendre la fuite. Rien du reste ne leur est plus [54] facile: leurs chiens n'aboient pas, et on tombe quelquefois subitement sur un petit hameau perdu dans la forêt, sans avoir entendu aucun des bruits qui signalent ailleurs l'approche des lieux habités. Avant l'arrivée des étrangers, tout le monde a pu s'enfuir et se cacher dans le fourré voisin.

Les Moïs n'ont pas de numéraire ; ils n'ont également aucune écriture et, en apparence du moins, aucune religion. Ils croient vaguement à une puissance supérieure qu'ils invoquent lorsqu'ils font un repas de viande et qu'ils boivent du vin. Au moment où l'on apporte la chèvre, le porc ou les poulets prêts à être mangés et où l'on va déboucher une jarre, un petit cierge de cire est allumé et un vieillard récite, en se tournant vers cette lumière, une invocation assez longue. Les Moïs n'ont pas le culte des morts et ne leur rendent plus aucun devoir après les cérémonies d'inhumation et d'incinération.

Tout porte à croire que la religion de ces peuplades, qui sont constamment aux prises avec le besoin et qui, dans leurs montagnes et leurs forêts, assistent à des phénomènes naturels d'une grande intensité, est un panthéisme inconscient, et qu'ils adorent les forces élémentaires, la puissance qui fait pousser leurs maigres récoltes et écarte d'eux les maladies. La passivité forme donc le caractère distinctif de la race, c'est un obstacle à l'introduction de toute culture intellectuelle.

L'absence de religion positive a pour conséquence celle de fêtes périodiques. La cérémonie indiquée plus haut se reproduit plus fréquemment pendant les troisième et quatrième mois : ceux d'entre eux qui savent l'annamite disent alors qu'ils célèbrent le Têt ; mais ces repas n'ont pas lieu à dates fixes. Ils durent deux ou trois jours, pendant lesquels les Moïs oublient leur misère, car l'ivrognerie est répandue chez eux comme chez tous les peuples qui se nourrissent mal.

Les habitations des Moïs sont, en général, élevées de près de 2 mètres au-dessus du sol ; elles offrent de leur construction les particularités suivantes : la section transversale ou ferme est uniformément composée de trois colonnes ; celle du milieu, qui a 6 mètres de hauteur, supporte le faite de la toiture. Celle-ci n'est pas symétrique, elle descend plus bas d'un côté que de l'autre, et, de ce côté, la saillie du parquet étant ainsi plus grande, il y a entre le parquet [55] et le sol une rangée de colonnes supplémentaires qui n'existe pas sur l'autre face. Le parquet, formé de lattes de bambous, est divisé, dans le sens de la longueur de la case, en deux parties bien distinctes. Dans celle qui correspond au côté de la toiture qui descend le plus bas, les lattes du parquet sont disposées longitudinalement ainsi que les lattes qui forment la paroi verticale correspondante ; dans l'autre moitié, au contraire, les lattes sont disposées perpendiculairement à l'axe longitudinal de la case, et il en est de même des lattes qui forment la paroi, c'est-à-dire qui réunissent le parquet à la toiture. Celle dernière paroi

elle-même est remarquable : des fenêtres y sont pratiquées ; de plus, elle est plus longue que la paroi opposée, puisqu'elle se trouve du côté où la toiture descend le moins ; enfin, loin d'être verticale, elle est inclinée vers l'extérieur et forme avec la toiture un angle de 100°. C'est ce côté qui est la partie noble de la maison, la seule où l'on puisse dormir. Sur l'autre côté sont établies les foyers et déposés les divers ustensiles. On monte dans la maison au moyen d'un arbre incliné de 30 centimètres de diamètre, dans lequel sont pratiquées de fortes entailles où l'on pose les pieds ; on descend de côté en s'appuyant d'une main. Les Mois conservent comme des trophées, dans leurs habitations, les mâchoires des cerfs et chevreuils qu'ils ont tués depuis leur naissance. Ces dépouilles sont suspendues à une latte de la toiture, du côté où elle descend le plus bas. Pour les gros animaux, éléphants, rhinocéros ou bœufs, on ne garde pas les mâchoires ; elles sont remplacées par des sortes de tambours sans fond, en feuilles de palmier sauvage, de 30 centimètres de diamètre sur 40 centimètres de hauteur, qui sont suspendus à la latte faîtière. Tous ces trophées sont brûlés avec leur propriétaire lorsqu'il meurt.

Il est incontestable que, malgré leur isolement relatif, les Mois du canton de Phuoc-thanh, situé sur notre territoire, s'écartent en certains points du type primitif tel qu'il existe sur la rive droite du sông Lagna. Chez les Mois de nos provinces, la situation matérielle et économique diffère de celle des Mois indépendants à cause d'une raison majeure : l'interdiction de brûler les forêts, édictée par l'arrêté du 15 septembre 1875. On suppose bien que cette prohibition n'est pas rigoureusement observée, et il nous est arrivé plus d'une fois de remarquer en passant des ray qui ne remontaient certainement pas à six ans ; mais enfin la mesure existe, et les contreve- [56] nants sont exposés à une amende lorsqu'ils sont découverts. Est-il besoin de faire ressortir quelle est la singularité de la situation des Mois vis-à-vis du Gouvernement de la colonie ? Voilà des gens qui habitent l'arrondissement de Biên-hoà dans lequel ont été promulgués, comme partout ailleurs depuis la conquête, tant de lois, de décrets et d'arrêtés ! En réalité, ils vivent à l'état sauvage ou peu s'en faut, et ne sont visités que par des trafiquants chinois ou annamites qui viennent faire des échanges avec eux. Pour eux, comment se traduit dans la pratique l'action du Gouvernement français qui, aux yeux du sauvage des forêts, a tout le prestige de l'inconnu et de la distance ? Ils ne payent aucun impôt, n'ont ni école ni corvée ; on les laisse vivre ou plutôt ne pas mourir de faim. Une ou deux fois par année, ils voient un agent de la colonie. Est-ce un fonctionnaire qui vient s'enquérir de leurs besoins, un médecin qui vient les vacciner, un géomètre qui vient faire la carte de leur pays ? Nullement, c'est un garde forestier en qui s'incarnent, pour eux, la puissance et la domination françaises. Il vient voir si, depuis sa dernière tournée, on n'a pas brûlé la forêt pour y planter du riz. Sans doute, cet agent a raison de faire son service, bien qu'il soit à souhaiter qu'il apporte un peu de patience et de mansuétude dans ses courtes relations avec une race douce et soumise. Mais ceci est affaire de détail ; ce qui est surtout à relever, c'est que, du Gouvernement français, nos Mois ne savent absolument qu'une chose : c'est qu'il défend de faire des ray. Les Annamites, les Cambodgiens même de nos provinces ont compris cette interdiction, mais, tout en étant contrariés, ils ont à peu près saisi la raison qui pousse notre administration à supprimer cet usage barbare, et finalement ils se sont arrangés pour vivre autrement. Mais imagine-t-on que le Moï, qui est placé beaucoup plus bas dans l'échelle des êtres humains, ait compris qu'on protège la forêt contre lui-même ? Pas du tout, j'ai assez causé avec eux pour être convaincu du contraire. Pour eux, le Moï doit vivre de la forêt comme l'Annamite de son champ et le Chinois de son commerce. Voilà son idée vague, mais bien arrêtée. Leur défendre de brûler les arbres pour manger du riz est pour ces malheureux une vexation gratuite, inouïe. Ils se résignent et obéissent à peu près, car ils sont très doux ; mais interrogez-les, ils vous diront qu'ils ont faim. La race disparaît lentement, décimée par la misère et la [57] maladie, et, pendant une partie de l'année, elle se nourrit de racines ramassées dans la forêt. (Nouet, Exc. et Rec).

« Il y a de fort beaux hommes et de types très divers : les uns, à face bestiale et féroce, rappellent certains sauvages de la Polynésie ; d'autres, plus clairs de peau, rougeâtres, ressemblent à de véritables chefs arabes : barbe bien plantée, nez busqué, regard fier et brillant. Ils sont peu vêtus : le jour, une simple ceinture ; la nuit, une grande couverture blanche de leur fabrication. Les femmes, dont plusieurs très jolies, ont toutes la jupe bleue rayée, elles ont la taille entièrement nue et, quoique épaisse, très bien faite. Hommes et femmes portent des colliers de toutes sortes de verroteries, des bracelets et anneaux de cuivre, depuis la cheville jusqu'au haut du mollet, et depuis le poignet jusqu'au gras du bras et du coude à l'épaule. » (Humann, Exc. et Rec.).

Chinois. — Les Chinois forment ici, comme dans tout l'Orient, l'élément commerçant de la colonie. On ignore trop généralement en France la force d'expansion de ce peuple extraordinaire, qui sera peut-être un jour, par sa prodigieuse fécondité, un danger pour l'Europe elle-même. Le Chinois est essentiellement cosmopolite et marchand ; c'est le juif de l'Extrême-Orient. Il est en train d'envahir pacifiquement l'Annam, comme il a fait à Singapore, aux Philippines, au Siam, en Birmanie, à Bourbon, et jusqu'en Afrique, où l'on a commencé, avec raison, à se préoccuper de sa multiplication qui devenait gênante. Là où il s'établit, tout le commerce arrive en peu de temps entre ses mains. Sobre, actif, intelligent, au sens commercial du mot, facile en affaires, serviable, prévenant pour la clientèle, il a vraiment le génie du commerce, et l'Européen ne peut guère lutter avec lui, à armes égales. Aussi à Hongkong, à Singapore, les grandes maisons anglaises ont peine à soutenir la concurrence. Le Chinois a une grande supériorité sur nous en ce pays ; il vit de rien, tant qu'il n'a pas arrondi sa pelote ; il n'a pas d'état à soutenir, pas d'amour-propre à sauvegarder ; il accepte sans préjugés toute espèce de besogne, et si, par un de ces coups de fortune qui ne sont pas rares dans les affaires, il se trouve ruiné, il recommence à nouveaux frais, et le millionnaire de la veille ne se croit nullement déshonoré en redevenant petit commis de magasin ou portefaix dans [58] la rue. Un autre avantage immense, c'est le lien de solidarité qui les unit tous : ils sont distribués en congrégations, dont tous les membres se soutiennent et sont solidaires les uns des autres ; chaque corps d'état, chaque industrie forme ainsi une corporation particulière. Comment l'Européen qui arrive isolé dans un pays où il est étranger aux mœurs, au climat, à la langue, pourrait-il lutter avec succès contre cette force presque invincible de la corporation³ ?

Les Chinois constituent en Cochinchine le groupe le plus important des Asiatiques étrangers ⁴. On les rencontre partout, mais leur centre le plus peuplé est la ville de Cholon [Chợ-lớn] dont l'importance mérite une description spéciale.

En 1778, une colonie de Chinois, chassée de Mytho et de Biên-hoà par l'invasion des Tay-son, remonta le fleuve du Tàn-binh, et fonda sur un emplacement admirablement choisi, une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Tai-ngon, et qui, grâce à l'activité et à la persévérance de ses habitants, ne tarda pas à devenir le centre commercial le plus important des six provinces de la Basse-Cochinchine. Les Annamites ne tardèrent pas à l'appeler Cholon (le grand marché).

La défense d'exportation étendue par les autorités annamites à toutes les denrées autres que le riz, l'édit qui limitait le nombre des Chinois, les lois somptuaires qui leur furent appliquées, ne lassèrent ni l'habileté, ni le génie commercial de ces hardis négociants.

³ Les Chinois ont plusieurs associations secrètes ; la plus dangereuse serait celle « du Ciel et de la Terre » qui aurait pour devise : « Extinction de l'Européen par tous les moyens ».

⁴ « Quand Blas-Ruiz vint camper devant Churdumuco, à la fin du XVI^e siècle, il lui fallut livrer bataille à trois mille Chinois que dominaient et maltraitaient les indigènes des rives du Mékong. Une nouvelle émigration chinoise, partie de Canton, descendit vers la fin du XVII^e siècle dans l'Ouest de la Cochinchine. — Elle s'établit partie à Biên-hoà et partie à Mytho et fut bientôt suivie de plusieurs autres venant du Phuoc-kien. ».

Ces mesures vexatoires ne les empêchèrent pas de [construire à leurs frais des quais en pierre sur une étendue de plusieurs kilomètres](#), et de contribuer pour une part considérable au recreusement du canal destiné à relier le Bình-duong ou Vâm-len-nghe (arroyo Chinois) au Ruot-ngua, qui aboutit au Rạch-cat (1819). Le Ruot-ngua lui-même avait été canalisé en 1772. En même temps, on acheva les travaux de l'arroyo de la Poste, dont le creusement avait été ébauché dès 1755. En 1820, la route commerciale [59] du Cambodge à Saïgon, par Mytho, se trouva complètement ter-minée, et, à partir de ce moment, Cholon devint l'entrepôt nécessaire de toutes les denrées de cette riche zone.

L'occupation française causa dans l'origine quelques appréhensions aux Chinois de Cholon ; mais ils comprirent bien vite qu'elle leur donnait plus de garantie pour la sécurité de leur commerce, qu'elle les débarrassait à jamais des exactions des autorités, qu'elle leur donnait la sauvegarde de l'égalité de la loi pour tous. Aussi, quelques années après, la sphère de leurs transactions avait-elle décuplé.

Cholon est situé à 5 kilomètres de Saïgon, au croisement de l'ancienne voie, le Logum, et du canal de rectification de ce cours d'eau. La ville, singulièrement embellie, presque entièrement rebâtie depuis notre conquête, a un développement de quais de plusieurs kilomètres de longueur, bordés de maisons d'un bel aspect.

Des ponts nombreux, très élevés au-dessus du niveau des quais, pour laisser aux jonques et aux barques la libre circulation des canaux, à toute marée, donnent un aspect singulier à cette ville affairée. C'est par les magasins de Cholon que passe presque tout le riz destiné à l'exportation ; c'est là qu'il est préparé et mis en sac, pour être expédié à Saïgon, dont les vapeurs doivent le transporter en Chine, du Japon, à Java, à Singapore, à Manille.

Rien n'est plus animé que le paysage dont on jouit du haut du pont du Jacario. L'affluence des jonques, des barques, des pirogues ; dans le fond, le rideau de verdure qui fait face au poste de Cay-mai ; les quais où l'on voit se presser, s'agiter les coolies, les *compradors*, les courtiers, les commis de magasins, les petits marchands ; tout cela forme un ensemble fort intéressant, et de nature à faire réfléchir ceux qui douteraient encore de l'avenir de la Cochinchine.

Dans l'intérieur, l'aspect change : là sont les magasins de détail, tenus par des Chinois, si le commerce est important, et par des femmes annamites, s'il s'agit de petit négoce. Parmi ces boutiques d'épiciers, de bimbélotiers, d'orfèvres, restaurateurs, pharmaciens, tailleurs et marchands de comestibles, celles des entrepreneurs de pompes funèbres et de marchands de cercueils confectionnés, ne sont pas les moins coquettes et les moins élégantes.

Chaque magasin a son enseigne, son nom sur la porte, en caractères [60] très chinois artistement peints en noir, en rouge, en bleu, en or, suivant la fortune ou le caprice du maître de l'établissement.

Le soir, les boutiques restent ouvertes ; les rues, munies de reverbères, éclairées par la municipalité, sont en outre illuminées par des lanternes vénitiennes, aux formes et aux couleurs les plus variées, et portant, en lettres transparentes, l'enseigne du marchand. — L'heure du travail a cessé pour faire place à celle du plaisir : la foule se presse aux portes des théâtres chinois, et va s'y entasser pour y assister à ces interminables drames, qui font les délices de cette race, aussi avide d'amusements, qu'elle est active et industrielle.

Cholon a une population de 60.000 âmes pour le moins. Les Chinois y sont les plus nombreux : la population annamite semble craindre d'être absorbée par eux, aussi vit-elle loin des rues bruyantes où la circulation est trop active. La ville est régulièrement percée et très proprement tenue ; la police française y a plié le Chinois à nos habitudes.

Un beau marché, dallé en granit, occupe le centre de la ville. On y remarque notamment le fort bel hôtel construit pour les administrateurs des Affaires indigènes. Les Chinois y ont plusieurs pagodes très curieuses, entre autres celle des divinités

guerrières, et celle de Kouan-Chin-Whay, élevée par la congrégation de Canton à la déesse A-pho, la puissance créatrice ⁵.

Malais. — Les Malais se rencontrent principalement du côté de Châu-dòc où ils ont fondé vers 1854 et 1857, une colonie assez importante.

Ils étaient autrefois fixés au Cambodge, les premiers venaient de Bình-thuan et les seconds se composaient d'émigrants de la péninsule de Malacca.

Ce sont des gens sobres, patients, laborieux à l'occasion, économes, et même un peu avarés. Ils ont dans le pays la réputation d'usuriers prêtant sur gages ou contre de bonnes garanties, à des taux très élevés. On ne rencontre parmi eux aucun mendiant, les parents et les habitants pourvoient aux besoins des vieillards et des infirmes. Les Malais vivent généralement en bonne intelligence entre eux et avec leurs voisins, Les vols sont rares dans leurs villages. Ils ne contractent guère mariage avec les indigènes ; tous sont mahométans.

Ils sont presque tous commerçants et se livrent au négoce d'échange des produits du Cambodge contre ceux de la Basse-Cochinchine ; ils ont l'esprit d'association comme les Chinois. La bijouterie est à peu près leur seule industrie ; leurs bijoux sont de style cambodgien ; les femmes tissent, au moyen de métiers très primitifs, des étoffes.

Les Malais ont le front arrondi et abaissé, les yeux ronds, les lèvres un peu fortes, le nez plein, large et les narines écartées, la bouche grande et la mâchoire avancée, la barbe rare et ne poussant qu'au-dessus des lèvres et au menton. Cette race à la chevelure très noire, épaisse et assez dure, toujours abondante, rarement bouclée.

L'aspect général des Malais, dit M. Moura, est farouche ; ils sont naturellement traîtres, dissimulés, hypocrites, hardis, jaloux, cruels, âpres au gain, rusés, trompeurs et trafiquants habiles.

Leur costume est le pagne tombant, un gilet boutonnant droit, un veston en toile ou en soie et un petit turban. Les laïques ont les cheveux coupés très courts, mais non rasés.

Les femmes portent également le langouti et une longue robe de soie collant au corps et aux bras. Elles ont les cheveux longs et noués à l'arrière, suivant la mode annamite.

Chams. — Ce peuple habite l'Est de la Cochinchine.

Le Cham rappelle la physionomie malaise. Dans les cantons montagneux de la province de Biên-hòa, de celle de Tày-ninh, vivent les restes de ce peuple expulsé par les Annamites du territoire maritime où il était autrefois établi.

On fait communément sortir ces Chams de Java, qu'ils auraient quitté quand le mahométisme s'y est introduit.

Annamites. — Nous avons réservé pour la fin les Annamites parce que nous désirons nous étendre davantage sur le caractère et les mœurs de ce peuple. Les Annamites, qui forment la grande majorité de la population, appartiennent à la variété de l'espèce humaine que les anthropologistes désignent sous le nom de race mongole. Ils en ont d'ailleurs les caractères physiques. Ils sont de taille moyenne, ont les membres inférieurs bien constitués, le [62] bassin peu développé, le buste long et maigre, la poitrine un peu en saillie, mais bien faite, la tête bien proportionnée, les mains étroites et longues, les pieds bien faits lorsqu'ils les soignent, avec cette particularité que le pouce est très développé et légèrement écarté des autres doigts, ce qui leur a valu de toute antiquité le surnom de Giao-chi (doigts bifurqués).

⁵ Cholon est la résidence de M. Phung, plus connu sous le nom de Phu de Cholon. Il fut naturalisé français en 1882, fait chevalier de la Légion d'honneur en 1872, officier en 1884 et commandeur le 14 juillet 1890.

Le teint des Annamites est cuivré mais très différemment nuancé selon leur rang et le genre de leurs travaux. Le front est rond, les pommettes saillantes, les yeux noirs légèrement bridés.

Le nez est très large du haut. L'expression de la physionomie est assez douce.

Les Annamites se rasent la barbe jusqu'à l'âge de trente ans environ.

Comme tous les peuples de l'Indo-Chine du Sud, de l'Inde et de la Chine, ils mâchent le bétel.

Ils se mélangent facilement avec les Chinois. La population métisse appelée Minh-huong résulte du rapprochement de ces deux peuples.

Au point de vue anthropologique, la tête de la femme annamite est plus petite que celle de l'homme, bien que quelques parties soient plus grandes dans la première.

La forme losangique de la face est, eu égard aux proportions de la tête, à peu près la même dans les deux sexes, bien que la plupart des auteurs accordent à la femme annamite une figure se rapprochant de l'ovale régulier.

L'angle facial est plus ouvert chez la femme que chez l'homme.

L'obliquité des yeux existe, bien qu'infiniment moins marquée chez les Annamites que chez les Chinois, et bien que la paupière ne soit que légèrement bridée. Mais cette obliquité, et la bridure de la paupière, sont beaucoup plus marquées chez les Minh-huong.

La taille moyenne des Annamites est de 1m. 59 pour les hommes et de 1 m. 52 pour les femmes. Le poids moyen de l'homme est de 55 kg 6 ; celui de la femme de 44 kg 7. (Cochinchine, Comité agricole, 1878.)

— Dans l'habitude de la vie, l'Annamite est d'un caractère gai et jovial ; il aime à causer et à rire ; il n'est ni envieux, ni jaloux de la prospérité d'autrui. Content de peu, il supporte avec courage [63] la misère et les privations auxquelles il est habitué dès l'enfance. Paresseux par nature, il est capable d'un effort passager, non d'un travail soutenu ; accoutumé depuis longtemps à se voir maltraité par ses maîtres, les anciens mandarins, il a les qualités et les défauts d'un peuple opprimé : il est patient et sournois ; il plie facilement sous le joug, quitte à maudire tout bas celui qui le vexa et à le tourner en ridicule, quand il croit pouvoir le faire sans danger ; [car ce peuple, naturellement grave et cérémonieux au dehors, a l'esprit observateur et tourné facilement à la moquerie, pour se venger de ses maîtres.](#)

Réservé, prudent, habile à cacher ses impressions, au besoin dissimulé et menteur, avec les dehors de la sincérité, l'Annamite trompe merveilleusement ceux qui ne le connaissent pas à fond.

Chez ce peuple, la franchise est regardée presque comme un défaut.

Bien qu'il ne soit nullement avare et qu'il soit même assez disposé à partager généralement ce qu'il possède, l'Annamite a une propension déplorable à la rapine. Le R.P. Louvet, à qui nous avons cru devoir emprunter ce qui nous a semblé, dans son ouvrage « La Cochinchine Religieuse », le mieux répondre aux observations que nous avons faites nous-même, complète ainsi le portrait de l'Annamite :

« Il faut bien dire qu'il est d'un caractère inconstant et léger à l'excès. Je le crois à peu près incapable de suivre avec application une idée soutenue. C'est la grande raison de son infériorité commerciale, industrielle, artistique et littéraire avec les Chinois, dont il a cependant emprunté toute la civilisation extérieure. Au fond, avec toutes ses apparences de gravité cérémonieuse, c'est encore un peuple enfant, ayant la mobilité et les caprices de l'enfant. Il faut donc le traiter comme tel, avec un mélange de sévérité et d'indulgence. Si on le traite trop vite en homme ; si on l'émancipe sans préparation, on lui rendra un très mauvais service, on compromettra peut-être l'avenir d'une race intelligente et pleine d'espérances. »

Ceci m'amène à dire un mot d'une question fort grave et assez délicate. Depuis que nous sommes ici, quelle a été notre influence morale sur les indigènes ? Sont-ils devenus meilleurs ou pires, au contact de l'Europe et de la civilisation ? Loin de moi la

pensée [64] d'attaquer mes compatriotes pour le vain plaisir de critiquer ; mais la vérité a des droits imprescriptibles et, [pour moi, il n'est pas douteux que l'Annamite a perdu et qu'il perd tous les jours davantage au contact de l'Européen](#). Il est arrivé ce qui se produit toujours quand deux civilisations sont en présence : la plus forte absorbe l'inférieure ; mais le peuple vaincu ne prend guère que les défauts du peuple conquérant, sans chercher à s'assimiler ses qualités.

C'est ce que nous voyons ici. À notre contact, l'Annamite est en train de perdre les qualités distinctives de sa race : le sens du respect, la réserve extérieure des mœurs, le principe d'autorité. Il a cru faire merveille en copiant les défauts de ses maîtres, en devenant comme eux frondeur, joueur et libertin ; mais la générosité du cœur, l'élévation des sentiments, la franchise, le dévouement, toutes ces nobles vertus de la civilisation française, l'Annamite n'a pas su se les assimiler ; en un mot, il tend tous les jours à devenir de plus en plus Français, moins ces brillantes qualités du cœur et de l'esprit qui nous font pardonner nos folies et nos fautes. »

— Les vêtements que portent les Annamites sont le pantalon large et flottant que les élégants maintiennent autour du corps à l'aide d'une ceinture de soie de couleur voyante, un habit de dessous ordinairement de couleur blanche, et un habit noir en forme de robe fermant sur le côté à l'aide de cinq boutons ; cette robe de dessus, qui descend un peu plus bas que les genoux, est très décente, et la forme est invariable chez les riches comme chez les pauvres.

Le costume est le même pour les hommes et pour les femmes. Autrefois, les femmes portaient l'habit long descendant jusqu'aux pieds ; mais le roi Minh-Mang fit un édit pour obliger toutes les femmes de son royaume à porter culottes et à se conformer à leur mari pour le costume. Cet édit, passablement tyrannique, révolta naturellement tout le beau sexe et faillit amener une guerre civile au Tonkin ; mais le roi plaisantait peu, et force fut de se soumettre à ses règlements.

Pour le travail, les hommes ne gardent ordinairement que le pantalon et quelquefois un petit veston court ; les femmes portent un mamillaire ou sarreau d'étoffe attaché à la ceinture par deux cordons et retenu au cou par un ruban qui se noue derrière la tête.

[65] En cérémonie, les hommes portent le turban noir en crépon, qu'ils disposent avec goût autour de la tête ; les jeunes gens arborent des couleurs voyantes, le bleu et le rouge surtout. Au Tonkin, les femmes ont pour coiffure un grand chapeau de paille à fond plat et à large rebord, qui est maintenu sous le menton par deux longues tresses en soie qui descendent jusqu'aux pieds ; en Cochinchine, elles vont généralement tête nue, les cheveux relevés en chignon. Elles portent des bracelets d'or et d'ambre. Leur main est si petite qu'elle glisse facilement dans ces bracelets qui ne s'ouvrent pas généralement.

Elles ont la passion des bijoux. Les boucles d'oreilles qu'elles portent sont ordinairement en or ; la tige est ornée de filigrane. Elles ont l'habitude de s'enduire les cheveux d'huile de coco.

La femme annamite est assez attrayante dans la première jeunesse, mais elle se fane et vieillit vite.

La chaussure est peu usitée chez les Annamites, et avant notre arrivée en Cochinchine, c'est-à-dire avant la conquête, elle était complètement interdite aux gens du peuple.

L'étiquette annamite ne permet pas de paraître devant un supérieur avec des souliers ; il faut laisser ses sandales à la porte et se présenter pieds nus. L'habitude d'aller ainsi dès l'enfance fait que tout le monde ici a la plante des pieds comme tannée, en sorte que l'Annamite peut marcher sur les pierres et à travers les bois pleins de broussailles et d'épines, sans se blesser.

Depuis quelques années, les gens aisés et beaucoup d'autres Annamites, tels que les interprètes, les secrétaires de la Direction de l'intérieur, et, surtout à Saïgon, portent la

chaussette de fil et le soulier européen ; les femmes de la classe aisée ont gardé le soulier chinois.

Tout cet ensemble formerait un extérieur très convenable et même riche, car l'habit de cérémonie est toujours en soie, excepté chez les pauvres ; mais la négligence et la malpropreté ôtent à ce costume une grande partie de son prix. Avant la conquête, l'usage de laver les vêtements était totalement inconnu ; les mandarins, comme les derniers du peuple, portaient leurs habits jusqu'à ce qu'ils fussent usés.

— Les Annamites des basses classes n'ont pas encore abandonné cette coutume. — On comprend ce qui doit résulter d'une [66] pareille négligence dans un pays comme la Cochinchine, où la vermine pullule, et où la sueur imprègne les vêtements que l'on porte jour et nuit, car on couche tout habillé sur la natte ⁶.

Il faut dire cependant que beaucoup d'Annamites, surtout ceux qui sont au service des Européens, commencent à comprendre la nécessité et les avantages de la propreté.

Dans toute l'étendue du pays, l'Annamite parle la même langue ; et comme l'origine de cette race remonte à une époque très éloignée, on ne peut assigner une date précise à la formation de sa langue qui est difficile comme intonation et comme prononciation.

On croit que les Annamites d'autrefois avaient une écriture phonétique ; elle fut remplacée par l'écriture idéographique des Chinois.

Les Portugais ont appliqué ensuite notre alphabet à la langue annamite et ce système de figuration, désigné sous le nom de *quòc-ngu*, est enseigné aujourd'hui aux élèves des écoles primaires.

— Le collège d'Adran, le collège Chasseloup-Laubat, l'Institution Taberd, à Saïgon, entretiennent de nombreux professeurs français chargés d'apprendre notre langue à plus de 2.000 élèves annamites.

Si la connaissance de la langue française permet aux jeunes indigènes d'entrer dans les bureaux, d'occuper des situations dans les diverses administrations, celles d'interprètes, surtout, qu'ils recherchent le plus, l'étude de la langue annamite nous semble avoir une importance capitale pour les fonctionnaires français, civils et militaires. Il serait à désirer que cette langue fut plus connue ; [il y aurait un grand avantage, pour les Français qui résident dans les localités éloignées des grands centres, à parler la langue du pays](#), étant donné surtout que les interprètes indigènes ne méritent pas toujours une grande confiance.

« Les femmes annamites, comme le dit M. Lemire, ne vivent pas renfermées comme les Chinoises, En outre, la promiscuité qui règne dans les habitations rend le relâchement des mœurs facile. Chez ces peuples demi-civilisés, la pudeur n'est devenue une [67] vertu que depuis l'introduction du christianisme. La faculté qu'ont les riches de prendre plusieurs femmes, la misère des basses classes, l'ignorance, l'état d'infériorité dans lequel on laisse la femme, sont encore des causes de dépravation morale ⁷.

Les mères annamites n'emmailotent pas leurs enfants ; elles nourrissent les garçons trois ou quatre ans, et les filles plus longtemps encore.

Les petits enfants des deux sexes ont le ventre très proéminent. Ils vont ordinairement tout nus, livrés à eux-mêmes, les plus grands aidant les plus petits. Leur mère les porte à cheval sur la hanche. Elle ne les embrasse pas avec les lèvres, mais avec le nez, comme on aspire le parfum d'une fleur.

Nous ne saurions mieux donner une idée des habitations annamites qu'en reproduisant ici la description qu'en a faite le R. P. Louvet : « L'Annamite habite ordinairement une case d'apparence misérable, élevée au milieu de son jardin. On fait

⁶ « On voit souvent dans les rues et dans les sampans deux Annamites accroupis, l'un ayant les cheveux dénoués et l'autre écrasant sous la dent le gibier qu'il y prend. Un mari fait une galanterie à sa femme en lui remettant fidèlement les parasites trouvés sur elle pour qu'elle les immole elle-même à sa vengeance ou à sa gourmandise » (Lemire).

⁷ Dans l'Annam, les deux sexes sont de mœurs très relâchées.

un remblai en terre battue de un pied de haut, dans lequel on enfonce des pieux ou des colonnes de bois ; on pose dessus une toiture en paille ou en feuilles de palmier d'eau. On enclôt le tout d'un treillis, ce qui dispense d'ouvrir des fenêtres, l'air et le jour pénétrant de tous côtés. Telle est, communément, la maison, du moins dans la Cochinchine française. À mesure qu'on monte au Nord, la nécessité de se garantir du froid oblige à élever des murs en terre battue, qu'on revêt en quelques endroits de chaux, et au travers desquels on ménage de petites ouvertures pour y voir un peu.

L'habitation ne coûte pas cher, surtout là où l'Annamite a sous la main le bois et la paille ; comme il n'y entra pas un clou, la main-d'œuvre n'est pas compliquée, et tout indigène sait faire sa maison ; mais pour aller plus vite, on réunit d'habitude plusieurs familles, et chacun travaille avec ardeur ; les hommes coupent les gros bois, les façonnent, y percent des trous pour enfoncez les chevilles qui maintiendront le tout ; les femmes tressent la paille ou les feuilles pour faire le toit ; les enfants portent la terre pour les remblais, ou placent le treillage ; et souvent, on voit une maison s'élever comme par enchantement en un jour, dans un endroit où la veille il n'y avait rien de préparé. On fait en commun un [68] petit festin avant de renvoyer ceux qui sont venus donner un coup de main, et l'Annamite a son petit chez-lui à peu de frais.

Les séparations intérieures se font avec des treillis en bambou ou quelques nattes tendues. Ordinairement, la cuisine forme une petite case à part, derrière la maison d'habitation ou à côté. Chez les gens riches, la demeure est naturellement plus belle et plus soignée. Le remblai est plus élevé et retenu par un rang de pierres ; les colonnes sont hautes et faites d'un beau bois ; les traverses qui supportent le toit en tuiles sont solides, bien travaillées et se terminent en tête de dragon, sculptée même à l'extrémité des poutres ; les cloisons intérieures sont en planches, avec des découpures en bois très jolies, et tout autour, ou au moins devant la maison, s'étend une vérandah où l'on peut prendre le frais et boire le thé. Le prix d'une de ces belles maisons va de trois à quatre mille francs.

La disposition intérieure est à peu près la même partout, chez les riches comme chez les pauvres. Au milieu, une grande salle de réception, derrière et sur les côtés, les chambres particulières, qui ont juste la place d'un lit, car on n'y entre guère que pour dormir.

La salle du milieu est à peu près la seule qui ait quelques meubles au fond. En face de l'entrée, on trouve l'autel domestique, sur lequel sont les tablettes des ancêtres, des vases à offrandes, des fleurs, des chandeliers et les bâtonnets d'encens pour faire brûler en leur honneur. Devant cet autel domestique, que tous, même les pauvres, ornent de leur mieux, la famille vient s'agenouiller matin et soir pour faire la prière en commun.

Au milieu de la salle, ou de chaque côté de la petite chapelle, il y a une estrade haute d'un pied et demi, sur laquelle on étend des nattes pour faire asseoir les visiteurs. L'Annamite ne sait pas s'asseoir les jambes pendantes, il les replie sous lui à la manière des tailleurs, et cette posture, assez fatigante pour l'Européen, lui est devenue familière par l'habitude. Cette petite estrade est faite, chez les plus pauvres, d'une claie en bambou posée sur des pieux ; chez les gens à l'aise, ce sont de belles planches très épaisses et faites de bois incorruptible, qui s'appuient sur des chevalets. Cette estrade, que l'on trouve dans toutes les maisons, est un siège d'honneur. Les femmes, les enfants ne s'y assoient pas d'ordinaire.

Pour les visiteurs du commun, on étend une natte par terre à leur [69] intention, et c'est là qu'ils se placent pour traiter de l'affaire qui les amène. On trouve encore assez souvent, en avant de cette estrade, une petite table plus haute et très étroite, sur laquelle on dépose le pot à chaux et la boîte à bétel, qui renferme d'habitude un certain nombre de chiques toutes préparées, pour offrir aux étrangers.

Dans les maisons annamites autour de Saïgon, on commence à trouver quelques chaises, des tables, des fauteuils à l'européenne ; mais dans l'intérieur du pays, ce luxe est encore fort rare.

Si vous ajoutez un grand coffre à roulettes pour serrer les ligatures, quelques autres coffres plus petits pour mettre les hardes, de longues sentences sur papier rouge, et chez les riches, sur planchettes dorées et ornées quelquefois de belles incrustations en nacre qu'on pose le long de la cloison intérieure, des nattes fines, qui sont le luxe du pays, vous aurez la physionomie exacte de la salle de réception annamite.

Quant au lit, il se compose très simplement d'une claie en bambou posée sur des pieux, et, chez les gens à l'aise, d'une planche sur laquelle on étend une natte et où l'on se couche tout habillé.

Un petit oreiller très dur, et le plus souvent de forme carrée, ce qui vous scie le cou, avec une moustiquaire établie sur des bâtons, forment toute la literie.

La batterie de cuisine et le service de table ne sont pas plus compliqués. Une petite marmite en fer ou en cuivre, quelques vases en terre grossière, des tasses pour servir d'assiettes, et des bâtonnets qui remplacent les fourchettes, voilà tout. Quand on reçoit un certain nombre d'invités, on loue d'habitude des tasses et des écuelles supplémentaires, car il est peu de maisons qui aient plus de vaisselle qu'il ne leur en faut pour l'usage de chaque jour.

Le service à thé est un peu plus soigné parce qu'il doit paraître chaque fois qu'on reçoit un hôte. Il se compose de cinq ou six petites tasses microscopiques, dont une est un peu plus grande pour contenir l'eau qui sert à rafraîchir le thé, le tout est porté sur un petit plateau en bois ouvragé avec des incrustations, chez les gens un peu à l'aise.

Comme on voit, tout cela manque de confortable ; mais l'Annamite y est habitué et ne s'en trouve pas plus mal. Un reproche plus grave qu'on pourrait lui faire, c'est de ne pas savoir tenir sa case proprement : les chiens, les porcs y vaquent sans se gêner ; la [70] pluie et le vent y entrent comme chez eux ; l'usage du balai y semble à peu près inconnu, tout dénote une grande négligence, un mépris complet du bien-être et des règles les plus élémentaires de l'hygiène. Néanmoins, au contact des Européens, il s'est fait une amélioration notable à cet égard, et l'on trouve maintenant autour de Saïgon des maisons annamites très proprement tenues.

L'indigène ne connaît pas le luxe des fleurs, et semble n'avoir pas le sentiment des beautés de la nature. Chez les gens riches seulement, on voit devant la porte un petit jardin chinois d'un mauvais goût parfait. Ce sont des rocailles, de petits rochers artificiels, avec de petits arbustes rabougris, des statuettes en porcelaine, et quelquefois un petit réservoir avec des coquillages. L'Annamite, comme le Chinois, n'aime que ce qui est bizarre, artificiel.

La nourriture des Annamites se compose, généralement, de riz bouilli, de poisson, de viande de porc, de légumes. « On dépose sur une grande natte un large plateau, sur lequel tous les mets sont servis à la fois. On s'accroupit autour, à la turque. Au signal du maître de la maison, chacun prend un bol de riz, et, à l'aide de deux bâtonnets, porte le riz à la bouche, et choisit dans les différents bols la viande et le poisson. Le tout est découpé d'avance en menus morceaux. S'il s'agit d'une sauce ou d'un assaisonnement, on fait usage d'une petite cuillère en porcelaine. On mange sans parler et sans boire, comme chez les Grecs. Lorsque le repas est fini, on avale un bol d'eau froide ou un verre d'arac, eau-de-vie de riz au goût empyreumatique, fabriquée par la distillation du riz gluant. » (Lemire).

— Tout est comestible pour les Annamites : les chiens, les chats, les rats, les chauves-souris, les serpents, les vers à soie, les nids de l'hirondelle salagane, etc.

Les marchés annamites sont en général bien construits, et chaque village de l'intérieur possède un endroit de réunion où se discutent et se traitent les affaires : c'est la maison commune.

On rencontre de nombreuses pagodes situées ordinairement dans des endroits retirés. C'est là que les indigènes font leurs cérémonies religieuses et viennent porter leurs offrandes à Bouddha.

La religion tient peu de place dans la vie des Annamites ; elle se borne, pour la généralité d'entre eux, à l'accomplissement de certaines pratiques compliquées.

On peut dire que de même leur morale est basée sur le respect [71] dû aux parents, de même leur seule religion est le culte des ancêtres, auquel, dans chaque maison, est affecté un autel placé dans l'endroit le plus apparent de la salle commune.

La plus importante des fêtes, chez les Annamites, est la fête du Têt ou premier de l'an qui dure trois jours, pendant lesquels tous les travaux et toutes les affaires sont suspendus ; il n'y a plus de marché. Aussi bien à Saïgon que dans les postes de l'intérieur les Européens doivent se prémunir à l'avance et faire des provisions en conséquence, la veille du Têt, étant donné que pendant ces trois jours de fêtes, tout est fermé.

Le premier jour est consacré aux sacrifices offerts aux ancêtres, le deuxième jour pour les visites aux amis et connaissances et le troisième aux amusements de toute sorte. C'est au jeu principalement que les Annamites, grands comme petits, jeunes comme vieux, riches ou pauvres, consacrent cette dernière journée.

— Le catholicisme a fait de grands progrès, dans la colonie, depuis quelques années et le nombre des chrétiens, qui est de 60.000 environ, tend, chaque jour, à augmenter, ce qui est dû à l'activité, au zèle et au dévouement de nos vaillants missionnaires.

La prédication de l'Évangile en Cochinchine date du commencement du XVII^e siècle.

Les différentes écoles dépendant de la mission sont les suivantes :

1° Le grand séminaire ; 2° l'école des catéchistes de Tân-dinh ; 3° les écoles primaires des paroisses ; 4° les écoles des frères ; 5° l'école Taberd ; 6° l'œuvre des sœurs de St-Paul-de-Chartres.

[72] CHAPITRE III

— Sous le rapport intellectuel, le peuple annamite se rattache à la grande famille sémitique. Il est bien susceptible d'une certaine formation, mais d'une formation superficielle. Doué d'une mémoire excellente, il retient bien ce qu'on prend la peine de lui enseigner ; mais il a peu d'aptitude à généraliser ses idées et ne va presque jamais au fond des choses.

Il n'y a pas, à proprement parler, de littérature annamite ; mais les Annamites possèdent cependant, composés dans leur langue, des récits populaires et même quelques jolies poésies destinées à célébrer les faits les plus saillants de leur histoire et embellir la légende de leurs héros.

— Leur théâtre se compose de deux espèces de pièces : des drames historiques à grand spectacle, œuvres mi-partie profanes, mi-partie religieuses, qui ressemblent assez à nos mystères du moyen-âge, et des comédies d'imagination dans lesquelles l'Annamite, très observateur et toujours prêt à saisir le ridicule, excelle à mettre en relief ses propres défauts, dont il est le premier à rire de bon cœur. C'est un fumeur d'opium qui fait des dettes et, pour satisfaire sa passion, vend successivement tout ce qu'il a : ses terres, sa maison, ses enfants, sa femme, jusqu'à ce que, réduit à la dernière misère, il en arrive à se vendre lui-même ; c'est un vieux lettré, type achevé de fourberie, de politesse et de pédantisme, qui passe sa vie à courir après une position brillante qui lui échappe toujours ; c'est un notable qui vend la justice, ou des voleurs qui, à travers mille péripéties amusantes, finissent par se faire prendre et reçoivent le juste salaire de leur trop grande habileté. Le peuple annamite est passionné pour ces représentations, au point qu'elles lui font oublier le boire et le manger.

La mise en scène de ces drames est tout à fait naïve et n'a aucune prétention à produire l'illusion. Il n'y a pas ici de théâtres proprement dits ; quand un grand notable, un village ou quelque riche particulier veulent se donner le plaisir de la comédie, on [73] installe les acteurs dans une pagode ou dans la maison commune du village. Il n'y a ni coulisses ni décors, mais force tambours et cymbales, pour faire le plus de bruit possible et marquer les passages les plus saillants. Les acteurs sont revêtus de riches costumes et fardés, mais sans aucun souci de la réalité historique. Ils chantent leurs rôles en fausset, ce qui produit pour nous un effet désagréable et peu naturel. On sait que, dans tout l'Orient, les mœurs publiques, plus sévères que chez nous, interdisent aux femmes de paraître sur le théâtre ; ce sont de jeunes garçons qui tiennent leurs rôles. Du reste, la profession d'acteur est méprisée et regardée comme vile ; ce sont d'ordinaire des gens de la lie du peuple, enrégimentés sous la conduite d'un impresario qui les mène avec lui de village en village, partout où on les appelle, et qui en répond devant les autorités du pays.

— La musique qui accompagne toujours ces représentations est aussi primitive que la pièce. Les Annamites ont trois ou quatre instruments à cordes montés sur chevalet et une espèce de flûte à plusieurs trous qui représente tous les instruments à vent ; ajoutez des tambours qui se battent avec la main ou avec des baguettes, des cymbales, une espèce de triangle à sapèques et vous avez l'orchestre au complet. Tout cela joue en mesure ou non et fait, pour nos oreilles européennes, une cacophonie parfaite. Mais l'Annamite n'est pas de cet avis ; bien que n'ayant pas même l'idée de nos tons et demi-tons, de nos gammes majeures et mineures, il trouve sa musique très belle et la préfère de beaucoup à la nôtre qui ne lui dit rien ; il parle avec orgueil des huit sons qui la composent, *bat am*. On ne sait, à vrai dire, ce qu'il entend par huit sons, car on ne connaît rien de plus monotone que leur exécution. C'est toujours le même thème qui revient à satiété, avec quelques accompagnements destinés, sans doute, à voiler la pauvreté du motif. Il est bien difficile qu'il en soit autrement, car [la langue annamite, comme la langue chinoise, ayant ses tons tout faits, la musique doit s'adapter exactement aux paroles](#) et l'on ne pourrait, comme chez nous, appliquer des phrases à un air composé d'avance. La musique de ce pays est donc forcée de se restreindre à suivre la déclamation de l'acteur et de renforcer le débit, en soulignant la fin des phrases et en faisant ressortir les mots à effet dans le dialogue.

[74] Les Annamites sont passionnés pour la musique ; non seulement, ils l'emploient au théâtre, mais encore dans toutes les circonstances importantes de leur vie : mariages, enterrements, festins d'apparat. On trouve dans presque tous les villages des troupes d'instrumentistes qui sont toujours prêts, moyennant finances, à se rendre au premier appel.

— Les troupes d'acteurs (Landes, Ex. et Rec.) se recrutent soit d'enfants achetés à leurs parents pour être élevés dans la profession, soit d'enfants que leurs dispositions naturelles ont décidé à se joindre à la troupe ; quelquefois en s'enfuyant de leur famille.

On les appelle volontiers *con chêt chủ*, *con nhà hoang*, enfants sans maître, abandonnés, vagabonds. Ils servent de figurants et reçoivent, du directeur de la troupe ou du premier sujet, des leçons sur la manière de remplir les différents rôles qui se partagent la scène annamite.

Le chef de la troupe est appelé *báu gánh* ou *chủ nhưng*. Il peut aussi être acteur en même temps. Après lui, vient le *thắng kép*, premier rôle, qui représente les personnages de l'antiquité, les héros jeunes ; ensuite, les *lào vãng*, *lào võ*, mandarins lettrés ou militaires ; le *thang hé*, bouffon, les *thắng phiên*, barbares, rois, généraux ou soldats, etc. ; enfin, les *thàng chạy hiệu*. Ce sont ces figurants à peu près exclusivement militaires qui, à certains moments, traversent le théâtre en courant et en agitant des drapeaux.

C'est dans ce dernier emploi que l'on utilise les services des enfants appartenant à la troupe. Quand ceux-ci manquent, il est facile de recruter sur place autant de figurants que l'on en désire.

L'impresario nourrit les acteurs, fournit les costumes et supporte les frais accessoires : location des salles de théâtre, engagement des figurants, etc. Quelquefois, il perçoit lui-même le prix des places ; le plus souvent, il cède à forfait le produit de chaque représentation à des fermiers qui les perçoivent à leurs risques et périls.

Cette opération s'appelle *mua-gián*, du nom des tables où sont assis les receveurs. Quand une troupe est engagée par un village, elle traite soit à forfait (*hát oá*) pour une ou plusieurs représentations (*thứ*), soit, pour ainsi dire, à la tâche. Ce dernier mode de traiter s'appelle *hát tiên thưởng*, littéralement jouer pour être récompensé (suivant son mérite).

[75] À toutes les représentations théâtrales des Annamites, on remarque un personnage investi du soin de frapper le tam-tam (*cám cháu*). Quand un endroit lui paraît bon, bien joué, il frappe un coup retentissant et le secrétaire placé à côté de lui jette trente sapèques (*một dóc tiên*) sur un plateau *ad hoc* et les inscrit au nom de l'acteur qui a motivé la marque d'approbation. Quand l'endroit est faible, mal joué, il frappe un coup léger qui ne donne lieu à aucune rétribution, pour avertir de passer (*đánh đũa*).

En outre, ceux des assistants qui sont particulièrement touchés du jeu ou de la bonne grâce de quelqu'un des acteurs, donnent au secrétaire de l'argent qui est inscrit du nom de l'acteur désigné. Avec ce système, les acteurs font durer le plus possible les représentations et chacun s'efforce de briller afin de grossir sa part.

Elle est arrêtée après chaque représentation. L'impresario en prend deux tiers : le premier pour la nourriture (*tiên cơm*), le second pour les costumes (*tiên đồ*). Le troisième revient à l'acteur. Cependant, il reçoit intégralement les sommes qui proviennent des dons des particuliers. Pendant la représentation, si les acteurs trouvent que le préposé au tam-tam est avare des marques d'approbation, ils ne se gênent pas pour se moquer de lui. Un des contes de M. Pétrus Ky raconte un fait de ce genre. Dans les représentations payées à forfait, le tam-tam fait simplement l'office de la claque. Le secrétaire qui inscrit les sommes payées cumule l'emploi de souffleur (*biện nhắc tưởng*).

Quand la recette est perçue directement par l'impresario, qu'il l'a affermée ou qu'il a traité pour une somme fixe, elle est également divisée en trois parts, dont il prend les deux premières pour les mêmes motifs que dans l'autre cas.

La troisième part est partagée entre les acteurs, suivant leur mérite : un acteur habile reçoit environ un tiers de plus qu'un médiocre ou un mauvais. Le classement peut varier quelquefois. Un bon acteur tragique, par exemple, s'il est un bouffon médiocre, ne recevra, s'il a joué un rôle de bouffon, qu'une part d'acteur médiocre.

Chaque troupe est sous la protection de génies domestiques que les membres de la troupe désignent sous le nom de *ông-tổ*, ancêtres, et les étrangers sous celui de *ông-làng*. Ils sont représentés par un certain nombre de figurines de bois coiffées d'un turban rouge et vêtues d'un habit vert. La troupe les transporte avec elle dans ses [76] voyages ; quand elle doit entreprendre une nouvelle campagne, elle les en avertit respectueusement ; pendant les représentations, ils sont rangés dans la coulisse sur une table chargée d'offrandes. La troupe redoute beaucoup de perdre ses génies. Si ce malheur arrivait, les acteurs perdraient la mémoire de leurs rôles et ne sauraient plus jouer. Aussi prend-on des précautions pour les conserver. Il est défendu de vendre dans les salles de spectacles des *trái-thị*, fruits très odorants qui ressemblent au mangoustan, parce que les génies, attirés par le parfum, quitteraient la troupe. Si un spectateur porte sur lui un de ces fruits et que l'odeur le dénonce, on l'expulse.

Au commencement de l'année, quand la troupe n'est engagée nulle part, elle doit néanmoins jouer une pièce pour ouvrir l'année. On demande alors aux génies de

désigner celle qui leur convient, ce qui se fait de la manière suivante : on fait choisir au hasard dans le répertoire de la troupe une pièce par un enfant incapable de discernement ; on consulte ensuite les génies en jetant deux sapèques en l'air (*xin-keo*). Le résultat est favorable quand une sapèque tourne face et l'autre pile. Dans le cas où les deux sapèques sont tombées du même côté, on recommence. Cela s'appelle *bói tông đầu năm* : chercher par la divination quelle pièce ouvrira l'année. »

Les grandes époques dans la vie annamite sont le mariage et les funérailles.

Mariages⁸. — « Les mariages annamites sont réglés par les lois rituelles chinoises consignées dans le *Lễ-hy*, le *Châu-lễ*, le *Gia-lễ*. Les trois cérémonies en usage à la Chine, d'après ce dernier ouvrage, sont donc les seules qui soient pratiquées dans l'Annam, mêlées, comme on peut le prévoir, de quelques coutumes populaires. Le Code consacre tout un tome des lois civiles (articles 94 à 109 de la traduction Philastre) à la réglementation des mariages, mais ses dispositions toutes pénales ne permettraient pas, à elles seules, de se faire une idée des mariages indigènes.

Chez les Annamites comme chez les Chinois, les mariages dépendent uniquement du père de la famille ou plutôt du chef de la famille : « L'aïeul, l'aïeule, le père, la mère, les oncles, frères aînés et cadets du père et de leurs épouses, les tantes paternelles, les frères et les sœurs aînés, l'aïeul et l'aïeule maternels sont, tous, les personnes de qui dépend le mariage », dit une des explications coordonnées de l'article 94. C'est le chef de famille qui donne en [77] mariage le garçon ou la fille, il porte dans les actes le titre de *chu-hôn* (maître du mariage). Quand, dans une des familles, il n'y a qu'une femme pour remplir ce rôle, l'autre famille doit également choisir une femme.

Dans les mœurs chinoises, au moins chez ceux qui se piquaient d'observer exactement les rites, les deux fiancés ne devaient pas se connaître, et l'on voit les deux amoureux d'une pièce de théâtre retarder indéfiniment leur mariage parce que, s'étant vus accidentellement, ils ont peur de contracter une union contraire aux rites.

La vie des femmes et des filles annamites étant, au moins pour les classes ordinaires de la population, beaucoup moins retirée que celle des Chinoises, il est évident que, dans les mariages annamites, cette condition se trouve bien rarement remplie, et, quoique théoriquement l'autorité du chef de famille soit absolue, les jeunes gens qui ont eu auparavant mille occasions de se voir, sont amenés à manifester leurs sentiments d'une manière ou de l'autre. Nous verrons du reste plus bas des mariages où l'incompatibilité des caractères est telle dès le premier jour, que l'on est forcé de recourir à une cérémonie particulière.

Quoiqu'il en soit de ces considérations, lorsqu'un jeune homme atteint l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, ses parents songent à l'établir et recherchent dans une famille de nom différent une fille d'une quinzaine d'années. L'on voit quelquefois des mariages, beaucoup plus hâtifs entre garçons de quinze ans par exemple et filles de douze, mais ces mariages, dus le plus souvent au désir de vieux parents d'assurer le plus tôt possible la perpétuité de leur race, sont en somme assez rares. Le deuxième décret de l'article 94 dit : « Pour le mariage des garçons et des filles, il y a dans chaque cas un an fixé », mais il ne dit pas quel est cet âge. Le livre des rites le fixe à quatorze ans pour les filles et seize ans pour les garçons. La coutume de fiancer des enfants encore dans le sein de leur mère, prohibée par ce même deuxième décret, est rare sinon inconnue dans nos provinces. Il n'en est pas de même, dit-on, dans celles du Nord. Les familles échangent, avec leur promesse, un gage de reconnaissance. D'après le texte du Code, emprunté aux lois chinoises, on couperait à cet effet un morceau de pan de devant de l'habit.

⁸ Dans son tome 2 (Provinces de l'Est), p. 272, Baurac se montre assez sceptique sur l'application de ces règles : Si la femme cambodgienne était, autrefois, obligée, pour se marier, de venir demander la main de l'homme, il devait y en avoir un grand nombre qui, à l'instar des Annamites, très scrupuleuses, elles aussi, en la matière, devaient passer outre et faire comme ces dernières, c'est-à-dire éviter toutes les formalités dont nous avons parlé en traitant la question du *mariage*

La prohibition d'épouser une fille portant le même nom de [78] famille que l'époux, absolue en Chine, est restreinte dans l'Annam, au cas où les deux familles auraient une origine commune. (Code annamite, article 100.) Cette dérogation aux prescriptions du Code chinois s'explique par la prédominance tout à fait anormale, surtout dans nos provinces du Sud, au nom de Nguyễn. La première femme de l'empereur Tự-dức appartenait, dit on, comme lui, à ce họ. Néanmoins, les familles qui tiennent plus particulièrement à se montrer fidèles aux rites cherchent, autant que faire se peut, à contracter des alliances où la différence des họ semble écarter la possibilité de la parenté masculine la plus éloignée. Quant à la parenté par les femmes, que le Code (article 101) appelle en ligne extérieure ou par alliance, les prohibitions de mariage, sans être aussi rigoureuses, sont encore fort étendues. En règle générale, on ne peut s'épouser entre parents qui doivent porter le deuil l'un de l'autre ou les plus jeunes des plus âgés. Le Code énumère, en outre, onze catégories de parents, dont huit de rang prééminent et trois de rang inférieur, avec qui l'on ne peut contracter mariage, bien que l'on ne soit pas tenu de porter leur deuil. Un décret du Code chinois, qui prescrit de laisser à la convenance du peuple la liberté de contracter des mariages avec les filles des tantes paternelles et des oncles ou tantes maternelles, n'a pas été reproduit dans le Code annamite.

Quand les parents d'un jeune homme ont porté leurs vues sur une jeune fille qui leur paraît réunir les qualités qu'ils désirent trouver dans une bru, ils s'informent du jour de sa naissance, de l'honorabilité de sa famille, recherchent s'il y a eu dans cette maison des criminels, des lépreux, etc. ; et, une fois satisfaits sur tous ces points, après avoir examiné si les sorts sont favorables à une union avec leur fils, s'adressent, pour négocier ce mariage, à un homme de bonnes mœurs dont la femme soit encore vivante et qui va jouer le rôle, essentiel dans les mariages annamites, d'entremetteur (*mai-dong*). Le *mai-dong* se rend chez les parents de la fille et, sans faire d'abord de propositions formelles, s'informe s'ils consentiraient à une alliance avec ceux qui l'envoient. C'est au tour de la famille de la fille de prendre les renseignements nécessaires. Si elle a l'intention de consentir au mariage, ce n'est néanmoins qu'après plusieurs visites du *mai-dong* qu'elle donne une réponse favorable, mais qui ne l'engage [79] pas encore définitivement. Toutes les fois que l'on commence à décider un mariage entre un jeune homme et une jeune fille, s'il y a soit une infirmité physique (défaut de conformation), soit un défaut de constitution (maladie) et, dans tous les cas, l'âge plus ou moins avancé, la condition de personnes issues de commune lignée (de même souche), mais passées dans une autre branche (d'un autre nom de famille) et adoptées, toutes ces questions doivent absolument être clairement connues des deux familles, afin que chacune d'elles agisse en pleine connaissance de cause et selon sa propre volonté ; si une des familles n'accepte pas le parti tel qu'il est, les démarches sont arrêtées. Si chaque famille est d'accord avec l'entremetteur, il sera écrit un contrat de mariage et, selon les coutumes rituelles, il sera procédé aux cérémonies de la demande et du mariage (Article 94).

Quand les parents de la fille ont donné ce consentement provisoire, le *mai-dong* amène une fois avec lui le futur gendre pour le leur présenter. Les parents lui font subir une espèce d'épreuve en lui détachant un jeune homme de leur propre famille qui a pour mission de s'assurer de son esprit, de son érudition si c'est un lettré, ou de sa science dans son métier. Les parents de la fille vont ensuite faire une visite à ceux du garçon. Ce n'est qu'après cette visite qu'ils donnent une réponse définitive. L'on fixe alors le jour où sera accompli le premier rite (*lễ nạp thế*), en annamite *lễ di nôi* ou *lễ chiu lói*. Le jour est fixé d'après les indications que l'on tire du jour de naissance des futurs époux.

Ce jour venu, le *mai-dong* se rend à la demeure de la jeune fille. Il est accompagné du père et de la mère du garçon. Les présents consistent en un grand plateau chargé de bétel, une jarre de vin de riz, un petit plateau portant des chiques de bétel et des tasses

en nombre pair, ainsi qu'un petit flacon de vin. Le plateau à bétel est préparé d'avance par un vieillard heureux dont la femme soit encore vivante et qui ait des enfants des deux sexes.

Une fois préparé, on l'enferme, jusqu'au moment du départ du cortège dans une chambre à l'abri des regards curieux. Il est recouvert d'une étoffe rouge. Dans le cortège, il est accompagné par un parasol. Le vin de riz est teint en rouge. On obtient cette couleur en faisant infuser dans le vin ordinaire des graines de bông cué, marguerite rouge (?) qui vient de Chine.

[80] Quand le cortège est parvenu à la maison de la jeune fille, après les salutations d'usage, l'on dépose sur l'autel des assiettes, le petit plateau à bétel, ainsi qu'une supplique sur papier rouge dans laquelle est fixé le jour de la cérémonie suivante. Le père de la jeune fille se prosterne quatre fois devant ses ancêtres en leur donnant avis, par la récitation d'une formule, du mariage qui se prépare. Il fait des libations du vin apporté par les parents du futur gendre. La cérémonie finie, ceux-ci se retirent. À partir de ce moment, les deux familles sont engagées l'une vers l'autre, quoique celle du jeune homme paraisse avoir beaucoup plus de facilités pour rompre l'engagement. Si l'un des fiancés venait à mourir à ce moment, l'autre porterait son deuil.

Quelques jours après l'accomplissement de ce rite, la famille du jeune homme prépare de nombreux présents. Ce sont : un plateau de bétel, deux jarres de vin, une paire de bougies de cire rouge, une paire de *kim-bông* (litt. fleurs d'or), espèce d'ornements en clinquant, des boucles d'oreilles en or de la forme ordinaire, une paire de bracelets en or, quatre rouleaux de couleurs différentes : rouge, verte, violette et blanche, d'une espèce de soie avec des dessins à jour (*cây-vân*) et un porc qui doit être entièrement noir, parfaitement intact et que l'on transporte dans une cage à claire-voie. En faisant ces préparatifs, il faut bien prendre garde de ne rien casser, ce qui serait du plus fâcheux augure. Les femmes enceintes, les bonzes, les personnes en deuil ne doivent y participer en aucune façon. Tous les présents sont inscrits sur une liste en papier rouge.

Le second rite du mariage est appelé en annamite *lễ di hỏi* (rite de la demande), en chinois, *lễ nạp tậ* ou *nạp trung*. En tête du cortège qui se dirige vers la maison de la jeune fille, marche le *trưởng-tộc* (littéralement chef de la parenté), qui est chargé de porter la parole. S'il n'y a pas dans la famille de personne pouvant remplir convenablement ce rôle, on a recours aux services d'un étranger.

Il est précédé par deux lanternes sur lesquelles est inscrit le nom de la famille, ho ; après lui, marche le gendre suivi du plateau à bétel et de deux garçons d'honneur, célibataires encore (*thàng rử phụ*) ; après eux, le *mai-dong*, le père du marié et des assistants (*người đi hộ*) en nombre pair, quatre le plus souvent ; ensuite, séparés de ces derniers par deux lanternes, *đền-phương* *thêu*, la [81] mère du fiancé, des assistants, également en nombre pair, et enfin la femme du *mai-dong*. L'on choisit avec soin, pour faire partie du cortège, des personnes de bonne réputation, ayant encore les maris leur femme et les femmes leur mari. Les femmes enceintes ne peuvent en faire partie ; si l'une d'elles ou une personne en deuil rencontre le cortège sur le chemin, elle doit s'écarter pour ne pas porter malheur aux futurs époux. Dans les mariages d'importance, chacun des membres du cortège et les présents sont escortés par un parasol, mais le plus souvent on se contente de protéger ainsi le plateau à bétel, le *trưởng tộc*, le fiancé et le *mai-dong*.

Les membres du cortège sont reçus dans la maison de la fille par un parent qui les invite à entrer et leur offre du bétel. Après avoir pris un peu de repos, on place les bougies de cire rouge sur l'autel des ancêtres, le *trưởng tộc* les allume et, les deux pères se tenant debout auprès de l'autel, le futur gendre se prosterne quatre fois devant les tablettes des ancêtres. Les parents du jeune homme invitent ensuite ceux de la jeune fille à prendre place sur le siège d'honneur que le *mai-dong* leur offre ; celui-ci se

prosterne quatre fois devant eux, puis vient le tour des parents, oncles et tantes paternels et maternels devant qui il se prosterne deux fois. Il se place ensuite, avec ses deux garçons d'honneur, sur un siège situé à l'orient, et un membre de la famille de la fiancée vient causer avec eux. L'on offre alors des rafraîchissements (confitures, thé) et même un repas, si les parents du jeune homme ont une longue route à faire pour s'en retourner. Les parents de la fiancée font cuire le porc et en distribuent la chair à leurs parents, amis et connaissances. Ils distribuent aussi le bétel. C'est ainsi que l'on fait part du mariage projeté.

Entre ce second rite et le troisième, il s'écoule un temps quelquefois assez long. La belle-mère vient rendre visite à sa belle-fille et lui fait cadeau de quelque objet de toilette en or ou en argent. Les parents de la jeune fille font au gendre un cadeau de même nature. C'est alors que le gendre doit fréquenter la maison de la fille, prendre part aux travaux de la famille ou envoyer un domestique à sa place. La même coutume existe chez les Tagalocs des Philippines. (V. Montblanc : *Les îles Philippines*, Mémoires de la Société des études japonaises, J. 65). Cette situation se prolonge souvent, surtout à la campagne, parce que les parents [82] de la fille en tirent avantage, soumettent le gendre à des amendes pour des délits plus ou moins imaginaires, etc. Si, durant cette période, l'une des deux familles célèbre une cérémonie, l'autre lui fait un présent. Au têt, ou le cinquième jour du cinquième mois, la famille du fiancé fait des présents à celle de la fiancée.

Le troisième et dernier rite, le *di cưới* (rite de mariage), est appelé en chinois *thàn-nghinh*, aller au-devant de l'épouse. Quand le jour et l'heure favorables ont été déterminés, le *mai-dong* en donne communication à la famille de la fiancée, par une note écrite sur papier rouge au nom du père du fiancé. Il se rend avec celui-ci chez la fiancée, muni de quelques légers présents, bétel, vin de riz, et l'autre famille, après examen, fait connaître définitivement si elle accepte le jour et l'heure proposés. Une fois la date du mariage arrêtée, la famille du garçon prépare de nouveaux présents, les mêmes que pour la cérémonie précédente. On y ajoute quelquefois une paire d'oies blanches, une mâle, l'autre femelle, au cou desquelles on passe une bandelette rouge. De ce présent fait partie une paire de boucles d'oreilles en forme de pendant que la fiancée portera pendant qu'on la ramènera à la maison de son mari et l'argent des noces, *tien sinh le*, que l'on peut considérer comme le prix dont la fille est payée à ses parents. Le chiffre de la somme naturellement fixé par eux, est ordinairement de cent ligatures. Enfin l'on fait rédiger une espèce d'acte sur papier rouge, *từ hôn thư*. Dans cet acte, le mariage est constaté, les présents énumérés; aujourd'hui, il est signé par les époux et les parents et reçoit le cachet du village, de sorte qu'il devient dans bien des cas un véritable acte de mariage. Aucun de ces présents du reste, comme aucune de ces formes rituelles, ne constituent une condition essentielle à la validité du mariage. Il y a même un préjugé contre les noces qui se font avec trop d'éclat et l'on croit qu'elles portent malheur aux époux.

Trois jours avant la noce, les deux familles font, chacune de leur côté, un sacrifice aux ancêtres pour les instruire de la cérémonie qui se prépare. La fiancée se prosterne devant les parents qu'elle va quitter. Ce jour-là, les parents et amis de la famille sont invités à venir prendre part au festin (*nhóm họ*), à l'exclusion toujours des femmes enceintes et des personnes en deuil. Suivant la coutume annamite, pour toutes sortes de réjouissances, ils apportent une [83] contribution en argent, des bandelettes, divers cadeaux en nature, *kim bông*, pétards et surtout des souliers dont ce jour-là les fiancés reçoivent quelquefois un grand nombre. La veille du mariage on fait, dans la famille de la fille, un nouveau sacrifice aux ancêtres et elle se prosterne deux fois devant son père, sa mère et les autres parents plus âgés. À la campagne, elle se prosterne d'abord devant la tablette du génie du foyer (*ông táo*).

Le cortège qui, le jour de la noce, se rend chez la fiancée, est le même que dans la cérémonie précédente. Le marié est vêtu d'un pantalon blanc, de plusieurs habits

superposés, à manches larges et longues, de diverses espèces de soie bleue ou violette ; il est coiffé d'un turban de crêpe noir ou même d'une mitre et chaussé de souliers brodés nommés *chân khoa*. Arrivés à la maison de la fiancée, on place sur l'autel des ancêtres le plateau de bétel et les deux bougies, le *truông tộc* les allume, le père de la fille prononce une invocation par laquelle il annonce à ses ancêtres qu'il marie sa fille, une telle, âgée de tant d'années, a un tel, fils d'un tel. Il appelle leurs faveurs et la longévité sur le nouveau couple. Il se prosterne ensuite quatre fois avec le père du fiancé ; les deux mères en font quelquefois autant. Le fiancé se prosterne ensuite quatre fois, et en même temps que lui la fiancée. Ils renouvellent leurs prosternations devant le père, la mère, ainsi que devant les parents d'un rang supérieur.

La cérémonie est alors finie et l'on peut, après avoir pris des rafraîchissements et payé aux notables du village le *tiên cheo*, conduire la nouvelle mariée à la maison de son mari. Les deux époux marchent en tête du cortège, protégés par des parasols, escortés, le mari de ses deux garçons d'honneur, la fille de ses deux demoiselles d'honneur, *con dàu phự*. La mariée est vêtue de plusieurs habits superposés, à manches larges et longues dont un blanc et un rouge. Elle porte un chapeau pailleté, en calotte de sphère, *nón chảo*, et un pantalon blanc, symbole de sa virginité et qui devra en garder les traces. La famille de la mariée vient dans le cortège après celle du marié. L'on porte à la suite ses cadeaux, tables ou plateaux à bétel, du vin de riz, un ou plusieurs porcs, et la malle qui contient le trousseau de l'épouse. Dans l'Annam, deux enfants se tiennent sur le chemin et le barrent avec des bandelettes rouges. C'est un symbole de l'union dans laquelle doivent être éternellement entravés [84] les deux époux. On leur donne une légère gratification. La rencontre d'un enterrement passe pour être de bon augure. Aux bords de la maison du mari, entre la porte d'entrée extérieure, *cửa ngõ*, et celle de la maison, le chemin est tendu de rouge jusqu'au seuil. Aussitôt arrivés, l'on y fait une offrande aux ancêtres et le père du mari leur donne avis de l'union accomplie. Les deux époux se prosternent quatre fois.

Trois jours avant la cérémonie, on a disposé une chambre de la maison pour servir de chambre nuptiale. Le futur époux, aidé de ses amis et dirigé par les conseils de son père, dresse un lit dont l'entrée est orientée suivant des indications fournies par l'âge et le jour de naissance des fiancés. Sur ce lit, on place deux nattes, un ou deux traversins. En face, est dressée une table devant servir d'hôtel. L'on n'appelle à aider la famille dans ces préparatifs que des parents ou des amis ; il y aurait lieu, en effet, de craindre qu'un étranger ne se livrât à quelque maléfice qui troublerait à jamais la paix du ménage. Quand les préparatifs sont terminés, la chambre est fermée hermétiquement et une personne âgée, de préférence une vieille femme, est commise à la garde de la porte. Elle doit avoir soin d'empêcher que personne n'entre dans cette pièce ou même n'y regarde par une fente. Dans ce cas, on serait obligé de recommencer. Le jour de la cérémonie, un vieillard heureux, de bonnes mœurs, dont la femme est encore vivante, entre dans la chambre nuptiale et dispose sur la table-autel deux chandeliers de cuivre garnis de deux bougies de cire rouge, un vase à brûler des baguettes d'encens, un paquet de ces baguettes, une tasse d'eau, un plateau portant trente-six chiques de bétel, deux tasses pour faire des libations de vin, de la confiture, un plateau de quatre tasses et une théière, et enfin deux tasses qui sont placées l'une sur l'autre, les cavités se regardant.

Après avoir salué les ancêtres du mari, les époux, guidés par le vieillard, entrent dans cette pièce dont ils referment la porte sur eux. C'est à ce moment surtout que tout regard indiscret serait fatal. Le vieillard allume les bougies et les baguettes d'encens, verse du vin de riz qu'il a apporté avec lui dans deux tasses destinées à cette libation. Il prononce ensuite une invocation à *ôn tơ bà nguyệt*, le génie des fils rouges et la dame de la lune. Dans cette invocation, il appelle leurs faveurs sur le nouveau couple et sou-[85] haite que son union dure cent ans. Après cette invocation, les deux époux se prosternent ensemble quatre fois ; le mari est à droite, la femme est à gauche.

Quelquefois, le vieillard se prosterne avant eux. Il prend ensuite les deux tasses superposées et y verse du vin de riz. Il ordonne à la femme de présenter une de ces tasses à son mari, ce qu'elle fait en disant : « Buvons ce vin pour que notre union dure cent ans ; en tout, je dois vous obéir et n'oserai jamais vous contredire. » Le mari, après avoir bu, présente l'autre tasse à la femme et dit : « Bois ce vin ; je fais le vœu que notre union dure cent ans. Tu dois obéir à mon père et à ma mère, vivre en bonne intelligence avec mes parents, m'être fidèle en toutes choses et ne pas me tromper. » Quand la femme a bu sa tasse de vin, le vieillard boit celui qu'il a versé dans les deux autres tasses et les époux prennent une chique de bétel. Le reste du bétel, le thé, la confiture doivent être consommés par eux à l'exclusion de toute autre personne. Les bougies de cire sont soigneusement conservées. Si, plus tard, les parents doivent quitter un jeune enfant, on prend un peu de la cire de ces bougies et on la colle dans ses cheveux pour l'empêcher de pleurer à leur souvenir.

Ce rite s'appelle *lễ hiệp câh* ; on l'appelle aussi *lễ cúng ông tơ hồng* (sacrifice au vieillard des fils rouges). Les époux rentrent dans la partie de la maison où se trouvent leurs parents et la chambre nuptiale est refermée. Ils se prosternent devant le père, la mère, les parents du mari et le *mai-dong*, et les cérémonies sont considérées comme terminées. Ceux qui y ont assisté s'en retournent chez eux, après avoir pris part au repas.

Pendant les trois jours qui suivent la noce, les deux époux ne doivent pas se séparer pour longtemps, ni s'éloigner de la maison ; dans tous les cas, l'un des deux doit toujours y être présent et ne pas perdre de vue la chambre nuptiale, sans toutefois être obligé d'y demeurer constamment. Le quatrième jour, il vont rendre visite au père et à la mère de la femme qu'ils saluent deux fois, ainsi que les autres parents qui leur font des cadeaux. La famille du mari tue un porc et on distribue la chair aux parents et aux amis, ainsi que des gâteaux appelés *bánh trung-thu* (gâteaux pareils à la lune d'automne). Le *mai-dong* a droit à un gigot de porc. Au têt, on lui fait un cadeau et ce présent se renouvelle pendant quelques années.

[86] À partir de ce moment, la femme prend sa place dans la maison de son mari et sa belle-mère lui fait souvent sentir le poids de son autorité ; on l'oblige à faire toutes les corvées ; il arrive que ses belles-sœurs, jalouses d'elle, jettent exprès des aiguilles dans l'eau que boit la famille pour qu'elle en soit accusée, etc. En somme, il lui est aussi peu agréable d'être dans la maison comme nouvelle mariée qu'il a été à son mari de faire le gendre (*lam rể*) chez les parents de sa femme, pendant l'intervalle qui sépare les deux derniers rites.

Quelquefois, l'incompatibilité d'humeur entre les époux se manifeste dès le début et il arrive même que le mariage ne soit pas consommé. Dans ce cas, attribué le plus souvent à une mauvaise rencontre ou au défaut de convenance entre les âges des deux époux, si les familles ne veulent pas recourir à un divorce définitif, elles en simulent un : la femme rentre dans la maison de ses parents et l'on recommence toutes les cérémonies, en ayant bien soin d'éviter toute irrégularité. L'on ne dit pas si cette pratique est efficace.

Lorsque des parents, pour une raison quelconque, dont la plus ordinaire est qu'ils n'ont pas de fils, ne veulent pas se séparer de leur fille, ils cherchent un jeune homme qui consente à venir s'établir chez eux. Le Code, dans le texte duquel ce gendre est désigné par le terme désobligeant d'*excroissance* ou de *goître*, décide que, dans un tel cas, les biens de la famille seront partagés en deux portions dont l'une demeurera au gendre, l'autre au fils adoptif qui continuera les sacrifices de la famille. Ce gendre ne doit pas être l'aîné de sa propre raison, plusieurs dispositions légales le protègent contre une éviction. À part les premières ouvertures qui, naturellement, sont faites par la famille de la fille, il n'y a pas de différence essentielle dans la marche du mariage. On prépare la chambre nuptiale dans la maison de la fille et, après le troisième rite, les parents du mari s'en retournent seuls à la maison. Trois jours après la noce, les

nouveaux époux, accompagnés de la mère de la femme, vont visiter les parents du mari. Ils portent avec eux de quoi faire un sacrifice.

L'homme dont la femme stérile ou infirme ne lui donne pas d'enfants, peut et même doit prendre une seconde femme pour assurer la perpétuité de la race et des sacrifices. Les riches n'ont [87] pas besoin de ce motif pour en épouser plusieurs. Le mariage avec une femme de second rang comporte beaucoup moins de formalités qu'il a été dit ci-dessus, quoique se faisant quelquefois par l'intermédiaire d'un entremetteur. On dit ordinairement *mãi thiệp* (acheter une concubine), les cadeaux jouant, naturellement, un rôle prépondérant dans l'affaire. Cette situation n'a, du reste, malgré les apparences d'achat et de vente, rien de commun avec l'esclavage, et l'article 95 du Code punit également celui qui met en gage ou donne en mariage à un autre son épouse ou sa concubine. La femme ramenée dans la maison salue les parents de son mari et sa première femme devant qui, en principe, elle ne joue guère d'autre rôle que celui d'une première servante. Mais, comme on peut facilement le penser, sa situation diffère presque dans chaque cas particulier. L'on ne fait pas davantage de cérémonies pour une femme qui se remarie, soit que son premier mari soit mort, soit qu'elle ait été répudiée, encore moins pour une fille séduite et à qui sa famille a pu trouver un mari moyennant finances (*nôm vợ*). Pour les veuves et les femmes divorcées, le chef de famille, qui n'a pas eu la main heureuse une première fois, s'abstient même de figurer au second mariage en qualité de *chủ hôn*. (Landes).

.....

Les Annamites n'ont pas la moindre idée des connaissances médicales qui sont demandées chez nous. Aussi est-il très difficile de les décider à réclamer les secours des médecins européens. Il existe surtout de leur part une répugnance évidente pour tout ce qui concerne les opérations chirurgicales.

Cependant, si l'on considère les dangers auxquels sont exposés la plupart des malades annamites soignés par leurs médecins, le nombre de décès qu'a dû occasionner l'ignorance de ces derniers et surtout la quantité d'infirmités qui ont été la conséquence de médicaments administrés d'une façon intempestive, on ne peut hésiter à reconnaître qu'il est de toute nécessité d'attirer sur ce point délicat l'attention de l'Administration supérieure.

Celle-ci a fait encore un pas en avant en cherchant à instituer, avec le concours indispensable du service de santé, des cours gratuits d'accouchements pratiques qui sont appelés à d'heureux résultats. Grâce aux efforts communs, nous arriverons à réduire au minimum les causes si nombreuses de la mortalité parmi les indigènes. Le jour où ce but philanthropique sera atteint, nous serons en possession des consciences, nous aurons trouvé la véritable clé des cœurs.

Quoique les différentes maladies observées chez les Asiatiques aient été signalées par un bon nombre de nos prédécesseurs en Cochinchine, et que quelques-unes aient fait l'objet d'études spéciales, nous ne croyons pas qu'il soit inutile de mentionner les remarques que nous avons eu l'occasion de faire durant notre séjour dans la colonie, tant à Saïgon que dans les postes de l'intérieur.

Suivant la division adoptée par Jaccoud, nous commencerons par la pathologie interne.

1° Maladies de l'appareil nerveux.

Les maladies nerveuses sont très rares chez les Annamites ; du reste, chacun sait, ici, qu'ils supportent stoïquement les opérations douloureuses.

[116] L'*épilepsie* n'est pas rare, et pour notre compte personnel, nous avons eu l'occasion d'en constater trois cas ; les deux premiers chez des tirailleurs, le troisième, à l'hôpital de Choquan, chez une femme de 25 ans. Nous avons également vu un cas d'hystérie chez une jeune Annamite.

Le Dr Morice a prétendu que le *tétanos* n'existe pas chez l'indigène. Nous en avons rencontré un cas, à Choquan, en 1892, chez un tirailleur qui, pour se faire exempter de service, s'était lui-même fait une blessure à la jambe. Il mourut le soir même de son entrée à l'hôpital. La blessure ne remontait qu'à 36 heures environ.

Le diagnostic ne fit aucun doute pour nous ⁹.

La *folie* n'est pas rare en Cochinchine. Les hôpitaux indigènes de Phumy, de Cholon, de Choquan, de Mytho et de Soctrang en possèdent toujours des cas assez nombreux, sans parler des individus qu'on rencontre parfois à Saïgon, ou dans les villages de l'intérieur. qui ne veulent pas se faire hospitaliser.

2° Maladies de l'appareil circulatoire.

⁹ Le Dr Trucy, en 1888, eut l'occasion d'observer également un cas de *tétanos*, suivi de mort, chez un Annamite blessé au pied sur la voie publique par une voiture.

Elles sont assez rares, mais nous avons été appelé une ou deux fois à donner nos soins à des Annamites atteints d'*insuffisance aortique*.

3° Maladies de l'appareil respiratoire.

Pendant la saison des pluies, de nombreux cas de coryza se rencontrent en Cochinchine, et Annamites comme Européens en sont souvent atteints.

À l'hôpital de Mytho et à Choquan, nous avons eu à traiter des Annamites atteints d'*emphysème*, d'autres atteints de *laryngite*.

La *bronchite* et la *phthisie* sont très fréquentes.

On rencontre la phthisie à tous les degrés, avec ou sans hémoptysie. Sa marche est lente, sa durée est généralement assez longue.

Cette maladie se transmet autant par hérédité que par contact direct et manque absolu d'hygiène.

4° Maladies du tube digestif.

En 1888, à Tay-ninh, nous avons eu à soigner deux miliciens [117] pour *stomatite*, dont l'une était syphilitique ; il nous est arrivé de constater un cas ou deux d'*angine*.

On trouve de nombreux cas d'*embarras gastrique* et les *dyspepsies* sont très fréquentes.

Étant donné la mauvaise hygiène et l'alimentation de l'Annamite, on ne peut être surpris de rencontrer, en Cochinchine, un assez grand nombre d'individus atteints de *diarrhée* qui souvent dégénère en *dysenterie*.

Nous n'avons rencontré jusqu'à présent que le *tœnia inerme*, il est très fréquent.

Nous avons eu à traiter plusieurs fois des indigènes atteints du *mal de Bright*.

Il nous est arrivé d'avoir à constater un ou deux cas de *cyrrhose atrophique*.

5° Maladies de l'appareil urinaire

On rencontre des cas fréquents de *cystite aiguë* et d'autres, plus fréquents encore, de cystite blennoragique.

Plusieurs fois, nous avons été appelé à sonder des Annamites qui ne pouvaient pas uriner et qui attribuaient leur mal à des refroidissements; ils étaient atteints de cystite du col.

6° Maladies de l'appareil locomoteur

La *goutte* semble très rare ici ; mais le rhumatisme articulaire se rencontre assez fréquemment. Nous avons observé plusieurs cas de *rachitisme*.

7° Maladies zymotiques.

L'indigène est très sujet à la *fièvre paludéenne* qui affecte ordinairement le type tierce.

Il ne peut, du reste, en être autrement. En effet, l'infection paludéenne doit régner en souveraine impérieuse sur un peuple qui croît et se multiplie au milieu des vases et

des marécages ; les recherches de Verneuil et de Guérin sur l'influence du paludisme, sur la genèse du phagédénisme des plaies pourraient peut-être rendre compte de la fréquence des ulcères phagédéniques en Basse-Cochinchine. Exposés perpétuellement aux effluves paludéennes, les Bas-Cochinchinois sont plus malingres que leurs frères de l'Annam et du Tonkin.

[118] Le *choléra* fait, chaque année, de nombreuses victimes.

« En Cochinchine, comme l'a dit le docteur Richaud, il exerce ses ravages au moment où le fleuve, après ses puissantes crues périodiques, rentre dans son lit, laissant exposé à un soleil ardent les vases, les détritiques abandonnés sur les terres momentanément envahies par les eaux. Il faut convenir néanmoins qu'il se montre également sur des points éloignés de toute inondation. Mais c'est toujours dans la saison sèche et la plus chaude et principalement à l'époque de transition de cette saison sèche à la saison des pluies. Mars, surtout, avril et mai sont les mois où il sévit dans sa plus grande rigueur.

Les principales épidémies de choléra se sont montrées, en Cochinchine, en 1874, 1875, 1877 ¹⁰. Nous avons traversé, celle de Tâi-ninh en 1888 et celle de Mytho en 1891. Cette dernière nous permit de recueillir et de soumettre à l'examen de M. le docteur Calmette, directeur du laboratoire de microbiologie, à Saïgon, les selles d'un de nos malades.

Lés résultats de l'examen furent des plus concluants ; l'extrait suivant le prouve :

«... bacilles-virgules de Kock parfaitement caractéristiques et nets...

(Dr Calmette)... »

[119] L'invasion du choléra est généralement brusque. On a signalé néanmoins, depuis longtemps, comme précédant cette invasion, une diarrhée avec selles blanches abondantes.

Lorsque la maladie se déclare, le malade est pris, presque subitement et fréquemment pendant la nuit, d'un sentiment de lassitude, de nausées, lourdeur de

¹⁰ Cette dernière épidémie a été terrible pour les Européens ; nos soldats d'infanterie de marine en ont été particulièrement victimes. Ainsi à Vinhlong, un chef-lieu d'arrondissement de l'Ouest, l'irruption eut lieu pendant la nuit et répandit l'effroi parmi nos troupes : 9 soldats avaient été atteints en quelques heures, les braves sœurs avaient beau se multiplier, le fléau marchait à pas de géants. Bientôt, l'épidémie fit rage, mais elle s'abattit alors plus particulièrement sur les Annamites.

Dans la même année, une colonne d'infanterie de marine qui venait d'opérer au Cambodge à la poursuite du célèbre Si-Votha, frère du roi actuel, colonne dirigée par MM. Grandclément chef de bataillon, Brossard de Corbigny, lieutenant de vaisseau, commandant la flottille d'expédition, et Moura, lieutenant de vaisseau, représentant le Protectorat, fut presque complètement anéantie. L'expédition proprement dite n'avait coûté qu'un homme, le choléra fut bien plus exigeant, il en foudroya 40 sur 200.

Quelques soldats qui s'étaient distingués pendant cette expédition obtinrent la faveur de rester pendant une quinzaine de jours à Phnom-Penh (capitale du Cambodge) ; ils vivaient aux dépens du roi qui ne ménageait rien pour les gâter et les récompenser ainsi du courage dont ils avaient fait preuve pendant la campagne ; quelques-uns d'entre eux furent attachés au Protectorat pour y reproduire le compte rendu de cette opération militaire, mais leur besogne fut subitement interrompue, car en l'espace de 6 jours et sur 15 soldats, il y en eut 9 de morts. Les survivants de cette terrible expédition doivent être bien peu nombreux aujourd'hui, car beaucoup d'entre eux avaient dû rentrer en France dans un état lamentable.

Maintenant, si le lecteur pénètre dans le petit local qui servait de logement aux 15 permissionnaires que nous venons de citer, il ne peut se défendre d'un mouvement d'horreur lorsqu'il y surprend les 6 malheureux militaires en train de frictionner désespérément le 9^e de leurs camarades qui allait bientôt mourir.

Ces choses sont terribles partout, mais elles revêtent plus de grandeur lorsqu'elles se déroulent à 3.000 lieues de la mère-patrie et dans un endroit presque perdu.

— En 1874, beaucoup d'Européens succombèrent à Vinhlong ; parmi eux, un de nos collègues, M. Letessier, médecin de 2^e classe chargé du service médical. Il fit son devoir jusqu'au bout et se faisait encore porter dans les salles, donnait ses derniers soins et ses derniers conseils quelques minutes avant sa mort.

tête ou céphalagie, quelques selles se déclarent et bientôt des vomissements, des douleurs dans les membres, des crampes plus ou moins vives ¹¹ apparaissent à leur tour ; enfin, tout le cortège des symptômes du choléra aigu algide ne tarde pas à se dérouler avec une rapidité effrayante ; les selles, de plus en plus abondantes, prennent le cachet tout à fait caractéristique de décoction de riz, les vomissements sont constitués par des matières séreuses parfaitement incolores ; l'anxiété devient de plus en plus vive ; la voix diminue et s'éteint presque subitement ; les yeux se couvrent, se cernent d'un cercle bleuâtre, tous les traits du visage se tirent ; on dirait que la peau du visage, privée de tout revêtement graisseux, s'applique sur les saillies osseuses qui se dessinent fortement et changent d'une manière si profonde la physionomie du pauvre patient qu'il devient souvent à peine reconnaissable. Le pouls est d'une petitesse extrême et parfois insensible ; la surface cutanée se refroidit très rapidement et se couvre d'une sueur visqueuse, froide, en même temps qu'une faible teinte brunâtre la colore et la couvre comme d'un voile léger.

Les urines sont supprimées, dès le début, en moins de quelques heures ; tous ces symptômes se manifestent jusqu'à l'asphyxie imminente. C'est l'état algide. Au milieu de tout ce cortège de symptômes, l'intelligence se maintient assez intacte ; avec les sensations de douleurs les plus vives, le malade a la conscience de sa position, le plus souvent du moins. Telle est la forme aiguë algide qui arrive bientôt à sa période extrême et peut durer de quatre heures jusqu'à quarante-huit heures.

[120] Cette période algide se termine par la mort ou fait place à la deuxième période dite de réaction.

Il est rare de voir, en Cochinchine, la réaction s'opérer franchement, énergiquement.

— Pour ce qui concerne la *rage*, nous extrayons des archives de médecine navale une note que rédigea, en 1870, M. d'Ormay, alors médecin en chef et chef du service de santé en Cochinchine :

« La rage n'est pas inconnue dans nos provinces de la Basse-Cochinchine ; les habitants connaissent le fait de l'hydrophobie du chien, sans avoir pourtant un nom particulier pour désigner cette maladie. Ils nomment un chien enragé *chó dãi* ou *chó dĩên* (qui se prononcent tcho yai ou tcho deian, (en annamite du Sud) et signifie chien fou. L'animal devient furieux, il fuit l'eau et en a horreur ; il a les yeux sanglants et l'écume à la bouche ; il cherche à mordre.

C'est pendant la saison chaude et sèche que le chien est sujet à cet accident. Aussitôt qu'un Annamite rencontre un chien enragé ou soupçonné de rage, il le tue sans scrupule et sans retard à cause du danger bien connu auquel expose sa morsure ; *il y a d'ailleurs une telle quantité de chiens dans le pays que le sacrifice d'un de ces animaux ne porte préjudice à personne et, comme ils sont presque tous de la même race*, on peut aisément remplacer celui que l'on abat ; ces raisons font que les propriétaires tiennent bien moins à leurs chiens qu'en France et que l'on n'attend pas qu'ils aient fait du mal pour les détruire. La rage spontanée est très rare dans la Basse-Cochinchine. Les Annamites que j'ai interrogés à ce sujet pensent qu'il y a peut-être un chien fou chaque année, dans la contrée, mais guère davantage, mais comme celui-là est tué sur-le-champ, les accidents sont fort rares. Cette maladie du chien paraît plus fréquente au Tonkin et dans le Nord du royaume de l'Annam aussi ; c'est de là que viennent les remèdes et les traitements que l'on préconise ici.

« En Cochinchine, la rage communiquée est naturellement fort rare ; je n'en ai pas entendu parler depuis le mois de mars 1862.

¹¹ M. le Dr Trucy, dans les épidémies de 1877, 1878 et 1891, a presque toujours observé un symptôme particulier que nous avons eu souvent l'occasion de constater nous-même : c'est une douleur brûlante sous-sternale qui poussait bien souvent les malades à demander qu'on leur « ouvre la poitrine pour y verser de l'eau ». Chez beaucoup d'indigènes atteints de choléra, la période asphyxique arrive très rapidement: après 8 ou 10 selles.

Vers cette époque, on m'amena du village de Choquan un homme d'une quarantaine d'années que l'on prétendait avoir été [121] mordu la veille, à la jambe, par un chien enragé. Il portait à la jambe les traces d'une déchirure ou morsure peu profonde qui avait dû saigner ; elle était fermée par une croûte noire et ne paraissait pas devoir suppurer ; les habitants y avaient appliqué des herbes astringentes hachées ou du bétel ; il n'y avait, de ce côté, aucune indication, la cautérisation devant rester certainement sans effet sur une plaie déjà presque cicatrisée. Mais si l'état local n'offrait pas d'accidents, il n'en était point de même de l'état général : cet homme paraissait surexcité au suprême degré et frappé de terreur ; il s'agitait, paraissait chercher à mordre et aboyait comme un chien ; les yeux sortaient littéralement des orbites, tant ils étaient ouverts, effarés et congestionnés par l'effort continu de la lutte et de l'aboiement. Je lui présentai de l'eau, ses contorsions redoublèrent ; je lui ouvris la bouche qui était sans écume ; je regardais le pharynx, qui n'avait rien d'anormal et je soulevais la langue pour voir l'orifice des canaux de Warton ; tout était dans l'état naturel. Je pensais plutôt à un grand saisissement qu'à une rage véritable et je soupçonnais qu'on avait dû lui faire prendre quelque remède excitant ; comme je savais que, dans le pays, on attachait une grande confiance aux feuilles de *datura stramonium*, j'en cueillis ostensiblement une feuille à un pied qui croissait auprès de ma case et je la lui introduisis entre les dents avec force gestes et passes magnétiques, ce qui, chez ces peuples superstitieux, est toujours d'un bon effet moral en faisant croire à des conjurations. À peine eût-il la feuille entre les dents, qu'il se livra à des contorsions qui devenaient comiques par leur exagération ; je retirai la feuille, jugeant à propos de ne pas pousser plus loin l'épreuve et je lui préparai une potion avec vingt gouttes d'éther et de laudanum ; on le ramena en bateau dans sa case, de l'autre côté de la rivière ; il pouvait être cinq heures du soir. Que lui a-t-on fait de l'autre côté de l'eau ? L'a-t-on asphyxié en l'entourant de charbon embrasé, ce que l'on ne manque jamais de faire dans les maladies graves et dans les accouchements ? Je l'ignore ; quoiqu'il en soit, le lendemain matin, il était mort ; tous les assistants, excepté moi, étaient persuadés qu'il avait succombé à la rage. Je présume que s'il n'a pas été empoisonné ou étouffé, il est mort de peur. Cependant, je n'ose rien affirmer et je ne sais nullement quelle peut être la durée de la rage dans un pays où la [122] mort par le tétanos arrive ordinairement en vingt-quatre heures.

Le fait précédent prouve qu'on ne peut pas bien exactement savoir à quoi s'en tenir dans ce pays sur la rage, ses effets et son développement, car tous les symptômes que cet homme a présentés sont incohérents et pouvaient venir d'une imagination exaltée ; cet aboiement n'a rien d'obligatoire dans la rage et n'était probablement que l'effet d'une préoccupation incessante ajoutée à une frayeur horrible ; ce semblant d'horreur de l'eau peut aussi bien venir de ce que, se croyant enragé, il croyait devoir craindre l'eau comme les chiens fous ; quant à l'effet de la feuille de *datura*, il n'est pas douteux qu'il tenait à ce que cet homme avait entendu dire que cette plante guérit la vraie rage en donnant des accès de fausse rage.

Voilà donc un premier point établi : la rage existe en Cochinchine mais elle est fort rare et il est difficile d'affirmer, même en cas de mort, que l'homme qui a succombé soit réellement enragé.

Passons maintenant au traitement et nous verrons s'il est fait pour éclairer la question.

Le traitement de la rage, connu des missionnaires bien plus que des Annamites, vient du Tonkin où la rage serait fréquente. Voici en quoi il consiste :

Un homme est mordu, le chien est abattu, on le suppose enragé.

Avant que les accidents véritables de l'hydrophobie se soient montrés, on prend une poignée de feuilles de *datura stramonium* (variété *ferox*) qui croît spontanément dans tout le pays, que l'on fait bouillir dans un pot contenant environ un litre d'eau ; on jette cette première eau qui serait trop forte et on fait bouillir une seconde fois dans pareille

quantité d'eau ; cette fois, on fait boire le décoctum ; l'effet des médicaments est de donner des convulsions et des accidents semblables à la rage. Si ces accidents se produisent, le malade doit guérir ; s'ils ne se produisent pas rapidement, on craint que la vraie rage ne se développe plus tard ; alors, il lui faudra le traitement de la rage développée.

Si les accidents véritables de la rage sont développés, on cherche un crapaud que l'on fait bouillir tout entier dans un litre et demi d'eau et on fait boire le décocté au malade par tasses, comme du thé. Cette médication doit procurer une transpiration excessive qui doit être le salut du malade.

[123] Tel est le traitement de la rage dans ses deux périodes, tel qu'il est connu au Tonkin et en Cochinchine. Je dois déclarer que je ne l'ai jamais employé ni vu mettre en pratique, mais on en a déjà beaucoup parlé ici et ailleurs et, en réalité, peu de personnes le connaissent exactement. Ce qu'il y a de plus heureux pour nos colons des six provinces c'est qu'ils n'ont que très rarement l'occasion de le mettre en usage. Pas un Français n'a été mordu par un chien enragé, depuis que nous occupons la Cochinchine et, depuis huit ans, je n'en ai plus entendu parler chez les Annamites. »

Depuis 1870, cette question a fait l'objet d'études sérieuses et si on s'en rapporte aux expériences du docteur Calmette, aux cures qu'il a opérées de 1891 à 1893, on ne peut faire autrement que de reconnaître que la rage est moins rare en Cochinchine qu'on ne le suppose.

8° Maladies dystrophiques

L'*anémie* et la *chlorose* s'offrent fréquemment à l'observateur ; elles peuvent avoir pour principales causes la malaria, la syphilis et la *misère alimentaire*.

Le *béribéri* existe en Cochinchine et, tant à l'hôpital indigène de Mytho qu'à ceux de Choquan et de Cholon, nous avons eu à en constater des cas nombreux. Mais là où cette maladie offre au médecin le champ d'études le plus vaste, c'est à l'île de Poulo-Condor. Un de nos collègues, le docteur Reaucar, dans sa thèse inaugurale (1896) relate une quantité d'observations relevées par lui-même dans ce poste sur le béribéri.

Le béribéri présente généralement trois formes: l'hydropique ou humide, la paralytique ou sèche et la mixte.

D'après le docteur Corre ¹², « le béribéri naît de l'action combinée d'influences météorologiques dont l'humidité et les brusques écarts de la température, dans une zone où la chaleur se maintient généralement élevée, sont l'expression la plus appréciable, et d'influences hygiéniques. dont l'expression la plus saillante est la réunion, dans le mauvaises conditions d'habitat et de vestiture, parfois aggravées par une alimentation défectueuse, d'un certain nombre d'organismes sains, ou malades, susceptibles d'engendrer une infection spécifique.

[124] « Cette infection spécifique se produit dans des conditions analogues à celles qui peuvent donner naissance au scorbut et au typhus.

« Le béribéri, ajoute le même auteur, sévit avec le plus d'intensité là où il existe une *agglomération* humaine, là surtout où cette agglomération est poussée jusqu'à l'*encombrement*. Il semble, en un mot, que la condition primordiale des manifestations béribériques soit l'accumulation, dans un milieu donné, sans elle condamné à l'inertie, d'une certaine quantité de matière organique humaine qui, à son tour, ne pourrait engendrer la cause pathogène sans l'intervention des influences particulières du milieu climatique ».

¹² *Traité clinique des maladies des pays chauds.*

Petite vérole

La petite vérole, qui exerce de si grands ravages partout où la vaccine n'a pas encore pénétré, devait naturellement être attribuée à l'intervention des mauvais esprits, Aussi les *con ma dậu* jouent-ils un grand rôle dans les idées du peuple annamite.

Les *con ma dậu* sont les âmes des personnes mortes de cette maladie ; celles qui sont mortes récemment, et surtout les parents, sont beaucoup les plus redoutables. Du reste, leur intervention ne paraît pas être destinée à expliquer la contagion même, mais seulement les formes graves et mortelles. Les formes bénignes passent pour naturelles: elles sont cependant comme une marque de prédestination et un moyen de prise pour l'esprit qui, selon un dicton, *regarde à la figure des gens avant de les prendre (ma băt coi māl người ta)*.

Les formes bénignes et naturelles de la petite vérole parcourent, d'après la médecine annamite, leurs phases en douze jours : trois jours de fièvre, trois d'éruption, trois de suppuration et trois de desquamation. Si ces périodes sont dépassées, on pense avoir affaire à un cas grave devant se terminer par la mort ou par des difformités et où l'influence des mauvais esprits est manifeste. Bien des médecins, alors, abandonnent leurs malades, tant pour se dérober à la responsabilité d'une entreprise sans espoir que pour ne pas encourir, en cas de succès, l'inimitié des *con ma dậu* qui sont représentés comme très rancuneux à l'égard de ceux qui leur ont arraché une victime. Aussi prétend-on que les enfants des *thây* [125] *phập*, dompteurs et ennemis personnels des mauvais esprits, vivent généralement peu ou sont malingres et chétifs ; quant à ceux des médecins, ils périssent de la petite vérole dont leur père a sauvé les autres. Un proverbe dit, en effet : *cứu đậu thì đậu báo, cứu lao lao truyền*. Si l'on guérit la petite vérole, la petite vérole se venge ; si l'on guérit l'asthme d'autrui, il passe au guérisseur ¹³.

Lorsqu'un enfant est gravement atteint de la petite vérole, il arrive qu'il voit auprès de lui un autre enfant, quelquefois personnellement inconnu, mais dont il ne sait pas moins, à cette heure, le nom, la demeure, etc., et qui cherche à l'entraîner avec lui. C'est un *con ma dậu* et un symptôme très grave dont on tâche de garantir le malade en ne le laissant jamais seul et en tendant autour de son lit des filets qui doivent empêcher l'esprit d'arriver jusqu'à lui. On pourrait être tenté de rapprocher l'usage de ces filets d'une amulette très connue qui consiste à tracer quatre lignes verticales et cinq horizontales (*tứ tung ngh hoành*) sur la feuille de papier qui doit servir de charme. Cette figure y est, le plus souvent, associée à d'autres.

Quand une famille a déjà perdu un enfant de la petite vérole, on redouble de surveillance autour du malade ; si deux frères sont malades en même temps et que l'un soit près de mourir, on le transporte dans une autre maison, avant le dernier moment, afin qu'il soit dépaysé et ne cherche pas à emmener l'autre avec lui. On fait sur son tombeau une cérémonie particulière (*êm-ma*) pour l'empêcher d'en sortir. Enfin, on cache au survivant la mort de son frère et, généralement, on supprime autant que possible les communications entre les maisons infestées et les autres. Ces précautions, qui pourraient être le résultat d'une idée juste de la nature de la contagion, n'ont d'autre but que de se soustraire, autant que possible, à la connaissance des esprits.

Le vocabulaire spécial de la petite vérole trahit la préoccupation constante de ne pas offenser les *con ma dậu* et aussi de ne pas attirer leur attention. On désigne la maladie par les mots de *nên bông*, *nên huê* (éruption de fleurs ; les pustules, par le mot *ông* (grand-père, de même que le tigre est appelé ông). Quand il s'agit [126] de la suppuration, on n'emploie pas les mots qui la désignent ordinairement, mais le mot

¹³ L'asthme est attribué à un ver qui habite le corps du malade et qui, à sa mort, passe par privilège à ses parents et à ses amis. Aussi, quand un asthmatique meurt, ses parents et amis s'éloignent-ils quelque temps, le laissant à la garde d'étrangers.

giương qui signifie s'étendre, se développer ; la desquamation, enfin, s'exprime par le mot *xuong* (littéralement descendre), parce que, dit-on, dans les cas légers, l'éruption commence et finit d'abord par la partie supérieure du corps et la desquamation se fait, par conséquent, du haut en bas.

Quant aux moyens curatifs, ils sont de plusieurs sortes. Les cas graves ressortent naturellement du *thây pháp*, qui seul a la puissance de dompter les mauvais esprits ; la médecine ne considère comme entièrement siens que les cas légers devant se terminer heureusement dans la période de douze jours. Les médicaments changent suivant le médecin et sont empruntés le plus souvent à ce qu'on appelle *thuộc nam*, médecine du midi ; (à peu près si l'on veut, remède de bonne femme), par opposition à la médecine du nord ou classique (*thuộc bắc*). Ils sont quelquefois singulièrement répugnants et l'urine de cheval blanc n'est pas le plus difficile à nommer.

Pendant la maladie, on garde sous le lit un poisson à peau verte, sans écailles (*cá trê*) qui est censé attirer sur lui le venin (*rút nọc*) et durcir de tout son corps. Pendant la desquamation, on doit s'abstenir de manger des poissons à écailles qui la gêneraient ; en revanche, l'on mange ensuite du crabe et des crevettes, afin de faire passer la rougeur qui reste à la place des pustules.

Une des interdictions les plus curieuses est celle du vermicelle qui pénétrerait, sous la forme de ver, dans tous les viscères ramollis par la maladie (foie, poumons) et causerait la mort. Il ne faut pas non plus aller pieds nus, de peur de marcher sur de la fiente de poule, ce qui occasionnerait une rechute ; ces deux interdictions doivent être observées le plus longtemps possible et au moins pendant trois mois et dix jours. » (Landes.)

— Les ravages qu'a occasionnés la *variole*, en Cochinchine, avant que ne fonctionnât le service de la vaccine, tant dans les provinces de l'Ouest que dans celles de l'Est, ne sont, en effet, méconnus de personne.

Aussi, le docteur Vantalon, dans un rapport qui date de 1880, dit avec raison : « Il n'est pas un Français ayant habité quelque temps la Cochinchine qui n'ait été frappé du nombre considérable d'indigènes portant les stigmates de la variole. Cette impression devient beaucoup plus vive encore pour celui qui est appelé à vivre au milieu des populations rurales de l'intérieur de la colonie.

C'est qu'en effet la variole, jusqu'en ces derniers temps, a exercé, sur la race annamite, les plus affreux ravages.

Endémique dans le pays, la terrible affection y revêt le génie épidémique avec la plus déplorable facilité, grâce à la promiscuité qui règne dans les mœurs indigènes et à l'ignorance absolue des lois les plus élémentaires de l'hygiène qui font que la contagion trouve réunies les conditions les plus favorables à son développement.

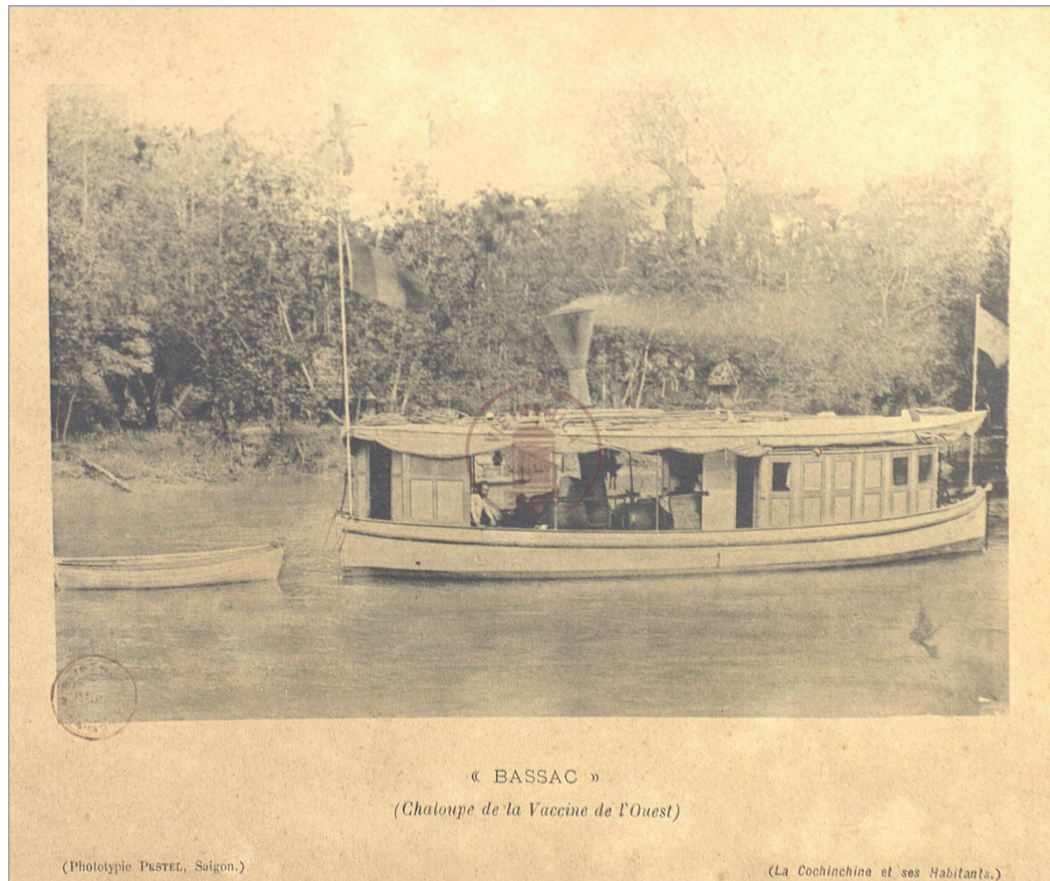
Or, en temps d'épidémie, la mortalité atteint ici une proportion effrayante. Si on en croit les notables questionnés à ce sujet dans les diverses provinces, cette proportion dépasserait alors le chiffre de 50 pour 100 des sujets atteints ; aussi l'Annamite considère-t-il comme un grand bonheur d'être frappé par la maladie en dehors des périodes d'épidémie. »

L'administration comprit qu'il fallait intervenir. Les arrêtés du 15 septembre 1871, du 31 mars 1874, du 1^{er} janvier 1876 et enfin du 21 mars 1878 prouvent bien qu'elle n'est pas restée inactive.

Le docteur Vantalon, du 8 septembre 1879 au 5 février 1881, vaccina un nombre total de 59.774 enfants.

De 1881 à 1900, la moyenne des sujets vaccinés a été, chaque année, de 60.000 environ ; et de nos jours elle atteint le chiffre de 120.000.

Mais, si depuis la création d'un service régulier, le nombre des sujets vaccinés a augmenté dans une si grande proportion, il faut reconnaître que c'est grâce non seulement à l'initiative des différents chefs du service de santé qui se sont succédé en Cochinchine, mais encore à la prévoyance de l'Administration qui, par les moyens de transport qu'elle fournit aujourd'hui aux deux médecins vaccinateurs, permet à ces officiers de se rendre rapidement et sûrement dans les centres nombreux qu'ils ont à visiter ¹⁴.



Le *Bassac*, chaloupe de la vaccine de l'Ouest

[128] Nous ne saurions terminer ce court aperçu historique sans rendre un sincère hommage à nos collègues, MM. les docteurs Vantalon, Corre, Chédan, Helgouach, Alavoine et à tous ceux qui, les premiers, nous ont tracé avec tant de zèle et de dévouement la route que nous sommes heureux de suivre aujourd'hui.

De 1871 à 1881, on se servait de vaccinifères, d'enfants reconnus les plus sains et porteurs de belles pustules. Ce système de propagation de la vaccine, continué jusqu'à 1890, malgré les services bien marqués qu'il a rendus, offrait des inconvénients que nous nous empressons de reconnaître et qui, souvent, ont été signalés à l'administration : difficultés éprouvées pour avoir, sous la main, des sujets ; répulsion des indigènes à livrer leurs enfants au médecin pour lui servir de vaccinifères ; négligence des Annamites à présenter les enfants vaccinés aux séances de contrôle ;

¹⁴ Deux chaloupes à vapeur, le *Vaïco* et le *Bassac*, sont affectées au service de la vaccine ; la première pour les provinces de l'Est, la deuxième pour celles de l'Ouest.

obligation pour le médecin d'utiliser les sujets présentés, et le plus tôt possible, pour éviter la perte du vaccin, etc.

Et, si nous nous plaçons au point de vue de la transmissibilité de certaines maladies diathésiques : syphilis, lèpre, tuberculose et de toutes autres maladies supposées microbiennes et non encore démontrées, nous devons reconnaître que *l'adoption du vaccin de génisse était seule capable de mettre un terme à ces difficultés* ; car si elle ne supprimait pas déjà tout danger de contamination, du moins contribuait-elle, dans une très large mesure, à faire connaître les bienfaits de la vaccine aux indigènes.

L'augmentation toujours croissante de la population dans la colonie en est, certes, la meilleure preuve.

Nous devons à l'heureuse inspiration de M. le docteur Treille, inspecteur général du service de santé des colonies, la création à Saïgon, en 1891, d'un institut vaccinogène que tout le monde connaît aujourd'hui et qui fait honneur à son fondateur, M. le docteur Calmette ¹⁵.

[129] Depuis l'organisation de cet Institut et grâce à son bon fonctionnement, les médecins vaccinateurs virent s'aplanir grand nombre de difficultés contre lesquelles ils avaient eu à lutter auparavant. Les succès qu'ils ont actuellement dans chaque centre de l'intérieur où ils vont opérer sont, pour eux, un sûr garant de la bonne qualité du vaccin qui leur est envoyé de Saïgon.

Il faut dire, cependant, qu'au début, les résultats obtenus avec le vaccin de génisse ¹⁶ n'étaient pas en rapport, avec les soins apportés à la préparation du vaccin.

Nous trouvant, vers cette même époque, chargé de la vaccine dans les provinces de l'Est, nous eûmes, par moments, de grandes déceptions ; mais, loin de nous laisser aller à un découragement qui aurait pu sembler bien légitime, nous fîmes part à M. le chef du Service de santé et à M. le directeur de l'Institut vaccinogène des quelques observations peu bienveillantes, que nous avions reçues de la bouche de bon nombre de personnes au sujet de notre non-réussite.

Nous cherchâmes, des lors, quelle pouvait bien être la cause probable du peu de virulence du vaccin.

Supposant qu'il subissait peut-être une différence trop brusque de température depuis sa sortie du laboratoire, (où il était conservé dans la glace), jusqu'au moment où il nous parvenait dans l'intérieur (ce qui demandait un certain temps) et que, par suite, sa qualité pouvait être atténuée, nous nous préparâmes à installer, sur le Vaïco, une glacière qui devait trouver sa place à l'avant de notre chaloupe.

De plus, étant donné qu'avec la lancette et même l'aiguille ordinaire à vaccin, il n'est pas toujours possible d'inoculer la quantité de vaccin nécessaire, surtout quand ce

¹⁵ Déjà, au mois d'octobre 1890, M. le médecin en chef Trucy emporta de France quelques tubes de pulpe glycinée provenant de l'institut de MM. Chambon et Saint-Yves Ménard, à Paris.

« Ces tubes, conservés dans la glacière du vapeur affrété *Comorin*, arrivèrent en bon état, l'inoculation de leur contenu à de jeunes veaux indigènes fournit de belles pustules et permit de pratiquer, tant à Saïgon que dans plusieurs arrondissements de la Cochinchine, un bon nombre d'inoculations dont les résultats ne laissaient rien à désirer. » (Dr Calmette).

Le vaccin était préparé par M. Arnault, pharmacien de la marine, chargé de la pharmacie centrale à l'hôpital de Saïgon.

M. le médecin en chef Trucy, ayant obtenu du Gouvernement local les crédits nécessaires, fit aménager des étables et dépendances où rien ne laissait à désirer.

¹⁶ De nos jours on se sert de vaccin récolté sur de jeunes buffles.

C'est en grande partie, à M. Outrey, administrateur de Thù-dáu-môt, que nous sommes redevables des magnifiques résultats que nous obtenons maintenant, puisque c'est lui, le premier qui, ne pouvant plus disposer d'un nombre suffisant de génisses pour les envoyer à l'Institut vaccinogène, proposa à notre collègue le Dr Calmette d'utiliser de jeunes buffles.

Nous ne saurions donc trop remercier M. Outrey de cette heureuse idée.

dernier est par trop épais (ce qui, par le fait, ne peut être qu'une cause d'insuccès), nous songeâmes à modifier le mode d'inoculation employé jusqu'à ce jour.

Nous avons cru faire œuvre d'autant plus utile en mettant à exécution un tel projet, que nous avions la conviction non seulement de remédier à bon nombre d'inconvénients résultant de [130] l'emploi de ces divers instruments, mais encore d'augmenter, dans une très forte proportion, les chances de succès dans la pratique de la vaccination.

Des circonstances imprévues nous ayant obligé de quitter le service de la vaccine de l'Est, avant la fin de la période réglementaire de six mois qui nous avait été assignée, nous n'avons pu achever notre travail qu'un an environ après, lorsque nous fûmes chargé de la vaccine dans les provinces de l'Ouest.

Dans l'intervalle, c'est-à-dire de septembre 1891 à janvier 1893, nous complétâmes nos recherches, tant à Mytho, où le service de santé nous avait été confié, qu'à l'hôpital de Choquan dont nous eûmes la direction.

Si, un des premiers, nous avons applaudi à la création d'un Institut vaccinogène, à Saïgon, c'est que, depuis longtemps, nous savions que la vaccination de bras à bras n'était pas seulement la source de grandes difficultés pour le médecin, en Cochinchine, mais qu'elle pouvait aussi engendrer par transmissibilité, comme nous l'avons dit plus haut, des maladies graves.

Et, au sujet de cette transmissibilité, quoi de plus concluant que les observations faites par le docteur Layet ¹⁷, si connu dans le monde médical. Après avoir parlé du vaccin humain et donné toutes les raisons qui pouvaient plaider en faveur de Jenner, le docteur Layet s'exprime en ces termes : « A côté de ces raisons inhérentes, pour ainsi dire, à la vaccine elle-même, qui devaient conduire et ont conduit logiquement à la pratique de la vaccination animale, il en est d'autres, celles-ci inhérentes au terrain humain, pris comme milieu de culture qui, pour être plus exceptionnelles, n'en sont pas moins d'une importance capitale.

Nous voulons parler des *maladies transmissibles imputables à l'emploi du vaccin humanisé*.

L'affection la plus redoutable parmi elles, comme aussi la plus probante des dangers auxquels peut exposer l'emploi du vaccin humain est incontestablement la *syphilis*. Les accidents syphilitiques consécutifs à l'inoculation d'un vaccin infectieux ne paraissent pas avoir été méconnus dès le principe, mais ils sont restés le plus souvent confondus avec d'autres accidents. »

[131] Et après avoir fourni, à l'appui de son affirmation, un nombre suffisant d'observations, le savant hygiéniste ajoute : « Les faits précédents ne sauraient laisser le moindre doute dans les esprits ; la transmissibilité de la syphilis par la vaccine est incontestable et le danger est d'autant plus grand qu'il est masqué le plus généralement par les apparences d'un excellent état de santé chez l'enfant en puissance de syphilis choisi comme vaccinifère. »

Pour ce qui concerne les autres maladies transmissibles, le docteur Layet n'est pas moins affirmatif : « Ce que l'observation a démontré pour la syphilis, peut se rapporter à la plupart des dyscrasies infectieuses transmissibles: érysipèle infectieux, lèpre, etc. »

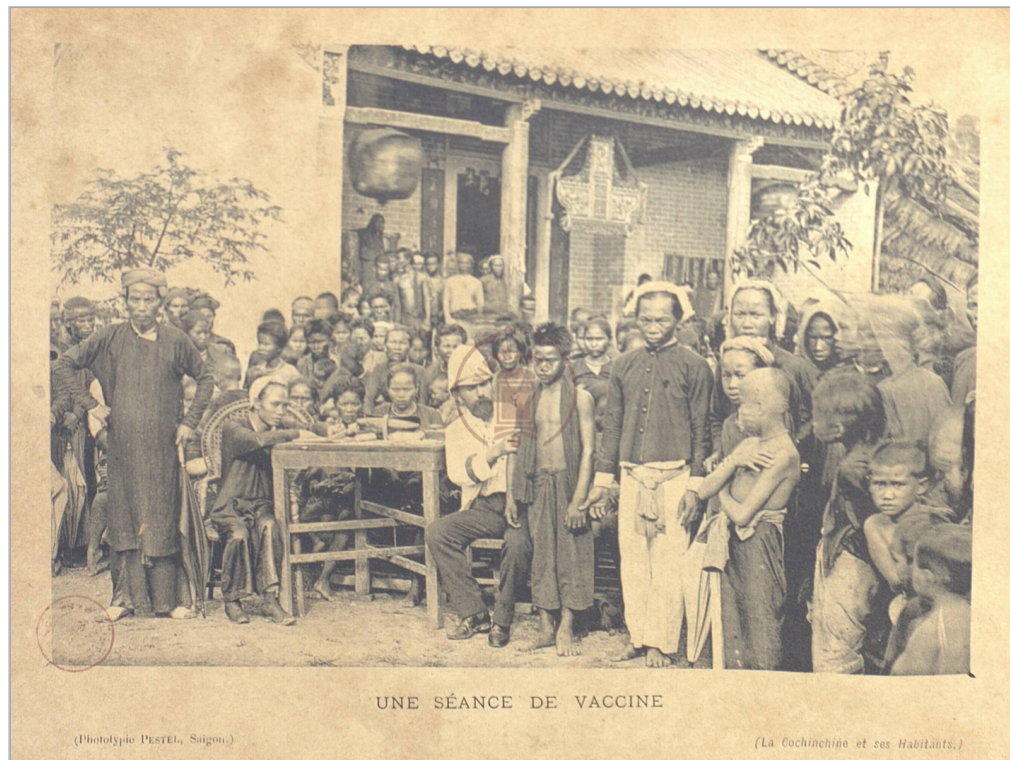
Quant à la transmissibilité de maladies par le vaccin animal, M. Layet n'en reconnaît qu'une, la tuberculose, mais il s'empresse de dire que d'habiles expérimentateurs ont démontré que le vaccin pris sur un animal tuberculeux ne transmettait pas la tuberculose, et le savant hygiéniste se résume ainsi :

« La pratique de la vaccination animale trouve sa justification la plus complète : dans la dégénérescence, à un moment donné, du vaccin humanisé, dit humain ou jennérien ; dans la nécessité de se mettre à l'abri de maladies transmissibles imputables à l'emploi

¹⁷ *Traité pratique de la vaccination animale - 1889 - Syphilis vaccinale.*

du vaccin humanisé ; dans la supériorité de l'emploi du vaccin animal sur l'emploi du vaccin humanisé, sinon quand il s'agit de vaccinations premières où les chances de succès et la puissance préservatrice des deux vaccins sont tout au moins égales, du moins quand il s'agit de revaccination ¹⁸ ; enfin dans l'innocuité absolue d'un vaccin d'origine animale n'ayant jamais passé par un organisme humain, cultivé sur de jeunes animaux et tenu à l'abri de toute souillure extérieure pendant qu'on s'en sert et qu'on le manipule. »

En présence de remarques, d'observations, d'études et de faits qui ont autorisé le docteur Layet à se prononcer d'une façon si affirmative, il serait téméraire de ne pas se rendre à l'évidence.



Une séance de vaccine.
Au centre, l'auteur (?) assis, casque colonial, barbe, veste blanche

D'autre part, si l'on tient compte de l'empressement de plus en plus marqué des indigènes à présenter leurs enfants aux séances de vaccination, de la quantité de sujets atteints de maladies plus ou moins spécifiques, de la confiance que Chinois, Annamites, Cambodgiens, Malais, etc. ont dans la vaccine, nous ne saurions donner à cette question, qui intéresse l'hygiène au premier chef, une trop grande importance et nous croirions manquer à notre devoir en ne signalant pas certaines lacunes qu'il est facile de combler.

¹⁸ Nous ne sommes pas de l'avis du Dr Layet au sujet des succès dont il parle pour les revaccinations.

Nous reconnaissons volontiers que les sujets vaccinés pour la première fois avec du vaccin animal sont, en général, porteurs de pustules magnifiques à tous les points de vue (du moins en Cochinchine), mais que les sujets revaccinés ne présentent, la plupart du temps, rien ou de faux boutons de vaccin qui déterminent une grande inflammation autour de la pique et très souvent un phlegmon du creux de l'aisselle.

Aussi, sans vouloir être trop exclusif et méconnaître les services rendus par l'usage de la lancette à vaccin, nous croyons cependant pouvoir affirmer qu'elle n'est jamais aseptique et que le succès est souvent très incertain pour les raisons suivantes :

- 1° Faible adhérence du liquide vaccinal qui peut être essuyé avant d'avoir pénétré sous l'épiderme (fait courant en Cochinchine) ;
- 2° Difficulté de faire une piqure de dimension convenable ;
- 3° Facilité avec laquelle on fait saigner.

Quant à la *scarification*, elle est condamnable.

« Le vaccin se transmet et se cultive directement soit par piqure soit par scarification. La piqure a sur la scarification l'avantage de moins exposer à la souillure de la plaie par des agents infectieux venant du dehors et de ne point provoquer de traumatisme inflammatoire susceptible de nuire à l'intégrité spécifique du vaccin.

« La scarification est un procédé de culture employé surtout en vue d'un rendement plus grand de matière vaccinale.

« Au point de vue technique, ce procédé d'inoculation ajoute au processus spécifique du virus vaccinal, le processus inflammatoire de la plaie et compromet la pureté de la lymphe vaccinale en l'exposant à être mêlée avec des produits d'inflammation plastique ou purulente. Au point de vue pratique, la scarification compromet la culture du vaccin, en diminuant, pendant son évolution sur l'animal, la durée de sa virulence purement spécifique et en favorisant sa déchéance par sa transformation rapide en exsudat purulent. » (Docteur Layet.)

Et si vous ajoutons à ce que pense le docteur Layet des scarifications, la répulsion des indigènes pour ce mode de vaccination qui les fait fuir ¹⁹, nous ne pouvons et ne devons que nous en tenir à la piqure ordinaire, à tous les points de vue préférable.

[133] Enfin, si aux inconvénients que nous venons de signaler au sujet de la lancette à vaccin et de la scarification, on tient compte de certains désavantages occasionnés par l'emploi des tubes à vaccin employés dans la colonie ²⁰, il sera facile de reconnaître que tout n'a pas encore été fait :

« Obligation de casser le tube en verre ; — nécessité de porter à la bouche une des extrémités de ce tube cassé pour en évacuer complètement le contenu, — danger que court l'opérateur de se blesser à la bouche (et le fait n'est pas rare) ; — éclats de verre résultant de la cassure tombant à terre et pouvant blesser aux pieds les indigènes qui ne portent pas généralement de chaussures, — exposition du vaccin à l'air sur une plaque de verre, d'où altération de ce dernier, dessèchement très rapide du liquide et consommation beaucoup plus grande qui en résulte ; — quantité de tubes qu'on est obligé d'employer dans de telles conditions, vu le nombre considérable de sujets à vacciner à chaque séance et chaque jour ²¹.

— « Contamination (?) de sujets sains par l'emploi de ce vaccin étalé sur une plaque de verre et dans lequel le médecin est obligé de retremper, à chaque instant, sa lancette qui peut déjà avoir été contaminée par son introduction dans les tissus d'un sujet syphilitique, etc. »-

Nous ne saurions trop attirer l'attention des hygiénistes sur ce dernier point qui nous semble avoir une importance capitale et sur lequel nous ne pouvons nous prononcer d'une façon définitive. Nous préférons signaler le fait et laisser aux microbiologistes le soin de juger et de faire la lumière.

¹⁹ Il nous serait facile de citer à l'appui de cette affirmation bon nombre de plaintes que nous avons reçues à ce sujet.

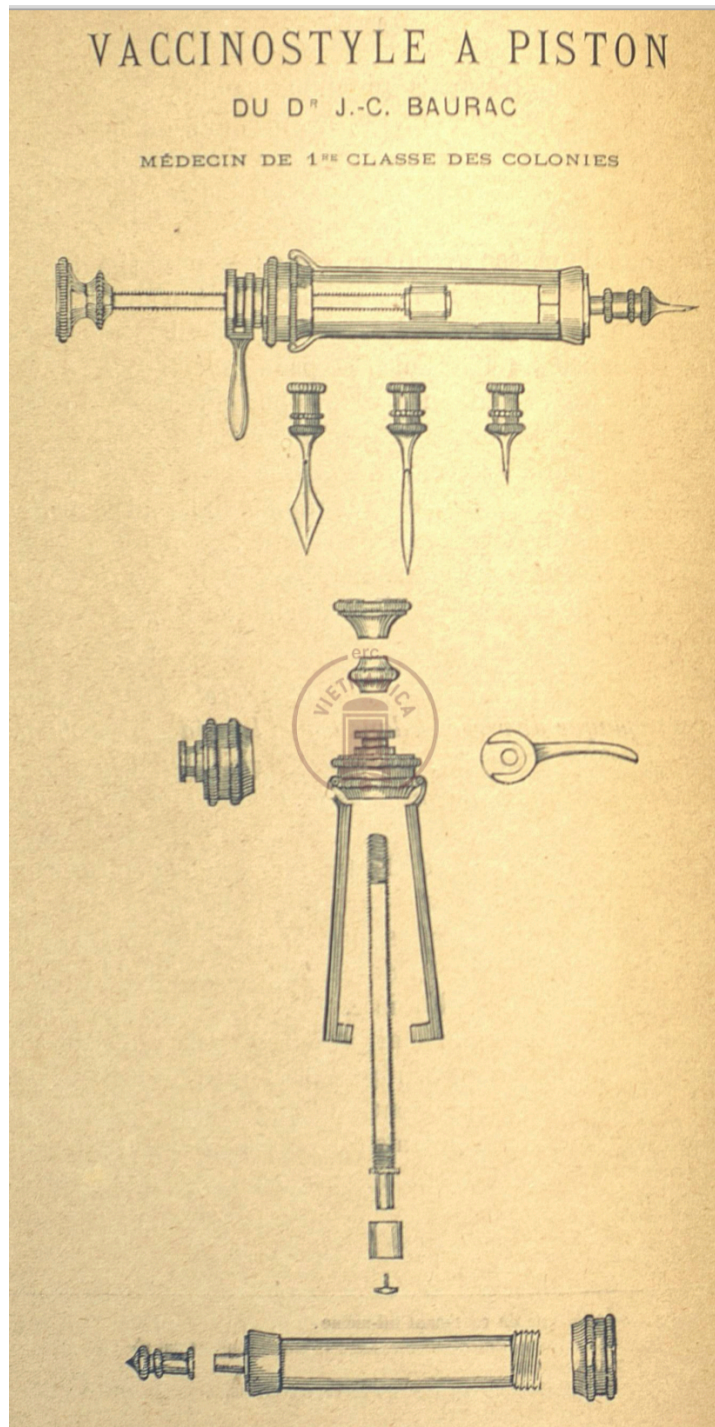
²⁰ Nous ne voulons parler que du contenant lui-même.

²¹ Il nous est arrivé de vacciner plus de 900 enfants le même jour, ce qui n'est pas, croyons-nous, une quantité négligeable.

Dans tous les cas, après ce qui précède et les remarques qui nous ont frappé, nous avons cru qu'il était utile, à tous les points de vue, de chercher un instrument pratique et qui, tout en remédiant aux nombreux inconvénients ²² énoncés ci-dessus, ne donnerait pas moins de succès sous le rapport du pourcentage que sous celui de la pustulation.

Le but doit être atteint ; il nous paraît l'être.

[134] Vaccinostyle à piston du Dr J.C. Baurac



²² Il y en a certainement bien d'autres qui sont encore méconnus.

[135]
Vaccinostyle à Piston

L'instrument se compose de trois pièces principales : tube, aiguille, régulateur et de pièces secondaires.

L'appareil ²³ complet rappelle la seringue hypodermique de Pravaz.

Tube

Un tube en verre, mesurant 42 millimètres de long sur 7 millimètres de diamètre à l'extérieur et 5 millimètres à l'intérieur, soudé à une armature en argent, est destiné à recevoir le virus-vaccin ainsi que l'aiguille.

Il est logé entre deux branches mobiles, en argent, articulées à leur partie supérieure par deux charnières permettant leur écartement.

Dans ce tube, manœuvre un piston à tige graduée, en argent, portant à sa partie inférieure une plaque en métal inoxydable contre laquelle s'applique une rondelle en moelle de sureau mobile, serrée contre la première plaque en métal, au moyen d'un écrou, par une seconde plaque identique.

Cette rondelle en moelle de sureau, glissant à frottement dur contre les parois du tube en verre, a pour but d'empêcher toute communication entre la partie supérieure du tube et la partie contenant le virus-vaccin.

Aiguille

Longue de 1 centimètre, en argent ou en métal inoxydable, creuse à l'intérieur et terminée en biseau, cette aiguille est soudée à une virole creuse qui s'adapte à la partie inférieure du tube contenant le virus-vaccin, sert à inoculer ce dernier, sans lui permettre de glisser sur les parois externes et, par le fait, est un obstacle sérieux à la perte sensible ordinaire de vaccin occasionnée jusqu'à ce jour par la lancette connue de tous ou l'aiguille à vaccin, puisque ce n'est qu'après son introduction sous l'épiderme que l'inoculation du virus est faite par l'opérateur.

De plus, cette aiguille de forme conique et d'un volume plus considérable que celle de la seringue de Pravaz, facilite la sortie [136] du vaccin qui n'est pas toujours aussi liquide que les solutions qu'on injecte, morphine ou éther.

Régulateur

Le régulateur est composé de deux pièces en métal : la première (manchon à pas de vis) sert à remplacer sur le système Pravaz le chapiteau qui se fixe au tube en verre ; la deuxième est une clef pouvant s'isoler et qui, s'adaptant elle-même à un deuxième chapeau en métal et possédant, comme le premier, un pas de vis, ne peut plus, après son adaptation au piston, être isolée.

Elle actionne ce dernier par un mouvement de droite à gauche, dans un sens opposé au remontoir d'une montre.

De plus, cette clef possède une branche recourbée à droite, longue de deux centimètres, qui vient s'appuyer sur le doigt de l'opérateur (index, partie médiane, par une pression imprime un mouvement de rotation qui fait descendre le piston et, par suite, détermine la sortie du vaccin refoulé en dehors du tube en verre par le canal de l'aiguille.

La goutte de vaccin-virus qui sort est d'autant plus grosse que la pression sur le levier, ou sur le bras recourbé a été plus longue.

²³ Cet appareil a été fait, de toutes pièces, par le nommé Vinh, bijoutier annamite à Sadec.

Un déclic *ad hoc*, permettant de savoir si la goutte est bien sortie et si le tour a produit son effet, aurait pu être adapté à notre système de régulateur ; nous avons préféré ne pas le mettre, estimant que la manœuvre facile du vaccino-style permettra à l'opérateur d'agir sûrement.

Pièces secondaires

1° Un graduateur mobile, en métal, à pas de vis et à roulettes striées extérieurement placé au-dessous du chapiteau de l'instrument et pouvant être isolé ;

2° Un chapiteau mobile s'ajustant au piston gradué et s'adaptant au piston au moyen d'un pas de vis.

Ce chapiteau n'est qu'un embellissement de l'appareil et n'est d'aucune utilité dans son fonctionnement, contrairement à celui de la seringue de Pravaz ;

3° Deux bouchons en métal inoxydable :

Le premier se vissant à la partie supérieure du tube et possédant un tampon en moelle de sureau, mobile ;

[137] Le deuxième, creux, mais fermé à son extrémité inférieure, s'ajustant à la partie inférieure du tube en verre et remplaçant, avant le fonctionnement du vaccino-style, l'aiguille qui a déjà été décrite ;

4° Enfin, une lancette et une aiguille identiques à celles employées jusqu'à ce jour, mais pouvant, au moyen d'une virole, s'adapter, à frottement dur, au deuxième bouchon qui termine le tube en verre ; elles sont creuses à leur partie supérieure et permettent au virus-vaccin de passer facilement.

La manière de se servir de notre vaccino-style à piston est des plus simples, et comme elle vient d'être indiquée, pour ainsi dire, dans la description de l'instrument, nous ne croyons pas qu'il soit utile d'insister sur ce point ²⁴.

Les avantages qu'il offre, nous n'avons pas à les énumérer, étant donné les inconvénients déjà indiqués en ce qui concerne la lancette, y compris même le dernier que nous avons signalé, puisque le virus vaccin contenue dans un tube de plus gros volume que celui adopté jusqu'à ce jour, permet de vacciner un bien plus grand nombre de sujets.

Fermé hermétiquement, ce tube évite toute exposition à l'air du vaccin et toute contamination, pour ce dernier, provenant de l'extérieur.

Un flambage de temps en temps de l'aiguille, ou son changement par une autre est chose facile, quand on soupçonnera une maladie transmissible chez le dernier sujet vacciné.

Dans tous les cas, le virus-vaccin qui reste dans le tube est toujours à l'abri de n'importe quelle contamination, chose qui n'existe pas pour celui qu'on versait précédemment sur la plaque de verre dont nous avons déjà parlé.

Notre vaccino-style n'encombre nullement la trousse du médecin.

Renfermé dans une petite boîte, il se porte facilement dans la poche. On peut, dans la même boîte, mettre plusieurs tubes et comme chacun d'eux contient une quantité de vaccin pouvant [138] servir à inoculer 500 sujets environ, si le vaccin possède toute la fluidité nécessaire (chose indispensable), il est facile de vacciner un nombre considérable d'enfants avant d'avoir à changer le tube.

Ce changement s'opère de la façon la plus simple et très rapidement : écarter les deux branches mobiles, dévisser le tube vide adapté au manchon, remonter le piston et fixer le nouveau tube dans les mêmes conditions que le premier.

²⁴ Il se tient comme un porte-plume, la main inclinée à droite et la clef du régulateur appuyée sur l'index.

Sitôt que la pointe en biseau de l'aiguille a pénétré sous l'épiderme, un léger tour de gauche à droite, imprimé au tube, par le pouce, suffit pour que le bras-levier du régulateur, ou la clef agisse sur le piston ; la goutte de vaccin-virus sort immédiatement.

En outre, le médecin n'est plus obligé de briser le tube, puisque le bouchon de ce même tube, après chaque inoculation, peut remplacer immédiatement l'aiguille qui sert à faire chaque piqûre.

Grâce au système de lancette et même d'aiguille non employé jusqu'à présent et que nous sommes également heureux d'avoir pu adapter à notre vaccino-style, il est facile d'opérer, comme par le passé, dans le cas toutefois où le bien-fondé que nous reconnaissons à notre aiguille pourrait ne pas remplir les conditions voulues d'amélioration et de progrès.

Mais nous croyons que le médecin-vaccinateur, en Cochinchine, tant au point de vue prophylactique qu'au point de vue professionnel, aura un grand avantage à adopter notre nouveau procédé, étant donné les services qu'est appelé à rendre le *vaccino-style* à *piston*.

— Nous terminerons cette question concernant la vaccine en reproduisant ici la description qui a été faite par notre collègue, le docteur Calmette, relativement à l'inoculation des génisses, à l'évolution et à la récolte du vaccin ²⁵.



Institut de vaccine animale, Saïgon

²⁵ Compte rendu relatif à l'organisation et au fonctionnement de l'Institut de vaccine animale créé à Saïgon.

Inoculation des génisses

« Pour l'inoculation, la génisse est étendue sur une table à bascule et assujettie par de gros liens plats de manière à ce qu'elle ne puisse exécuter aucun mouvement capable de gêner l'opération.

La table dont nous faisons usage a été fabriquée sur place par les ouvriers de la direction d'artillerie. Elle a 60 centimètres de hauteur sur 1 m. 80 cent. de longueur et se compose d'un pla- [139] teau rectangulaire largement échancré sur le bord correspondant à la situation occupée par le ventre de l'animal.

Ce plateau est percé de trous pour les liens destinés à fixer la tête et les pieds et d'une large ouverture elliptique permettant l'écoulement des matières fécales dans un baquet. Il est rendu mobile par rabattement, sur les deux pieds antérieurs, au moyen de charnières solides, de telle sorte que la génisse puisse être facilement liée debout contre la table, puis horizontalement étendue par un jeu de bascule.

Le support de cet appareil très simple est formé de quatre pieds verticaux lourds, reliés par des traverses de bois.

L'animal, étendu sur la table, est confié à un infirmier indigène chargé de lui raser tout le flanc droit, depuis la ligne blanche jusqu'à la partie moyenne des côtes et depuis la région inguino-mammaire jusqu'à l'épaule. Cette opération n'est pas la moins laborieuse : la région à raser est d'abord savonnée puis, après l'enlèvement des poils, lavée soigneusement avec de l'eau prise au filtre Chamberland et séchée au moyen d'un linge propre.

La génisse se trouve alors prête à subir les inoculations. J'ai toujours préféré pratiquer celles-ci moi-même ou les faire pratiquer, sous mes yeux, par le médecin-adjoint du laboratoire, car je considère l'insertion du vaccin comme l'opération la plus importante et la plus délicate à bien exécuter. Des incisions trop profondément entaillées prennent mal le virus, par suite de l'écoulement de sang et de lymphe auquel elles donnent lieu. Si elles sont trop superficielles et que l'épiderme de la génisse soit un peu épais (ce qui arrive assez souvent chez les animaux à peau noire), les pustules ne se développent pas non plus. Un juste milieu n'est pas toujours facile à saisir.

Je me suis arrêté, après bien des tâtonnements, à un mode opératoire qui me donne, depuis que je l'ai adopté, des résultats excellents : il consiste à pratiquer d'abord des incisions superficielles, entamant à peine le derme et longues de 1 centimètre 1/2 environ, comme on le fait d'habitude ; puis, après avoir inondé l'incision de lymphe vaccinale, à pratiquer de chaque côté trois ou quatre piqûres très obliques avec la lancette à manche fixe de Chambon. J'obtiens ainsi une agglomération de pustules plus riche en pulpe que celles développées sur l'incision seule.

[140] Je fais, sur le flanc d'une génisse, en moyenne 80 scarifications et 450 ou 500 piqûres, toutes dirigées perpendiculairement à la ligne blanche et distantes de 2 centimètres l'une de l'autre, de manière à permettre, au moment de la récolte, l'enserrrement facile de chaque petite masse pustuleuse entre les mors de la pince Chambon.

La génisse est maintenue pendant une demi-heure au moins sur la table à bascule après l'ensemencement du champ vaccinal, pour permettre à celui-ci de se dessécher avant d'être enveloppé, du manteau protecteur en toile.

On détache ensuite les entraves des jambes et l'animal est reconduit à l'étable.

D'ordinaire, je vaccine les génisses avec la lymphe recueillie directement aux pustules d'une autre génisse assujettie à cet effet sur la seconde table de la salle d'inoculations. Cette lymphe fraîche, puisée à des boutons de quatre jours et demi à cinq jours au maximum, est très virulente. La pulpe glycinée de conserve l'est beaucoup moins pour le veau : mes observations à cet égard sont tout à fait confirmatives de celles des autres médecins qui ont eu à se préoccuper d'assurer le fonctionnement d'un centre

vaccinogène. On éprouve des difficultés très réelles à obtenir des pustules convenables avec des inoculations de pulpe, tandis que, chez l'homme, on observe le contraire fréquemment. Aussi, lorsque je suis obligé d'inoculer une génisse le lendemain seulement d'un jour de récolte, je garde en réserve, à la glacière, un gros tube plein de lymphé pure défibrinée. La virulence de cette lymphé non mélangée de glycérine se conserve toujours à peu près intacte pendant au moins quarante-huit heures

Évolution et récolte.

L'évolution des pustules vaccinales est sensiblement plus rapide sous le climat de Saïgon qu'en France, même pendant l'été. Ce fait me paraît irrécusable, malgré que beaucoup de mes collègues du corps de santé de la marine ou des colonies aient pensé le contraire. Lorsque j'arrivai dans la colonie, au mois de février 1891, les premiers essais de vaccination animale tentés à l'hôpital militaire depuis deux mois environ se poursuivaient avec cette idée et j'eus bien vite à en déplorer les conséquences, car le virus[141] que je trouvai sur place était presque inactif et développait à peine chez le veau une éruption de petits boutons secs.

On recueillait jusqu'alors le vaccin le septième jour. Au début, chez l'homme, ce vaccin donna pendant trois ou quatre générations des résultats excellents, puis presque plus rien qu'un pourcentage de résultats dérisoire. Il fallut revenir, dans tous les centres de vaccination, à l'usage des enfants vaccinifères pour ne pas perdre entièrement le virus. C'est alors que je résolus de faire de la rétrovaccination animale, c'est-à-dire de reporter sur la génisse du vaccin humanisé pour me mettre en mesure d'attendre sans chômage l'arrivée d'une provision de pulpe glycinée de France.

J'obtins à ce moment de très belles pustules dont je recueillis la lymphé et la pulpe simultanément le cinquième jour. Depuis lors, je ne me suis pas départi de la même règle : la récolte de pulpe s'opère dans la matinée du cinquième jour, quelquefois, après les temps très chauds, dans la soirée du quatrième jour, et je recueille en même temps sur chaque génisse, pour les inoculations à d'autres génisses, un ou deux gros tubes de lymphé pure, défibrinée simplement par le repos dans un verre de montre. Dès le quatrième jour, les pustules normalement développées présentent une zone lymphogène nacrée, très saillante et une ombilication centrale nettement accusée. Pendant la durée du cinquième jour, l'induration dermique augmente un peu ; mais les boutons sont déjà moins saillants et paraissent s'affaïsser. Néanmoins, à cet âge, la pulpe qu'ils fournissent est abondante et très virulente.

Au sixième jour, une croûte s'est déjà formée sur l'ombilic et la zone lymphogène devient jaunâtre, ce qui indique un commencement de purulence.

Je continuerai donc à me conformer à la règle que m'a suggérée l'expérience acquise au prix de bien des tâtonnements et des déboires, et je ferai toujours opérer la récolte de pulpe au plus tard dans la matinée du cinquième jour.

La température très élevée de l'atmosphère sous le climat de Saïgon oblige à effectuer cette récolte le plus rapidement possible et avec des soins de propreté qui pourraient paraître excessifs ailleurs. Tout liquide organique au sein duquel peuvent se déposer les innombrables germes répandus dans l'air subit ici une fermentation presque immédiate. Il est à peu près impossible de [142] mettre complètement à l'abri de ces germes la lymphé vaccinale pendant l'opération même du grattage de pustules ; néanmoins, en ne faisant usage que d'instruments parfaitement propres et stérilisés à l'autoclave Chamberland, nous avons la satisfaction de constater que des conserves de pulpe préparées par nous depuis deux mois et conservées à la température ambiante, ne s'altèrent pas.

La génisse étant couchée sur la table à bascule, comme pour l'ensemencement du champ vaccinal, je saisis chaque groupe de pustules correspondant à une scarification, entre les mors plats de la pince expressive Chambon. J'enlève aussitôt, avec une spatule longue et étroite, en nickel, les croûtes ou les impuretés qui couvrent la surface

épidermique. La lymphe s'écoule et je recueille, au fur et à mesure, chacune de ses goûtelettes dans un verre de montre, abrité constamment sous une petite cloche et au fond duquel j'ai préalablement versé deux ou trois gouttes de glycérine pure aseptique. Lorsque l'exsudation de la lymphe se ralentit, je gratte vigoureusement la masse pustuleuse avec la spatule pour enlever aux boutons toutes leurs particules pulpeuses et je les dépose dans le verre de montre. Sept ou huit pinces Chambon peuvent être simultanément disséminées sur le flanc de la génisse.

La récolte dure deux heures et demie en moyenne, car il est indispensable de laisser les pinces en place jusqu'à ce que les pustules ne laissent plus écouler de sérosité. J'ai dressé à cette opération délicate un des infirmiers indigènes attachés au service du laboratoire de bactériologie et il l'exécute actuellement avec beaucoup de patience et d'adresse.

La récolte de pulpe et de lymphe terminée, je mêle le tout ensemble avec un tiers en poids de glycérine pure stérilisée à l'autoclave et je fais broyer le mélange pendant vingt minutes au moins dans un petit mortier en cristal stérilisé.

L'action prolongée du pilon dissocie les filaments fibrineux dont les mailles enserrant les particules virulentes de lymphe et la glycérine se trouve répartie aussi également que possible dans toute la masse, de manière à en assurer la conservation.

On obtient ainsi une sorte de pommade semi-liquide qui est répartie sans tamisage dans des tubes de verre cylindriques de [143] 1 millimètre 1/2 et de 2 millimètres de diamètre intérieur. Je tamisais presque toujours la pulpe, jusqu'à ces derniers temps, à travers une toile en fil de laiton à mailles très serrées ; mais, suivant le conseil qui m'a été donné par M. Antony, directeur du centre vaccino-gène du Val-de-Grâce, j'ai renoncé à cette pratique qui a l'inconvénient grave de retenir les particules les plus virulentes du vaccin et d'exposer plus longtemps celui-ci à être contaminé par des germes en suspension dans l'air.

Tous les instruments utilisés pour la récolte du vaccin et la préparation des conserves sont flambés à la lampe à alcool ou stérilisés à l'autoclave Chamberland. Les tubes de verre destinés à contenir la pulpe sont lavés à l'acide sulfurique, à l'alcool, à l'eau distillée, chauffés à la vapeur dans l'autoclave jusqu'à 120°, puis desséchés au four Pasteur à 180° pendant une heure. On peut affirmer, après cette série d'opérations, qu'ils sont tout à fait exempts de germes capables d'altérer le vaccin.

Les tubes de pulpe glycinée que j'expédie très régulièrement chaque semaine à tous les postes médicaux de l'Indo-Chine, où se pratiquent des séances de vaccinations, et aux médecins chargés des opérations de vaccine ambulante, sont scellés à la lampe à leurs deux extrémités, puis enrobés à chaque bout dans de la cire résineuse fondue (cire Gollaz). On les conserve dans la glacière du laboratoire jusqu'au jour où ils doivent être emballés dans un tube de babou avec de la ouate et remis à la poste.

Chaque tube contient la quantité de pulpe nécessaire à l'inoculation de 50 individus au moins. On en recueille environ 25 ou 30 par génisse, quelquefois davantage ²⁶. »

[144]
Pathologie externe

1° MALADIES DE LA PEAU. — Elles sont très répandues chez les Annamites.

Le *lichen tropical* (bourbouilles) existe chez les indigènes, mais il n'est pas toujours facile à reconnaître.

L'*eczéma* et l'*impétigo* ne sont pas rares, quoique moins fréquents que chez les Européens ; les *furuncles* sont assez communs chez les Annamites.

L'*herpès circiné* est fréquent. C'est par des applications de feuilles de *cassia alata* que les indigènes se guérissent de l'herpès.

Comme dermatoses dues à un vice diathésique, on peut citer les scrofulides, les syphilides, les dartres, les urticaires, la lèpre, etc.

2° SYPHILIS. — Cette maladie, très commune chez les Annamites et les Chinois, fait beaucoup de victimes en Cochinchine.

En effet, ses manifestations trouvent, ici, pour se développer, des conditions très favorables dans l'incurie des indigènes pour tout ce qui concerne les soins corporels et toutes les lois de l'hygiène.

Les soins de propreté font perdre peu de temps aux Annamites ; bien rarement, ils font subir aux diverses parties de leur corps des lavages sérieux. Ils se contentent, lorsqu'ils ont marché dans la vase ou au milieu de la poussière, de se tremper dans l'eau souvent bourbeuse des arroyos et s'essuyer non moins vivement avec leur robe qui, avec le pantalon large, constitue tout leur vêtement. Ils ne portent pas de linge de corps. En temps ordinaire, hommes et femmes trempent un mouchoir sale dans l'eau et se le passent sur le visage et leur toilette est faite. Il ne paraît pas douteux que la peau acquiert de cette malpropreté un état d'irritation continuelle qui ne peut manquer de favoriser le développement des syphilides chez des individus atteints en grand nombre de syphilis constitutionnelle.

« La syphilis fait, dans notre colonie, de si nombreuses victimes, qu'à mon avis il serait plus aisé d'énumérer ceux des Annamites qui n'en sont point atteints, que de rechercher le nombre des syphilitiques. » (Dr Beaufrils.)

²⁶ Pour l'inoculation et la récolte du vaccin de buffle, on emploie exactement le même mode opératoire que pour le veau.

« L'épiderme des buffles, contrairement à ce qu'on serait tenté de supposer, est très mince, tandis que leur tissu cellulaire sous-dermique est très épais : ce sont là d'excellentes conditions pour le développement des pustules. La zone lymphogène s'y trouve beaucoup plus nettement délimitée que chez le veau et la lymphe qui s'en écoule par l'expression entre les mors d'une pince Chambon est plus fluide. Le grattage de la curette permet ainsi de recueillir en abondance une pulpe molle, facile à triturer.

« L'évolution du vaccin s'accomplit un peu plus rapidement que chez le veau ; la maturité est complète à partir de la fin du quatrième jour, et il ne faut pas attendre plus tard que la matinée du cinquième jour pour achever la récolte. Passé ce délai, la lymphe devient louche et le centre des boutons se dessèche très rapidement.

« Chaque animal peut fournir 15 grammes de pulpe avec une moyenne de 80 scarifications courtes, disséminées sur le flanc droit entre la partie moyenne des côtes et la ligne blanche. Pour produire de beaux boutons, les scarifications doivent être faites très légères et entamer à peine le derme.

« Nous triturons la pulpe au mortier, avec environ un tiers de son poids de glycérine chimiquement pure, à 30° B° stérilisée à l'autoclave, et on la répartit aussitôt, sans tamisage, dans des tubes de verre cylindriques, de 2 millimètres de diamètre, conformes aux modèles en usage à l'Institut Chambon. » (Dr Calmette, *Rapport général sur les vaccinations*. Archives de médecine navale, mars 1894).

Quoique n'étant pas absolument de l'avis du docteur Beaufile sur le nombre de ces maladies, en Cochinchine, nous pouvons [145] dire, cependant, qu'il n'est pas besoin de statistiques pour démontrer la fréquence de la syphilis ²⁷.

Comme plusieurs de nos collègues l'ont déjà dit, le bec-de-lièvre est très fréquent chez les Annamites.

Parmi les cas nombreux qui se sont présentés à nous, nous avons en plusieurs fois l'occasion de voir la fissure s'étendre au maxillaire.

En 1890, alors que nous étions chargé du service de santé à Vinh-long, nous avons remarqué un cas de *polydactilie* sur un jeune Annamite de neuf à dix ans. Il avait six doigts à la main droite.

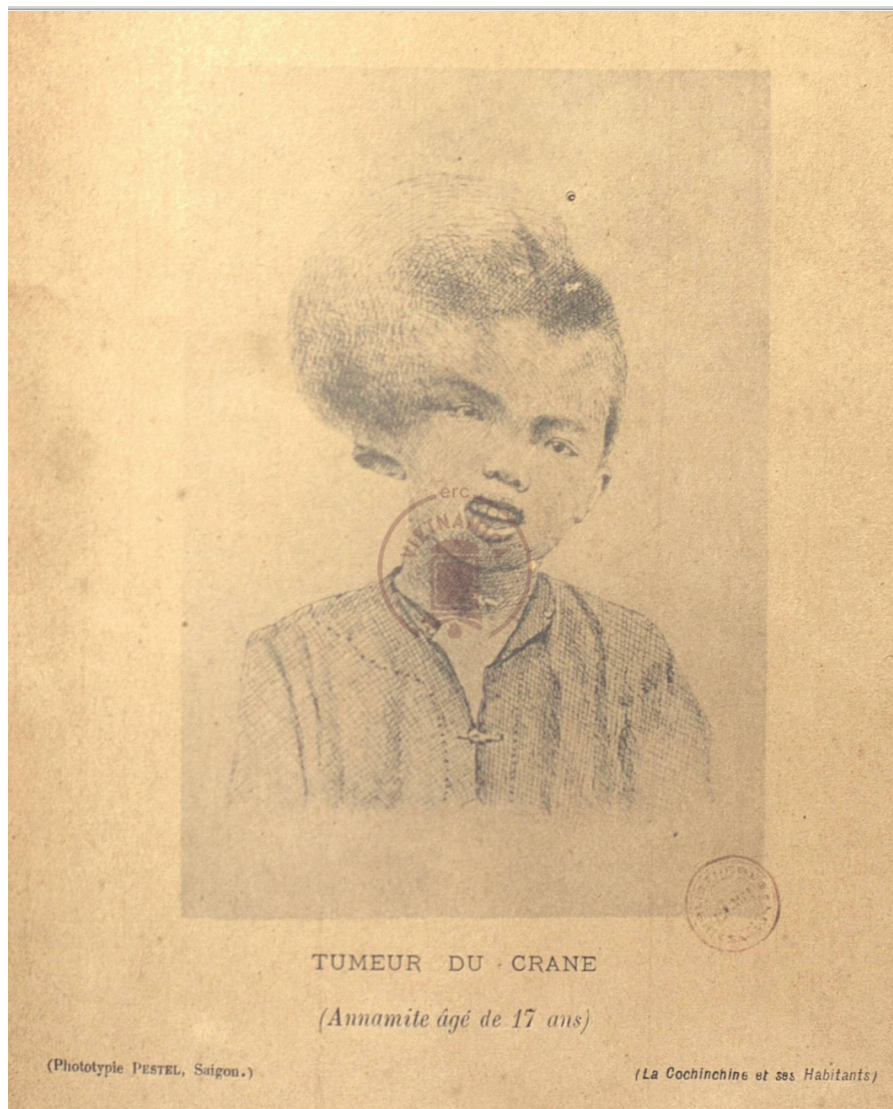
On rencontre souvent l'*hydrocéphalie*. Pour notre compte personnel, nous en avons constaté quatre ou cinq cas.

Quoique le *bégayement* soit bien plus rare ici qu'en Europe, il n'en existe pas moins.

Trois ou quatre fois, nous nous sommes trouvés en présence de *sourds-muets*.

Le *nanisme* et diverses *gibbosités* sont assez rares.

²⁷ Des mesures préventives ont été prises pour arrêter, autant que possible, la propagation du mal, mais ce ne sera qu'avec le temps qu'on pourra obtenir de ces mesures des effets marqués.



4° TUMEURS. — Elles sont bien moins fréquentes qu'en France ; il faut dire cependant qu'on en rencontre parfois d'assez volumineuses. Nous fîmes, en mars 1890, une observation que les *Archives de médecine navale* nous ont fait l'honneur de publier en aout 1891 sous ce titre : « Tumeur du crâne d'origine osseuse et d'apparence anévrysmale. » Cette tumeur, observée sur un Annamite, âgé de dix-sept ans, offrait un volume de 3 décimètres cubes et pesait 3 kilos 570 grammes ²⁸ !

5° ABCÈS ET PHLEGMONS ; PANARIS. — Au dire des Annamites, ces affections seraient assez peu communes chez eux.

6° TRAUMATISMES. — Les coupures, blessures, fracture des os, etc., guérissent d'ordinaire très rapidement chez les indigènes.

7° AFFECTIONS OSSEUSES. — Bien souvent, nous avons constaté des arthrites et des hydarthroses.

²⁸ L'Annamite en question habitait Cú lao loi quan (île du Cua-tieu).

8° MALADIES DES RÉGIONS. — Voici les principales affections qu'on observe généralement : *ataxie locomotrice, otite aiguë ou chronique, hernies inguinale et crurale, conjonctivites purulentes, granuleuses, blennorragiques, ptérygions*.

[146] En 1888, alors que nous étions chargé du service de santé à Tay-ninh, nous avons trouvé un cas de *Lucilia hominivorax* qui a fait l'objet d'une note publiée dans les *Archives de médecine navale* (novembre 1889).

Nous avons recueilli cette observation parce qu'elle nous parut intéressante à deux points de vue : d'abord pour les médecins de la marine et des colonies qui sont exposés à rencontrer des cas analogues en Extrême-Orient et, en second lieu, au point de vue de la distribution géographique de cette muscide dont la présence n'avait pas encore été signalée en Cochinchine ²⁹.

— Et maintenant, si nous nous plaçons au point de vue des affections auxquelles sont en butte les Européens habitant la colonie, nous trouvons comme principaux groupes pathologiques : les *fièvres paludéennes*, la *diarrhée*, la *dysenterie* et le *choléra*.

Pour ce qui concerne les fièvres paludéennes, les types les plus communs sont le type quotidien et le type tierce ; les types quarte, septenaire, bi-mensuel et mensuel sont encore assez fréquents.

Les stades présentent aussi, comme partout, des variétés, des irrégularités fréquentes dans l'intensité, la durée des périodes de froid, de chaleur, de sueur.

Les formes sont également très variées depuis l'accès simple, régulier, jusqu'à l'anémie, la cachexie paludéenne les mieux prononcées, jusqu'aux formes larvées et aux formes pernicieuses les plus diverses et les plus rapides.

Les formes pernicieuses les plus ordinaires sont la forme encéphalique, la forme ataxique et l'algide ; cette dernière forme se confond très facilement avec une attaque de choléra.

L'anémie et la cachexie paludéenne sont très communes.

La diarrhée et la dysenterie se partagent à peu près, avec les fièvres paludéennes, les deux tiers des malades qui existent en Cochinchine.

Le climat suffit largement pour expliquer ce grand nombre d'affections intestinales. L'absorption du miasme paludéen, les refroidissements, surtout pendant le sommeil, les mauvais aliments, les excès d'alcool, certains fruits indigestes sont les causes déterminantes les plus ordinaires de la diarrhée.

[147] La dysenterie succède très fréquemment à la diarrhée ; c'est l'apparition du sang dans les selles qui caractérise la nouvelle affection.

Les causes de la dysenterie sont les mêmes que celles de la diarrhée.

Nous avons parlé du choléra au sujet des indigènes ; il revêt à peu près les mêmes formes chez les Européens. Nous nous empressons de dire que ce terrible fléau devient de plus en plus rare.

Une des causes prédisposantes les plus puissantes est l'affaiblissement de la constitution par la diarrhée, chronique, la dysenterie ou la cachexie paludéenne.

Indépendamment des principales affections que nous venons de signaler et qui peuvent atteindre l'Européen, il y en a d'autres encore que nous passons sous silence, étant donné que nous nous sommes déjà étendu longuement sur la partie médicale de ce travail. Mais s'ils nous était permis d'émettre notre opinion sur l'influence du climat de la Cochinchine sur la santé des Européens, nous dirions avec le docteur Morice :

« L'Européen peut vivre en Cochinchine, mais à deux conditions : la première est de n'y faire, d'une haleine, qu'un séjour relativement court qui peut rarement dépasser trois ans et d'aller ensuite se retremper, pendant six mois, en Europe ou au Japon ³⁰ ; le

²⁹ Nous avons appris depuis, par plusieurs de nos collègues, que la *Lucilia* existe à Phnom-Penh.

³⁰ Presque tous les fonctionnaires civils et militaires de la colonie qui se rendent au Japon descendent au sanatorium du Dr Mère.

second, est de mener une vie modérée de toute façon ; pas de courses au soleil, peu de pertes intellectuelles et physiques, excellente hygiène d'habitation et de nourriture.

« Il est certain que le pays est malsain comme, du reste, tous les. pays à marais, mais on peut dire que les excès multiples auxquels le désœuvrement conduit fatalement l'Européen dans les colonies augmentent pour beaucoup les dangers inhérents au séjour de la péninsule de l'Indo-Chine. »

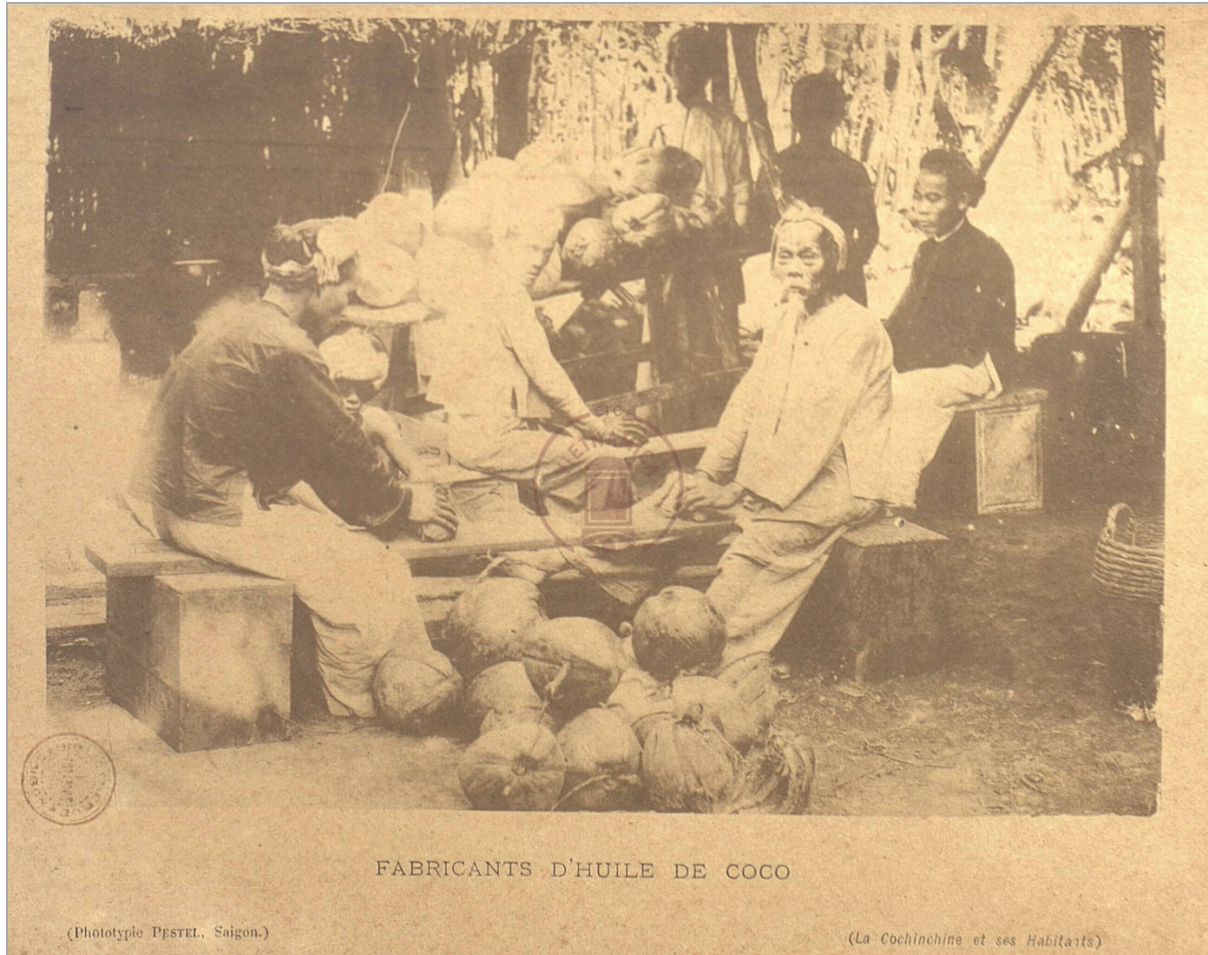
D'après la nomenclature que nous venons de donner des maladies auxquelles sont sujets les indigènes, il est facile de se rendre compte du vaste champ d'études qu'offre au médecin la Basse-Cochinchine.

[148] Pour compléter cet aperçu, nous allons indiquer, en annamite et en chinois, les noms des principales drogues employées dans la pharmacie indigène. Peut-être que nos collègues trouveront là des renseignements utiles et intéressants.

Nous devons ces recherches à M. G. Dumoutier, inspecteur de l'enseignement franco-annamite au Tonkin qui, sur notre demande, a bien voulu nous autoriser à les publier. Nous l'en remercions bien sincèrement et nous le prions de recevoir tous nos compliments pour la façon dont il a su grouper les principales substances pharmaceutiques employées par les indigènes.

[suivent 258 plantes, 22 minéraux, 19 animaux]

[191]
CHAPITRE VII



Fabricants d'huile de coco

Le mouvement commercial de la Cochinchine est considérable ; la valeur des importations et des exportations est évaluée à 120 millions.

L'importation est constituée par des métaux, outils, vins, spiritueux, papier, tabac, sucre raffiné, ciment, porcelaines, faïences, poteries, huiles, farines, articles de Paris, meubles, carrosserie, conserves alimentaires et salaisons venant de France ; des thés et médecines chinoises, de l'opium, des tissus anglais et allemands, etc.

L'exportation comprend : le riz, le poisson sec et salé, la colle de poisson, les légumes secs, des peaux, de la soie, du coton ³¹, du poivre, des huiles, la noix d'arec, le coco, l'indigo, les plumes, la cire et le miel, des cornes de cerf, du sel, des bois de teinture, d'ébénisterie et de construction, des chinoiserie et incrustations, de la gomme-gutte, des écailles de tortue, etc.

L'industrie est presque tout entière entre les mains des Chinois et des Annamites. Elle est représentée par de grandes pêcheries, la fabrication du nuoc-mam, de l'eau-de-vie de riz, du sucre, de l'huile de coco.

³¹ La Cochinchine possède deux espèces de coton : l'arbre cotonnier (*bombax malabaricum*), et la plante annuelle (*Gossipium herbaceum*), qui est de l'espèce dite courte-soie.

La fabrication de l'huile de coco est une industrie importante. Les procédés qu'on emploie sont des plus grossiers et la perte de matière est assez grande.

« Les cocos mûrs sont dépouillés de leur enveloppe fibreuse. On brise la noix. La chair blanche et solide est enlevée par le frottement à la main sur une râpe consistant en plusieurs rangées de petites pointes fixées sur un banc de bois. La pulpe est recueillie dans un baquet où elle est foulée par le piétinement. Une femme, un enfant même font cette opération au fur et à mesure de laquelle on ajoute de l'eau.

Après un repos de quelques heures, l'huile surnage, blanchâtre et visqueuse. On la transvase dans une cuve en fer où on la fait bouillir pour l'épurer. L'huile est conservée dans de grandes jarres en terre recouvertes d'un simple disque en bois.

[192] Le résidu pulpeux sert de nourriture aux animaux domestiques. L'enveloppe fibreuse, calcinée, écrasée, entre dans la composition du brai annamite, et avec les fibres de coco, on fait des cordages très résistants dans l'eau de mer.

L'huile de coco se fige à une température de 22°. »(Lemire.)

L'industrie comprend encore l'exploitation des forêts, la construction des barques indigènes, des fabriques de tuiles, briques, poteries, la production de la soie, du sel, la fabrication des nattes, d'éventails, de filets de pêche, de bijoux d'or et d'argent, de jais, etc.

Presque tout le commerce de la Cochinchine se fait par le port de Saïgon où viennent mouiller, comme il a déjà été dit, les bateaux du plus fort tonnage, tant à voiles qu'à vapeur.

Mais, pour toutes ces exportations et importations, les navires français tiennent une place insignifiante ; notre pavillon national n'est guère représenté que par les paquebots des Messageries maritimes ou quelques voiliers isolés.

Il semble que nous ne possédons aucun matériel flottant capable d'entreprendre d'autres transports que ceux de nos soldats et de notre outillage de guerre.

Cependant, au point de vue commercial, notre marine marchande aurait un vaste domaine d'exploitation à conquérir en Indo-Chine.

Mais pourquoi cette insouciance, cette léthargie, ce désintéressement des choses d'outre-mer, lorsqu'il s'agit de colonies françaises qui montrent leur prospérité et qui voudraient en faire bénéficier les capitalistes et les armateurs français ?

Ne se représente-t-on pas le sentiment de tristesse qui nous étreint lorsque nous cherchons à découvrir notre pavillon national à la poupe des navires qui sont ancrés dans le port de commerce de Saïgon et que nous ne distinguons que des pavillons étrangers ?

Si, aux nombreuses voies maritimes qui relient aujourd'hui la ville de Saïgon non seulement aux colonies voisines mais encore aux différents ports de rivière que nous indiquerons bientôt, on ajoute le nombre considérable de routes qui ont été faites dans la colonie, les lignes télégraphiques qui ont été installées, il faut admettre que [193] le développement de toutes ces voies de communication doit amener de grands progrès dans la circulation des richesses du pays, dans la sécurité politique ³² et faciliter la diffusion de la civilisation.

L'industrie est loin d'occuper la place qu'elle devrait avoir dans la colonie ; il n'existe que quelques usines à décortiquer le riz, dont les principales sont à Cholon.

Certaines branches d'industries devraient cependant posséder de grandes installations qui ne pourraient qu'augmenter la richesse du pays et établir la bonne

³² « Les fleuves et les arroyos de la Cochinchine sont actuellement divisés, pour la surveillance à exercer par par les canonnières, en quatre stations. La première renferme les arrondissements de Saïgon, Bienhoa, Baria, Thudaumot ; la seconde Cholon, Tanan, Gocong et Mytho ; la troisième Bentré, Travinh, Vinhlong, Sadec et la portion du fleuve antérieur comprise dans l'arrondissement de Longxuyen ; la quatrième Chaudoc, Longxuyen, Cantho, Sòc-trăng, Hatien, Phnom-Penh et le Cambodge. »

renommée de la Cochinchine. Les champs d'exploitation sont vastes, les produits à exploiter sont nombreux.

Nous possédons en Extrême-Orient un empire magnifique ; à nous d'en tirer tous les profits possibles.

— Sous l'ancienne administration annamite, la Basse-Cochinchine était divisée en provinces et chaque province était subdivisée en *phủ*, *huyện*, *tổng*, *xã*, *thôn*, *lý*, *ấp*, etc. Elle était administrée par un *tổng đốc* ou par un *tuân-phủ*, gouverneur assisté d'un *bôchánh*, chef de l'administration ; d'un *án-sát*, chef du service judiciaire ; d'un *lãnh binh*, commandant supérieur des troupes, et d'un *độc-phủ*, directeur de l'instruction publique.

Une province pouvait être divisée en plusieurs *phủ*, dont chacun était dirigé par un *tri-phủ*, pour l'administration, et un *giáo-thọ*, directeur des études.

Un *phủ* était divisé en plusieurs *huyện*, à la tête desquels étaient un *tri-huyện*, pour l'administration, et un *huân-đạo* chargé de l'instruction et de la direction des écoles.

Un *huyện* était composé de plusieurs *tổng* (cantons) dont chacun avait pour chef un *cái-tông*, souvent assisté d'un sous-chef, *phó-tổng* ou d'un *sung-biện*.

Un *tổng* était composé de plusieurs villages dont chacun avait pour administrateur un maire, *xã*, *xã-trưởng* ou *thông-trưởng*, assisté d'un conseil de notables.

[194] La transmission des dépêches administratives s'opérait par le moyen des *trạm* (stations postales). Une ligne de *trạm*, échelonnée sur la route royale appelée *đường-quan* ou *đường-trạm*, parcourait le pays de province en province jusqu'à la capitale. Mais il était expressément défendu, sous les peines les plus sévères, de transporter les lettres privées.

— Un arrêté du gouverneur en date du 5 janvier 1876, supprima la division en provinces et forma des circonscriptions divisées en arrondissements, lesquels furent subdivisés en cantons comprenant un certain nombre de communes.

Il existe, aujourd'hui, 20 arrondissements à la tête desquels se trouve un administrateur ayant sous ses ordres un nombreux personnel européen et indigène.

Les arrondissements de l'Ouest de la Cochinchine que nos tournées vaccinales nous ont permis de parcourir sont les suivants :

BEN-TRÉ
CHAU-DOC
TRA-VINH
HIA-TIEN
VINH-LONG
SA-DEC
LONG-XUYEN
SOC-TRANG
BAC-LIEU
RACH-GIA
et la circonscription de CA-MAU.

Nous allons faire la description de ces divers arrondissements, en commençant par Saïgon (ville), capitale de la Basse-Cochinchine, espérant que, plus tard, il nous sera donné de la compléter par celle des provinces de l'Est.

SAÏGON

Saïgon est situé par 10° 46' 40" de latitude nord et par 104 degrés 211' 43" de longitude orientale du méridien de Paris, sur la rive droite du fleuve.

Avant l'occupation française, « la capitale de notre colonie n'était qu'un ensemble de huttes bâties sur pilotis, communiquant entre elles au moyen de perches de bambous accouplées et formant des agglomérations plus ou moins considérables sur le bord de nombreux arroyos fangeux ». (Dr. Candé.)

[195] Mais, avant d'entrer dans de plus longs détails sur Saïgon, nous reproduirons fidèlement l'historique qui en a déjà été fait par M. Pétrus-Ky ³³, professeur de langues vivantes et laisserons à l'auteur tout le mérite qui lui revient.

Nom de Saïgon. — « Avant de décrire l'ancienne citadelle, il faut tout d'abord chercher à savoir d'où vient le nom que nous donnons aujourd'hui à notre ville.

Saïgon était le nom donné à la ville chinoise actuelle. D'après l'auteur de la *Description de la Basse-Cochinchine* (Gia-định thông chí), Sàï est emprunté à un caractère chinois qui veut dire bois ; gòn est, en annamite, le nom de la ouate et du ouatier. Ce nom vient, dit-on, de la quantité de ces cotonniers que les Cambodgiens plantaient tout autour de leurs anciennes fortifications en terre, dont les traces restent encore sur la pagode de Cày-mai et aux environs.

À nous, il nous paraît que ce nom ne peut être que celui que les Cambodgiens donnaient à ce pays et qui a été appliqué plus tard à la ville.

La ville de Saïgon a été appelée ainsi par les Français qui ont trouvé ce nom dans les cartes géographiques européennes, où l'on désignait la ville sous cette dénomination générale mais vulgaire, autrefois donné à toute l'étendue de la province de Gia-định.

Saïgon avant Gia long. — Saïgon avant Gia-long n'était, à ce qu'il paraît, qu'un simple village cambodgien. Il avait été cependant, en 1689, pendant un certain temps, la résidence du second roi du Cambodge.

D'après l'histoire, ce pays a été envahi pacifiquement par des Annamites, sous l'impulsion du gouvernement de Huè, en 1658, pendant le règne de Nguyễn hiên Vương (seigneur du Sud).

Après avoir conquis le territoire du Ciampas (chiên-thành) en refoulant les anciens habitants, les Annamites se trouvaient voisins des Cambodgiens (peuple Khmêr) dont l'esprit avait subi l'in- [196] fluence des succès remportés par les Annamites (*con vua trời*, enfants du roi céleste). La colonisation prit aussitôt un essor beaucoup plus grand, à l'occasion de l'établissement des Chinois partisans des Minh, établissement autorisé et encouragé par la cour de Huè.

En 1680, deux officiers supérieurs des troupes chinoises des Minh, préférant servir les Annamites que de se soumettre aux Thanh (tartares Mandchous), nouveaux conquérants de la Chine, vinrent sur soixante jonques, à Tourane, suivis de trois mille soldats, dans le dessein de s'y établir. Ils adressèrent une demande dans ce but au seigneur de Huè. Le roi d'Annam, après leur avoir offert un banquet, leur donna une lettre pour le roi du Cambodge et demanda pour eux l'autorisation de se fixer en Cochinchine pour y exploiter d'immenses terrains incultes. Arrivés au Đông-nãi, ils se

³³ M. Pétrus-Ky a publié de nombreux ouvrages en français et en *quốc-ngu* qui lui ont valu des récompenses bien méritées.

Nous citerons entre autres une histoire de la Cochinchine, en 2 volumes ; une géographie du même pays ; un voyage au Tonkin ; un guide de la conversation annamite ; un dictionnaire français-annamite, etc.

partagèrent en deux groupes, dont l'un se dirigea vers Đông-nai (Biên-hòa), l'autre vers Mytho.

Les deux rois du Cambodge résidaient: l'un, le premier roi, à Gó-bích ; l'autre, le deuxième roi, à Saïgon. Ce dernier se voyant menacé, d'un côté par les Chinois de Mytho et de l'autre par ceux de Biên-hòa, écrivit au roi de Huè pour le prévenir des intrigues de ses protégés.

Le roi de Huè se constitua l'arbitre de leurs différends et s'entremet pour les régler. Il envoya à cet effet le général Van en expédition contre les Chinois et contre le roi de Gó-bích, qui se retranchait derrière des forts, barricadait le fleuve Mékong avec des chaînes de fer et entravait ainsi le commerce des Annamites.

Après avoir défait les Chinois de Mytho, ce général se porta en avant à Gó-bích. Le premier roi Néac-ong-thu se retira alors à Au-dong et conclut enfin un traité avec le général annamite qui évacua le Cambodge et revint à Bê-nghé (Saïgon).

Un an après (1694), Néac-ong-thu fut infidèle à l'exécution du traité. Nguyên-anh-Tóng (roi de Huè) envoya Nguyên-hữu-Hòa lui déclarer la guerre. Le roi du Cambodge fut fait prisonnier et, à peine arrivé à Saïgon, fut enlevé par la maladie. Le deuxième roi résidant alors à Saïgon se donna la mort.

Son fils, Néac-ông-Yêm, fut mis sur le trône et installé à Gó-bích par les Annamites.

[197] L'intervention de la cour de Huè amena une immigration des colons annamites qui, encouragés par le gouvernement, occupèrent peu à peu le pays, ce qui permit un jour, en 1699, à Nguyên-hiến-Vương, successeur de Nguyên-anh-Tông, de faire établir des préfectures, des sous-préfectures, des cantons et des villages et de créer, pour ce pays, une administration semblable à celle du reste du royaume d'Annam. Tout d'abord, Biên-hòa et Gia-dinh se constituèrent en un phủ subdivisé en deux huyện. De là vient l'appellation de người hai huyện des habitants de Biên-hòa et de Gia-dinh.

Les Tây-sơn (montagnards de l'Ouest), Nhạc, Lữ et Huệ, se révoltèrent, en 1772, contre Huè ; les Trịnh (Trịnh sum) vinrent attaquer en même temps la ville de Huè. Le seigneur Nguyên-duệ-Tông et ses neveux Mục-vương et Nguyên-anh (plus tard Gia-long) se réfugièrent, en 1774, à Gia-dinh (Đông-nai), Saïgon.

Pendant quinze ans, Gia-long fut poursuivi et traqué par les Tây-sơn. Il revint de temps en temps à Saïgon, mais y séjourna peu et fut délogé par ses ennemis qui, de Qui-nhon, revenaient constamment à la charge.

Saïgon sous Gia-long. — Ce fut en 1789 que Gia-long, après avoir repris Saïgon occupé jusqu'alors par les Tây-sơn, fit construire la première citadelle, dont nous allons indiquer l'emplacement et les traces sur le territoire de notre Saïgon d'aujourd'hui. En 1785, M. Pigneau de Behaine, évêque d'Adran, vicaire apostolique en Cochinchine, qui avait amené avec lui le prince Canh, fils de Gia-long en France, afin de demander du secours, revint à Saïgon avec des officiers français. Gia-long avait déjà repris Saïgon et s'y était établi.

Construction de l'ancienne citadelle de Saïgon. — L'année suivante, Gia-long fit construire, sous la direction de M. Ollivier, officier du génie, l'ancienne citadelle de Saïgon.

Elle avait presque la forme octogone (plan imposé par Gia-long) avec huit portes suivant les Bát-quái (huit casiers de divination chinoise) représentant les quatre points cardinaux avec leurs subdivisions.

La citadelle, ainsi que ses fossés et ses ponts, était en grosses pierres de Biên-hòa. La hauteur du mur était de 15 coudées annamites (5 mètr. 20 cent.).

[198] Le centre, où se dressait le mât de pavillon, se trouve à peu près à la cathédrale actuelle. On y apercevait de très loin la cime d'un filao. Elle s'étendait du sud au nord

de la rue Mac-Malon jusqu'au mur de la citadelle détruite et réparée après, en terre, par les Français ; et, de l'est à l'ouest, de la rue d'Espagne à la rue des Mois.

À l'est, s'ouvraient les deux portes antérieures (cửa tiền). L'une qui s'appelait Gia-dinh-mon, regardait le square et le canal du marché de Saïgon ; l'autre, Phan-yên-mon, se trouvait du côté de l'artillerie sur une rue descendant le long du canal de Kinh-cây-cầm.

La partie postérieure, à l'ouest, avait également deux portes : Vọng-khuyết-môn et Cong-thin-môn, dans la direction du deuxième et du troisième pont de l'Avalanche (Cầu-bông et Cầu-xóm-kiệu). La partie gauche, au nord, donnait, avec deux portes, Hòa-lai-môn et Phục-viễn-môn, sur l'arroyo de l'Avalanche (premier pont).

Le côté droit de la citadelle, avec les portes Dinh-biên-môn et Tuyên-hoa-môn, se trouve dans la rue Mac-Mahon ; elles donnaient : l'une sur la route stratégique, l'autre sur la route haute de Cholon.

Elle fut occupée par Gia-long pendant vingt-deux ans, pendant lesquels il allait tous les ans en expédition contre les Tây-sơn, dans les saisons où la mousson était favorable.

— Enfin, en 1811, Gia-long fixa sa résidence à Huè et fut maître de tout l'Annam, depuis le Tonkin jusqu'en Cochinchine. Ce fut Lê-văn-duyệt, le fameux vainqueur du port de Thi-nai (Bình-dịnh) qui fut nommé gouverneur général de la Basse-Cochinchine. Il résidait à Saïgon. Sa résidence officielle se trouvait derrière le Hoàng-cung (pagode royale), aujourd'hui boulevard Norodom. à peu près au point où est situé l'évêché. Celle de sa femme était au palais du Gouvernement, en dehors du rempart et du mur de la citadelle.

Traversons maintenant le règne de ce grand eunque qui habitait cet ancien Saïgon et suivons-le jusqu'après sa mort. Lê-văn-duyệt, appelé alors Ung-lớn-thượng, gouverna pacifiquement ce pays sous Gia-long et sous la première partie du règne de Minh-mang, bien que, de temps en temps, il fit des expéditions contre les [199] Cambodgiens qui se révoltaient. Il fut la terreur des Cambodgiens ; bon, juste, ferme et même inflexible administrateur des Annamites, il était plénipotentiaire, muni de pouvoirs extraordinaires, inviolable gouverneur, exempt de la mort ; il avait droit de condamner à la peine capitale et de faire exécuter la sentence sans recourir préalablement à la confirmation du ministère de la justice. Il n'était tenu qu'à un simple rapport après que l'exécution était accomplie. Il put arriver, grâce à ce pouvoir, à pacifier complètement le pays.

Sans entrer dans les détails de sa vie privée ou publique, parcourons un instant sa carrière administrative.

Comme il aimait beaucoup le combat, il fit instituer une espèce d'amphithéâtre pour y faire battre des hommes avec des tigres ou des éléphants. Il se passionnait aussi pour les combats de coqs et pour le théâtre. Ces divertissements occupaient ses loisirs.

Tous les ans, peu après le têt, il faisait passer la revue des troupes des six provinces, à Saïgon, dans la plaine des Tombeaux (đón tập trạm) ou polygone d'aujourd'hui. Cette revue était envisagée sous le double rapport politique et religieux ou plutôt superstitieux.

Elle avait pour but de montrer avec ostentation qu'on était prêt à réprimer tous les désordres et en même temps à chasser les esprits malfaisants. Voici comment cette cérémonie de Ra-binh se faisait.

À la veille du seizième jour du premier mois du nouvel an, le gouverneur, après jeûne et abstinence, en grande tenue, allait rendre hommage au souverain dans son temple, puis, après trois coups de canon, montait sur un brancard (*sedes gestatoria*) précédé et suivi des troupes. Il sortait ainsi en procession, soit de la porte de Gia-dinh-môn, soit par

celle de Phan-yên-môn ; se dirigeait du côté de Chợ-vài et remontait la rue Mac-Mahon pour se rendre aux buttes mô-súng.

Là, on tirait des coups de canon, on faisait manœuvrer les troupes, on exerçait les éléphants. Le gouverneur faisait ensuite le tour derrière la citadelle et allait aux constructions navales (xưởng ou thủy, flotte ou marine), assistait à un simulacre de combat naval et rentrait dans la citadelle. Pendant cette procession, les habitants faisaient du bruit chez eux, en faisant partir des pétards pour chasser les mauvais génies qui peuvent hanter les maisons.

[200] Au second têt, c'est-à-dire au cinquième mois, le gouverneur se rendait au iịch-diên (endroit où le souverain ou son délégué va donner au peuple l'exemple du travail en travaillant lui-même).

L'emplacement qui était réservé à cette cérémonie se trouve à peu près en face l'hôpital des sœurs de la Sainte-Enfance, à Thị-nghé.

Saïgon pendant le règne de Minh-Mạng. — Arrivons maintenant au règne de Minh-Mạng. Le gouverneur général s'était rendu à Huè, à l'occasion de l'avènement au trône de Minh Mạng. Nguyễn-văn-Thiêng, son compagnon d'armes, était gouverneur général du Tonkin. Minh-Mạng, après s'être débarrassé de ses rivaux légitimes (voir l'*Histoire annamite*), songea à la perte des deux glorieux vétérans dont l'action prépondérante le gênait dans l'accomplissement de ses desseins : le maréchal du centre Nguyễn văn Thiêng, alors vice-roi du Tonkin, et le grand eunuque Lê-văn-Duyệt, qui estimait les Français et dont la présence à Huè nuisait à la liberté de ses combinaisons.

Le roi se proposa de les convaincre de rébellion, afin de pouvoir les faire disparaître. Pour y arriver, il gagna leurs secrétaires et leurs gardes des sceaux. On commença par le vice-roi du Tonkin ; un stipendié s'appliqua à imiter l'écriture du maréchal et celle de son fils. Une lettre, une fausse lettre, soi-disant interceptée, fut portée à Minh-Mạng. Elle faisait un appel général aux armes contre le roi, l'écriture imitait celle du fils du vice-roi du Tonkin et la lettre portait le sceau du vice-roi Thing lui-même. Minh-Mạng fit rappeler immédiatement Thieng du Tonkin. La preuve était éclatante. Thiêng et son fils reçurent l'ordre de se donner la mort.

Cette faveur, appelée tam ban triêu diễu, consiste à envoyer aux condamnés privilégiés trois engins de destruction : 1° trois mètres de soie rose pour se pendre ou s'étrangler ; 2° un verre de poison à boire ; 3° un sabre pour se couper la gorge.

Lê-văn-Duyệt voyant son vieil ami condamné sous ses yeux, victime de la duplicité du roi, devina la machination à laquelle il devait succomber. Par un pressentiment vraiment providentiel, il quitta le palais pour aller voir chez lui si son sceau était encore à sa place habituelle. Ne l'y trouvant pas, il fit chercher sans délai son garde-sceau qu'on trouva comme étourdi au bord d'un puits.

En le fouillant, on trouva sur lui le cachet perdu et une fausse-lettre non encore timbrée. Il fut décapité sur l'heure, par ordre du [201] maréchal ! Il alla ensuite trouver Minh-Mạng, lui dit que la Basse-Cochinchine était victime d'exactions de chefs de bandes et que sa présence sur les lieux mettrait un terme à ces désordres qui menaçaient de s'aggraver. Minh-Mạng n'osant pas le retirer et heureux d'ailleurs de cet éloignement volontaire, le laissa partir. Lê-văn-Duyệt revint donc à Saïgon comme vice-roi ; il arriva à propos pour réprimer une insurrection des Cambodgiens de Trà-vinh (1822), et il resta en Basse-Cochinchine jusqu'en 1831, année de sa mort. Il était très redouté de Minh-Mạng qui n'osa cependant rien entreprendre contre ce loyal et brave soldat, mandataire de son père, son propre tuteur et précepteur. La grandeur de ses services l'avait rendu à peu près inviolable.

Après sa mort, Minh-Mạng, qui avait gardé une profonde rancune et qui n'avait jamais rien osé entreprendre contre lui de son vivant, se vengea basement. Il fit

profaner son tombeau en y mettant une chaîne et en appliquant sur le tumulus cent coups de trượng. Cette vile, honteuse et misérable vengeance fut la seule qu'il put tirer d'un illustre serviteur qui, à côté de Gia-Long, de Tiêng, de Võ Tánh, des officiers français et de tant de vaillants compagnons, avait anéanti les Tây-sơn et refait le royaume d'Annam. Ce tombeau fut restauré par Thiệu-Trị, successeur et fils de Minh-Mang. On peut le voir, aujourd'hui, réparé et entretenu par les soins de l'Administration française, en face de l'inspection de Saïgon.

Quand Duyệt fut mort, le bô-chánh de Saïgon, Bạch-xuân-Nguyên, pour plaire à Ming-Mạng, attaqua sa mémoire et accusa dans son rapport d'enquête le vice-roi d'avoir voulu essayer de se rendre indépendant et particulièrement de s'être concerté avec Nguyễn-văn-Khoi (phé ve ny), pour faire exploiter les forêts. Nguyễn-văn-Khoi fut dégradé et sommé de se rendre à Huê pour donner des explications. Au lieu d'obéir, il se révolta avec les principaux officiers du vice-roi Lê-văn-Duyệt.

La nuit, les prisonniers furent délivrés et suivirent tous Nguyễn-văn-Khôi, qui alla couper la tête du Tong-doc et celle du bô-chánh Bach-nguyên-Xuan, son accusateur, dont la délation avait été complimentée.

La ville de Saïgon tomba dans les mains de Khôi. Le lendemain, des proclamations furent affichées ; Mytho et les provinces [202] de l'Ouest d'une part, Biên-hòa, Baria et Mỏ-xoài de l'autre, se soumirent au chef des insurgés. La Basse-Cochinchine était toute à eux. À la nouvelle de cette insurrection, Minh-Mạng envoya des troupes par terre et par mer. Elles arrivèrent à peu près en même temps : les premières au point A, au lieu dit Đông-cháy (champ brûlé), et les secondes dans la rivière de Saïgon, par le travers de Giồng-ông-tổ. La rivière était barrée par des chaînes de fer, entre le fort du sud et le fort situé sur la rive opposée. L'attaque commença le 6 du septième mois pendant la nuit ; le passage fut forcé et, au jour, les troupes de Khoi se retirèrent dans la citadelle. La flotte de Minh-Mạng mouilla dans la rivière de Saïgon et dans l'arroyo de l'Avalanche. Les troupes de terre vinrent camper en face de la citadelle. Les assiégeants firent élever d'espace en espace des fortins en terre plus élevés que le mur de la citadelle.

Mais la prise de Saïgon fut retardée par l'intervention des Siamois qui, sollicités par Nguyễn-văn-Khoi, parurent du côté de Hà-riên et de Châu-độc et firent fuir le roi du Cambodge à Vĩnh-long. Les Siamois, repoussés, gagnèrent le Siam en battant en retraite par Go-sắt (Pursat) et se retirèrent sur Battambang.

Pour surveiller le Siam et maintenir en même temps le Cambodge, Trương-minh-giàn, major-général annamite, fit construire une citadelle appelée An-man, à Phnom-Penh et s'y installa (1834). Les Siamois partis, cinq provinces tombèrent rapidement au pouvoir des officiers de Minh-Mạng. Mais Saïgon, assiégé depuis un an environ, tenait toujours.

Le premier assaut fut donné au quatrième mois de 1834, pendant huit heures et sans succès. Les assaillants furent battus. La citadelle ne fut définitivement enlevée qu'après des assauts répétés (le 6 du septième mois). La victoire avait coûté cher. *Væ victis !* Le jour de la victoire fut aussi celui du carnage, on ne pourrait compter ceux qui furent passés immédiatement par les armes.

Le fils de Khôi, un missionnaire français, M. Marchand, retenu, au milieu des assiégés, et les mandarins rebelles faits prisonniers, furent tous mis en cage et conduits à Huê où ils périrent par la mort lente ; 1.137 hommes furent exécutés dans la plaine des Tombeaux (au champ du polygone actuel, près de la route de Thuận-kiều) et ensevelis dans une même fosse recouverte d'un tumulus élevé appelé mã biên tru (tombeau des gens cruellement [203] tués, lutte de la terreur) et vulgairement mã ngụy (tombeau des rebelles).

Après la prise de Saïgon, Minh-Mạng fit détruire la citadelle élevée par M. Ollivier, sous Gia-long, trop grande et demandant trop de troupes pour être bien défendue. On la remplaça par un ouvrage de moindre étendue qui fut pris par les Français, en 1859, et sur l'emplacement duquel s'élèvent, aujourd'hui, les nouvelles casernes de l'infanterie de marine.

Revenons aux murs de l'ancienne citadelle de Saïgon et descendons tout d'abord dans son glacis intérieur, c'est-à-dire toute la partie basse, depuis la rue d'Espagne jusqu'au bord de la rivière de Saïgon. Cette zone, qui constituait une des parties de l'ancienne ville commerciale annamite, parsemée de maisons et de boutiques et sillonnée de petites ruelles assez mal entretenues, était comprise dans le territoire de quatre villages, de l'embouchure de l'arroyo de l'Avalanche jusqu'à celui de l'arroyo Chinois (Bèn-nghé), Hòa-mi (constructions navales), Tàn-khai, Long điễn et Trùng-hoà, dont la limite se trouve à la rue Mac-Mahon.

La partie supérieure faisait partie du village de Mi-hội dont le territoire comprenait la citadelle. À cette époque, le maire de ce village était un des plus grands maires de la ville. Il avait droit de porter le bonnet en forme de citrouille (trái bí) et les pouvoirs administratifs d'un chef de canton.

Le village avait-il à construire un dinh, une pagode ou une maison commune, le roi envoyait par un délégué, sur un plateau doré, cinq ligatures et des cadeaux pour inaugurer la couverture de ces bâtiments.

Le quartier appelé Hàng dinh (des clous) se trouvait à la partie supérieure de la rue Catinat, du côté de l'hôtel Laval jusqu'à l'hôtel du Directeur de l'intérieur. À la mairie actuelle de Saïgon, il y avait un canal qui traversait un aqueduc appelé Công-cầu-dầu (aqueduc du pont de l'huile).

Le rivage de Saïgon était couvert de maisons sur pilotis. Au bas de la rue Catinat, au débarcadère actuel du bac de Thủ-thiên, il y avait le Thủy các (kiosque du roi sur l'eau), le lượng tạ, maison de bains royaux construite sur des radeaux de bambous flottants.

On appelle cet endroit Bèn-ngự (Compong-luông en cambodgien), débarcadère du roi.

[204] Depuis l'embouchure de l'Avalanche jusqu'au point de la rue de la Citadelle, se trouvent les chantiers de construction de bateaux (xương) et le flotte (thủy) mouillait en face.

Un appontement qui s'avancait dans la rivière s'appelait Càng ou Càngquan. Avant d'arriver à l'artillerie, un arroyo appelé Kinh-cày-cầm remontait jusqu'à la rue d'Espagne et s'en allait finir au génie en traversant l'artillerie.

Le canal du marché de Saïgon était le Kinh-chợ-vãi, il remontait jusqu'au puits de ce nom, en face de la maison de M. Brun, le sellier.

Entre la maison Wangtãi et la direction du port de commerce, un autre arroyo appelé Rạch-cầu-sáu (arroyo du pont des Crocodiles), serpentait et arrivait jusqu'à la partie supérieure du canal Chợ-vãi, c'est le canal Coffine, ainsi appelé d'après le colonel de ce nom qui, après avoir refait en terre le mur de la citadelle, fit creuser un canal pour relier les deux bouts des anciens canaux.

Le canal a été comblé plus tard, et, sur son emplacement, est aujourd'hui construit le grand boulevard qui passe devant la mairie, depuis la rue de l'Hôpital jusqu'à la rue Mac-Mahon.

L'arroyo de Rạch-cầu-sáu était appelé ainsi, parce qu'il était autrefois un réservoir de crocodiles qu'on vendait comme viande de boucherie.

La direction du port de commerce actuel se trouve au point où l'on avait fait un fort et une résidence pour les envoyés de Huè et où vinrent se réfugier Duệ-tông, Mục-ượng et Gia-long.

En face de Saïgon, sur la rive opposée, qu'y avait-il ? Du temps de Gia-long, c'était le Xóm tàu ò (hameau des jonques noires) ; cet endroit était affecté à la demeure des pirates chinois dont les petites jonques de mer étaient peintes en noir. Comme ils avaient offert leurs services à Gia-long, le roi les accueillit et les installa chez lui sous le nom de Tuán hãi dò dinh, en les plaçant sous les ordres du Tướng-quân-Xiên, leur chef de bande. Ils étaient chargés d'aller exercer la surveillance sur les côtes. Ceux qui restaient étaient employés au calfatage des bateaux de la flotte du roi. »

Saïgon capitale de la Cochinchine

Si l'on compare Saïgon d'autrefois à Saïgon d'aujourd'hui, on est vraiment frappé de la transformation rapide qui s'est opérée depuis trente ans ; aussi M. Delteil, pharmacien principal de la marine, dans son *Guide du voyageur à Saïgon*, a-t-il raison de dire : « Il a fallu déployer un véritable génie créateur pour arriver, en si peu de temps, à combler les marais, affermir le sol, creuser des égouts, bâtir d'élégantes maisons et de remarquables monuments, tracer de larges rues plantées d'arbres, des boulevards, des squares, placer partout des fontaines où coule une eau excellente ³⁴, faire, en un mot, de toutes pièces, une ville mi-partie orientale et européenne, élégante, jolie, commode à habiter, pleine de vie et de mouvement et occupée maintenant par une population de 35.000 âmes ³⁵.

C'est aux amiraux Rigault de Genouilly, Charner, Bonnard, De la Grandière, Dupré, Duperré et au gouverneur civil Le Myre de Vilers ³⁶ qu'est due cette rapide transformation. Grâce à leurs efforts réunis, le cloaque vaseux et immonde est devenu une des plus belles et des plus salubres villes de l'Extrême-Orient !

Trente ans pour accomplir une pareille œuvre, sans compter l'organisation civile, politique, militaire et financière de toute une colonie de 2 millions d'âmes, n'est-ce pas un véritable tour de force ?

On se demande si aucune des nations qui passent pour les plus habiles en colonisation aurait fait plus et mieux en si peu de temps. Les Anglais, qui se montrent plus justes que nous en pareille matière, bien que jaloux de nos progrès en Indo-Chine, ont répété bien souvent que nous avons réalisé de véritables prodiges en Cochinchine, vu le peu d'années qui s'étaient écoulées entre notre conquête et notre organisation définitive.

Prise dans son ensemble, la ville de Saïgon est limitée : au nord par l'arroyo de l'Avalanche et par la rivière de Saïgon ; au sud, [206] par l'arroyo Chinois et, à l'ouest, par l'immense plaine des Tombeaux, ainsi nommée parce que les Annamites y enterrent leurs morts de temps immémorial et l'ont couverte de tombes qui sont scrupuleusement respectées par les traités.

Toutes les rues sont droites, larges, parallèles entre elles et partent des quais qui bordent la rivière de Saïgon et l'arroyo Chinois ; elles sont coupées à angle droit par d'autres rues qui traversent la ville et par de nombreux boulevards aboutissant à des squares où se trouvent les bustes ou les statues des amiraux dont le nom est intimement lié à la conquête ou à la grandeur de la colonie.

Pour donner de l'ombre aux piétons, on a eu la bonne inspiration de planter une double rangée d'arbres dans toutes les rues et sur tous les boulevards. C'est principalement au *tamarinier*, au *balamier* et au *teck* aux larges feuilles qu'on s'est adressé pour remplir cet office.

La rue mise la première en état de viabilité a été la rue Catinat tracée sur une rue annamite qui conduisait du fleuve à la citadelle.

À gauche de la rue Catinat était un grand canal qui permettait aux barques chargées de denrées de les débarquer devant le marché. Ce canal a été comblé depuis quelques années et remplacé par l'immense boulevard Charner qui va jusqu'à la rue d'Espagne.

³⁴ Nous ne sommes pas absolument de l'avis de M. Delteil au sujet de la qualité de l'eau.

³⁵ Ces chiffres datent de 1887 ; depuis, la population de Saïgon s'est accrue dans des proportions considérables.

³⁶ Et à tous les autres gouverneurs qui se sont succédé en Cochinchine.

Parallèle à la rue Catinat et à droite de cette dernière est la rue Nationale qui traverse la ville dans toute sa longueur, partant du rond-point où est érigée la statue de l'amiral Rigault de Genouilly et allant directement à Tàn-dinh.

Les boulevards de l'Hôpital et de la Citadelle partent aussi du quai.

Toutes ces voies sont coupées perpendiculairement par de nombreuses rues dont les plus importantes sont, en parlant des quais : la rue Vannier, le boulevard Bonard, la rue d'Espagne, la rue La Grandière, la rue Thabert [Taberd], le boulevard Norodom et la rue Chasseloup-Laubat. De larges rues partent aussi de l'arroyo Chinois et remontent jusqu'à la plaine des Tombeaux : ce sont les. rues Olivier, Pellerin, la rue Mac-Mahon, qui passe devant le palais du Gouvernement, et la rue Boresse.

C'est à l'entrée de la ville, à l'angle de la rivière de Saïgon et de [207] l'arroyo Chinois, que viennent mouiller les paquebots des Messageries Maritimes qui sont reliés à Saïgon par un immense pont en fer jeté sur l'arroyo Chinois.

Le mât des signaux est en face des Messageries, à l'angle de l'arroyo de Cholon.

De là, si on longe le quai, on trouve les bateaux du port de commerce, la gare du chemin de fer Saïgon-Mytho, la douane, l'apponement du port de commerce, le café de la Rotonde, au bas de la rue Catinat, les Messageries fluviales de Cochinchine et l'apponement affecté aux vapeurs de cette Compagnie, la direction du port de guerre, l'apponement de la marine et la *Loire*, bateau-ponton destiné aux équipages de la station de l'Indo-Chine ; le magasin des approvisionnements, les chantiers de la direction d'artillerie, le parc à charbon, enfin l'arsenal qui occupe une superficie de 22 hectares et le bassin de radoub.

Derrière l'arsenal, se trouve le jardin botanique et zoologique, dont la fondation remonte à 1864, et où l'on remarque les végétaux utiles de la Basse-Cochinchine et des pays voisins, ainsi que les principaux spécimens vivants de la faune de la colonie. Ce jardin, créé et organisé par M. Pierre ³⁷, possède tout ce que l'art et le bon goût peuvent enfanter avec des ressources limitées.

D'immenses volières sont occupées par la plupart des oiseaux du pays : on y voit des grues, des marabouts, des paons, des urubus, des argus, des poules sultanes, des faisans, une quantité d'oiseaux aquatiques, des aigles, des vautours, etc. ³⁸. Là, des singes nombreux ; ici, des ours, des serpents, des caïmans ; plus loin, un énorme éléphant, des cages où vivent trois ou quatre tigres superbes. Un immense parc est réservé aux cerfs qui circulent là en liberté.

Sur la rue de Tay-ninh, qui est tout près du jardin, se trouve le collège d'Adran dirigé par les Frères des Écoles chrétiennes, le séminaire de la Mission et la Sainte-Enfance.

Les magasins généraux de la marine sont un peu plus haut que le jardin botanique. La rue Thabert [Taberd] qui, de cet endroit, se conti- [208] nue jusqu'au jardin de la ville, passe devant la citadelle construite en 1799. C'est dans cette enceinte, qui a plus de 350 mètres de côté, que sont aujourd'hui les casernes d'infanterie de marine.

Elles sont bâties en fer et en briques ; le soldat y trouve tout le confortable nécessaire. Ces locaux ne laissent rien à désirer comme salubrité et aménagements.

La rue Thabert [Taberd] conduit également à l'hôpital militaire dont la façade principale donne sur la rue La-Grandière. C'est un magnifique établissement dont l'architecture est la même que celle des casernes : il se compose d'une série de grands pavillons reliés entre eux par de grands portiques soutenus par des colonnes en fonte. « Il frappe les regards par ses belles proportions et la parfaite intelligence qui a présidé à la distribution de toutes les parties qui en composent l'ensemble. » (Delteil.)

³⁷ De nos jours c'est M. [Haffner](#), botaniste distingué et plein de zèle, qui en a la direction.

³⁸ L'aimable directeur de cet établissement appelle l'une de ces volières la tour de Babel. Il est aisé d'en deviner la raison : elle renferme des animaux d'ordres absolument différents, palmipèdes, échassiers, rapaces, sauriens et chéloniens.

La bonne intelligence y règne presque constamment sous l'œil autoritaire de maître Marabout.

Cet immense établissement, conçu sur un plan grandiose, dû au génie militaire, peut recevoir plus de trois cent cinquante malades.

Il occupe un vaste espace sur le point culminant du plateau, ce qui lui donne une position heureuse. Outre les pavillons dont nous venons de parler, toutes les dépendances sont très convenablement disposées : pharmacie, logement des sœurs, chapelle, cuisines, salles de bains, lingerie, amphithéâtre, etc. Le service de l'hôpital est assuré par des médecins de la marine et des colonies ayant à leur tête un médecin en chef.

Le médecin de chaque salle est secondé par plusieurs infirmiers indigènes et par une sœur de Saint-Paul de Chartres.

La pharmacie est placée sous la direction d'un pharmacien principal assisté d'un pharmacien de première classe et de deux pharmaciens de deuxième classe.

Un commissaire de la marine est chargé de la partie administrative. Un aumônier, le R. P. Thinselin, homme sympathique et plein de douceur, est chargé de porter aux malades qui le réclament les secours de la religion.

Si l'on se rend à l'hôpital du boulevard Norodom, on trouve l'hôtel du général, le cercle des officiers, la cathédrale dont la première pierre a été posée le 7 octobre 1877 ³⁹, le palais du gouvernement, splendide édifice qui n'a pas moins de 80 mètres en façade.

³⁹ Le vicaire apostolique actuel est Mgr Colombert, évêque de Samosate.



CATHÉDRALE DE SAIGON

(Phototypie PESTEL, Saigon.)

(La Cochinchine et ses Habitants)

La cathédrale



Palais du gouvernement

[209] « C'est un monument digne de la capitale de notre futur empire colonial de l'Extrême-Orient. Il frappe les regards par la pureté et la sobriété de ses lignes, en même temps que par les belles proportions de sa masse architecturale. Il rappelle tout à fait les palais de Florence avec leurs blanches colonnades. Situé au fond d'un magnifique parc dont la sombre verdure fait ressortir la blancheur de sa façade, le palais s'aperçoit de très loin. Les deux pièces les plus remarquables sont le vestibule et la salle des fêtes qui ne sont inférieures, pour la richesse et l'ornementation, à aucune de celles que l'on admire dans nos palais parisiens les plus renommés.

« La salle des fêtes, qui peut contenir jusqu'à huit cents personnes, a un aspect grandiose. Son riche plafond, composé de caissons à moulures dorées, est soutenu par des colonnes du plus beau style ; de chaque côté se trouvent des galeries qui permettent à l'air de circuler partout et, à l'extrémité, on a ménagé une rotonde à balcon qui surplombe le parc. Lorsque la salle est éclairée et ornée, pour un jour de réception ou un grand bal, on ne peut rien voir de plus magnifique et de plus imposant. » (Delteil.)



L'Hôtel des postes et télégraphes

— Le jardin de la ville est situé derrière le palais et avoisine la rue Chasseloup-Laubat. Tout récemment, l'hôtel des postes, qui est à l'angle de la rue Thabert et de la place de la Cathédrale, vient d'être terminé. C'est un des plus beaux monuments de Saigon.

La partie supérieure de la rue Catinat et les parties voisines des rues qu'elle traverse sont le siège de presque tous les services.

Dans la rue Catinat sont : le trésor, l'hôtel du secrétaire général, l'enregistrement, l'hôtel du domaine et du cadastre, la direction de l'intérieur, l'hôtel de ville ⁴⁰. Dans la rue d'Espagne sont les bureaux de la marine et le service des travaux publics. Dans la rue de La-Grandière se trouvent l'hôpital militaire, la direction de l'intérieur (façade), la caserne de gendarmerie, l'hôtel du procureur général, le bureau central de police, le palais du lieutenant-gouverneur, le palais de justice, la prison.

Chaque rue, aujourd'hui, possède plusieurs cafés, de riches magasins européens et chinois.

⁴⁰ L'hôtel Continental, le théâtre, la pharmacie Normale et la pharmacie Française se trouvent également dans la rue Catinat.



Hôpital militaire [futur Hôpital Grall], rue La-Grandière



Palais de justice, rue La-Grandière

[210] L'hôtel de l'Univers, tenu par M. Ollivier, si connu dans tout l'Extrême-Orient, se trouve dans la rue Turc.

La Banque de l'Indo-Chine et celle de Hong-Kong-Shanghai sont sur les quais.

— La population de Saïgon et de sa banlieue, en y comprenant les militaires et les marins, les fonctionnaires et la population indigène peut être évaluée à environ 70.000 âmes.

L'étendue de la ville est considérable : elle couvre 405 hectares 60 ares.

Les indigènes habitent les faubourgs, près du marché. Les Chinois sont dans la partie basse de la ville ; les Indiens affectionnent surtout les abords de la route Haute de Cholon. Les commerçants européens ont leurs magasins sur les quais et dans les rues avoisinantes. Quant aux fonctionnaires, ils habitent généralement sur le plateau qui domine de dix mètres la rivière de Saïgon. En dehors de la ville, les maisons des particuliers n'ont qu'un rez-de-chaussée ; elles sont composées ordinairement d'un corps de logis principal entre cour et jardin et entourées d'une vérandah.

Leur aspect est gracieux et coquet.

Dans le haut de la rue Catinat, on a édifié un magnifique château-d'eau qui alimente toute la ville d'une eau très potable.

Cette eau provient de sources qui filtrent à travers les sables de la plaine des Tombeaux ⁴¹.

L'animation de tout Saïgon est remarquable, surtout celle du Port où viennent mouiller de nombreux bateaux de commerce, paquebots, transports de l'État, bateaux de guerre, etc.

Une quantité de voitures circulent dans les rues, du matin au soir, et donnent encore plus d'animation à la ville.

Il est regrettable d'être obligé de constater que les plus beaux terrains de la ville sont en friche depuis la conquête ; l'autorité militaire, qui en a pris possession, ne veut pas s'en dessaisir, et cette opiniâtreté ne s'explique pas, car ces terrains lui sont absolument inutiles ⁴².

[211] Malheureusement, tout est fort cher à Saïgon et le luxe y règne en maître. Nous empruntons un intéressant passage à *l'Indo-Chine française*, de MM. Bouinais et Paulus, sur la manière dont on vit à Saïgon :

Tous les domestiques sont des hommes. Quelques femmes annamites ou chinoises sont bien, à l'occasion, femmes de chambre ou nourrices, mais elles goûtent peu ces emplois ; aucune n'est cuisinière ou bonne à tout faire.

Votre cuisinier, chinois ou annamite, vous coûte de huit à vingt piastres par mois, soit environ de 40 à 100 francs. Il touche des appointements comme un fonctionnaire et vient chez vous à certaines heures avec la ponctualité d'un bureaucrate. Le soir, il vous demande le marché, de 3 à 5 francs pour deux personnes et s'en va coucher chez lui, à moins que, dans les dépendances de votre maison, vous ne le logiez, ce qui est souvent un inconvénient, car il vous amène des confrères, des femmes, et votre habitation devient bientôt un caravansérail.

Avec l'allocation journalière que vous lui faites, il va de bonne heure au marché et est à ses fourneaux vers huit heures. Quatre plats le matin, quatre le soir, tel est

⁴¹ Ce bassin filtrant n'existe que depuis 1882 ; avant cette époque, les habitants de Saïgon ne buvaient et n'employaient que de l'eau de puits.

⁴² Toutes les réclamations et tous les vœux qui ont été formulés à ce sujet sont restés sans effet ; cette opposition de la part de notre administration est bien regrettable à tous les points de vue.

L'observateur étranger se demande avec raison pourquoi d'aussi jolis espaces sont réservés, et le sentiment d'orgueil national nous défend de le renseigner à ce sujet.

l'ordinaire. Immédiatement après le déjeuner, votre chef part pour ne revenir qu'à l'heure de préparer le dîner. Bien entendu, il ne mange pas des mets qu'il sert : son riz lui suffit. Cela n'empêche pas sa cuisine d'être excellente. Le Chinois — et l'Annamite participe sur ce point de ses aptitudes — est le premier cuisinier et le meilleur droguiste du monde. Sa table est toujours abondante et bien variée. Il a sur le marché ses fournisseurs attitrés et il trouve facilement, sur place, un confrère qui partage avec lui le morceau trop considérable pour votre appétit. Quelquefois, cependant, le menu est maigre. Votre cuisinier a perdu l'argent du marché et vous vivez sur son crédit.

D'autres fois, votre table est plantureuse à vous étonner : il a gagné au *baquouan* (sorte de roulette chinoise) et, en noble cœur, il vous fait profiter de sa chance.

Sur la somme allouée pour votre nourriture, le Chinois ne fournit ni l'épicerie ni le vin, et souvent, vous avez votre boulanger.

Quoiqu'il en soit, vous pouvez toujours inviter un ami et s'il en arrive plusieurs, vous remettez un franc par tête à votre Céleste pour faire face à la situation.

[212] Si, sortant de l'ordinaire journalier, vous recevez, il faut alors largement ouvrir votre bourse. La chair vous coûte peu, mais les vins sont hors de prix et pour traiter six personnes, vous dépensez une centaine de francs. Le gigot figure alors sur votre table, c'est le plat de luxe et il se vend 3 piastres ; le bordeaux ou le bourgogne, 2 ou 3 piastres ; le champagne qu'on boit à tout propos, 2 piastres la bouteille.

Ces jours-là, votre chef se pique d'honneur ; le service est irréprochable. Ses confrères lui donnent un coup de main, tout marche à souhait. Il invente des entremets, aucune peine n'est épargnée.

En dehors du cuisinier, un *saïs* et plusieurs *boys*, dont un qui tire le panka ⁴³, constituent votre domesticité. Le saïs gagne de 60 à 100 francs par mois, sans la nourriture. Comme le cocher anglais, il ne s'occupe que de ses chevaux et de sa voiture. Généralement, les saïs sont des Malais. Leurs attelages sont beaux, leurs livrées soignées, le service bien fait. Les boys ont de 40 à 60 francs de gages, souvent beaucoup moins. Ils font des courses, servent à table, préparent le bain, apprêtent les chambres. Ils sont ce que vous les faites et, quand ils ne sont pas voleurs, ce sont des domestiques excellents, vite au courant de vos habitudes, connaissant vos amis, vos usages et devinant vos désirs.

En somme, la Cochinchine est un des pays où l'on vit le mieux, mais cela coûte fort cher.

À Saïgon, ville de fonctionnaires par excellence, il n'y a pas d'appartements meublés, mais des hôtels garnis pour les célibataires et des maisons vides pour les autres. Aussi, beaucoup de garçons qui auraient, par leur situation, les moyens d'avoir leur chez eux, vivent-ils de la vie d'hôtel, comme le font un grand nombre d'Américains. Cette vie est assez gaie, en somme ; mais au bout d'un temps très court, on est lassé de la multitude de plats qu'on sert pour exciter l'appétit. Bientôt, on se met en popotte, puis on revient à l'hôtel, et ainsi de suite. Le prix de la pension est d'environ 150 à 160 francs par mois.

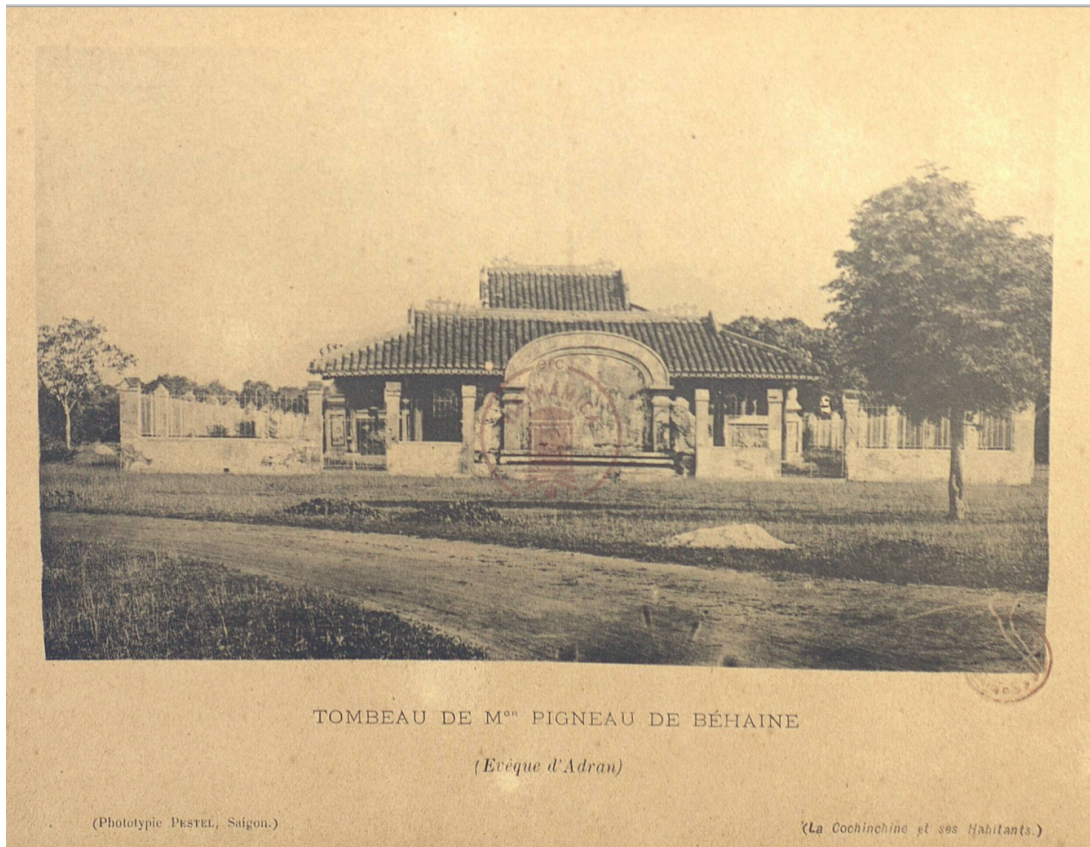
Pour les gens mariés, c'est une autre affaire : il faut s'installer, ce qui n'est pas une petite besogne. Il y a bien des marchands de meubles, des carrossiers, des marchands de porcelaine, etc., mais il y a surtout l'auktion, l'ancan, la salle des ventes, l'hôtel Drouot [213] de Saïgon si vous voulez. Cet utile établissement, situé rue Catinat, est ouvert tous les jours, mais il fonctionne surtout le dimanche où il est, toute la matinée, le rendez-vous de la population européenne.

Ce qu'on trouve là est véritablement extraordinaire : voitures de luxe à côté de guimbardes qui ont dû tomber du ciel en Cochinchine ; chevaux annamites, meubles de toutes provenances : chinois, européens, annamites, neufs, vieux, sordides ou luxueux ; bronzes, porcelaines, bibliothèques complètes ou bouquins à mettre au pilon ; ustensiles variés, armes de chasse, de tir, paravents chinois, comptoirs de café, etc. »

⁴³ Ancêtre du ventilateur (ndlr).

— Il existe, dans les environs de Saïgon, de charmantes promenades très fréquentées le soir, après le coucher du soleil : c'est la promenade du tour d'inspection, du Goviap, de Cholon.

Le tour d'inspection, qui est la promenade la plus agréable, fait le tour de la ville en passant par Binh-hoà ou Gia-dinh. La route est large et bien entretenue.



Tombeau de Mgr Pigneau de Béhaine
(évêque d'Adran)

Un peu plus loin se trouve le tombeau de l'évêque d'Adran, M. Pigneau de Behaine, mort en 1779 ⁴⁴. Le roi Gia-Long fit à l'évêque d'Adran des funérailles magnifiques.

« Aussitôt après la mort du prélat, écrit le Père Louvet, on alla prévenir le roi qui envoya sur-le-champ un magnifique cercueil et des étoffes de soie, pour envelopper le corps. Le 10 octobre, après un premier service funèbre, on le transporta sur un des vaisseaux du roi, pour le ramener au Đông-naï, où devait se faire la cérémonie des funérailles.

« Le 16 octobre, on était arrivé à Saïgon ; le soir, on descendit le cercueil à terre, qui fut porté avec beaucoup d'apparat, à la lueur des flambeaux, à la maison épiscopale, située alors dans la paroisse de Thi-nghé, auprès du pont de l'Avalanche, non loin de l'endroit où est maintenant la poudrière. Pendant deux mois entiers, le cercueil demeura exposé au milieu de la grande salle de réception et, des points les plus éloignés de la mission, les fidèles accoururent en foule pour rendre les derniers devoirs à leur premier pasteur. Le matin, on célébrait solennellement la messe, devant le corps,

⁴⁴ Ce prélat était âgé de 57 ans et 10 mois, et gouvernait la mission, en qualité de vicaire apostolique, depuis 29 ans.

après quoi, on prononçait une courte oraison [214] funèbre. Le soir, on se rendait à l'église de Thi-nghé située tout près de là, pour chanter l'office des morts, puis on revenait, en procession, faire l'absoute sur le cercueil.

« Le prince Canh, qui avait suivi le corps de son précepteur, avait fait élever, devant la maison épiscopale, une grande paillote où il recevait chaque jour, à sa table, les nombreux mandarins, païens ou chrétiens, qui vinrent de tout le royaume rendre à l'illustre défunt les honneurs funèbres. Les officiers français qu'il avait appelés en Cochinchine se firent aussi un devoir de s'y rendre en habit de cérémonie.

« Le 16 décembre, le roi étant venu de Qui-nhon, voulut présider lui-même à la cérémonie des obsèques. Voici la description que nous donnent les *Lettres édifiantes* de ces funérailles vraiment royales, les plus belles probablement qu'on ait jamais vues en Cochinchine.

« La religion et le trône se sont réunis pour rendre à Monseigneur d'Adran tous les honneurs dus au rang qu'il tenait dans l'Église et dans le royaume. Le roi avait chargé le prince, son fils, de diriger le convoi. On se mit en marche, vers les deux heures après minuit. Le cercueil, enveloppé d'un damas superbe et enchâssé dans un cadre à deux degrés, avec chacun vingt-cinq cierges allumés, était placé sur un beau brancard d'environ vingt pieds de long porté par quatre-vingts hommes choisis. Un baldaquin brodé en or couvrait le tout. Une grande croix formée avec des fanoux artistement disposés, était à la tête du convoi ; elle était suivie de six niches bien sculptées, posées sur des tables et portées chacune par quatre hommes. Dans la première, étaient quatre caractères d'or qui signifient : « Au souverain seigneur du ciel. » La seconde renfermait l'image de Saint-Paul ; la troisième, celle de Saint-Pierre ; la quatrième, celle de l'ange gardien ; la cinquième, celle de la Sainte-Vierge. Ensuite, venait un étendard de damas d'environ quinze pieds de long où étaient brodés en caractères d'or les titres qu'avait donnés à Mgr d'Adran le roi de France et celui de Cochinchine, avec ceux qui lui appartenaient en qualité d'évêque. La crosse et la mitre étaient dans la sixième niche ; on la portait aussi sur un brancard, immédiatement devant le cercueil. Une nombreuse jeunesse chrétienne, avec les catéchistes les plus respectables de chaque église, accompagnait les brancards et les niches.

[215] Toute la garde du roi, composée de plus de douze mille hommes, sans compter celle du prince son fils, était sous les armes et rangée sur deux lignes, les canons de campagne à la tête. Cent vingt éléphants armés en guerre avec leur escorte et leurs cornettes, marchaient des deux côtés. Tambours, trompettes, musique militaire cochinchinoise et cambodgienne, rien n'y manquait. Plus de deux cents fanoux de différentes formes, outre un nombre prodigieux de flambeaux et de cierges, éclairaient cette marche lugubre. Au moins quarante mille hommes, tant chrétiens que païens, suivaient le convoi. Le roi s'y trouvait avec tous les mandarins des différents corps et, chose étrange, sa mère même, sa sœur, la reine, ses enfants, toutes les dames de la cour crurent que pour un homme si au-dessus du commun, il fallait passer par dessus toutes les lois communes ; elles y vinrent toutes et allèrent jusqu'au tombeau. »

« Le prélat ayant choisi pour sa sépulture un jardin de plaisance qu'il possédait à environ 5 kilomètres de Saïgon. C'est là que fut conduit le cercueil et, quand on y fut arrivé, le roi fit écarter la foule pour permettre à M. Liot, qui présidait aux obsèques, d'accomplir les cérémonies de la liturgie catholique. Comme les chrétiens se précipitaient en larmes pour saluer une dernière fois leur bien-aimé père, les mandarins voulaient les écarter : « Laissez-les approcher, dit le roi ; c'était leur père, il est bien naturel qu'ils le pleurent. »

« Quand les cérémonies de la sépulture catholique furent accomplies, le roi, s'avançant d'un air grave et la tristesse au front, prononça cet éloge funèbre qu'il avait, dit-on, composé lui-même :

« Je possédais un sage, l'intime confident de tous mes secrets qui, malgré la distance de mille et mille lieues, était venu dans mes États et ne me quitta jamais, lors même que la fortune me tournait le dos. Pourquoi faut-il, aujourd'hui qu'elle a repassé sous mes drapeaux, au moment où nous sommes le plus unis, une mort prématurée vienne nous séparer tout à coup ? Je parle de Pierre Pigneau, décoré de la dignité épiscopale et du glorieux titre de plénipotentiaire du roi de France. Ayant toujours présent à l'esprit le souvenir de ses anciennes vertus, je veux lui en donner un nouveau témoignage. Je le dois à ses rares mérites. Si, en Europe, il passait pour un homme au-dessus du commun, ici on [216] le regardait comme le plus illustre étranger qui ait paru à la cour de Cochinchine.

« Dès ma plus tendre jeunesse, j'eus le bonheur de rencontrer ce précieux ami dont le caractère cadrait si bien avec le mien. Quand je fis les premières démarches pour monter sur le trône de mes ancêtres, je l'avais à mes côtés. C'était pour moi un riche trésor où je pouvais puiser tous les conseils dont j'avais besoin pour me diriger. Mais, tout à coup, mille malheurs vinrent fondre sur le royaume et mes pieds devinrent aussi chancelants que ceux de Thiên-Khang de la dynastie de Ha. Alors, il nous fallut prendre un parti qui nous sépara comme le ciel et la terre. Je lui remis entre les mains le prince héritier et, véritablement, il était digne qu'on lui confia un si cher dépôt, pour aller intercéder en ma faveur le grand monarque qui régnait dans sa patrie. Il réussit à m'obtenir des secours ; ils étaient déjà rendus à moitié chemin, lorsque ses projets trouvèrent des obstacles et n'allèrent pas au gré de ses désirs. Mais, à l'exemple d'un ancien, regardant mes ennemis comme les siens, il vint, par attachement pour ma personne, se réunir à moi, pour chercher l'occasion et les moyens de les combattre. L'année que je rentrai dans mes anciens États, j'attendais avec impatience quelque heureux bruit qui m'annonça aussi son retour. L'année suivante, il arriva au temps qu'il avait promis. À la manière insinuante et pleine de douceur avec laquelle il formait le prince, mon fils, qu'il avait ramené, on voyait qu'il avait un talent unique pour élever la jeunesse. Mon estime et mon affection pour lui croissaient de jour en jour. Dans les temps de détresse, il nous fournissait des moyens que lui seul pouvait trouver. La sagesse de ses conseils et la vertu qui brillait jusque dans l'enjouement de sa conversation, nous rapprochaient de plus en plus. Nous étions si amis et si familiers ensemble que, lorsque mes affaires m'appelaient hors de mon palais, nos chevaux marchaient de front. Nous n'avons eu jamais qu'un même cœur.

Depuis le jour que, par le plus heureux des hasards, nous nous sommes rencontrés, rien n'a pu refroidir notre amitié, ni nous causer un instant de déplaisir. Je comptais que cette santé florissante me ferait goûter encore longtemps les doux fruits d'une si étroite union ; mais voilà que la terre vient de couvrir ce bel arbre.

Que j'en ai de regrets ! Pour manifester à tout le monde les grands [217] mérites de cet illustre étranger, et répandre au dehors la bonne odeur de ses vertus qu'il cacha toujours, je lui donne ce brevet d'instituteur du prince héritier, avec la première dignité après la royauté et le surnom d'Accompli. Hélas ! quand le corps est tombé et que l'âme s'envole au ciel, qui pourrait la retenir ? Je finis ce petit éloge, mais les regrets de la cour ne finiront jamais. O ! belle âme du maître, recevez cette faveur ! »

« Le roi prononça cet éloge funèbre d'un ton accentué, bien que de temps en temps les larmes fissent un peu trembler sa voix.

Après cela, le clergé et les chrétiens se retirèrent et le roi, demeuré seul avec les mandarins païens, offrit les sacrifices qu'on a coutume de faire aux mânes des défunts. Dans les usages du pays, le prince ne pouvait, sans se déshonorer aux yeux de son peuple, manquer à cette cérémonie, à moins de se déclarer chrétien, ce qu'il était bien éloigné de faire ; mais il fut le premier à plaisanter ensuite de cette ridicule corvée qui lui était imposée par les rites. Quelques jours après, s'entretenant avec les mandarins, il leur disait : « Là-haut, le maître devait bien rire de nos sacrifices et de nos mets. »

« Le roi fit élever un riche mausolée pour recouvrir les restes de son bienfaiteur. Ce tombeau, qui est beaux de tout l'Annam, fut entouré d'un mur en briques et une garde de cinquante hommes y fut placée à perpétuité.

« Le tombeau de l'évêque d'Adran a traversé les persécutions, protégé par le souvenir du grand évêque et cette religion de la mort, qui est une des vertus du peuple annamite. Depuis l'occupation, la France a voulu que la tombe du plus illustre et du plus dévoué de ses enfants fut élevée à la dignité de monument national.

C'est auprès de ces restes précieux que reposent désormais, attendant l'éternelle résurrection, les missionnaires français qui meurent à Saïgon, après avoir usé leur vie à ce qui fut la double œuvre de Mgr Pigneau de Béhaine : le développement du christianisme et la grandeur de la France, deux choses qui seront toujours indissolublement unies ici. »

— La route de Goviap [Govap] est bien moins fréquentée que celle du tour d'inspection ; sous peu, l'installation d'une ligne de tramways à vapeur va lui donner une animation qu'elle n'avait jamais eue.

La route de Cholon longe l'arroyo Chinois et traverse de nom- [218] breux villages annamites. C'est sur cette route que se trouve l'hôpital indigène de Choquan, à 4 kilomètres de Saïgon.

Des tramways à vapeur partant, les uns du marché, les autres de la place Rigault-de-Genouilly, à Saïgon, permettent aux personnes qui n'ont pas de voiture de se rendre rapidement à Cholon, ville chinoise la plus commerçante de toute la Cochinchine.

— Certes, le moment est passé où nous pouvions dire que les deux terribles mots « tigres et serpents » constituaient l'enseigne de ce marais aux senteurs fauves qu'on appelait l'Annam.

Dans ces grandes plaines inondées, sous ces forêts vierges dont les troncs d'arbres plongent dans la vase, bondissent encore, il est vrai, le tigre royal, le tigre des marais, ou s'étirent le long des lianes le cobra capel, le bothrops et toutes les variétés du genre ; mais que de changements en dehors de ces rares repaires effrayants ! Partout la civilisation a fait son œuvre et ses faveurs ne sont plus à analyser. Routes immenses, ponts superbes enjambant avec désinvolture des fleuves de 350 mètres de largeur et plus, comme le Grand-Vaïco, à Benluc, où les piles métalliques reposent actuellement dans une couche de vase de plus de 22 mètres d'épaisseur et dans une matière consistante qui fixe pour longtemps encore la solidité de cette œuvre colossale due au génie et à la hardiesse de la maison Eiffel.



Montage et mise en place d'une travée de 40 mètres de portée par voie de flottage
 (Rach-doi, 1893)

Un chemin de fer de 71 kilomètres reliant Saïgon à Mytho, d'autres voies ferrées de plus faible importance, des vapeurs qui sillonnent toute la colonie ; bref, un tout matériel énorme d'où se dégage une harmonie parfaite dans l'action et du plus heureux résultat.

Voici l'ensemble. Mais la vue s'émerveille au fur et à mesure qu'elle pénètre vers le centre de cet ouvrage de colonisation et l'on reste stupéfait quand on en étudie les détails.

Les caractères les plus différents peuvent s'accommoder de la vie de Cochinchine.

Ici, en pleine forêt, le Nemrod n'a que l'embarras du choix. Si ce bon diable se fait ermite, il n'a point besoin de se transporter en d'autres lieux ; qu'il place ses armes au râtelier et qu'il se livre à toutes ses méditations à l'ombre des banians aux belles racines adventives à l'aide desquelles il peut même se tresser un hamac.

[219] Là, en plaine, l'agriculteur ou l'amateur d'horizons ouverts peut y trouver son chemin de Damas. Enfin, le raffiné, le gourmand, le mondain peuvent se donner rendez-vous dans la capitale, Saïgon. Ici, le luxe et la dépense, les cafés joyeux où la mélancolie perd ses droits, les soirées artistiques ou littéraires, la danse agréable sous ses formes les plus séductrices et sous la tutelle sévère du buste de Marianne, quand elle a lieu à la municipalité ou au palais du Gouvernement. Un petit « Casino », moins

ses excès, hâtons-nous de le dire, quand l'affiche annonce, quatre fois par an, le bal paré et masqué du théâtre ou de la [Société Philharmonique](#) ⁴⁵.

Le dimanche, le rendez-vous est au jardin de la ville où joue la musique de l'infanterie de marine ; les voitures font le tour du rond-point. La fanfare se tient, le mardi, au boulevard Charner.

Saïgon possède également un vaste champ de courses où se rend, avec entrain, deux fois par mois pendant la saison sèche, presque toute la population européenne ; des tribunes y sont installées de la façon la plus coquette et permettent aux assistants de suivre des yeux, sur une piste de 2 ou 3 kilomètres, les nombreuses courses de chevaux et de bœufs. On fait quelquefois des paris assez considérables sur ces merveilleux petits chevaux annamites pleins de vigueur et de feu : c' est un vrai Longchamp !

Enfin, un programme de douceurs infinies que chaque Cochinchinois digne de ce nom respecte de son mieux et qui consiste à savourer toutes les friandises qui s'offrent à lui dans ce beau pays du soleil.

Si nous étions autorisé à exprimer notre goût dans cet ouvrage, nous pencherions immédiatement vers la musique dont on constelle nos âmes pendant une belle saison de six mois et nous présenterions aux personnes de France qui peuvent croire encore aujourd'hui que Saïgon est une affreuse nécropole, un contingent très respectable de bons musiciens et une troupe d'artistes et d'acteurs dont quelques sujets pourraient, non sans avantage, satisfaire les exigences d'une première parisienne de grand théâtre. Le [220] *Trouvère*, *Lucie*, *Faust*, *Manon* se donnent couramment et nous jouissons d'un répertoire aussi riche que bien interprété.

Cet aperçu, quoique très incomplet, s'enrichit encore d'une dernière considération : les paquebots sont nombreux ; de huit jours en huit jours, la France nous adresse ses nouvelles et le télégraphe couronne cette dernière liste d'avantages en nous donnant journellement les événements politiques ou autres les plus importants.

Ce serait là, peut-être, un tableau suffisant à faire proclamer la Cochinchine un pays charmant, mais notre tâche est plus difficile et nous devons recourir à des arguments plus sérieux pour atteindre le but que nous nous sommes proposé.

Nous allons donc quitter Saïgon pour pénétrer dans l'intérieur de la colonie et parcourir les provinces de l'Ouest.

⁴⁵ Malheureusement, cette société est loin de posséder les solides éléments qu'elle avait au début.

Cela remonte, il est vrai, à 1879, mais à cette époque, il n'était point rare d'entendre quelques chanteurs appartenant à la Société interpréter tel ou tel morceau d'opéra avec accompagnement d'un orchestre composé de 50 à 60 musiciens civils, dont une dizaine de violonistes.

[221]
DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Provinces de l'Ouest



Inspection de Mỳ-tho

Pour se rendre de Saïgon dans les diverses provinces de l'Ouest de la Cochinchine, on passe généralement par Mỳ-tho, ville qui, par son importance et sa situation géographique, mérite une description particulière que nous compléterons plus tard.

De Saïgon, on peut aller à Mỳ-tho par trois voies différentes : le *chemin de fer*, les *grands fleuves* et les *arroyos*.

1° *Chemin de fer*. — La ligne de chemin de fer Saïgon–Mỳ-tho, qui a 72 kilomètres, date de 1883.

Le trajet s'effectue en 3 heures. Les centres principaux qu'elle fait communiquer sont : *Cholon*, *Ben-luc* et *Tàn-an*.

C'est sur cette ligne que se trouvent les deux plus grands ponts en fer de Cochinchine, celui de Ben-luc et celui de Tàn-an.

Le pont du Ben-luc est élevé de 8 à 9 mètres au-dessus du niveau des hautes eaux. Il a une longueur totale de 550 mètres et se compose de sept grandes travées de 60 mètres d'ouverture ; les travées adjacentes rejoignant les rives ont seulement 21 mètres 60 centimètres.

Le pont de Tàn-an, d'une longueur totale de 113 mètres, est formé d'une grande travée de 80 mètres et de travées de 21 m. 60 ;

2° Les *grands fleuves*. — C'est la ligne que suivent les gros bateaux des Messageries fluviales pour se rendre dans l'Ouest : *Battambang, Nam-Vian et Attalo*.

Ces bateaux, affectés au service des dépêches, descendent la rivière de Saïgon et rejoignent, du côté de la mer, l'embouchure de l'une des branches du Méy-Kong, le Cua-tiêu.

Le trajet se fait ordinairement en douze heures.

Sur tout le parcours, la végétation est luxuriante. On aperçoit sur les deux rives des fleuves des rizières bien entretenues et de nombreux villages annamites.

De plus petits bateaux, appartenant à la même Compagnie, font également le service des dépêches en passant par Mỳ-tho.

[222] Leur itinéraire est le suivant : rivière de Saïgon, le Cua-soirap, Grand-Vaïco, Rạch-giá, canal de Cho-gao, rạch Tàn-vam et Sông-Mytho. Ces vapeurs sont : le *Mouhot*, le *Phuoc-Kien*, le *Cantonnais* et le *Francis-Garnier* ⁴⁶ ;

3° *Arroyos*. — Si les deux premières voies que nous venons d'indiquer pour se rendre de Saïgon à Mỳ-tho offrent de grands avantages, la troisième, celle des arroyos, ne laisse pas d'avoir de nombreux attraits pour le voyageur qui désire connaître les environs de Saïgon sur un long parcours. C'est la voie que suivent presque toujours les chaloupes à vapeur, les jonques chinoises, les sampans. Elle comprend : l'arroyo Chinois, le rạch gòng, Ruộc-Ngựa, le rạch Cật, le rạch Càn Giuộc, le rạch Càu-van (phare de Long-diên), le Grand Vaïco (village de Song-trà), le rạch-là (canal Duperré ou de Chọgạo), le rạch Tàn-vàm, le rạch Ka-hon et le song Mytho.

Les principaux centres qui se trouvent sur ce parcours sont :

Cao-lành, Chợ-cò, Chợ-quán, Chợ lộn, Bình-thái, Bình-tiên, Long-ong, Ruộc-ngựa, Cật, Càn-giuc, Càn-vàm, Long diên, Vinh-lợi, Chợ-gạo.

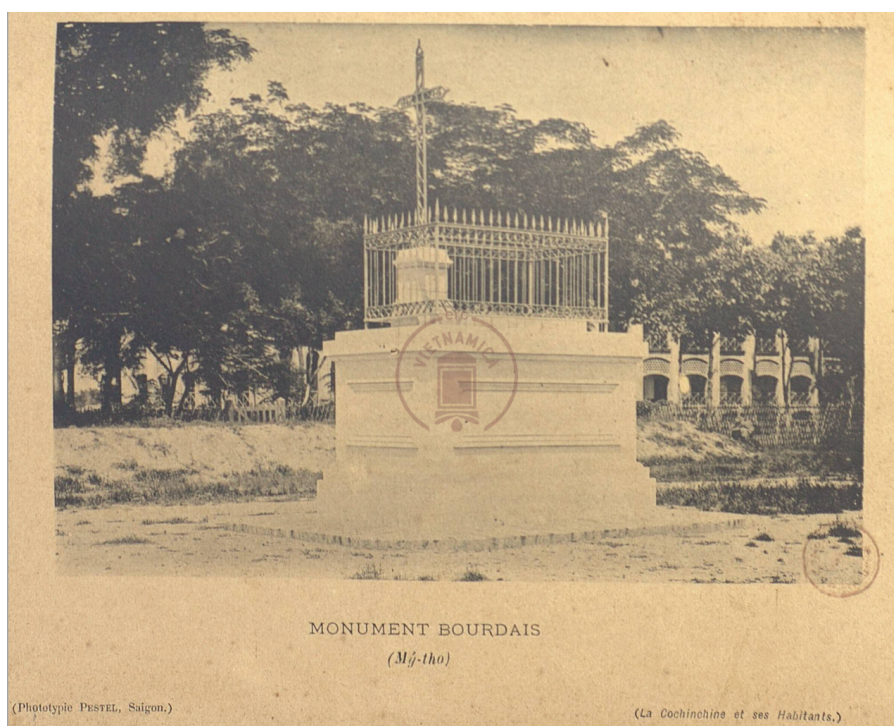
L'arroyo Chinois fut canalisé en 1820. C'est une grande artère qui relie Cholon à la rivière de Saïgon et de la plus grande importance au point de vue commercial ; elle a des ramifications dans tout le pays.

« Une quatrième voie qui est assez suivie est celle de Tàn-an et de l'arroyo de la Poste (rạch-Vung-ngư) canalisé en 1755 et en 1829.

⁴⁶ Ces quatre derniers bateaux font escale à Mỳ-tho, Vinh-long, Sadec, Long-xuyên, Cantho, Sòc-trăng.

Les trois premiers : Battambang, Nam-Vian et Attalo, tout en faisant escale à Mỳtho, Vinhlong, Sadec, vont jusqu'au Cambodge.

Des chaloupes annexes des Messageries fluviales font le service entre Mytho, Bentré, et Travin, Long-xuyên et Rachgia, Chaudoc et Hatien, Sòc-trăng et Bacieu.



Le monument Bourdais

C'est tout près de cet arroyo et un peu avant d'arriver à Mỹ-tho que fut tué d'un boulet annamite le commandant Bourdais, capitaine de frégate. Son corps est enterré dans la cour d'honneur de l'ancienne citadelle de Mỹ-tho, aujourd'hui boulevard Desvaux, qui sépare la caserne de l'hôpital militaire.

Autrefois, l'arroyo de la poste était la route commerciale la plus [223] suivie par les jonques et les sampans ; son importance a été diminuée par le creusement du canal de Chợ-gạo ⁴⁷, inauguré en 1877.

Pendant de longues années, le canal de Chợ-gạo a été le témoin de nombreux échouages dus à son peu de profondeur à marée basse et à un dos d'âne. De nouveaux travaux de dragage ont été entrepris pour parer à ces inconvénients et, depuis 1892, la traversée se fait plus librement.

En chaloupe, il faut dix heures environ pour se rendre de Saïgon à Mỹ-tho par la dernière voie que nous venons d'indiquer.

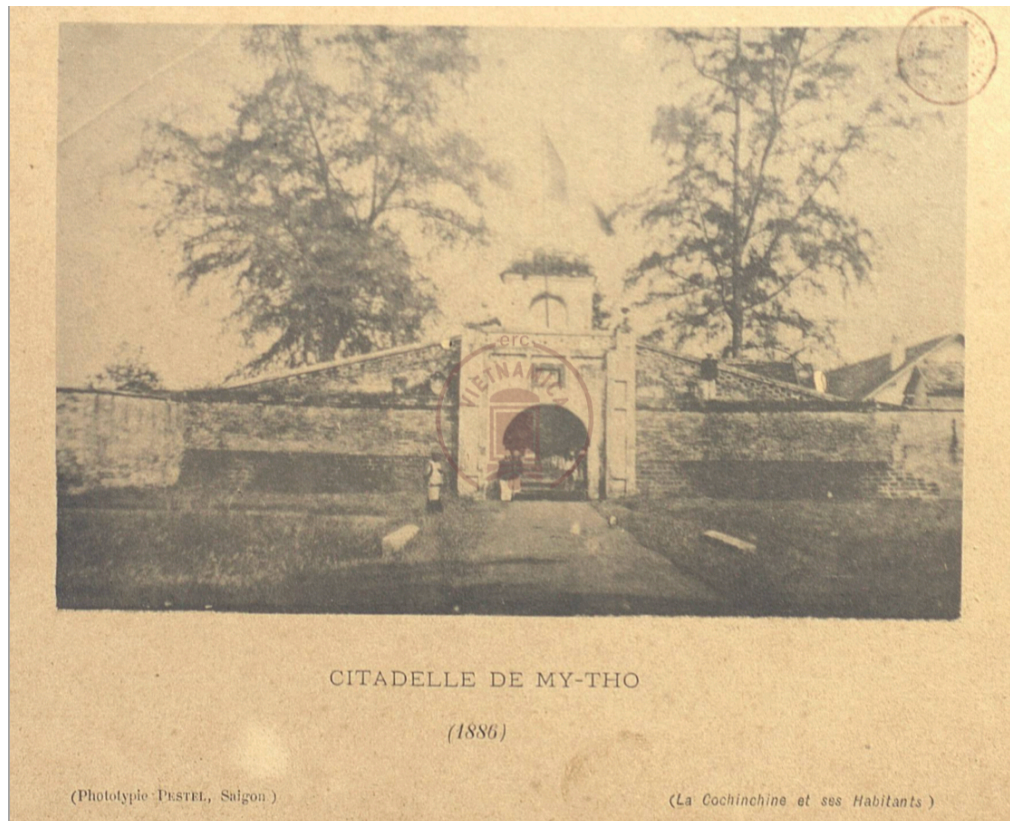
Mỹ-tho. — Ancienne capitale de la province annamite de Dinh-thuong, Mỹ-tho est formé de la réunion des villages de Dieu-ho et de Bình-tao ; c'est le point intermédiaire entre les basses provinces annamites, le haut Cambodge et nos possessions.

À 23 milles de la mer et 50 milles de Saïgon, la ville de Mỹ-tho, située sur la rive gauche du bras septentrional du Cambodge, au point où débouche l'arroyo de la poste, est, après Saïgon, un des centres les plus importants de notre colonie. On y compte 20.000 habitants environ.

⁴⁷ Ce canal fut creusé en deux mois par 10.000 Annamites qui fournirent 676.000 journées de travail et enlevèrent 900.000 mètres cubes de terre. Sa longueur est d'environ 10 kilomètres.

À l'entrée du canal, à l'angle du rạch Ka-hon et du village de Hoa-thạnh, se trouve un bureau télégraphique.

Autrefois, sous le règne de Minh-Mạng, le chef-lieu était au vieux Mỹ-tho où se trouvait l'ancienne citadelle qui fut reconstruite plus tard au nouveau Mỹ-tho, après le creusement des canaux de la Poste, de Thàn-trong et de Bà-bèo.



Citadelle de Mỹ-tho (1886)

Les portes de cette citadelle étaient en bois ; le beau-père du roi Tự-đức, nommé Nguyễn-dinh-Tàn, tuấn-phu de la province de Định-trương, les remplaça par des portes en briques et en pierre de Biên-hòa. Il avait fait placer sur les quatre portes de la citadelle quatre pierres de granit sur lesquelles étaient gravés les caractères : Đông-môn (porte Est), Tây-môn (porte Ouest), Nam-môn (porte Sud) et Bắc-môn (porte Nord). La citadelle fut détruite en 1888 et les remparts ont été remplacés par des grilles en fer.

[224] La prise de Mỹ-tho remonte à 1862. Les mandarins annamites, dit M. P. Vial (*Les premières années de la Cochinchine*), revenant peu à peu de la stupeur que leur avait causée la défaite de Khi-hòa, s'organisèrent à Biên-hòa et à Mỹ-tho. Par des incursions incessantes dans les fleuves et dans les canaux qui traversent le pays en tous sens, ils nous montrèrent que les rivières larges et paisibles de la Cochinchine ne peuvent être considérées comme des lignes de défense bien efficaces contre des gens qui passent la moitié de leur vie sur des bateaux. Leurs agressions nous obligèrent à sortir des premières limites que nous avions adoptées et à reculer nos frontières.

Des pirates, expédiés de Mỹ-tho et de Biên-hòa, passaient la nuit entre nos stationnaires et se faufilaient dans des pirogues invisibles, à l'abri des broussailles qui bordent les cours d'eau. Ils apparaissaient brusquement et on trouva de nombreuses troupes, tantôt sur un point tantôt sur un autre, pillant et brûlant les villages paisibles ; ils disparaissaient ensuite après avoir porté la désolation parmi les habitants placés sous notre protection.

La guerre défensive était impuissante contre cette tactique à laquelle nos ennemis avaient recours pour nous troubler dans la paisible possession de la colonie.

Une expédition fut dirigée contre Mỳ-tho par terre et, par eau, le long du canal de la poste. Cette place fut abandonnée et tomba entre nos mains le 12 avril, au moment où une division de canonnières, sous les ordres de l'amiral Page, apparaissait dans le grand fleuve, à l'ouest de la citadelle, après avoir forcé la passe du Cù-a-tiêu.

Jamais expédition de Cochinchine ne fut plus pénible et ne coûta plus de monde. Les premières pluies venaient de commencer et, sous des orages terribles, comme on n'en voit que dans les régions tropicales, nos soldats et nos marins cheminèrent laborieusement à travers les vases et les rivières détrempées qui bordent les deux rives du canal.

Ils rencontrèrent, sur leur chemin, de nombreuses batteries, des barrages et des obstacles de toute nature accumulés par l'ennemi. Ce fut un combat continu, le jour et la nuit, contre les hommes et contre les choses d'une contrée inconnue et mystérieuse ; un grand nombre de ceux qui y prirent part succombèrent [225] à l'excès de leurs fatigues ou aux atteintes du choléra asiatique.

Plus tard, quand on connut mieux le climat, la nature du terrain et les ennemis auxquels on avait à faire, les expéditions furent moins meurtrières. — À la guerre comme ailleurs, les enseignements de la science sont insuffisants tant qu'ils ne sont pas complétés par les leçons de l'expérience.

Au moment où nous venions d'obtenir ce brillant résultat, arrivèrent à Saïgon des envoyés officiels du roi du Cambodge. Ils étaient venus par terre en passant par Tay-ninh, Trambang et Tòng-Kéou. Ils apportaient des présents et des lettres pour l'amiral.

Les Français furent frappés de la différence qui existe entre les Cambodgiens et les Annamites. Le chef de la mission était un grand vieillard à cheveux gris coupés ras, assez richement vêtu d'une veste et d'un langouti de soie brochée d'or. Douze gardes tenaient devant lui de grands sabres nus à poignée d'argent, pendant qu'on le portait sur un riche palanquin. Sa suite se composait de cent personnes. Ce mandarin fut reçu cordialement par l'amiral Charner; c'était une alliance et un appui pour l'avenir qui venaient s'offrir à nous.

L'occupation de Mỳ-tho amena celle des pays situés entre cette ville, le Mékong et le Soirap.

Mỳ-tho a complètement changé d'aspect depuis la conquête : d'un vaste marais, on en a fait une ville charmante. On y voit des routes bien tracées, des boulevards très larges, un marché bien approvisionné ; le commerce y est très actif et très développé. Il y a un bureau télégraphique, une perception. C'est la résidence d'un administrateur des affaires indigènes. Mỳ-tho possède deux compagnies de tirailleurs, un hôpital militaire ⁴⁸, un collège, un entrepôt d'opium, un tribunal de première instance, plusieurs distilleries d'alcool de riz, une église, une Sainte-Enfance, un hôpital indigène, un grand hôtel tenu par M^{lle} Félicité Viel. C'est, de plus, la tête de ligne du chemin de fer.

Mỳ-tho est un poste militaire de premier ordre.

[226] « Le pays est composé, en majeure partie, de rizières immenses dont les eaux sont jaunâtres et boueuses.

« Ces eaux, étant en contact pendant un temps plus ou moins long avec les détritux des végétaux, contiennent forcément une telle quantité de matières organiques qu'elles doivent être, de prime abord, écartées de la consommation.

⁴⁸ Le service médical est assuré par 1 médecin de 1^{re} classe et 1 médecin de 2^e classe. Le service intérieur comprend 1 sœur supérieure, 2 sœurs ordinaires, 1 infirmier-major, 2 infirmiers ordinaires de 1^{re} classe, 1 infirmier ordinaire de 2^e classe et des agents divers.

La création de l'hôpital de Mytho date de 1879. Sa superficie est de 150 mètres carrés. L'hôpital contient 59 lits.

« Les puits que l'on peut y creuser donnent des eaux qui ne diffèrent point de celles du fleuve qui sont jaunâtres, boueuses comme celle des rizières. L'alunage réussit, en partie, à les débarrasser des principes nuisibles qu'elles renferment.

« L'eau de pluie serait la seule qui pourrait servir aux usages économiques si les citernes qui sont à Mỳ-tho étaient dans un meilleur état. »

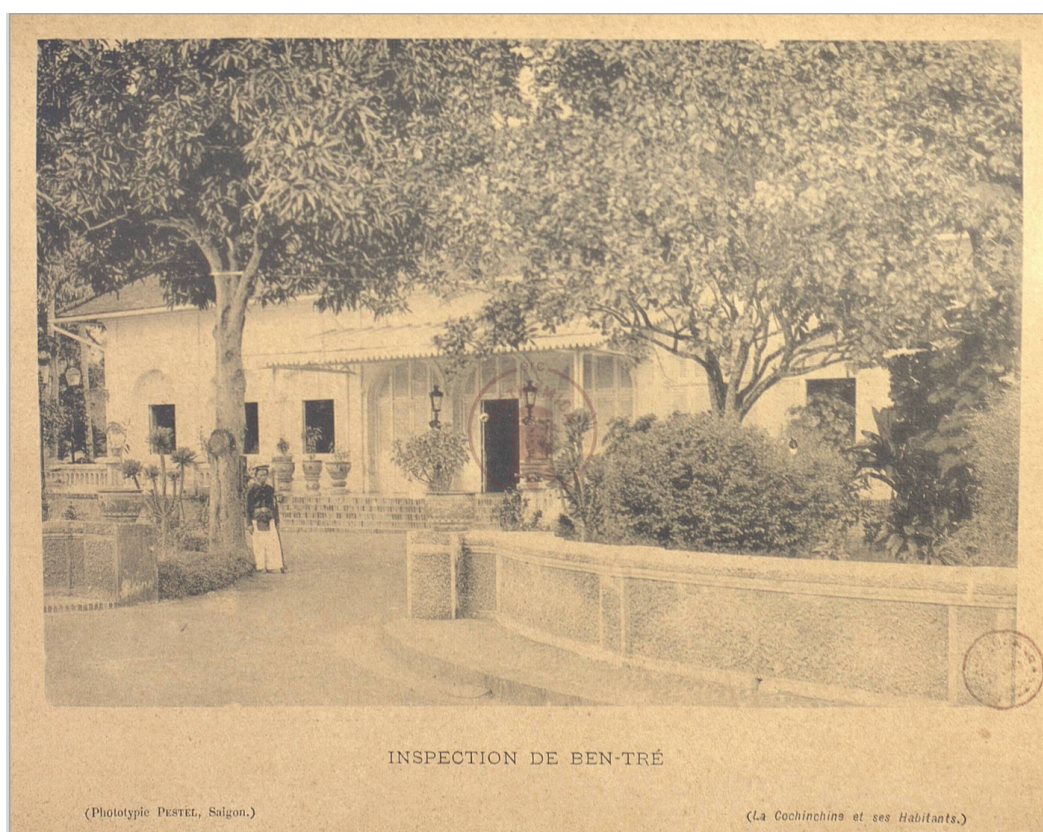
Aussi la population européenne de Mỳ-tho fait-elle venir, en grande partie, l'eau de Saïgon, soit par le chemin de fer, dans des touques, des tonneaux ou tous autres récipients plus ou moins appropriés, soit par les bateaux des Messageries fluviales ou dans des sampans-citernes.

Autrefois, Mỳ-tho était une station peu favorable au point de vue hygiénique ; aussi les affections endémiques, fièvres paludéennes, dysenteries, choléra y sévissaient avec assez de rigueur. Depuis quelques années et grâce aux nombreux travaux d'assainissement entrepris par MM. les administrateurs qui ont eu à diriger l'arrondissement, la ville de Mỳ-tho a beaucoup gagné sous le rapport de la salubrité. Les améliorations opérées par MM. Nicolai et Sandret ne s'arrêteront pas là, espérons-le ; les successeurs de ces deux hauts fonctionnaires sauront, nous en sommes persuadé, terminer cette œuvre d'assainissement si bien commencée.

— Sous peu, le vieux Mỳ-tho sera réuni à la rive droite de l'arroyo de la Poste par un pont en fer de 70 mètres de longueur, à travées mobiles, de façon à laisser, à toutes marées, le passage libre à la batellerie.

CHAPITRE II

ARRONDISSEMENT DE BÈN-TRE



Inspection de Bèn-Tre

[227-231] Arrondissement de Bèn-tre. — Limites. — Étendue. — Formation géologique. — Cours d'eau. — Îles. — Routes. — Divisions administratives.

[232] La population de l'arrondissement de Bèn-tre est de 162.834 habitants se répartissant ainsi :

Européens	32
Annamites	101.384
Indiens	6
Chinois	1.412
Total	162.834

On retrouve encore dans quelques villages des traces de l'ancienne occupation cambodgienne, mais actuellement, aucun Cambodgien n'habite l'arrondissement.

Au point de vue commercial, Bèn-tre exporte cinq denrées principales : riz, coprah, soie, arec et bétel.

Riz. — Les riz de Bèn-tre sont assez estimés, on les expédie à Cho-lon et de là à Hong-Kong, à Singapore et aux Indes néerlandaises.

Coprah. — L'importation du pétrole a gravement compromis la fabrication de l'huile de coco. Il n'existe plus, à Bèn-tre, que trois petites fabriques. Les indigènes font sécher la noix de coco et la vendent ainsi aux Chinois qui l'exportent à Hainan.

Soie. — La soie se fabrique surtout à Ba-tri et un peu à Mo-cay. La soie tissée par les indigènes ne s'exporte pas ; les Annamites l'utilisent pour leurs usages personnels. Les Chinois achètent une certaine quantité de soie grège et de bourre de soie.

Arec. — Les noix d'arec s'exportent sous deux formes différentes. La noix extraite de la coque, coupée en deux et séchée au soleil (cau khô) se vend dans les arrondissements de Gocông, de Saïgon, de Biên-hòa ; la noix séchée entière (cau-tám-vung) se vend à Chaudoc et au Cambodge.

Bétel. — Le bétel grillé s'exporte à Trà-vinh et à Sòc-trăng. Les Chinois l'expédient également au Cambodge.

La faune de Bèn-tre est assez pauvre ; on trouve cependant, dans quelques parties de l'arrondissement, des sangliers, des cerfs (con-nai et con-hư).

Les ophidiens abondent et l'on rencontre assez souvent d'énormes caïmans. Ces sauriens se tiennent principalement sur les rives du Cồ-chiên, depuis Chợ-thom jusqu'à la mer et dans le rạch Cái-càm.

[233] L'arrondissement de Bèn-tre, comme le reste de la Basse-Cochinchine, est un ancien pays cambodgien que les Annamites de la Haute-Cochinchine ont envahi et occupé après en avoir chassé pacifiquement les premiers habitants ; c'est, du reste, ce qui se passe encore de nos jours dans l'Est de la colonie, chez les Moïs.

L'arrondissement de Bèn-tre possède la dépouille de quelques mandarins fort connus : Trán-công-Loại, Đòc-bộ-Báu, Phan-thành-Giăng.

Trán-công-Loại était un mandarin militaire que Gia-long avait élevé jusqu'au grade de maréchal du centre, pour le récompenser de sa fidélité et de sa bravoure. Sa tombe se trouve au village d'An-lương (canton de Minh-ngài).

Le Đòc-bo-Báu était aussi un mandarin militaire. Il débuta comme simple soldat et parvint au grade de gouverneur militaire de province. Il exposa, paraît-il, plusieurs fois sa vie pour incendier de nombreux navires chinois qui venaient pirater les côtes d'Annam, ou pour chasser les sauvages qui pillaient les villages des provinces du Centre.

Le Đòc-bộ-Báu était originaire du village d'An-hội.

Phan-thành-Giăng est considéré par les Annamites comme un philosophe accompli. Il fut le dernier gouverneur annamite de la Cochinchine et le signataire du traité du 5 juin 1862 par lequel l'Annam céda à la France la souveraineté des trois provinces orientales de la Basse-Cochinchine.

On sait comment mourut Phan-thành-Giăng, après l'occupation par les Français des provinces de Vinh-long, Châu-độc et Hà-tiên. Sachant que toute résistance était impossible, il aima mieux se rendre et se suicider ensuite que de faire verser inutilement le sang de ses soldats pour recueillir quelque mérite aux yeux de la cour de Huè.

Cette manière de voir n'était point partagée par ses fils qui, après sa mort, organisèrent une véritable insurrection dans l'arrondissement de Bèn-tre et se sauvèrent ensuite à Huè pour y recevoir des récompenses, après quelques attaques insignifiantes des postes isolés et laissant à leurs partisans toute la responsabilité du crime de rébellion.

Voici quelques faits concernant Phan-thành-Giăng que les Annamites citent, souvent :

[234] Sa piété filiale. — Le père de Phan-thang-Giăng était un petit employé de l'administration. Ayant encouru la disgrâce de ses chefs, il fut condamné à la peine du travail et assujetti à des corvées pénibles au chef-lieu de la province. Phan-thang-Giăng, qui avait à peine douze ans, ne voulut point quitter son père ; il l'accompagna partout, partageant ses souffrances et l'aidant dans son travail.

Les mandarins de la province ayant remarqué les qualités de Phan-thang-Giăng et frappés de son intelligence précoce, lui firent suivre le cours du directeur des études de la province. L'enfant obéissant, promit tout ce qu'on voulut dans l'espoir de voir adoucir la peine de son père. Il parvint aux plus hauts grades universitaires.

Sa loyauté. — Les exemples de probité qu'on cite sur Phan-thang-Giăng sont très nombreux. Celui-ci est un des plus connus :

Phan-thang-Giăng étant gouverneur d'une province maritime du Tonkin, des négociants chinois voulurent faire de la contrebande dans le pays. Ils essayèrent, mais en vain, de traiter avec le gouverneur. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir, ils essayèrent de corrompre Phan-thang-Giăng. Ayant appris que sa seule passion était les livres rares, ces Chinois vinrent un jour lui présenter sur un plateau une pile de livres, quelques pinceaux à écrire et quelques bâtons d'encre de Chine. Le gouverneur accepta ce cadeau qui n'avait à ses yeux presque pas de valeur. Mais, aussitôt que les Chinois furent sortis de sa maison, il les fit appeler et leur enjoignit de reprendre leurs livres, donnant comme raison qu'il en avait de semblables. Il ne garda qu'un pinceau et un bâton d'encre.

On sut plus tard que les livres apportés par les Chinois étaient des cassettes remplies de lingots d'or.

Son amour pour le peuple. — Ses nombreux actes de dévouement prouvent bien que Phan-thang-Giăng n'hésitait pas à se sacrifier pour ses sujets. Un jour, alors qu'il était ministre des rites, Minh-Mạng voulut faire un voyage d'agrément dans la province de Quang-nam. Phan-thang-Giăng, sachant combien ce voyage coûterait de peines et de sacrifices aux habitants, supplia son souverain de renoncer à son projet. Voyant que ses supplications n'étaient pas écoutées, il se suspendit à la chaise à porteurs de l'empereur, afin de l'empêcher de partir. Minh-Mạng, irrité de [235] cela, condamna son ministre à la peine de mort. Mais comme il était d'usage, à la cour, de n'exécuter qu'à demi les ordres sévères donnés par le roi lorsqu'il était en colère, on ne fit qu'un simulacre d'exécution. Quelques temps après, Minh-Mạng, revenu de sa colère, rendit à Phan-thang-Giăng ses titres et fonctions.

Cet acte magnanime de Phan-thang-Giăng est connu de tous les Annamites qui le célèbrent par ces mots : « Phấn giá chi Phan-thang-Giăng, phan thơ chi Vương-hữu-Quang. »

Le tombeau de Phan-thang-Giăng se trouve dans le canton de Bao-thạnh, près Ba-tri, sous la garde d'un des petits-fils de ce grand mandarin.

L'arrondissement de Bèn-tre possède trois bureaux des postes et télégraphes. (Bèn-tre (ville), Mò-cay et Ba-tri), une école primaire et vingt écoles cantonales.

Les principaux centres et marchés de l'arrondissement sont : Bèn-tre (ville), Mỳ-luong, Ba-tri, Châu-binh, Đông-xuâu, Hương-điểm, Sòc-sài, Mò-cày, An-dịnh, Tân-hương, Đại-diên, An-thạnh, Giao-thạnh, Trương-thạnh, Cái-mơng, Ba-vát, Ban-tra, Chợ-thôm.

C'est dans ces différents centres et marchés qu'ont lieu, tous les six mois, les séances de vaccination.

La moyenne des enfants vaccinés, à chaque séance, est d'environ 5.000 ; à notre dernière tournée (juin 1893), il nous a été présenté 8.159 sujets.

Bèn-tre (Ville). — De Mytho à Bèn-tre, la ligne est presque directe et le trajet peut s'effectuer en cinq heures, en chaloupe.

On remonte le Grand-Fleuve jusqu'à Cu-lao Nặm-thôn, île habitée par une quantité de singes énormes, à poils noirs ; on redescend ensuite par une des branches du fleuve antérieur, le Ham-luông, jusqu'au rạch Bèn-tre qui conduit directement au chef-lieu, en vingt minutes. À l'entrée du rạch Bèn-tre, qui est sur la rive gauche du fleuve non loin de l'île qui porte le nom de Cu-lao Long-thạnh, on aperçoit un disque soutenu par un poteau, où est inscrit le nom du chef-lieu.

Le poste de Bèn-tre est situé sur la rive droite du rạch Bèn-tre. C'est la résidence d'un administrateur des affaires indigènes.

Tous les services y sont représentés : justice, douanes et régies, perception, travaux publics, collège, postes et télégraphes, tirailleurs annamites, etc.

[236] Grâce aux nombreux travaux entrepris depuis quelques années, Bèn-tre possède, aujourd'hui, des rues magnifiques, un marché très vaste, une maison commune des plus élégantes, un boulevard immense (boulevard de la Grande-Armée), une église, plusieurs pagodes chinoises et annamites. Il y a de nombreux magasins chinois ; d'autres, tenus par des Indiens, sont fort bien achalandés.

Une ou deux routes bien entretenues sur un assez long parcours permettent de faire des promenades agréables.

Trois fois par semaine, une chaloupe, annexe des Messageries fluviales, venant de Mỹ-tho, fait le service de la poste et des voyageurs. Cette chaloupe quitte Mỹ-tho à onze heures du matin et n'arrive généralement pas à Bèn-tre avant trois heures du soir.

L'apponement des Messageries fluviales se trouve en face du marché.

La profondeur et la largeur du rạch Bèn-tre permettent aux canonnières de venir mouiller en face de l'Inspection.

« L'eau de Bèn-tre possède les mêmes caractères physiques et organoleptiques que celle de Mỹ-tho. Insensible aux papiers rouge et bleu de tournesol, son degré hydrotimétrique oscille entre 10 et 11 et sa température ne diffère de celle de l'air ambiant que de 2 à 3 degrés. Les gaz acide carbonique, oxygène et azote qu'elle contient n'y figurent qu'à l'état de traces. Un litre de cette eau, convenablement évaporée et filtrée, fournit un résidu de 0,400 contenant 0,047 de matières organiques de nature végétale.

Les chlorures ne diffèrent pas sensiblement avec les marées. La quantité de chlore correspondant à ce sel est représentée par une moyenne de 0,463 pour un litre. Une fois les matières organiques séparées du résidu total, il reste à considérer un poids de 0,190, composé de traces plus ou moins appréciables de substances salines et argilo-siliceuses. »

Mỹ-luong. — En remontant pendant une heure le rạch Bèn-tre, on arrive à Mỹ-luong, marché important, sur la rive droite du rạch. On trouve à droite les villages de Phu-hưng, de Chợ-giũa et de Luong-mỹ ; à gauche, ceux de Luong-thạnh-Tay et de Luong-thạnh. Deux rachs seulement sont sur le trajet : rạch Ta-hưng, à droite, et rạch Cái-sơn, à gauche.

[237] La population de Mỹ-luong est exclusivement composée d'Annamites ; il y a cependant un certain nombre de Chinois qui ont fait construire, tout près du marché, une pagode. On y compte environ 400 habitants.

Par toute marée, on peut se rendre, en chaloupe, de Bèn-tre à Mỹ-luong. Le trajet peut également se faire par terre ; la route est directe et a 6 kilomètres, c'est la route de Bèn-tre à Cho-mỹ.

Ba-tri. — Situé sur le rạch du même nom, Batri est un centre assez éloigné de Bèn-tre ; en chaloupe, on ne peut s'y rendre en moins de quatre heures.

Après avoir quitté le rạch Bèn-tre, au vàm, on remonte le grand fleuve Ham-luông et on longe les îles suivantes : Cu-lao Long-thành, Cu-lao-heo, Cu-lao-dât, Cu-lao-hộc, Cu-lao-Linh et l'on arrive au rạch Batri. À l'entrée, se trouve un petit appontement où il est difficile d'accoster à marée basse. Une case annamite est bâtie tout près de là. Les villages qui se serrent sur la rive droite du fleuve sont : Phú-nhuận, Long-phu, Long-son, Long-hưng, Phướ-mỹ, Hưng-phú, Hưng-thành, Hưng-lé, Hưng-nhượng, Tàn-kai, Hưng-nhơn, An-ngãi-tây, An-lái, Vinh-đức-tây.

Rachs : Cái-mít, Cái-bông, Mương-đào, Batri.

À part l'entrée que nous venons de signaler, le rạch Batri est trop étroit pour donner accès à une chaloupe. On est obligé de faire le reste du trajet par terre. La route qui conduit du Vàm au marché a 6 kilomètres. Elle traverse d'immenses rizières très fertiles, dont le riz est très estimé. Sur le parcours se trouvent quelques yongs et plusieurs petits hameaux.

Batri est le marché le plus important de l'arrondissement de Bèn-tre. Il est situé à 7 kilomètres de la mer.

Le riz et la soie y sont l'objet d'un grand commerce.

Il y a à Batri un bureau postal et télégraphique, un poste de miliciens, une distillerie d'alcool de riz sous la surveillance d'un préposé européen de la régie, plusieurs pagodes, etc.

Le nombre d'habitants est d'environ 800.

La route qui conduit de Batri à la mer traverse les villages de Vinh-đức-trung, Giồng-quéo, Rạch-ông-thuan et se termine à An-thuỳ.

[238] C'est dans le canton de Bio-thành, tout près des salines, que se trouve le tombeau de Phan-thành-Giảng.

Des fouilles récentes, près du marché de Batri ont fait découvrir, à une certaine profondeur, de vieilles ancrs provenant, sans doute, de bateaux échoués autrefois sur la côte, des marteaux et quelques armes de guerre.

Châu-binh. — Il faut deux heures, en chaloupe, pour se rendre de Bèn-tre à Châu-binh, centre situé sur une des rives du fleuve Ba-lai et à 1.500 mètres environ de ce dernier. On doit mouiller dans le fleuve, étant donné que Châu-binh ne possède aucun appontement.

L'itinéraire est des plus simples : rạch Bèn-tre, rạch Thu-huân, canal de Chệt-sậy et fleuve Ba-lai.

À marée basse, le canal de Chệt-sậy est impraticable. Dans ce même canal se trouvent deux obstacles : un dos d'âne et un pont suspendu en fer. Il arrive parfois qu'on s'arrête sur le premier et qu'on ne peut passer sous le second.

À l'entrée du Chệt-sậy est un poteau sur lequel sont écrits ces mots : « Vàm Chệt-sậy ». La nuit, un fanal rouge indique l'entrée du canal (côté de Bèn-tre) ; il n'en est pas de même du côté du Ba-lai.

Les villages qui se trouvent sur le parcours sont : Chợ-giữa, Lương-mỹ, Phú-tú, Phong-nam (ce dernier à la sortie du canal), Phong-mỹ, Châu-phú, Châu-thúy. Ces deux derniers villages sont à hauteur de Cu-lao-Vung (rive droite). On ne rencontre que deux rachs : rạch Ban-quy et rạch Ba-tri-Rom.

Châu-binh est un village très ordinaire perdu au milieu de rizières immenses. Il peut y avoir de 350 à 400 habitants.

Dong-xuan. — Au nord-est de Bèn-tre, sur la rive droite du Ba-lai et à deux heures de Châu-binh, se trouve le marché de Đông-xuân qui est assez important. On y compte 300 habitants.

De Châu-binh, la ligne est directe. Bình-lương et Tàn-diễn sont les deux seuls villages qui séparent Đông-xuân de Châu-binh.

Un seul rạch important se trouve sur le parcours, c'est le rạch de Mỹ-nhiên qui a comme affluent le rạch Bình-than.

Le marché de Đông-xuân est situé à 2 kilomètres du fleuve auquel il est relié par une route assez mal entretenue, mais carrossable [239]. Quelques maisons annamites et une grande pêcherie sont à l'entrée d'un petit rạch, le rạch Giông-trơn. C'est à l'entrée de ce rạch qu'il faut mouiller.

Huong-diem. — De Bèn-tre à Hương-diêm, le trajet s'effectue en deux heures par le rạch Bèn-tre.

On passe devant le village de Mỹ-lương et l'on traverse ceux de Lương-hoa et de Phú-long, à droite, et ceux de Lương-thận, Lương-phú et de Mỹ-diên, à gauche.

Le rạch Ba-vông et le canal de Giông-trôm sont les seules ramifications du rạch Bèn-tre sur le parcours que nous venons d'indiquer.

Hương-diêm, qui dépend du canton de Bão-phước, est un marché qui a 600 habitants.

Un petit appontement permet aux chaloupes d'accoster facilement en face de la maison commune qui est tout près du débarcadère.

Hương-diêm possède une magnifique pagode.

Soc-sai. — Au nord-ouest de Bèn-tre, sur la rive gauche, du Hàm-luông et situé sur le rạch Trè-bông (canton de Bão-dức), le centre de Sòc-sãi est à une heure et demie du chef-lieu.

Itinéraire : rạch Bèn-tre, fleuve Hàm-luông (rive gauche) jusqu'au rạch Phat-mộc, rạch Sòc-sãi, en face de Cùlao Long-hoà et rạch Tré-bóng. Du vàm de Bèn-tre jusqu'à l'entrée du rạch Sòc-sãi, il y a trois grands villages sur la rive gauche du Hàm-luông : Phú-lợi, Mỹ-thạnh et Sơn-hoà ; cinq petits rachs : Cái-hiên, canal Turc (qui relie le Hàm-luông au Ba-lai), Cái-nửa, Cái-hoán et Phát-mộc.

À hauteur du rạch Sòc-sãi est l'île de Long-hoà qui a 3 kilomètres de longueur sur 1 kilomètre de largeur.

De l'entrée du rạch Tré-bông jusqu'au marché, il faut vingt minutes. On doit mouiller dans le rạch, Tré-bông n'ayant aucun appontement.

Ce centre est assez populeux ; on y compte environ 500 habitants.

Mo-cay. — Mồ-cày, sur le rạch du même nom, est, après Bèn-tre, le marché le plus important de l'arrondissement. Pour s'y rendre du chef-lieu, on suit cet itinéraire : rạch Bèn-tre, fleuve Hàm-luông (rive droite), rạch Mồ-cày. Le trajet s'effectue en deux heures.

[240] À hauteur du village de Thanh-long, en face de l'île Long-thạnh, on trouve, après avoir traversé le fleuve, le rạch Cái-cầm qui se divise en deux branches (rạch Thủ-cuét rạch Thủ-cửu). Le rạch Cái-cầm est séparé du rạch Mồ-cày par le village de Tham-binh.

De l'entrée du rạch Mồ-cày, qui est accessible, par toutes marées, non seulement aux chaloupes, mais encore aux canonnières, on trouve, à droite, les villages de Thanh-

hòa, de Hòa-binh, de Tàn-đức, de Tàn-lộc et de Tàn-hội ; à gauche, ceux de Thanh-thủy, de Hội-phước et de Đình-phước.

Près du village de Tàn-đức, canton de Minh-hòa, le rạch Mỏ-cày a deux affluents : rạch Giong-quéo et rạch Giao-kau et, se divise ensuite en deux branches, au centre même de Mỏ-cày. Pour ne pas faire fausse route, on doit tourner à gauche, quand on est à hauteur de Tàn-đức. Une pagode qui est construite près de là peut servir de point de repère.

Il est impossible d'aller plus loin que Mỏ-cày, en chaloupe, non seulement à cause du peu de profondeur du rạch, mais à cause de plusieurs ponts en bois jetés sur ce même rạch et à une très faible hauteur.

Le marché de Mỏ-cày possède une maison commune en briques, très confortable, une distillerie d'alcool de riz dirigée par un préposé européen, un bureau postal et télégraphique, une école cantonale, un poste de miliciens. C'est la résidence d'un huyện.

Il se fait à Mỏ-cày un commerce considérable de riz ; on y fabrique de la soie qui est assez estimée.

On évalue à 700 habitants le chiffre de la population de Mỏ-cày.

An-dinh. — À trois heures de Bèn-tre ou à une heure et demie de Mỏ-cày, An-dinh se trouve sur la même rive du fleuve Hám-luông que Mỏ-cày, en allant vers la mer.

Pour aller de Mỏ-cày à An-dinh, il faut suivre le rạch Mỏ-cày jusqu'au vàm ⁴⁹, regagner le grand fleuve pour se rendre ensuite, en quarante-cinq minutes, au rạch Cái-quao qui se trouve à la pointe de Cùlao-Oc et qui conduit directement à An-dinh.

L'île que nous venons de signaler a 6 kilomètres de long sur 2 kilomètres de large ; elle comprend deux villages : Ben-trau et Hong-phung.

Sur le parcours qui sépare le vàm de Mỏ-cày du rạch Cái-quao, [241] se trouvent (rive gauche du fleuve) les villages de Đình-phước, de An-phước, de Tàn-binh et de Phước-khanh, et dans le rạch Cái-quao, ceux de Tập-khanh et de An-binh.

An-dinh est un grand marché qui compte plus de 600 habitants.

Tàn-huong. — Étant donné le peu de profondeur du rạch Tàn-huong, surtout à marée basse, il est généralement très difficile d'arriver, en chaloupe, jusqu'au marché.

La marée étant favorable, de An-dinh au vàm de Tận-huong, il faut une heure et demie pour effectuer le trajet, et de là jusqu'au marché, on peut se rendre en vingt minutes.

Du vàm de Cái-quao au vàm de Tận-huong, il n'y a que deux villages : Tập-khanh et Tàn-trung (ce dernier sur le rạch Tàn-huong). L'île qui se trouve en face du rạch Tàn-huong se nomme Cu-lao-linh ; elle a 3 kilomètres environ de longueur sur 1 kilomètre de largeur. Elle fait partie du canton de Bà-phước et ne comprend que la moitié du village de Hưng-phong ; l'autre moitié se trouve dans Cu-lao-heo (île aux sangliers) qui a 4 kilomètres de longueur sur 1 kilomètre de largeur.

Le centre de Tàn-huong n'offre rien de particulier ; il y a cependant trois pagodes et une maison commune très vaste.

Il serait à désirer que le rạch qui conduit au marché fut nettoyé plus souvent ; les jonques et les chaloupes circuleraient plus facilement et le commerce ne pourrait qu'y gagner, d'autant plus que ce rạch relie directement le Hám-luông au Cỏ-chiên.

⁴⁹ Vàm, embouchure d'un fleuve ou d'une rivière.

Dai-dien. — Au sud de Bèn-tre et sur la rive droite du Hâm-lưông, le marché de Đai-diên est à trois heures du chef-lieu. On suit le fleuve jusqu'au rạch Giao-lưông à l'entrée duquel on est obligé de mouiller, car il n'est pas accessible aux chaloupes.

Une maison commune est à quelques kilomètres du fleuve : on peut s'y rendre en sampan par le petit rạch Gia-lưông, et de là, par une route bien entretenue et bordée d'arbres de chaque côté, arriver jusqu'au marché de Đai-diên.

Đai-diên est un très grand village situé sur un yông ; le marché est vaste ; la maison commune, construite en briques sur une grande place où se trouvent plusieurs magasins chinois, est très spacieuse.

Đai-diên possède une distillerie d'alcool de riz, sous la surveil- [242] lance d'un préposé européen de la régie. On y remarque plusieurs pagodes annamites.

À part quelques Chinois, la majeure partie de la population est annamite. On y compte plus de 700 habitants.

An-thạnh. — Du vàm de An-định jusqu'à l'entrée du rạch

Ban-cung, qui conduit directement à An-thạnh, il faut environ une heure.

Trois villages se trouvent sur le parcours : Tàn-khanh, Đông-phu et Quới-điển.

Le vàm du rạch Ban-cung est en face de Cùlao-đát. De cet endroit jusqu'à la maison commune, il faut une heure et demie avec marée favorable. Le rạch Ban-cung a trois petits affluents : rạch Chùa, rạch An-bưởng et rạch Miều.

À hauteur du rạch An-bưởng, dans le rạch Ban-cung, se trouve un dos d'âne sur lequel, à marée basse, l'échouage, en chaloupe, est inévitable.

Le village de An-thạnh est situé sur la rive droite du rạch Bun-cung. C'est un centre assez important mais qui n'offre rien de particulier. Il y a 300 habitants.

Giao-thạnh. — Au sud-est de Bèn-tre, sur la rive droite du rạch Ban-cung et à une heure de An-thạnh, le village de Giao-thạnh qui compte près de 500 habitants, possède un marché dont l'importance est tout à fait relative.

À quelques kilomètres de la mer de Chine, Giao-thạnh offre l'avantage d'être sur un yông très giboyeux. Le con-hừu et le sanglier abondent dans ces parages. De Giao-thạnh, on peut se rendre à la mer par deux voies différentes : la route et le rạch Ban-cung ⁵⁰.

Truong-thạnh. — Après avoir quitté le rạch Bèn-tre, si on longe le Hâm-lưông (via Mỳ-tho) pendant deux heures, on arrive au rạch Cái-cầm qui est sur la rive droite du fleuve et à la pointe de l'île Minh-hoá. C'est presque à l'entrée de ce rạch qu'est situé le village de Trưông-thạnh. Il n'y a pas d'appontement, aussi doit-on mouiller dans le rạch.

La maison commune est des plus simples et le confortable semble y faire défaut.

[243] L'île Minh-hoá, qui s'étend sur une longueur de 9 à 10 kilomètres, comprend trois villages : Thanh-sơn, Than-xuân et Than-thông, et trois rạchs : rạch Mà-dám, rạch Quần-hoà et rạch Ba-đò. Le rạch Ba-đò relie le rạch Cái-cầm au Grand-Fleuve.

Cái-mong. — Formée des villages de Vinh-thạnh, de Vinh-phú et de Khánh-hội, canton de Minh-lý, la chrétienté de Cái-mơng est sur la rive droite du Hâm-lưông, à une heure de Trưông-thạnh et à deux heures et demie de Bèn-tre.

⁵⁰ C'est à cet endroit que, par les soins de l'Administration, une magnifique case a été construite, et où pourraient venir se reposer les Européens des arrondissements voisins.

Du chef-lieu, pour se rendre à la mission, il faut traverser Hăm-luông, s'engager dans le rạch Cái-càm pour aller sortir, de nouveau, dans le grand fleuve, un peu plus haut que le village de Trương-thành ; de là, on remonte jusqu'au rạch Cái-mơng qui a pour affluents le rạch Ba-vát et le rạch Cái-tác ; c'est ce dernier rạch qui conduit directement à la chrétienté du R. P. Gernot qui la dirige depuis plus de vingt ans.

Qu'il nous soit permis de rendre hommage à ce missionnaire dont le zèle et le dévouement ne sont méconnus de personne en Cochinchine. La prospérité toujours croissante de la chrétienté de Cái-mơng est due, en grande partie, à l'excellente administration du Père Gernot.

Cái-mơng est, aujourd'hui, le chef-lieu d'un district comprenant quarante petites chrétientés dont la population compte plus de 7.000 âmes.

L'église de Cái-mơng, superbe monument en style gothique, a été édifiée d'après les plans du supérieur de la mission.

Il existe à Cái-mơng :

1° Un monastère de 170 religieuses indigènes qui occupent 36 postes, dont 27 écoles, où elles instruisent 1.200 élèves environ ;

2° Un orphelinat où chaque année passent plus de 150 enfants ;

3° Un hôpital où de nombreux malades annamites trouvent les soins les plus assidus.

Le presbytère est un magnifique bâtiment à étage et tous les autres que nous venons de citer sont entourés d'un immense jardin contenant toutes les espèces d'arbres fruitiers utiles de la Cochinchine qui trouvent là un terrain très propice à leur développement. Le territoire de Cái-mơng est, en effet, très riche en alluvions. Il se compose, en majeure partie, de jardins où sont [244] cultivés l'aréquier, le bétel, le cocotier, le mangoustanier, le cacaoyer et le caféier.

La principale industrie est la torréfaction du bétel. Le picul torréfié se vend de 5 à 15 piastres et même quelquefois 20 piastres.

L'aisance ou la gêne de la plus grande partie des habitants se règle sur le prix plus ou moins élevé de cette denrée.

Cái-mơng est la patrie du R. P. Philippe Minh, mis à mort pour la foi, à Vinh-long, le 3 juillet 1853, et déclaré vénérable par Pie IX, le 27 septembre 1857.

Ba-vát. — De la chrétienté de Cái-mơng au marché de Ba-vát, il faut environ une heure et demie, et l'itinéraire est le suivant : rạch Cái-tác, rạch Ba-vát. Le rạch Ba-vát a comme affluent le rạch Cac-lò, à hauteur du village de Đông-thành.

Les principaux villages qui se trouvent sur le trajet de Cái-mơng à Ba-vát sont : Gia khánh, Phước hạnh, Đông thành.

Le marché de Ba-vát, qui compte plus de 200 habitants, est très fréquenté ; on y fait un assez grand commerce de riz et les grandes jonques peuvent facilement arriver jusque là.

La maison commune est située à 150 mitres environ du rạch ; il y a plusieurs pagodes et quelques magasins chinois.

Ban-tra. — Au nord-ouest de Bèn-tre, sur la rive gauche du Cò-chien, Ban-tra est un centre assez éloigné du chef-lieu, mais d'une grande importance. Le trajet peut se faire en moins de cinq heures. Voici l'itinéraire que nous avons suivi et qui nous semble le plus pratique : rạch Bèn-tre, Grand-Fleuve jusqu'à hauteur de l'île Long-hoá, rạch Chợ-lách ; on laisse à droite le rạch Cái-mit, sur la rive gauche duquel est situé le village de Bình-vượng et on s'engage dans un autre petit rạch dont le nom n'est pas indiqué sur

la carte et qui va se jeter dans le fleuve Cồ-chiên à hauteur du village de Tây-an. À cet endroit, le coup d'oeil est magnifique ; de tous côtés on aperçoit des îles : Cu-lao-đại-an, Cu-lao-mương-khai, Cu-lao-kiên, Cu-lao-cát, Cu-lao-ba, Cu-lao-cổ, Cu-lao-cai-son. De toutes parts, des rạch nombreux viennent déverser leurs eaux dans le Cồ-chiên. C'est une des branches de ce fleuve qu'il faut suivre pour se rendre à Ban-tra, canton de Minh-đạo.

Le marché est assez vaste et la maison commune, située au milieu d'une immense place, est construite en briques.

[245] L'appontement est des plus primitifs, mais on peut accoster par toute marée.

Ban-tra est un centre très populeux où l'on signale souvent des actes de piraterie.

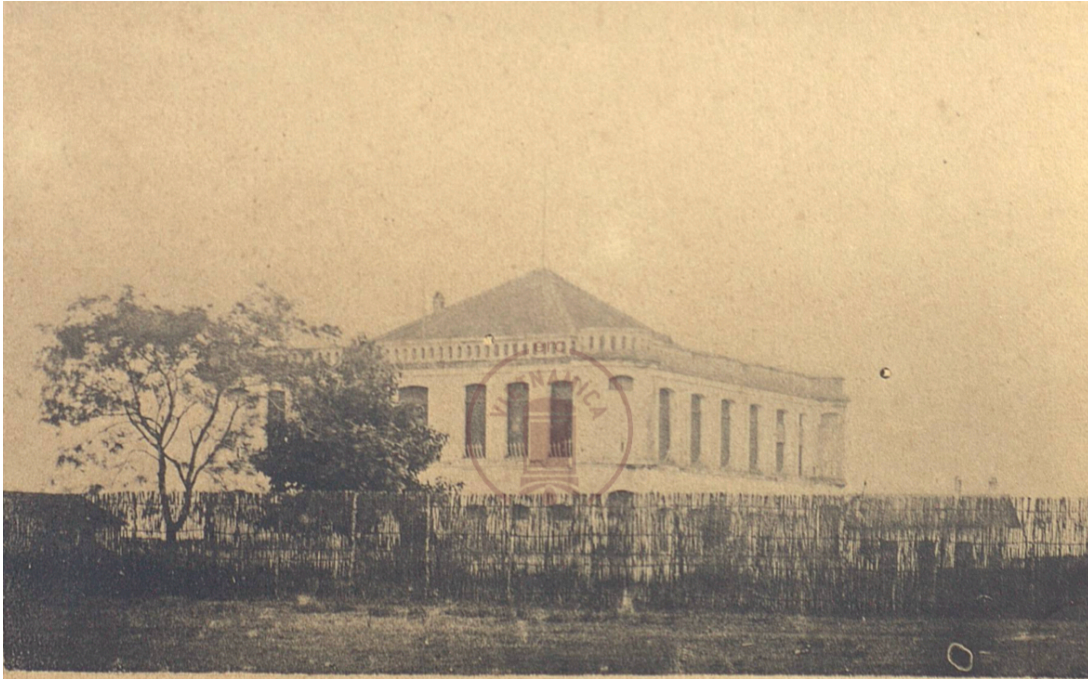
Cho-thom. — De Ban-tra à Chợ-thôm, il faut une heure par le Cồ-chiên. Le rạch Có-thôm est sur la rive gauche du fleuve.

Le marché de Chợ-thôm est très bien situé et les Annamites de toute cette contrée semblent respirer la plus grande aisance. On compte, à Chợ-thôm, plus de 400 habitants. Il y a plusieurs pagodes.

Une route, récemment faite, relie Chợ-thôm à Mò-cày. La distance qui sépare ces deux centres est de 6 kilomètres.

La ligne télégraphique, indiquée sur la carte, n'existe pas entre Chợ-thôm et Mò-cày.

ARRONDISSEMENT DE TRA-VINH



Blockhaus de Trà-vinh

L'arrondissement de Trà-vinh, formé de l'ancien phu de Lac-hoà et du huyện de Trà-vinh, a une superficie totale de 234.600 hectares, d'après les dernières statistiques administratives.

Il est borné, au nord, par Bèn-tre ; à l'est, par la mer de Chine ; à l'ouest, par Vinh-long ; au sud, par Sòc-trăng.

La superficie cultivée est d'environ 120.000 hectares et la superficie non cultivée de 68.000 hectares.

La majeure partie de l'arrondissement repose sur des flots sablonneux auxquels on donne le nom de *yungs*. Le sol est formé d'un sable très argileux mais assez perméable, ce qui permet à l'eau pluviale d'être promptement absorbée.

« Le jung est très étendu et devient d'autant plus vaste qu'on se rapproche davantage de l'embouchure du Cồ-chiên ⁵¹ ; de son sein s'élancent de beaux arbres rompant l'aspect monotone de la rizière ; parfois, le sable se creuse en petites vallées ou s'élève comme des vagues immobilisées soudain, ou comme de petits tumuli rangés en séries parallèles ; les chemins et sentiers qui serpentent au travers de ces bois de jung sont fort pittoresques ; tantôt ils conduisent à une pagode cambodgienne dont l'entrée est ornée, de chaque côté, de gigantesques banians, tantôt ils viennent à des clairières où se dressent des cases entourées d'une haie vive de bambous épineux ; parfois, ils passent sous un fourré de lianes épaisses jetées d'un bord à l'autre sur les branches des cai-mù-u (*calophil inophylum*) ou sous une arche formée par un vieil arbre à demi

⁵¹ Grand fleuve qui sépare Travinh de Bèn-tre.

déraciné par la mousson, inclinant son tronc majestueux vers le sol qu'il balaie de son feuillage encore vert et touffu.

« Çà et là se dressent de grands arbres au tronc droit, lisse, dépouillés de branches jusqu'à une grande hauteur ; ils offrent, au-dessus du sol, une large entaille noircie par le feu ; c'est ainsi que les indigènes se procurent « l'huile de bois » du *diptero carpus incanus*. » (Dr Beaufils.)

[247] Les principales routes sont :

De Trà-vinh au Viám (4 kilomètres) ; de Trà-vinh à Ba-tieu (7 kilomètres) ; de Trà-vinh à Bang-đa (13 kilomètres) et à Cáu-ngan (12 kilomètres) ; de Trà-vinh à Tiều-can (20 kilomètres) et à Mac-bat (8 kilomètres) ; enfin de Trà-vinh à Ba-si (7 kilomètres).

Ces routes sont très carrossables et bien entretenues.

Le Cồ-chien est le seul fleuve qui traversé une partie de l'arrondissement de Trà-vinh.

Les rạchs principaux sont les suivants : rạch Cau-ngan, Than-van, Tàn-lap, Than-rau, Thai-rai, Giông, Sau, Ba-đông, Trà-cư, Bac-trang, Cán-chong, Xep-mi-van, Ban-boc, Ngá-bat, Mương-đạo, Long-thé, Trà-vinh, Ba-si.

Les canaux sont peu nombreux :

Canal Chà-và (entre le rạch Cau-ngan et le rạch Than-van) ;

Canal Venturini (entre Tiều-can et le canal Luro) ;

Canal Luro (entre le rạch d'An-truởng et le rạch Ba-si) ;

Canal d'An-truởng (entre le canal Luro et le rạch d'An trửởng) ;

Canal de Trà-vinh (entre le rạch Trà-vinh et Trà-vinh).

La faune de Trà-vinh est assez riche.

Une quantité d'oiseaux des marais peuplent les rizières et, sur la frontière qui avoisine la mer de Chine, près de Ba-đông, on rencontre de gros singes noirs, des cerfs et des sangliers. Il y a beaucoup de tigres dans ces parages ; nous avons pu nous en convaincre *de visu*, par les traces empreintes sur le sable et que nous ont montrées, à plusieurs reprises, les indigènes.

Le fleuve Cồ-chiên donne d'excellents poissons.

Les forêts, quoique peu étendues, fournissent quelques essences de bois assez recherchées. Le cây-dầu ou arbre à huile est très fréquent.

Le manguier (cây-xoái), l'oranger (cây-cam), et le citronnier (cây-chanh) sont à signaler.

La population est de 125.655 habitants, se décomposant ainsi :

Français	24
Annamites	66.866
Cambodgiens	54.331
Chinois	4.429
Indiens	5

[248] L'arrondissement comprend 20 cantons, 190 villages, 11 marchés, 3 chrétientés, 8 écoles cantonales, 1 école primaire (Trà-vinh-ville).

.....
[252] Les principaux centres et marchés que visite le médecin vaccinateur sont :

Trà-vinh (ville), Ba-tiêu, Phước-long, Bang-đa, Cau-ngan, Ba-đông, Ba-si, An-trường, Long-định, Tiêu-can, Bac-trang, Trà-cú, Đón-hậu, Ngưu-sơn.

La moyenne des sujets présentés à chaque tournée semestrielle est d'environ 3.000.

La syphilis est assez commune parmi la population infantile, ainsi que la gale et les éruptions eczémateuses. C'est une remarque qui a été également faite par plusieurs de nos collègues chargés, avant nous, de la vaccine de l'Ouest.

Trà-vinh (ville). — Primitivement, la population de Trà-vinh, aussi bien que celle de tout l'arrondissement, était exclusivement composée de Cambodgiens. À diverses reprises, elle fut modifiée par les invasions annamites et chinoises qui, depuis 1658, ne cessèrent de se succéder sur le territoire anciennement khmer de la Basse-Cochinchine.

L'immigration commença par des isolés, vagabonds, déserteurs, bannis, etc., qui, s'infiltrant parmi les Cambodgiens, apportèrent un premier appoint de sang annamite à la composition de la population des bouches du Mékong.

L'occupation et l'organisation du territoire de Trà-vinh ne datent que du règne de Nguyễn-minh-Vương.

Trà-vinh fut compris dans la province de Vinh-long et forma, comme il a déjà été dit, le huyện de Trà-vinh et le phủ de Lạc-hoà.

Le pays fut souvent troublé par les guerres de la fin du siècle dernier entre les Nguyễn et les Tây-sơn.

Les Nguyễn trouvèrent toujours là leurs meilleurs partisans.

Le roi Minh-Mạng, successeur de Gia-long, amena, par ses vexations, une révolte sérieuse des Cambodgiens de Trà-vinh, révolte qui fut réprimée par le vice-roi de Saïgon, Lê-văn-Duyệt.

[253] Plus tard, les Cambodgiens, inaugurant une nouvelle tactique, firent un massacre considérable d'Annamites. Montés sur des buffles dressés à cet effet, ils chargeaient avec fureur, au sortir de leurs bois, les soldats annamites déconcertés par ce mode d'attaque. Cependant, malgré leurs flèches empoisonnées, malgré leur redoutable cavalerie à dos de buffles, malgré leur courage incontestable, les Cambodgiens ne purent tenir longtemps contre les quelques régiments appelés du Tonkin par Lê-văn-Duyệt. Ces derniers, armés de fusils et bien disciplinés, se rendirent maîtres des Cambodgiens qui furent obligés de remettre aux chefs annamites leurs buffles, leurs bâtons, leurs lances et leurs casse-têtes appelés *chà-gạc*.

Il s'ensuivit une répression des plus rigoureuses, après laquelle le pays étant pacifié, le roi Minh-Mạng tint sous son entière domination les Cambodgiens de Trà-vinh et fit tous ses efforts pour les assimiler aux Annamites.

C'est en 1833, à Mặc-bác, que des partisans du gouverneur insurgé de Saïgon, Khôi, vinrent enlever le Père Marchand. Ce missionnaire fut emmené de force et contraint de servir l'insurrection.

Depuis la prise de Saïgon jusqu'en juin 1867, le territoire de Trà-vinh servit de refuge aux ennemis des Français.

Au mois d'août de la même année, le lieutenant Dulieu, inspecteur des affaires indigènes, à Trà-vinh, eut connaissance d'un rassemblement hostile qui se trouvait à Câu-ngan, dans les environs du village de Long-diên. Il forma une colonne composée de miliciens et marcha à l'ennemi, en passant par Bang-đa.

Le 26 août, il trouva une bande de plus de trois cents rebelles près du village de Long-diên. Il les attaqua et les fit reculer. Mais une panique s'étant emparée des indigènes qui s'étaient unis à la colonne, les miliciens de nouvelle formation prirent

soudain la fuite, pendant que la moitié environ des ennemis s'enfuyait aussi dans une autre direction.

Les rebelles s'étant aperçu de l'affaiblissement de nos forces revinrent à la charge et se ruèrent sur les vingt hommes qui restaient avec le lieutenant Dulieu.

Ces vingt braves, dont dix Français et dix miliciens d'ancienne formation, soutinrent une lutte acharnée contre les assaillants.

[254] Aussi, malgré la disproportion du nombre, parvinrent-ils à se dégager et à battre en retraite.

Le caporal Feisance ainsi que trois miliciens furent tués. De son côté, l'ennemi abandonna dix-huit cadavres dont celui d'un chef, le phó-đòc-Bình Lê-đinh-Dường.

Le résultat de cette affaire infructueuse fut le soulèvement de toute la population. Il fallait effacer par un prompt succès la mauvaise impression produite.

La revanche ne tarda pas.

Six jours après le combat de Long-diên, une colonne composée de vingt-cinq soldats d'infanterie de marine, de six matelots et de soixante miliciens annamites, en tout quatre-vingt-onze fusils, sous le commandement du capitaine Robin, des lieutenants Dulieu, Morand de la Perelle et de l'aspirant Vial, débarqua à l'embouchure du rạch de Cáu-ngan et se mit immédiatement en marche sur Cáu-ngan.

Renforcés par les populations et enhardis par leur succès de Long-diên, les rebelles, formés en masses compactes, se portèrent vivement au-devant de la colonne. Ils combattirent plus de deux heures avec acharnement, sans pouvoir cerner la colonne appuyée sur l'arroyo, ni entraver sa marche en avant. Décimés par une fusillade meurtrière, ils se décidèrent enfin à s'enfuir dans toutes les directions, abandonnant, contrairement à la coutume annamite, leurs morts sur le terrain. La colonne atteignit Cáu-ngan sans pertes. Parmi les nombreux cadavres ennemis, on reconnut ceux de deux grands mandarins.

Le lendemain, on poursuivit les rebelles et bon nombre de fuyards furent pris. La poursuite terminée, le calme ne tarda pas à régner de nouveau dans le pays.

Les inspecteurs, à dater de cette époque, recrutèrent de nouvelles milices et l'on commença la construction de l'inspection de Trà-vinh.

On créa également l'inspection de Bắc-trang qui comprenait le territoire de l'ancien phu de Lac-hoà, de Cộn-lợi à Trà-òn. Trente soldats d'infanterie de marine et une centaine de miliciens recrutés dans le pays furent mis sous les ordres de l'inspecteur et constituèrent la force destinée à faire la police de la région.

[255] Les inspecteurs de Trà-vinh et de Bắc-trang, MM. Rhénaud et Pollard, se tenaient sur leurs gardes, lorsque, dans les premiers jours de mars 1868, un mouvement insurrectionnel se produisit dans la région côtière, dans le sud-est de l'arrondissement de Trà-vinh.

Des aventuriers, venus du Bình-thuận, conduits par le tang lý kê Lê-văn-Quan, par le Đé-dòc-Triêu et par le Đòc-binh-Say, débarquèrent dans les environs de Ba-động et forcèrent les notables et les gens en charge à les suivre pour marcher contre les Français.

Ces aventuriers commirent quantité de déprédations dans tout le pays pendant six jours consécutifs, au bout desquels les Français s'emparèrent de Ba-động qu'ils livrèrent aux flammes. Ils prirent cinq chefs rebelles qui furent exécutés.

La population, effrayée par ces représailles, prit la fuite. Il fallut lui adresser des parlementaires, ainsi qu'aux notables rebelles qu'on amnistia. Les habitants, de retour à Ba-động et l'ordre rétabli, l'on crut la région pacifiée pour quelque temps.

En 1869, le Đé-dòc-Triêu profita d'une nuit pour débarquer de nouveau à Ba-Đé-dòc-Triêu, dans le but de créer une nouvelle rébellion, mais le bà-hộ Trần-văn-Phong, aujourd'hui huyên, avertit l'inspection.

Les officiers français, aidés du lanh-binh cambodgien de Đông-hậu, parvinrent, après une poursuite difficile à travers bois, dunes et marais, à cerner, à Long-vinh, dans le Sud-Ouest, l'audacieux Đé-dòc. Malgré la coopération des troupes de Bắc-trang, celui-ci réussit à s'échapper ; mais peu après, il fut pris sur le territoire de Bèn-tre et sa tête tomba sur la place du marché de Trà-vinh.

Dès lors, à part des actes de piraterie semblables à ceux qu'on peut constater actuellement, rien n'est venu troubler la contrée.

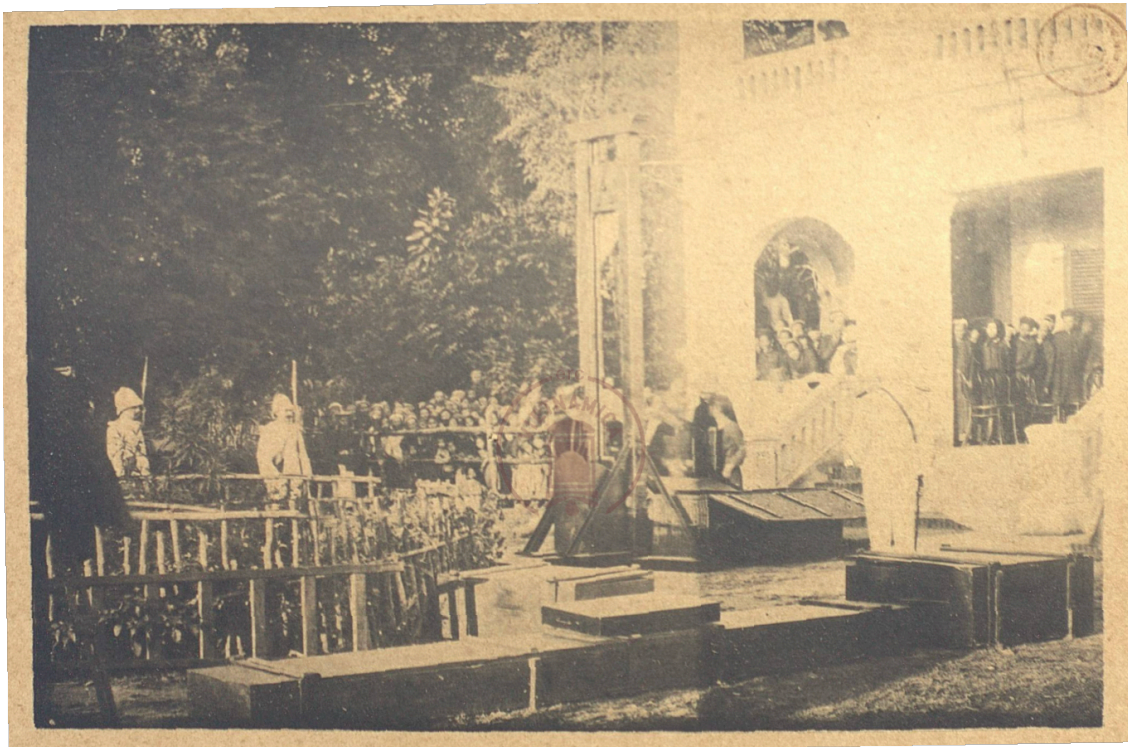
L'inspection de Bắc-trang fut supprimée et rattachée à celle de Trà-vinh.

Il faut dire, cependant que Trà-vinh n'a cessé d'être le refuge de malfaiteurs indigènes plus ou moins dangereux. N'est-ce pas là qu'en 1889 dans l'inspection même, vers huit heures du soir, au moment où il prenait son repas en compagnie de sa femme, M. Langlais, administrateur de l'arrondissement, fut frappé d'un coup de couteau par un individu que jamais, depuis, on n'a pu [256] retrouver, fait qui jeta, à cette époque, toute la population européenne dans la plus grande consternation ?

Ne trouvons-nous pas encore dans l'assassinat dont fut victime, le 14 mai 1893, M. Jaboin, procureur de la République à Trà-vinh, toujours le même esprit, toujours la suite des faits qui se passèrent au début ?



Chanh, assassin de M. Jaboin, procureur de la République à Trà-vinh



Exécution de l'Annamite Chanh
Les bois de justice (la guillotine) sont à pied d'œuvre

Trà-vinh est situé sur la rive gauche du rạch Trà-vinh qui se jette dans le Cồ-chiên. C'est au vàm que viennent accoster les chaloupes ; à un appontement en bois très solide. En face de cet appontement, et à quelques mètres seulement se trouve une maison en briques destinée aux personnes de passage qui arrivent par les bateaux. Cette maison, qui est considérée comme une salle d'attente, est gardée par plusieurs miliciens.

Une route qui a 4 kilomètres relie le vàm au chef-lieu ; un service de voitures y est organisé.

Les sampans et les jonques de faible tonnage peuvent remonter le rạch Trà-vinh, mais il est bien difficile de faire le même trajet en chaloupe, vu le peu de profondeur du canal qui fait suite au rạch Trà-vinh. Une large et profonde voie de communication donnerait sûrement un grand essor au commerce.

L'inspection est au centre de la ville qui est sillonnée de rues assez larges.

L'entretien des routes ne laisse rien à désirer ; aussi peut-on voyager facilement sur toutes ces voies.

Le marché est vaste, on y trouve des ressources alimentaires assez variées ; viande de boucherie, volailles, surtout d'excellents chapons, fruits, etc.

Trà-vinh possède une perception, un tribunal, un bureau postal et télégraphique, une école primaire, un entrepôt d'opium, une église, un hôpital indigène, une pagode cambodgienne à Wat-thạnh-Lê, une maison commune des mieux comprises, une prison et un poste militaire. En 1880, on construisit un blockhaus en maçonnerie sur le point le plus élevé du yông de Minh-đức, point d'où l'on domine l'arroyo, la route de Vinh-long, celle de Bèn-tre et d'où l'on surveille directement le marché. Ce blockhaus fut terminé et livré en 1882.

[257] On remarque également, à Trà-vinh, plusieurs magasins chinois bien achalandés. Il y a quelques bijoutiers assez adroits.

Trois fois par semaine, le poste est desservi par une chaloupe (annexe des Messageries fluviales) venant de Mỳ-tho et de Bèn-tre.

Il y a également une chaloupe qui transporte des voyageurs et dont l'entreprise est entre les mains des Chinois. Ce service n'est pas régulier.

Actuellement, le poste de Trà-vinh est en bonne voie de prospérité et tout porte à croire que, dans quelques années, il ne le cédera en rien à ceux qui avoisinent Saïgon.

« Les eaux de puits de Trà-vinh qui servent à la consommation ont un aspect nébuleux et un goût saumâtre assez désagréable.

Leur température varie de 26 à 28 degrés et leur degré hydrotimétrique est de 20 degrés. Presque entièrement dépourvues de gaz acide carbonique et d'air, elles ont une quantité de chlorures correspondant à 0,689 par litre.

Soumises à l'évaporation, après filtration, ces eaux laissent un résidu de 1 gr. 376 par litre dans lequel il entre 0,180 de matières organiques.

Ces matières, vues au microscope, paraissent de nature végétale et de conformation identique aux conferves sulfuraires déjà trouvées à Mỳ-tho en bien moins grande quantité. Elles se décomposent au bout de vingt-quatre heures, rendent l'eau lactescente et donnent naissance à de l'hydrogène sulfuré pouvant se doser jusqu'à 0 gr. 064 par litre d'eau. »

Ba-tieu. — Le marché de Ba-tieu est à sept kilomètres environ de l'inspection de Trà-vinh. Une route bien empierrée y conduit directement. Les villages qui se trouvent sur le parcours sont : Tri-tán, Diệp-thach et Tàm-phúơng.

La maison commune de Ba-tieu, peu confortable, est construite sur le côté droit de la route. En face, se trouve la route de Trán-huư-ha à Bang-đa.

Non loin de Ba-tieu est un autre marché qu'on appelle Bèn-trât. Ce dernier est moins important que celui de Ba-tieu où, chaque jour, se réunissent beaucoup de Cambodgiens.

Phuoc-long. — Phuoc-long se trouve dans l'île Cồ-chiên, sur le [258] fleuve du même nom, à une heure en chaloupe du vàm de Trà-vinh.

C'est un centre d'une importance tout à fait relative. Cependant, l'île Cồ-chiên étant de récente formation, il est probable que, dans quelques années, le nombre des villages, qui n'est actuellement que de trois (Phước-long, Phú-thạch, Phước-hoà) sera augmenté et que, par suite, la population, encore très restreinte, se sera également accrue dans une proportion égale.

Phước-long ne compte que 400 habitants.

L'itinéraire à suivre pour se rendre du vàm de Trà-vinh à Phước-long est le suivant : on longe le Grand-Fleuve pendant une heure environ, on le traverse ensuite dans toute sa largeur, en évitant de s'échouer sur des bancs de vase qui sont en face de Cùlao-chiêu, bancs de vase sur lesquels commencent à pousser quelques petits arbrisseaux. On s'engage ensuite dans un petit rạch — mais il est prudent de mouiller à l'entrée, étant donné qu'à marée basse, il y a très peu d'eau — et l'on arrive, en dix minutes de sampan, en face de la maison commune qui est sur le bord du rạch.

Phước-long est composé exclusivement d'Annamites.

Bang-da. — Près du village de Đa-phước, Bang-da est une chrétienté située sur la route de Trà-vinh à Cẩu-ngang. Elle est à 13 kilomètres du chef-lieu et l'on peut s'y rendre soit à cheval, soit en voiture ; la route est fort bien entretenue et très agréable à suivre.

On remarque, sur le parcours, les villages de Long-binh, de Kỳ-là, de Bich-tri, de Chàng-màt et de Tứ-phong.

Le marché se trouve à Đa-phước et possède une maison commune d'assez maigre apparence. Ce centre est très important et le commerce du riz s'y fait sur une grande échelle. La population est presque toute cambodgienne.

La chrétienté est dirigée par le R. P. Favier, missionnaire qui se trouve là depuis plus de vingt ans ; il a fait construire une église fort belle comme style.

Secondé dans sa mission par plusieurs sœurs annamites du couvent de Cái-mơng (Bèn-tre), le R. P. Favier élève une [259] quantité de jeunes enfants qui, chaque jour, viennent à l'école.

En voiture, il faut quinze ou vingt minutes du marché de Đa-phước à Bang-da. Sur ce dernier parcours, on trouve, à droite et à gauche de la route, des manguiers énormes. La végétation est vraiment luxuriante dans toute cette contrée.

Une autre voie que la route dont nous venons de parler pour-rait, à la rigueur, être suivie pour aller à Bang-da, mais elle est peu pratique, surtout en chaloupe, c'est la voie fluviale. Dans ce cas, on devrait longer le Cồ-chiên jusqu'au rạch de Bang-da, remonter ce dernier jusqu'à une distance encore assez grande de la chrétienté ; car, à marée basse, l'échouage est inévitable. Une heure et demie en sampan suffirait ensuite pour faire le reste du chemin.

Cau-ngan. — De Bang-da à Cáu-ngan le trajet peut s'effectuer par la route qui a seize kilomètres environ.

Le pays n'offre plus du tout le même aspect. Autant la route de Trà-vinh jusqu'à Bang-da est bien ombragée, autant celle de Bang da à Cáu-ngan est triste et monotone. Pas un seul arbre, ce ne sont que plaines immenses et rizières de tous côtés. Les villages qui se trouvent sur tout le parcours sont : Hao-hao, Kim-cau, Hoa-luc, Bình-tan (marché de Mangine) et Minh-thuan.

Le marché de Cáu-ngan est un des plus importants de l'arrondissement ; il est situé dans le village de Minh-thuan qui a plus de six cents habitants.

On trouve une maison commune construite en briques et un marché très vaste où se fait un grand commerce de riz.

Il y a, de plus, à Cáu-ngan, une distillerie d'alcool de riz sous la surveillance d'un préposé européen, une église, plusieurs pagodes et une école cantonale.

Les jonques chinoises et les sampans se rendent à ce centre par le rạch Cáu-ngan.

Du vàm de Trà-vinh, on peut aller en chaloupe près de Cáu-ngan, mais faut-il encore profiter d'une bonne marée. L'itinéraire est des plus simples : fleuve Cồ-chiên jusqu'au rạch Cáu-ngan qu'en remonte jusqu'au village de Vang-cư. Il faut environ une demi-heure, à cheval, pour finir d'arriver au marché.

[260] Du vàm de Trà-vinh jusqu'au rạch Cáu-ngan, il y a trois rạchs : rạchs Ba-sơn, Ba-trần, Vón.

La population de Cáu-ngan est mélangée d'Annamites et de Cambodgiens ; il y a très peu de Chinois.

Ba-dong. — Le village de Bá-động est situé au milieu d'une immense forêt tout près de la mer de Chine. Pour s'y rendre en chaloupe, on doit profiter des mois de mai, juin, juillet, août et septembre, époques où la mousson est favorable. À un autre moment, il serait imprudent d'entreprendre le voyage, étant donné qu'il faut, pour aller jusqu'au rạch Bá-động, après avoir quitté le fleuve Cồ-chiên, traverser un bras de mer assez dangereux.

Du vàm de Trà-vinh, il faut cinq heures environ pour se rendre à Bá-động. Une autre voie conduit également à ce centre ; elle est plus longue mais moins dangereuse, c'est celle du rạch Cáu-ngan. Il faut environ quinze heures en sampan.

À quelques kilomètres de Bá-động se trouve une plage immense.

Toute cette contrée est très giboyeuse : sangliers, cerfs, etc. y abondent et le tigre fait souvent parler de lui par ses déprédations dans les villages.

Les indigènes de Bá-động sont presque tous pêcheurs ou bûcherons.

C'est dans ce village qu'habite un des principaux conseillers coloniaux indigènes, M. Bon.

Ba-si. — Le marché de Ba si, qui compte huit cents habitants, se trouve sur la route de Vinh-long à Trà-vinh.

Du chef-lieu, par la route, il y a sept kilomètres.

La ligne à suivre par la voie fluviale est la suivante : Cồ-chiên, jusqu'au rạch Lang-thé, et rạch de Ba-si.

Le village où est situé le marché de Ba-si se nomme Phướng-trà. La population est presque toute cambodgienne, et ce marché est plus important encore que celui de Ben-truot, surtout sous le rapport du commerce de paddy.

An-truong. — De Ba-si à An-trưởng, il faut 3 heures 1/2 environ en chaloupe.

On reprend le même rạch pour se rendre jusqu'au Cồ-chiên qu'on remonte en passant en face Cùlao-Bàn jusqu'au rạch Cái-hóp [261] qui conduit directement à An-trưởng. De l'entrée de ce rạch jusqu'à la maison commune d'An-trưởng, il faut deux heures.

Les rạchs qui se trouvent à droite, en allant du vàm de Trà-vinh à An-trưởng sont : rạch Ngả-bat et rạch Gióng-trên ; à gauche, rạchs Tham-sơn, Long-thé, Giong-lương, Cái-hóp, Báng, Go-cá, Ông-moc.

De l'embouchure du rạch An-trưởng jusqu'au marché, on trouve à droite les villages de Phú-hiệp, de Trung-tinh et d'An trưởng ; à gauche, ceux de Đức-mỳ, de Đức-nhuân, de Thanh-hiệp, de Hiệp-nghĩa et de Hiệp-hoà.

Deux routes aboutissent à An-trưởng, la route de Trà-vinh et la route de Vùg-liêm.

Les villages desservis par la route de Trà-vinh sont : Cầm-húc, Long-thuân, Nguyệt-láng, Nguyệt-đức, Phú-thành, Nhứt-tầm et Phướng-tra ; ceux desservis par celle de Vung-liêm sont : Trung-nghĩa, Trung-trach et Trung-linh.

An-trưởng était autrefois pays cambodgien. On l'appelait Quán-cáng-long, parce qu'il y avait, dit-on, beaucoup d'abeilles.

Les Annamites s'y implantèrent après la guerre de Ngụy-khôi et donnèrent à ce marché le nom qu'il porte aujourd'hui.

C'est un centre important ; on y compte plus de 800 habitants.

Le principal commerce consiste en riz, bétel, noix d'arec, coco.

Une distillerie d'alcool de riz et un entrepôt y ont été installés depuis peu.

Long-dinh. — Deux voies conduisent à Long-dinh : la voie de terre et les arroyos.

Par la voie des arroyos, qui est la moins fatigante, si l'on voyage en chaloupe, le trajet se fait en 14 heures environ en prenant pour point de départ le vàm de Trà-vinh. Il faut longer le Cồ-chiên laisser à gauche les rạchs Lang-tric, Cái-lập, Vùg-liêm, et Mang-thích, ce qui demande environ 3 heures. On entre ensuite dans le fleuve postérieur qui paraît un peu moins large que le fleuve antérieur (Cồ-chiên) ce qui tient, sans doute, aux îles nombreuses qui se sont formées dans son lit, et l'on va jusqu'au

ràch Càng-chông qui conduit directement à Long-đinh ; ce ràch est assez profond pour donner accès à une chaloupe et l'appontement de Long-đinh, quoique très primitif (quelques bambous et une échelle), permet d'accoster [262] facilement. La maison commune est à moins de 50 mètres du ràch, mais n'offre aucun confort au voyageur. Elle est située au milieu d'une petite place qui doit être le marché.

À 800 mètres de là se trouve la chrétienté de Mac-bât ⁵² dirigée par le R. Fougeroux. Une magnifique église y a été construite en 1887.

La voie de terre est plus pratique si l'on veut se rendre rapidement de Trà-vinh à Long-đinh. Le trajet peut s'effectuer à cheval ou en voiture. Il faut environ 5 heures. Tiêu-cán est le principal relai.

Tieu-can. — La distance qui sépare Long-đinh de Tiêu-cán est de 8 kilomètres, par la route. Le trajet peut également s'effectuer par eau, ce qui demande 12 heures en chaloupe ; encore faut-il profiter de la marée haute pour remonter le ràch de Tiêu-cán, et surtout voyager de jour, car le ràch Cán-chông offre des sinuosités qui rendent par moments la navigation très difficile.

Les villages que l'on remorque sur le trajet par la route sont : Mài-iêu, Don-hoa, Lương-sa, Phú-hoà, Hiều-tu, Dai-can.

Sur le ràch Cán-chông et non loin de Long-đinh, on remarque une chrétienté qui relève de la mission de Mac bat.

Tieu-cán est un marché très important. La population se compose d'un élément chinois assez considérable, d'un grand nombre de Cambodgiens et de plus de 900 Annamites.

Les Cambodgiens que l'on rencontre à Tiêu-cán sont presque tous métis de Chinois.

Plusieurs rues bien tracées sillonnent ce centre, qui possède un bureau postal et télégraphique, un entrepôt d'opium, dirigé par un préposé européen, une distillerie d'alcool.

Un magnifique pont en fer de 45 à 50 mètres de long sur 5 mètres de large, jeté sur le ràch, relie la route de Trà-vinh à celle de Long-đinh.

Un service de voitures publiques est, depuis peu, installé entre Tiêu-cán et le chef-lieu.

Bac-trang. — Autrefois Bac-trang fut choisi comme chef-lieu d'arrondissement ; actuellement un phu réside là ainsi qu'un huyện.

[263] C'est un centre très éloigné du chef-lieu, sur la rive gauche du Bassac ; la piraterie n'a jamais cessé d'y régner.

De Trà-vinh on peut s'y rendre par la route qui a 35 kilomètres.

Par la voie fluviale, il faut 13 heures. On se rend à Trà-ôn (Cantho), par le ràch Mang-thit et l'on descend le Bassac jusqu'au ràch Bac-trang qui se trouve presque en face de cùlao Yung, île comprise sur le territoire de Sòc-trăng.

Le marché de Bac-trang est assez important. La population de ce centre est mélangée d'Annamites et de Cambodgiens ; on y trouve très peu de Chinois.

Un poste de miliciens, sous la direction du plu, est chargé de la police de toute cette région. Il y a là un bureau de poste et un télégraphe.

Tra-cu. — On peut se rendre en 4 heures de Bac-trang à Trà-cu, par le fleuve Bassac et le ràch Ngà-ba-Tra-cu, trajet des plus difficiles, étant donné les nombreuses sinuosités du ràch Tra-cu.

⁵² C'est à Mac-bât qu'à son retour du Cambodge, en 1782, Mgr d'Adran s'arrêta pour célébrer la Toussaint.

Le seul village important qu'on trouve sur le parcours est celui d'An-nghièp.

Tra-cu est un grand marché. La population est composée, en majeure partie, de Cambodgiens. Ce centre possède un bureau télégraphique et une distillerie d'alcool de riz.

À 15 kilomètres de Tra-cu se trouve le marché de Dôn-hâu relié à Trà-cu par une route assez bien entretenue et très agréable à suivre.

Le centre de Ngùu-sôn, qui possède plus de 600 habitants, est situé sur la route de Bac-trang à Trà-cu, environ à 6 kilomètres de ce dernier marché. C'est un village cambodgien qui possède une magnifique pagode.



Bœufs trotteurs

CHAPITRE IV ARRONDISSEMENT DE VINH-LONG

L'arrondissement de Vinh-long, formé de la réunion des huyêns de Vinh-bin et de Vinh-trai, est borné : au nord, par Mỹ-tho ; à l'est, par Bên-tre ; au sud, par Trà-vinh et Cân-thơ ; enfin, à l'ouest, par Sa-đéc. Son étendue est de 116.432 hectares 93 ares.

Vinh-long ne diffère pas du mode de formation des autres parties de la Cochinchine ; son origine géologique est la même. La nature de son sol doit être assez uniforme, puisque ce sont les mêmes matières qui se sont accumulées et ont paru un jour au-dessus des eaux. Le sous-sol, à une grande profondeur, est formé d'une argile compacte peu perméable, offrant çà et là des traces d'oxyde de fer ; il ne laisse pas, tant par sa composition, par les différents sels dont il est formé ou qu'il contient, non combinés dans ses mailles, que par cette imperméabilité si regrettable sous certains rapports, que de donner une vigoureuse alimentation à de magnifiques végétaux.

L'arrondissement de Vinh-long est sillonné, en tous sens, par une quantité de cours d'eau dont les principaux sont : rạch Long-hổ, Cái-lóc, Cái-so, Cái-kè, Cái-nhum, Vàm-lich, Vũng-liêm, Lá, Ba-phốp. Sa-rài, Cái-cá, Mang-thít, Ba-kè, Ông, Cái-ngan, Bàng-lăng, Cái-cam, Cái-doi (rive droite du Cồ-chiên) ; et rạch Cái muôi, Bát-tran, Cái-ốt, Mồ-neo, Thông, Lách, Rau-ma (rive gauche du Cồ-chiên).

Ces derniers cours d'eau font communiquer le fleuve antérieur avec le Cồ-chiên.

Les canaux sont au nombre de six : canal de Cái-cá, entre le rạch Cái-cá et le canal de May-túc ; canal May-túc entre le canal de Cái-cá et le marché de Phú-tân ; canal de Tra-ngoa, entre le village de Tương-hưng et celui de Ninh-khánh ; canal de Bưng-trương entre le canal de Tra-ngoa et le rạch Vũng-liêm ; le canal de May-phôp, entre le canal May-túc et le rạch Ba-phốp ; canal de rạch Bàn, entre le rạch Sa-rái et le canal de Bưng-trương.

Les routes principales sont : route de Vinh-long à Sa-đéc, route de Vinh-long à Trà-vinh par Vũng-liêm ; route de Vinh-long à Trà-vinh par Ngã-tư.

[265] Ces trois routes principales ont de nombreux embranchements qui font communiquer les centres les plus importants de l'arrondissement.

Trois îles se trouvent sur le Cồ-chiên : cùlao Dưa, cùlao Phú-đa, cùlao Giai ; deux sur le fleuve antérieur : cùlao Tàn-cư, cùlao Tàn-an.

La grande île de Nam-thôn est située entre le Cồ-chiên et le fleuve antérieur : l'île donne asile à une quantité de singes ; c'est là qu'on trouve le gros Con-lo-noi.



Con-lo-Noi
(groupe des semnopithèques)

— L'arrondissement de Vinh-long est divisé actuellement en 13 cantons qui comprennent 105 villages :

.....
[267] « Lors de la conquête des provinces de l'Ouest, on divisa les anciens linh (ou provinces) en inspections ou arrondissements. Une partie de la province de Vinh-long en fut distraite pour former l'arrondissement de Vinh-long, qui a pour chef-lieu le poste de ce nom.

La province de Vinh-long occupait, sous le régime annamite, un vaste territoire qui renfermait les inspections actuelles de Vinh-long, Bèn-tre et Trà-vinh. La Basse-Cochinchine était alors divisée en six provinces, et la province de Long-hó (Vinh-long) était la quatrième. Lorsque les Français arrivèrent en Cochinchine, la vice-royauté de ces six provinces fut donnée à un homme désormais célèbre dans l'histoire de notre colonie, au fameux Phan-thành-Giăng. C'était un parvenu, issu d'une famille de pauvres fonctionnaires. Par son courage, par ses grandes qualités, il conquiert, comme il a déjà été dit, l'estime et l'admiration des tyrans soupçonneux de Huè, devint grand censeur, puis gouverneur de la Basse-Cochinchine.

[268] Après la prise de Biền-hòa, Vinh-long devint un foyer d'insurrection d'où les émissaires de l'empereur d'Annam excitaient sans cesse Mỹ-tho à la révolte. L'amiral Bonard résolut d'en finir. Le 25 mars 1862, lorsque le soleil eut percé un épais brouillard, phénomène commun à Vinh-long en cette saison, les habitants virent avec stupéfaction deux avisos et neuf canonnières rangés dans le fleuve devant la citadelle. Le 28, malgré huit forts et de nombreuses estacades, la place fut enlevée.

Huit mois plus tard, le traité de 1862, qui rendait aux Annamites les provinces de l'Ouest, reçut son exécution, et la citadelle de Vinh-long fut évacuée par nos troupes.

Phan-thành-giăng resta gouverneur de ces provinces qui étaient : Vinh-long, Angiang (Sa-déc, Châu-độc, Long-xuyên, Cán-thơ), et Hà-tiên (Hà-tiên, Rạch-giá). La prise de Vinh-long, en 1867, devait achever de briser cet homme remarquable : devenu odieux aux siens, qui l'accusaient de trahison, désespéré de l'envahissement de sa patrie, il s'empoisonna.

L'occupation définitive de Vinh-long et des deux autres provinces fut accomplie le 20 juin 1867 par le vice-amiral de la Grandière, gouverneur de la Cochinchine. La vieille forteresse annamite fut donc contrainte d'amener le pavillon de Thù-dức. Le drapeau français fut hissé et signifia aux populations environnantes qu'elles étaient désormais sujettes de la France. » (Dr Beaufils).

— La population est de 124.896 habitants se répartissant ainsi :

Français	36
Annamites	122.448
Cambodgiens	594
Chinois	1.810
Indiens	7
Malais	124.896

La principale culture est celle du riz qui a lieu sur une vaste échelle. Le commerce apprécie davantage le riz de certaines localités voisines du Bassac ; mais la province de Vinh-long en fournit une grande quantité.



Vinh-long. — Appontement des Messageries fluviales.

[269] Le *bétel* est cultivé dans l'arrondissement en petite quantité, il est vrai, mais assez pour les besoins de la population. L'exportation en est à peu près nulle.

L'*aréquier* est plus répandu ; sa culture est d'un bon rapport.

Le bourgeon terminal et l'inflorescence même de l'*aréquier* sont comestibles et font une excellente salade. Le tronc de l'arbre est employé pour la construction des toitures en paillotes, des échafaudages, de ces ponts annamites qui vous donnent le vertige et qu'on nomme « ponts de singes ».

Le *bananier* est cultivé en abondance.

Le *Dipterocarpus incanus* ou Yao des Annamites se rencontre dans certains endroits de l'arrondissement. C'est un bel arbre élancé, au tronc duquel on fait des entailles qui laissent couler l'oléo-résine (baume de Gorjun) ; la sécrétion est activée par un feu allumé dans cette entaille. On fait le commerce de cette huile, à Vinh-long.

Le *cajeput* est également exploité, mais en très petite quantité.

— Le climat de l'arrondissement de Vinh-long n'est point différent de celui du reste de la Cochinchine. La température atteint rarement 38 degrés et ne descend guère au-dessous de 18 à 20 degrés centigrades.

Ce sont les mêmes moussons nord-est et sud-ouest se partageant à peu près l'année, les mêmes préludes orageux à la saison des pluies, et les mêmes pluies, plus ou moins abondantes, selon les années.

On trouve dans toute la contrée une quantité d'oiseaux des marais ; vers le mois de septembre, les bécassines abondent mais la richesse giboyeuse de Vinh-long n'est pas très considérable. On n'y voit guère que du gibier à plumes : pigeons verts, tourterelles, sarcelles, etc. ; il y a, cependant, des sangliers et des cerfs (*con-huu*) près de Vũng-liêm.

Il n'est pas rare de rencontrer, dans les arroyos, d'énormes caïmans.

Les ophiidiens abondent dans tout l'arrondissement. Nous y avons trouvé le *Naja tripudians*, le *Bungarus annularis*, le *Mægerophis faviceps*, le *Trimeresurus erythrurus*, appelé vulgairement serpent bananier, et une quantité d'autres serpents.

[270] — C'est surtout dans l'île Dừa, en face Vinh-long, que se tient le cobra.

En 1890, époque à laquelle nous fûmes chargé, pour la 2^e fois, du service de santé à Vinh-long, le psyllé annamite que nous avons choisi pour nous prendre des serpents, nous apporta, dans la même semaine, 10 énormes cobras trouvés dans Cùlao Dừa.

Nous avons pu les conserver en cage pendant plus de trois mois. Durant ce temps, ils ne voulurent prendre aucune espèce de nourriture.

— L'arrondissement de Vinh-long possède 5 bureaux de poste et 5 télégraphes : Vinh-long, Vũng-liêm, Cho-lach, Ba-kè et Cái-nhum ; 3 écoles cantonales : Vũng-liêm, Cho-lach et Ba-kè ; plusieurs postes de miliciens.

Les principaux centres et marchés sont : Vinh-long, Ngà-tu, Cái-mười, Mỹ-điền, Cho-lach, Phước-lý, Vũng-liêm, Cái-nhum, Nước-xoáy, Ba-kè.

Vinh-long (ville). — Le poste de Vinh-long est situé à l'extrémité nord de l'arrondissement, par 10° 15' de latitude nord et par 103° 40' de longitude est (méridien de Paris). Il est à 120 kilomètres de Saïgon, sur la rive droite du bras oriental du Mékong, et en amont de Mỹ-tho, dont il est distant de 40 kilomètres.

D'après les villages qui composent Vinh-long, rangés en partie sur la rive droite du Mékong antérieur, en partie sur la rive gauche du rạch Long-hố, tout près de l'embouchure de cet arroyo, on peut voir que Vinh-long est bâti à l'endroit même où le fleuve intérieur se divise en trois branches qui sont : 1° le fleuve de Mỹ-tho, qui se jette dans la mer par la bouche dite le Cửa-liêu ; 2° une branche qui sépare l'arrondissement de Bèn-tre des arrondissements de Vinh-long et Trà-vinh ; 3° à une certaine distance de

Vinh-long, une autre branche part du fleuve de Mỹ-tho et divise en deux l'arrondissement de Bèn-tre.

Entre Vinh-long et Sa-đéc, le fleuve antérieur est très large, très majestueux ; il coule presque à pleins bords. Au moment des grandes pluies (juin, juillet, août) dans le Cambodge, il roule des eaux jaunes, précipitées par un courant si rapide, que le flot ne se fait plus sentir. À cette époque, une partie de la plaine disparaît sous les eaux.

[271] Autrefois, Vinh-long ne formait qu'une seule rue très longue bordant le Grand-Fleuve, d'abord, le Long-hó ensuite, et finissant à un arroyo perpendiculaire au Long-hó ; cette rue ne présentait des habitations, à droite et à gauche, qu'à ses deux extrémités est et ouest. À Bin-ninh, le quai était presque vide de maisons ; la rue était ombragée par une double rangée de cocotiers.

De nos jours, Vinh-long a complètement changé d'aspect. On trouve actuellement de magnifiques rues bien tracées, des quais qui ont un développement de plusieurs centaines de mètres, bordés de maisons d'un bel aspect, de nombreux magasins chinois, des routes bien entretenues et un marché construit en fer.



Inspection de Vinh-long

Vinh-long possède une des plus belles inspections de la Cochinchine, un tribunal, un télégraphe, un entrepôt d'opium. Il y a aussi un camp de tirailleurs annamites, une perception, une église catholique, une école primaire, un hôpital indigène. C'est également la résidence d'un médecin de 2^e classe des colonies qui est chargé du service de santé non seulement à Vinh-long, mais encore à Sa-đéc et à Trà-vinh, où il se rend deux fois par mois, et plus souvent en cas d'urgence.

Toutes les maisons des Européens sont construites en briques et présentent tout le confortable qu'on peut désirer.

L'ancienne citadelle annamite a été entièrement rasée ; elle était située à 200 mètres environ du fleuve. C'est tout près de là que se trouve un énorme banyan ou Bó-dé des

Annamites, où l'on pendait les condamnés à mort. Ce banian porte actuellement le nom d'*Arbre des pendus*.

Il existe à Vinh-long de charmantes promenades très fréquentées, le soir, par les Européens du poste : c'est la promenade du grand tour de l'Inspection, de la route des Sept-Ponts, de la route-de Sa-đéc. Sur la route du grand tour de l'Inspection, on trouve les embranchements de la route de Ngã-tư, route qui va à Trà-vinh et de la route de Cán-thơ.

En dehors des avantages qu'offre actuellement le poste de Vinh-long au point de vue de la salubrité ⁵³, on y trouve encore, sous [272] le rapport de l'alimentation, de nombreuses ressources. Le marché de Bình-ninh, toujours bien approvisionné, jouit, en effet, d'une réputation méritée.

Chaque jour, il y a un passage de bateaux des Messageries fluviales. Tous s'arrêtent à Vinh-long, aussi bien ceux qui vont au Cambodge que ceux qui se rendent à Sòc-trăng (Đại-ngài). Ils accostent à un magnifique appontement lancé sur le fleuve, en face de l'Inspection.

Tous les matins, vers huit heures, une chaloupe d'une compagnie chinoise passe à Vinh-long, venant de Sa-đéc et allant à Mỹ-tho. Cette chaloupe transporte les voyageurs mais n'est pas chargée de la poste. L'appontement où elle accoste, à Vinh-long, est situé sur le Long-hó ; c'est, du reste, là qu'accostent presque toutes les chaloupes qui sont de passage dans ce poste.

En face de Vinh-long et sur la rive droite du Long-hó, on voit une suite de villages d'aspect assez riant. Le principal, celui qui est construit sur la pointe qui s'avance dans le Cồchiên, se nomme Long-phoun ; c'était, avant l'arrivée des Européens, un des principaux marchés de la région. L'occupation de la citadelle a diminué son importance en faveur de Bình-ninh, sur la rive gauche du Long-hó.

Une magnifique pagode se trouve dans le village de Long-phoun.

Vinh-long est un des points les moins élevés de la Cochinchine.

Ce pays est formé presque tout entier d'alluvions relativement récentes ; une grande partie de son sol est élevée de quelques centimètres à peine au-dessus du niveau de la mer et de celui du fleuve, une autre portion considérable se trouve même en contre-bas. L'invasion des eaux y est fréquente ; elle n'est souvent empêchée que par des digues, par des terres rapportées.

L'eau de source est inconnue à Vinh-long. On ne peut avoir d'autre eau potable que celle que l'on recueille pendant l'hivernage, c'est-à-dire l'eau de pluie, et celle qui est puisée dans l'arroyo.

« L'eau du Long-hó est louche et légèrement boueuse, d'un aspect jaunâtre et d'un goût fade suivi d'un arrière-goût argileux. Insensible aux couleurs végétales, son degré de température diffère [273] peu de celui de l'atmosphère. Quand le thermomètre marque 30° à l'air libre et à l'ombre, il accuse 28, après cinq minutes d'immersion dans l'eau.

« Les gaz dissous y sont les mêmes que dans l'eau de Mỹ-tho. L'oxygène et l'azote n'y figurent qu'à l'état de traces ; on y a trouvé 0,010 d'acide carbonique libre. Un litre de cette eau évaporée avec soin à la température ordinaire du bain-marie, laisse un résidu du poids de 0 gr. 137 où les matières organiques, paraissant toutes de nature végétale, figurent pour 0 gr. 020.

« Le degré hydrotimétrique de cette eau est de 8° et la quantité de chlore correspondante au chlorure de sodium y représente une moyenne, par litre, de 0 gr 0327.

⁵³ L'assainissement du poste de Vinh-long est dû, en grande partie, aux travaux qu'ont fait exécuter certains administrateurs au nombre desquels se trouvent MM. Langlais et Bocquet.

« Les substances salines et argilo-siliceuses y constituent également un poids de 0 gr. 084.

« Cette eau doit être classée parmi les eaux potables de qualité inférieure, desquelles il faut faire disparaître les matières organiques avant de les livrer à la consommation. »

Nga-tu. — Sur la rive gauche de Long-hó, le marché de Ngá-tư est éloigné du chef-lieu de 8 kilomètres par la voie de terre ; il faut, par eau, en chaloupe, quarante-cinq minutes pour s'y rendre. Par l'arroyo, le trajet est fort agréable. Chaque rive du Long-hó est bordée de nombreuses maisons annamites qui font partie des villages de Thiêng-đức, de Long-thành et de Long-mỹ.

À Ngá-tư, le Long-hó se partage en plusieurs branches : rạch Cái-cau, rạch Cái-sao, rạch Nhộn-phú. Les canonnières, les chaloupes à vapeur et les grosses jonques peuvent remonter jusqu'à Ngá-tư, mais les trois rachs mentionnés ci-dessus ne sont pas accessibles aux canonnières.

La route qui conduit de Vinh-long à Ngã-tu longe la rive gauche du Long-hó. Elle est coupée par de nombreux arroyos perpendiculaires au Long-hó, qui les reçoit, Elle est bordée de rizières dissimulées par des plantations d'aréquiers, de bananiers. La laideur du marécage est cachée par la beauté d'une végétation luxuriante.

Ngá-tư est un centre important qui compte plus de 500 habitants. On y fait un grand commerce de riz.

Cái-muòi, — Plus connu des Annamites sous le nom de [274] Bình-luông, le marché de Cái-muòi est situé sur la rive droite du fleuve antérieur, non loin de l'embouchure du rạch Cái-muòi. Il est à deux heures environ du chef-lieu par le grand fleuve et le fleuve antérieur. En quittant Vinh-long, on passe devant le village de Tân-mỹ ou Thiêng-đức qu'on laisse à droite et l'on double cùlao Dừa (île qui comprend les villages de An-thành et de Bình-lương). On remonte ensuite le fleuve antérieur jusqu'au rạch Cái-muòi qui conduit directement à la maison commune.

Plusieurs bancs de vase rendent très difficile l'entrée du rạch Cái-muòi, même à marée haute. Cette entrée est signalée par la présence d'un gros arbre et d'une pagode.

Bình-luông est un grand village où l'on compte de 350 à 400 habitants ; le marché est assez important.

Tout près de la maison commune, se trouve un petit rạch qui, à marée haute, est accessible aux chaloupes à vapeur : il communique avec le grand fleuve Cồ-chiên par le canal Bà-bó qui se trouve près du village de Phước-định. À l'entrée de ce canal, sur le Grand-Fleuve, est un poteau télégraphique en fer qui peut servir de point de repère aux personnes qui veulent se rendre rapidement de Vinh-long à Cái-muòi. La longueur du trajet, en suivant ce dernier itinéraire, est abrégée d'une heure. Après avoir quitté le canal Bà-bó, on double la pointe sud-est de cùlao Dừa. Il ne reste plus que la largeur du fleuve à traverser pour être rendu au chef-lieu.

Mỹ-diên. — Le marché de Mỹ-diên, à hauteur de l'île Mương-khai, est situé sur la rive droite du Cồ-chiên, à l'entrée du rạch Cái-kè ; la ligne est directe par le Grand-Fleuve.

Il faut deux heures de Vinh-long pour se rendre au vàm du rạch Cái-kè. Les principaux villages qui se trouvent sur le parcours sont : Tiềnh-đức, Sơn-đông, An-

hương, Hòa-mỹ et Thanh-diên ou Mỹ-diên. Le seul rạch qui soit à signaler est le rạch Cái-lóc qui fait communiquer le Cồ-chiên avec le Long-hồ ; il traverse les villages de An-kiết, Thanh-hưng et Long-mỹ.

On passe également en face des trois îles suivantes : Cùlao Phú-đa, cùlao Vung et cùlao Thanh. La première de ces îles, cùlao Phú-đa, renferme quelques habitants ; elle a près de 4 kilomètres de longueur sur 1 kilomètre de largeur. Les deux autres îles sont en formation.

[275] Mỹ-diên possède 350 habitants. Le riz de cette contrée est très estimé.

Cho-lach. — Un des centres les plus importants de Vinh-long est, sans contredit, celui de Chợ-lách ou l'on se rend en une heure de Mỹ-diên, et, de Vinh-long, en deux heures et demie.

En sortant du rạch Cái-kè, on traverse le Cồ-chiên et, sur la rive gauche du fleuve, à hauteur du village de Bình-chàn, près de cùlao Mương-Khai, on s'engage dans un petit arroyo qui conduit à Chợ-lách, mais faut-il encore profiter du flot. À marée basse, le petit arroyo que nous venons de signaler n'est pas accessible aux chaloupes. Dans ce cas, en partant de Mỹ-diên, on longerait le Grand-Fleuve (rive droite) jusqu'à cùlao Bá et, après avoir doublé cette île, on s'engagerait dans le Sóng-ngan qui communique directement avec le rạch Lách.

« Le rạch Chợ-lách qui, dans la partie en amont du marché de Chợ-lách, court parallèlement aux deux fleuves Cồ-chien et Ham-luông, se divise là en deux branches faisant entre elles un angle d'environ 90° et à peu près également inclinées sur la direction première du rạch ; elles se rendent respectueusement au Hâm-luông et au Cồ-chiên.

La partie en amont du marché est peu large, peu profonde, d'une longueur d'environ trois milles, car à partir du dos d'âne de Vinh-lộc, l'eau se déverse par le canal Bá-bô ; il en résulte que la masse d'eau, au jusant, répartie entre les deux branches, n'est pas très grande ; aussi, près du marché, les fonds ne sont pas supérieurs à 1 m. 50 cent. ou 2 mètres à mer basse ; la branche Ouest, moins large et un peu mieux dirigée pour recevoir la chasse, est cependant plus profonde. » (Renaud).

C'est au point de jonction des deux branches que nous venons d'indiquer qu'est situé le village de Chợ-lách qui compte plus de 300 habitants.

Le Chợ Cho-lách étant accessible, non seulement aux barques d'un fort tonnage, mais encore aux chaloupes à vapeur, est une source de prospérité pour toute cette région. Outre qu'il rend extrêmement aisée la lèche des cultivateurs, il facilite au plus haut point les transactions commerciales. Après la récolte du riz, Chợ-lách est un vrai petit Cho-lón ; à cette époque, il y a une [276] affluence considérable de jonques, de barques, de pirogues et de sampans à l'entrée du rạch ; la libre circulation y est souvent interrompue sur un long parcours.

Chợ-lách possède une maison commune fort belle, un bureau des postes et télégraphes, une distillerie d'alcool de riz, une école cantonale.

C'est par Chợ-lách que passe la chaloupe-annexe des Messageries fluviales pour se rendre de Mỹ-tho à Trà-vinh.

Phuoc-ly. — Le village de Phước-lý, compris dans le canton de Bình-quới, est situé à l'est de Vinh-long dans cùlao Giải, île du Cồ-chiên qui mesure 10 kilomètres de long.

Phước-lý est à hauteur du rạch Mang-thit, rạch qui se trouve sur la rive droite du Grand-Fleuve.

Le trajet, du chef-lieu à Phước-lý, peut s'effectuer en trois heures ; la ligne est directe par le Cồ-chiên ; de Cho-lich, il faut une heure et demie. On regagne le fleuve par le rạch Ngan et l'on va directement à Phước-lý en suivant la rive gauche du Cồ-chiên.

Plusieurs îles se trouvent sur le parcours : cùlao Dai-an, cùlao Kiên, cùlao Các, cùlao Bà et cùlao Cỗ.

Cùlao Giai renferme cinq villages : Phú-thứi, Thanh-lương, Thái-binh, Thanh-khe, Phước-ly. Ce dernier, le plus important, est éloigné du fleuve de 1.500 mètres environ ; les chaloupes doivent mouiller dans le fleuve, le rạch Phước-lý n'étant accessible qu'aux petites pirogues. Du vàm de Phước-lý part une route qui va jusqu'au village. Sur cette route se trouve un pont qui a de 35 à 40 mètres de long ; il est construit en bambou et très élevé ; c'est un vrai pont de singe. Tout près de ce pont est une église dépendant de Cái-mong (Bèn-tre). La chrétienté est dirigée par le Père Trung, missionnaire annamite.

Phước-lý compte de 230 à 300 habitants.

Cùlao Giai est une île très fertile où l'on cultive du riz en abondance.

Vùng-liêm. — Le marché de Vùng-liêm, situé sur la rive droite du Cồ-chiên, est, aussi bien que Chợ-lách, un centre très important qui compte 1.800 habitants.

De Phước-lý pour se rendre à Vùng-liêm, il faut une heure ; de Vinh-long le trajet ne peut s'effectuer en moins de quatre heures.

[277] Le vàm du rạch Vùng-liêm est à une demi-heure du marché.

Des Chinois ont installé à cet endroit une scierie.

Vùng-liêm possède un bureau postal et télégraphique, une distillerie d'alcool de riz, sous la surveillance d'un préposé européen, une école cantonale, plusieurs pagodes et de nombreux magasins chinois situés sur la place du marché qui est très vaste.

C'est la résidence du Đốc-phù-Tàn ; les Européens de passage à Vùng-liêm trouvent toujours chez ce haut fonctionnaire annamite le meilleur accueil.

Le riz de Vùng-liêm étant de première qualité fait l'objet d'un grand commerce, ainsi que la volaille ; les chapons sont excellents.

Un magnifique pont en fer a été jeté sur le rạch Vùng-liêm ; il relie la route de Vinh-long à celle de Trà-vinh. Non loin de Vùng-liêm, au milieu des rizières, on voit une quantité d'échassiers, tels que : hérons, cigognes, marabouts, etc. On trouve également, dans la contrée, des sangliers et des con-hùu (cerfs des marais).

Nous avons dit que la route Coloniale de Vinh-long à Trà-vinh passe à Vùng-liêm. C'est un peu au-delà du marché que l'administrateur Salicetti fut tué sur cette route lors de l'insurrection de 1872.

Cái-nhum. — Il faut deux heures pour se rendre du vàm de Vùng-liêm à Cái-nhum. On remonte le Cồ-chiên (rive droite) jusqu'au rạch Mang-thít et par ce même rạch sur lequel se trouvent situés les villages de Mỹ-thạnh, de Tàn-mỹ-đông, de Hiệp-an et de Tàn-an-dông, on arrive à Cái-nhum.

Près de son embouchure, le rạch Mang-thít a un petit affluent, sur la rive gauche, c'est le rạch Vàm-lich qui va se jeter dans le Cồ-chiên à 3 kilomètres en amont du vàm.

Le rạch Mang-thít se termine à Ba-kè ; il est formé par la réunion du rạch Cái-nhum, continué par le Cái-can et le Long-hồ, aboutissant à Vinh-long, et du rạch Ba-ké continué par le rạch Traon aboutissant au Bassac.

« Quatre milles dans le Cồ-chiên séparent la sortie de Chợ-lách de l'entrée du Mang-thít.

« Les premières cartes hydrographiques ne signalent aucun banc à l'entrée du Mang-thít ; depuis quelques années, toute l'entrée du rạch s'est obstruée ; une grande pointe de vase qui se découvre [278] à basse mer, longue de 7 à 800 mètres dans la direction du sud-est, s'est formée à la pointe nord-est de l'entrée du rạch. Là où sont marqués des fonds de 18 mètres pour entrer dans le rạch, il n'y a plus qu'un étroit chenal avec 5 ou 6 mètres d'eau à basse mer. Je ne crois pas qu'avec la masse d'eau qui sort du rạch Mang-thít, les fonds puissent s'élever au-dessus de 4 mètres, qui est la profondeur nécessaire du canal. Toutefois, comme cette masse d'eau est amenée par la marée elle-même, il y aurait un danger extrême à ce qu'un banc vint fermer, même partiellement, l'entrée du Mang-thít et gêner l'accès du flot dans la rivière. » (Renaud)

Cái-nhum est un centre important où l'on compte plus de 600 habitants. Le marché se trouve sur une grande place, près de la maison commune.

Un appontement en bois permet aux chaloupes d'accoster facilement.

Nuoc-xoay. — C'est par le rạch Mang-thít qu'on se rend de Cái-nhum à Nước-xoay. Le trajet se fait en une heure et demie ; il y a deux villages sur le parcours : Tàn-an-tày et An-hội.

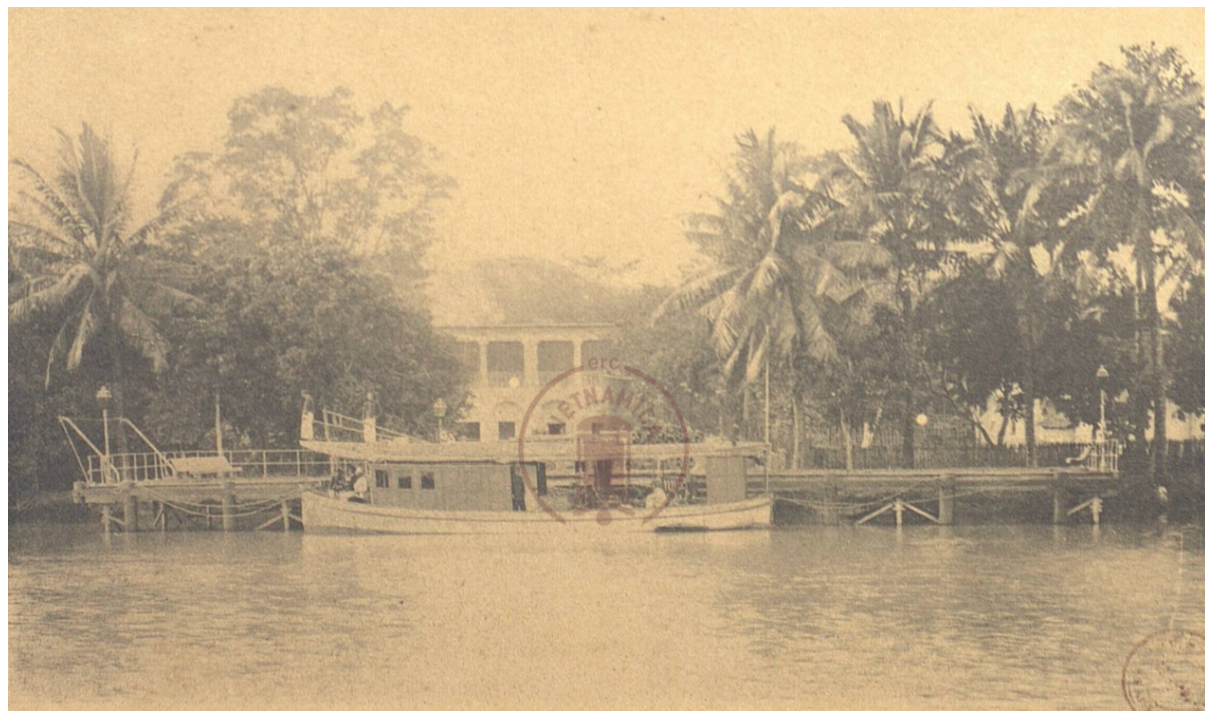
Le centre de Nước-xoay, sur la rive droite du rạch Mang-thít, est assez peuplé. Indépendamment du rạch Mang-thít, il est relié à Cái-nhum par une route. Cette route est très peu carrossable.

Ba-kè. — Le marché de Ba-kè, sur la rive gauche du rạch qui porte le même nom, est à une heure et demie de Nước-xoay par le Mang-thít. Ce centre ne le cède en rien, au point de vue du commerce, à Chợ-lách et à Vùng liêm.

Ba-ké, qui a une population de 1.500 âmes pour le moins, possède un bureau de poste, un télégraphe, une distillerie d'alcool de riz, une école cantonale.

Il est regrettable que le canal Vouet ou rạch Cái-can, qui relie le rạch Ba-ké au Long hó, ne soit accessible aux chaloupes à vapeur et aux barques qu'à haute mer. Il y aurait une grande utilité, pour la rapidité des communications, à creuser ce canal, qui éviterait ainsi un long détour aux canonnières obligées de descendre le Cồ-chiên vers Trà-vinh pour chercher l'embouchure du Mang-thít.

[279]
CHAPITRE V
ARRONDISSEMENT DE SA-ĐEC



Inspection de Sa-đec

L'arrondissement de Sa-đec, formé par la réunion des anciens huyêns d'An-xuyên et de Vinh-an, est borné : au nord, par Tân-an ; à l'est, par Mỹ-tho et Vinh-long ; au sud, par Cán-thơ ; à l'ouest, par Long-xuyên.

Son étendue est de 131.200 hectares. La superficie cultivée est de 61.092 hectares.

La formation géologique de cette contrée est la même que celle de Vinh-long.

Le fleuve antérieur traverse une partie de l'arrondissement de l'est à l'ouest.

Les principaux cours d'eau sont : rạch Sa-đec, Nha-màn, Cái-tàu, Sanh-nhieu, Lai-vung. Tous ces rạch, qui sont accessibles aux chaloupes à vapeur, aux grosses jonques, ont de nombreux affluents.

Les canaux sont peu nombreux : canal Pellé, qui fait communiquer le rạch Cán-thơ avec le rạch Sa-đec ; canal Simonard, entre le rạch Sa-đec, à 20 kilomètres de l'Inspection, et le rạch Lãi-vùng ; le canal Niaman, en aval, qui part du rạch Sa-đec et va jusqu'au Bassac pour s'arrêter en face de l'Inspection de Cán-thơ.

Les routes principales sont :

- 1° La route Coloniale n° 4 qui part de Saïgon, passe à Sa-đec et aboutit à Hatien ;
- 2° La route du rạch Cấn-tho qui part du pont de la chrétienté, à Sa-đec, et va jusqu'au canal Pellé. Sa longueur est de 12 kilomètres ;

3° La route de Sa-đéc à Cái-lau-thượng (ancienne route d'Arrondissement n° 47 de Sa-đéc à Sôc-trăng). Elle est reliée à la route Coloniale n° 4 de Saïgon à Hà-tiên par un grand pont en fer (ancienne passerelle du pont d'Iéna, à Paris), jeté sur le rạch Sa-đéc.



Pont de Sa-đéc
(Ancienne passerelle du pont d'Iéna, à Paris).

Le kilomètre 0, point de départ, se trouve au perron du bâtiment à étage de l'Inspection où il a été posé un poteau indicateur.

Elle suit le canal de l'Inspection, le quai, traverse les villages de [280] Tàn-qui-đông, Tàn-khánh, Tàn-khánh-Tây, Tàn-an-trung, Tàn-mỹ, Mỹ-an, Hội-an, coupe le rạch de Cái-tau-thượng au marché et aboutit au village de Tàn-hoi, au bord du canal, limitant les deux arrondissements : Sa-đéc et Long-xuyên. Sa longueur totale est de 31 kilomètres ; elle est empierrée sur une longueur de 5 kilomètres. Tous les ouvrages d'art sont terminés et cette route est praticable sur toute sa longueur. Ces ouvrages d'art se composent de vingt-deux ponts qui donnent une longueur de tablier de 354 mètres 60 centimètres dans lesquels sont compris trois ponts métalliques à chaussée empierrée donnant ensemble une longueur de tablier de 5 mètres ;

4° Le boulevard de l'Inspection, qui part du bâtiment de ce nom, traverse les villages de Tàn-qui-đông et Tàn khánh et a une longueur de 5 kilomètres dont 3.000 mètres sont empierrés. Il rejoint la route de Cái-tau-thượng à Tàn khanh :

5° La route de Sa-đéc au Lap-vò, qui s'embranche sur la route de Cái-tau-thượng, à 3 kilomètres environ de l'Inspection ; elle suit, en amont, le rạch Sa-đéc jusqu'à sa rencontre avec le rạch Lấp-vò, limite de l'arrondissement de Long-xuyên. Sur la droite, elle est praticable sur une longueur de 12 kilomètres jusqu'au rạch Nước-xoay, quoique n'ayant jamais été empierrée ; elle comprend vingt-sept ponts en bois ;

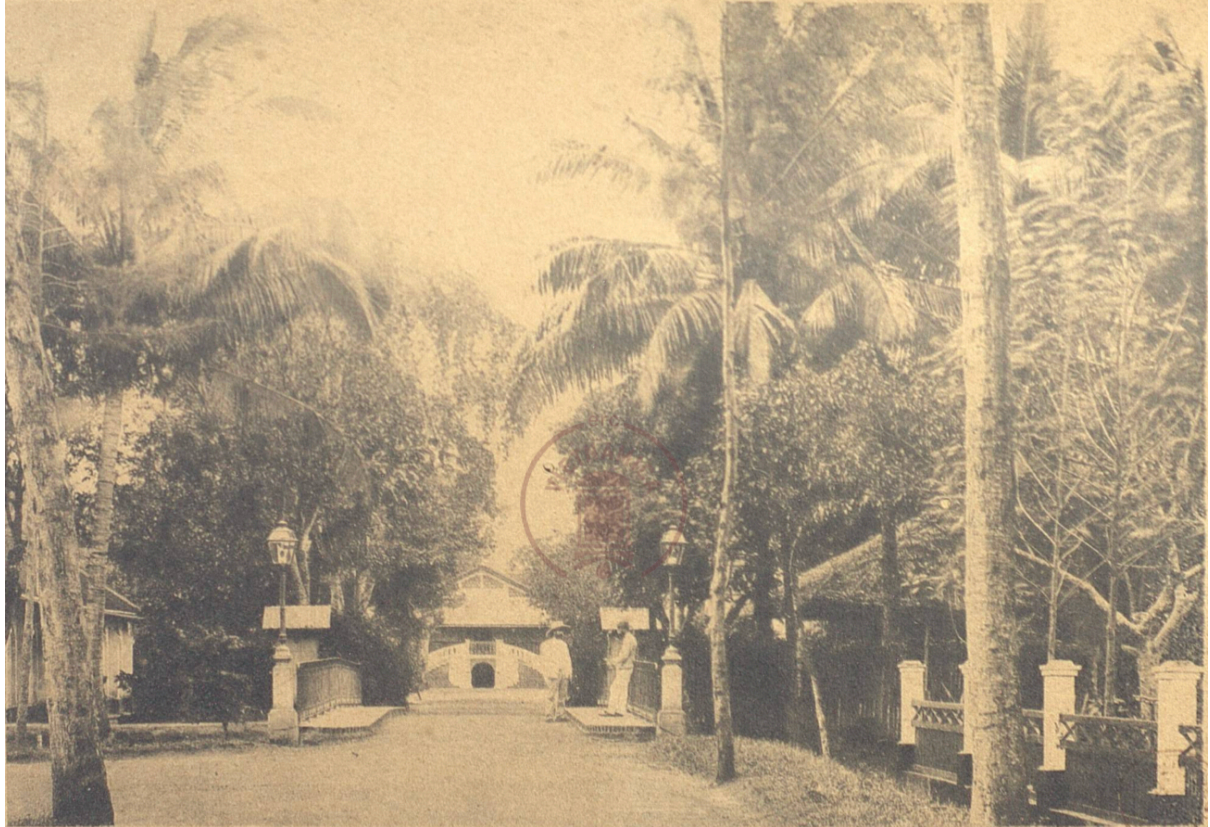
6° La route de la Passe-Nord qui part du pied de la rampe d'accès du grand pont de Sa-đéc, traverse les villages de Tàn-qui-đông et Thanh-khánh. Sa longueur est de 3 kilomètres. Les ponts de cette route sont en fer mais les tabliers sont en bois. La longueur totale de ces ponts est de 419 mètres.

Cette route est très fréquentée par les voitures qui se rendent au vàm pour y chercher les voyageurs qui y sont amenés par les bateaux des Messageries fluviales. Elle

est empierrée sur toute sa longueur. Au village de C  i-b  ,    2 kilomètres de Sa-  c, s'élève une chrétienté.

L'arrondissement de Sa-  c est divisé en 9 cantons qui comprennent 80 villages.

.....



Avenue de l'Inspection, Sa-  c

[282] — La population de l'arrondissement de Sa-đéc est de 136.312 habitants se répartissant ainsi :

Européens	39
Annamites	134.657
Chinois	1.610
Indiens	6
Total	136.312

Les riz de Sa-đéc sont très estimés ; c'est la principale richesse de toute la contrée. On fait également un grand commerce de nattes blanches, de noix d'arec, de poissons salés, de bétel, etc.

Dans la partie de l'arrondissement qui touche à celui de Long-xuyên, on remarque de belles plantations d'indigotiers, de cotonniers, de bétel, de mûriers. Près de Sa-đéc, il existe une importante briqueterie.

La flore ne diffère pas de celle de Vinh-long.

L'arrondissement possède une école primaire, deux écoles cantonales, deux bureaux des postes et télégraphes, une église.

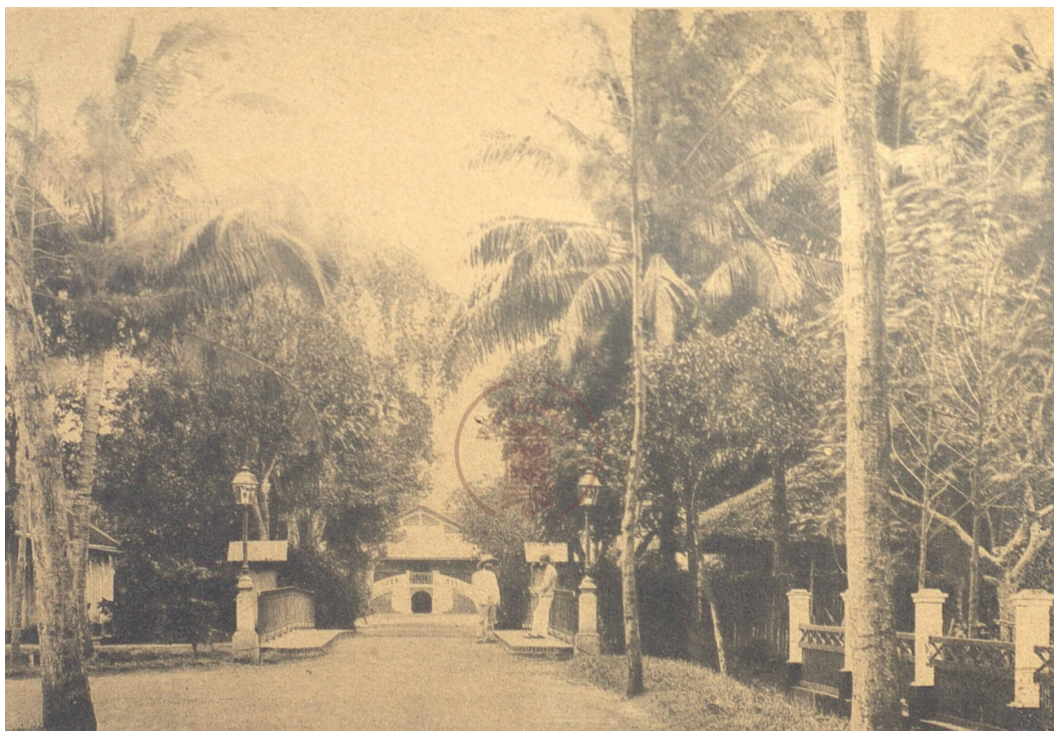


Le télégraphe à Sa-đéc

[283] Les principaux centres et marchés sont : Sa-đéc (ville), Phú-hựu, Phú-nhuận, Mỹ-luông, Mỹ-xương, Mỹ-tra, Hội-an, Lai-vum, Long-hun, Tàn-an-trung.

C'est généralement dans ces divers centres et marchés que se rend tous les six mois le médecin-vaccinateur. La moyenne des sujets vaccinés à chaque tournée semestrielle est d'environ trois mille.

Sa-đéc (ville). — Situé sur la rive droite du fleuve antérieur et à 12 milles de Vinh-long, Sa-đéc est un des postes les plus agréablement situés ; c'est un poste très riche et très commerçant, un chef-lieu d'arrondissement qui a été soigné, on peut dire presque avec amour, par tous les administrateurs qui ont été appelés à le diriger. M. Sylvestre fut le premier qui commença à l'assainir, à l'embellir ; il y commença des rues droites, des quais droits et larges, y creusa quelques canaux, et la terre qui provenait de ces fouilles servit à combler les mares infectes qui se trouvaient là.



Avenue de l'Inspection

Par la suite, des routes, des boulevards ont été faits, des maisons en briques ont été construites, un magnifique pont en fer a été jeté sur le rạch Sa-đéc. Il est un souvenir durable de l'Exposition universelle de 1878, car ce pont a été construit, comme il est dit plus haut, avec les éléments métalliques de la passerelle du pont d'Iéna, à Paris. De nos jours, Sa-đéc offre donc le plus bel aspect qu'on puisse imaginer ; c'est aussi un des postes les plus sains de l'Ouest. Les logements européens sont dans une petite île qui s'avance dans le rạch Sa-đéc et le divise en deux branches dont l'une (branche nord) rejoint tout près de là le Grand-Fleuve.

Sur tout son périmètre, cette île est bordée d'une route ombragée par des cocotiers et des eucalyptus.

Il y a un endroit tout particulièrement pittoresque que le visiteur ne saurait oublier. On l'appelle « l'Allée des Soupirs » ; et, bien que cette dénomination soit un peu prétentieuse pour un pays si éloigné et si peu favorisé en poésie positive, il n'en est pas moins vrai qu'un certain charme se dégage de cet endroit délicieux. L'on y respire à l'aise, les idées s'y adoucissent et le cœur bondit quelquefois lorsqu'on songe au vrai

bonheur qu'éprouvent ceux qui, dans notre chère patrie, se promènent dans ces célestes petits sentiers précurseurs.

[284] À Sa-đéc, la nature verte, seule, est généreuse. D'abord, l'on suit les caprices d'un petit rạch qui subit les évolutions des marées :

De chaque côté de ce cours d'eau, des cases indigènes encadrées de jolis jardins et comme autant de parasols gigantesques qui abritent ce joyeux séjour, l'aréquier et surtout le cocotier, cet arbre chéri des dieux, qui croisent leurs stipes merveilleux comme s'ils se disputaient le domaine du soleil pour pouvoir répandre au-dessous d'eux leur ombre protectrice.

Inutile d'ajouter, après cet aperçu, que les Européens de Sa-đéc en ont fait leur promenade favorite.

À la pointe se trouve l'Inspection dont l'aménagement est irréprochable ; puis viennent la prison, le télégraphe, le camp des tirailleurs ; un peu plus loin, les travaux publics, le tribunal, etc.

Le quartier indigène proprement dit est de l'autre côté du rạch, sur sa rive sud. Les maisons son alignées au cordeau le long d'un quai large, défendu par de solides pilotis contre les empiètements du fleuve. Ces maisons, souvent à un étage, forment une longue rue sur laquelle tombent perpendiculairement d'autres rues peu profondes. C'est de ce côté du rạch que se trouvent l'école primaire, l'entrepôt et l'église.

Le marché est à l'extrémité de la ville, sur une place très vaste ; il est généralement bien approvisionné.

Sous l'administration annamite, Sa-đéc était une sous-préfecture de la province de Châu-dòc. Cette ville était très peuplée et faisait un grand commerce avec le Cambodge. C'était à Sa-đéc que venaient d'abord tous les produits cambodgiens ; ils étaient ensuite transportés à Saïgon.

Avant l'installation de la Compagnie des Messageries fluviales, plus de cent cinquante grandes barques chargées de riz, de coton, d'indigo, de poissons salés arrivaient du Cambodge, chaque jour, à Sa-đéc.

Les bateaux de cette Compagnie, qui font aujourd'hui un service régulier entre Pnompenh et la Cochinchine, transportent les produits du Cambodge à Saïgon, ce qui demande deux jours, alors qu'autrefois les barques, à l'époque des grandes eaux, mettaient plus d'un mois pour faire le trajet. Tous ces bateaux relâchent à Sa-đéc, au vàm du rạch Sa-đéc (branche nord).

[285] Sa-đéc a un sol tout à fait approprié à la culture du cocotier ; l'arrondissement entier est d'ailleurs aussi bien préparé à cette culture et il n'est pas douteux qu'il y ait là une source de richesse pour l'industriel hardi qui viendrait planter sa tente au milieu de ces plantations spéciales.

C'est à juste titre que l'on a surnommé le cocotier le roi des végétaux ; c'est un des plus précieux que la nature ait donné à l'homme, car les habitants des régions équatoriales trouvent en lui les plus grandes ressources.

En effet, la tige leur fournit du bois de construction ; les feuilles, des couvertures pour leurs maisons ; les fruits, du lait, de la crème, des vêtements, etc. ; le bourgeon terminal de la tige constitue le chou palmiste. On fait encore de l'alcool et de l'huile avec le cocotier.

Dans cette région, le coco est en si grande abondance qu'on peut le dire inépuisable. L'enveloppe fibreuse de cet arbre trouve en Europe, en Angleterre surtout, un grand débouché dans la fabrication du papier et la composition des cordages.

Dans des conditions aussi exceptionnelles, nous croyons qu'une usine bien agencée, employant la main-d'œuvre indigène, trouverait, en venant à Sa-đéc, un nouveau Pactole.

Les Anglais, gens éminemment pratiques, ont installé des usines et exploitent le cocotier dans des pays beaucoup moins favorisés sous tous les rapports.

La population de Sa-đéc est d'environ 15.000 âmes ; elle est composée d'Annamites, de Chinois et d'Indiens.

Presque tout le commerce est entre les mains des Chinois et de quelques Malabars. Il y a cependant des teinturiers annamites, des bijoutiers, des horlogers, etc.

Grâce aux nombreuses routes qui ont été faites autour de l'Inspection, il y a un assez grand mouvement de voitures, surtout sur la route qui relie Sa-đéc à la passe Nord.

La mission du Cambodge possède une église à Sa-đéc et cinq chrétientés dans l'arrondissement. La chrétienté de Sa-đéc est dirigée par le R. P. Janin, si connu dans toute la Cochinchine.

Phu-huu. — C'est par le rạch Sa-đéc qu'on se rend du chef-lieu à Phú-hữu ou Cái-tàu-hạ. Il faut une heure pour effectuer le trajet.

[286] Le marché de Cái-tàu-hạ, un des plus importants de l'arrondissement, est situé près du fleuve antérieur, sur la rive droite du rạch Cái-tàu ; on y compte plus de 5.000 habitants.

Entre Sa-đéc et Cái-tàu-hạ, on trouve les villages de An-tích, de Tàn-xuân, de Phú-nhuận, de Tàn-an-dũng et de Tầân-nhơn. Un seul rạch est sur le parcours, c'est le rạch Nha-màn qui traverse les villages de Tàn-hữu-đũng et de Hòa-hưng.

La plupart des maisons de Cái-tàu-hạ sont construites en briques, le marché est très vaste, la maison commune fort belle.

Il est regrettable que l'administration ne fasse pas terminer la route de Vĩnh-long à Sa-đéc. Le marché de Cái-tàu-hạ ne pourrait qu'y gagner au point de vue du commerce.

Phu-nhuan. — Le centre de Phú-nhuận est situé sur la même rive du rạch Sa-đéc que Phú-hữu et se trouve entre ce marché et le chef-lieu, à l'embouchure du rạch Nha-mân. Phú-nhuận possède 2.350 habitants, mais ce marché est bien moins important que Cái-tàu-hạ.

My-luong. — Sur la rive gauche du fleuve antérieur et dans le canton de Phong-năn, Mỹ-luông est un centre qui possède 1,200 habitants. Son importance est tout à fait relative, mais la mise en culture des immenses terrains qui se trouvent là rendra ce centre très commerçant.

Il faut deux heures pour se rendre de Sa-đéc à Mỹ-luông.

Un petit appontement, situé tout près de la maison commune, permet aux chaloupes à vapeur d'accoster facilement.

Le rạch Mỹ-luông n'est pas accessible aux canonnières.

C'est à hauteur de Mỹ-luông que se trouvent, dans le fleuve antérieur, les deux îles Con-linh (île aux Liboux) et Con-hac (île aux Cygnes).

My-xuong. — De Mỹ-luông, on peut se rendre à Mỹ-xương en moins d'une heure par le Thong-lưu. De Sa-đéc, il faut deux heures.

Aussi bien que Mỹ-luông, Mỹ-xương est sur la rive gauche du fleuve antérieur. On y compte plus de 2.000 habitants.

Le rạch qui conduit à Mỹ-xương est très étroit ; aussi est-il difficile de faire le trajet en chaloupe, du moins depuis Mỹ-luông.

[287] De Mỹ-xương au Grand Fleuve, le rạch est beaucoup plus large. Les deux rives sont couvertes de beaux arbres qui, se penchant d'une rive à l'autre, forment comme un immense berceau coloré de toutes les teintes possibles.

My-tra. — Plus connu des Annamites sous le nom de Cao-lãnh, le marché de Mỹ-trà, qui renferme 2.500 habitants, est situé sur la rive gauche du rạch Cao-lãnh, à trois heures de Sa-đéc et à deux heures environ de Mỹ-xương.

De Mỹ-xương à Mỹ-trà, la ligne est presque directe ; après avoir quitté le fleuve antérieur, presque à hauteur de Chợ-chua (île Côn-ông), on s'engage dans une branche de ce même fleuve jusqu'au rạch Cao-lãnh qui conduit directement au marché.

Mỹ-trà est un centre très important qui possède une école cantonale dirigée par un instituteur européen assisté de trois professeurs annamites. Cette école est fréquentée par plus de cent élèves.

On remarque une magnifique distillerie d'alcool de riz qui est sous la surveillance d'un préposé européen.

La place du marché est très vaste ; elle est entourée de nombreuses maisons construites en briques.

La maison commune, qui se trouve tout près de l'école, est fort belle. Il est regrettable, vu l'extension commerciale que prend tous les jours Mỹ-trà, qu'on n'ait pas encore songé à y installer une ligne télégraphique et un bureau de poste. C'est, du reste, ce que depuis longtemps réclament les habitants.

On trouve à Mỹ-trà quelques rues bien tracées et une route bien entretenue.

Le principal commerce de ce centre est le commerce du paddy.

Il y a plusieurs teinturiers et quelques bijoutiers.

En face de Mỹ-trà, sur la rive droite du rạch Cao-lãnh, est le village de Hòa-an qui possède une magnifique pagode.

Le rạch Cao-lãnh est accessible non seulement aux chaloupes à vapeur et aux grosses jonques, mais encore aux canonnières ; on ne peut cependant remonter plus haut que Mỹ-trà sans courir le risque de s'échouer sur le dos-d'âne qui se trouve non loin de là, dans le rạch Cao-lãnh.

Hoi-an. — À l'ouest de Sa-đéc et à l'extrême limite de l'arrondissement, Hội-an, plus connu des Annamites sous le nom de [288] Cái-tàu-thượng, est un marché très peuplé ; on y compte 5.500 habitants. Hội-an est à deux heures environ de Mỹ-trà par le rạch Cao-lãnh, le Grand-Fleuve et le rạch Cái-tàu-thượng.

Le rạch Cái-tàu n'est accessible aux chaloupes à vapeur et aux grosses jonques qu'à la haute mer. Il fait communiquer le fleuve antérieur avec le Bassac.

Hội-an possède une distillerie d'alcool de riz qui est sous la surveillance d'un préposé européen.

Les bateaux des Messageries fluviales font escale à Hội-an, en se rendant à Châu-độc ; ils mouillent à l'entrée du rạch Cái-tàu.

Lai-vum. — Le trajet de Hội-an à Lai-vum demande quatre heures environ ; il suffit de redescendre le rạch Cái-tàu jusqu'au Grand-Fleuve pour s'engager ensuite dans le Bassac, sur la rive gauche duquel se trouve le marché de Lai-vum, à l'embouchure du rạch qui porte le même nom.

Lai-vum est un des plus grands centres de l'arrondissement de Sa-đéc, fort bien situé et très commerçant. On y remarque un bureau de poste, un télégraphe, une distillerie d'alcool de riz, une école cantonale. On y compte 3.500 habitants.

Si le canal Simonard, qui fait communiquer le rạch Sa-đéc avec le rạch Lai-vùm, était plus large et plus profond, le trajet de Sa-đéc à Lai-vùm pourrait s'effectuer en trois heures environ, alors que du chef-lieu au marché de Lai-vùm, il faut actuellement au moins huit heures en chaloupe à vapeur.

Long-hun. — Le marché de Long-hùn est situé sur le rạch Sa-đéc, non loin du canal Simonard ; du chef-lieu, on peut s'y rendre en deux heures. Sur le parcours, on trouve les villages de Tàn-qui-đông, de Tàn-qui-tày, de Tàn-dương, de Tàn-thành et quatre rachs affluents du rạch Sa-đéc : rạch Sanh-nhieu, rạch Cái-cỏ, rạch Nước-xoay et rạch Van-dinh.

Long-hun possède 4,100 habitants ; c'est un centre très commerçant qui gagnerait beaucoup à voir le canal Simonard accessibles aux grosses jonques, par toute marée, ce qui n'aura lieu qu'autant que des dragages sérieux auront débarrassé ce canal de l'épaisse couche de vase qui l'encombre sur la plus grande partie de son parcours. Non seulement toute la contrée y trouverait de grands avantages au point de vue commercial, mais le [289] trajet de Sa-đéc à Lai-vun pourrait s'effectuer bien plus rapidement.

Actuellement, il faut huit heures par le Grand-Fleuve et le rạch Cái-tàu pour se rendre à Lai-vum ; par le rạch Sa-đéc et le canal Simonard, il ne faudrait pas plus de trois heures.

Tàn-an-trung. — Le village de Tàn-an-trung situé sur la rive droite du fleuve antérieur, à hauteur de Chợ-chua ou île Cỏn-ỏng, est à une heure environ de Sa-đéc ; on descend le rạch Sa-đéc jusqu'à la passe-nord, on s'engage ensuite dans le Grand-Fleuve que l'on remonte jusqu'au village de Tàn-binh-đông qui est sur la rive gauche. De cet endroit à Tàn-an-trung, qui est sur la rive opposée, il ne reste plus que le fleuve à traverser.

Ce centre est loin d'avoir une grande importance commerciale ; on y compte cependant plus de 1.100 habitants.

[289]
CHAPITRE VI
ARRONDISSEMENT DE LONG-XUYEN



Église de Cu-lao Giên (Long-Xuyen)

Ancien huyện de Long-xuyen, province d'Hà-tiên, l'arrondissement de Long-xuyen, dont la superficie totale est de 230.000 hectares, est borné, au nord et à l'ouest, par Châu-độc ; au sud, par Rạch-giá et Cán-thơ ; à l'est, par Sa-đéc.

La formation géologique de Long-xuyen est à peu près la même que celle de Vinh-long et Sa-đéc.

Deux grands fleuves traversent l'arrondissement : le fleuve antérieur et le fleuve postérieur.

De plus petits cours d'eau sillonnent la contrée dans tous les sens ; les principaux sont : rạch Long-xuyên, Thòt-nôt, Lấp-vò, Cái-tau, Ông-chương.

Comme canaux, nous signalerons le canal de Rạch-giá entre Rạch-giá et Long-xuyên ; le canal de Cha-va entre le rạch Ông-chương et le fleuve antérieur.

Long-xuyên ne possède aucune route carrossable.

On compte dans l'arrondissement huit cantons, soixante-deux villages, sept marchés, un bureau de poste, un bureau télégraphique, une école primaire, huit écoles cantonales.

.....
[291] Au point de vue commercial, Long-xuyên exporte du riz, de la soie, des noix d'arec, du bétel, de l'indigo, du tabac, etc. La soie de cùlao Giên est très estimée.

Autrefois, l'arrondissement de Long-xuyên était couvert de forêts, ainsi que l'est encore une grande partie de Rạch-giá. C'est [292] dans cette contrée que s'est passé le fait suivant : des centaines de milliers d'hectares de forêts, principalement de trams, ont été engloutis tout d'un coup et les troncs des arbres qui les composaient, retirés de la vase et de la tourbe, fournissent encore chaque année près de la moitié du bois de chauffage que consomment les habitants.

Actuellement, Long-xuyên ne contient plus que deux îlots montagneux : Nui-sap et Nui-ba-Thé où l'on retrouve quelques essences des grandes forêts, des Dzaù, des Gào, des Boi-lỏi, des Chien-lien, des Long-mui, etc.

En résumé, par sa grande étendue de terre non encore cultivée, l'arrondissement de Long-xuyên a un grand avenir ; le creusement de grands canaux de communication sur lesquels la population amorcerait des canaux de culture, ne pourrait qu'augmenter le développement du commerce et la prospérité de toute cette région.

Les séances semestrielles de vaccine ont lieu dans les centres suivants : Long-xuyên (ville), Bin-thùy, Kiên thành, Tú-dien, Ba-rang, Tàn-thạnh, My chánh, Tàn-duc (cùlao Giên), Mỹ-luong, Lấp-vò, Bo-ot.

La moyenne des sujets présentés à chaque tournée vaccinale est de 3.500 à 4.000.

La population infantile est, en général, assez saine, mais on remarque un grand nombre de sujets atteints de scrofule, de conjonctivite, de gale, etc.

Long-xuyên (ville). — Situé sur la rive gauche du fleuve postérieur et à l'embouchure du rạch Long-xuyên, le poste de Long-xuyên est la résidence d'un administrateur. Tous les services y sont représentés : justice, Douanes et Régies, perception, postes et télégraphes, etc. Une compagnie de tirailleurs annamites commandés par un lieutenant d'infanterie de marine occupe le fort situé sur la rive gauche du rạch Long-xuyên.

Trois fois par semaine, les bateaux des Messageries fluviales font escale à Long-xuyên ; une chaloupe annexe fait le service des dépêches entre ce poste et Rạch-giá.

Bình-thùy. — Par le fleuve postérieur, il faut deux heures environ pour se rendre de Long-xuyên à Bình-thùy. Sur le parcours, on remarque deux îles : cùlao Pho-ba et cùlao Ba-hòa. La première de ces îles, cùlao Pho-ba, est en face du chef-lieu ;

[293] elle a 2 kilomètres de long sur 800 mètres environ de large et ne comprend qu'un seul village assez peuplé. Cùlao Ba-hòa, à hauteur du village de Bình-phú, est à 14 kilomètres de Long-xuyên ; elle n'offre rien de particulier.



Moulin à décortiquer le riz

Sur le trajet de Long-xuyên à Bình-thùy, on trouve à gauche : les villages de Bình-đức, de Hòa-binh, de Bình-hoa-trung, de Can-đang, de Vĩnh-hanh, de Bình-phú ; à droite, ceux de Nhon-an, de Mỹ-hòa et de Mỹ-hội-dông. En remontant le fleuve postérieur, on laisse à gauche les rạch Trà-ôn, Cang-sai, Chac-cá-đạo, Mac-cang, Dung et Xep-Nang-gu ; à droite, le rạch Dong-zút. Le centre de Bình-thùy est situé sur le Xep Nang-gù. On y compte plus de 500 habitants.

De l'embouchure du rạch de Bin-thùy jusqu'à la maison commune, il ne faut que vingt minutes en chaloupe. Un petit appontement permet d'accoster assez facilement ; il est tout près de la maison commune.

Kien thanh. — Situé sur les deux rives du rạch Ông-chương, affluent du fleuve postérieur (rive droite), Kiên-thạnh est à une heure de Long-xuyên.

Pour se rendre du chef-lieu à Kiên-thạnh, il faut doubler les îles de Pho-bà et de Ông-hò et remonter le fleuve jusqu'au rạch Ông-chương.

Cùlao Ông-hú est une île qui a 6 kilomètres de longueur sur 3 kilomètres de largeur et qui comprend deux villages : Mỹ-hoi-tieu et lunh-châu. Le rạch Rahn, qui traverse cette île, a son embouchure en face de cùlao Pho-bà et se divise en deux branches : rạch Rit et rạch Trà-mong. Le rạch. Rit se dirige sur Mỹ-hoi, le rạch Tra-mong sur Hung-châu.

De l'embouchure du rạch Ông-chương jusqu'au village de Kiên-thạnh, le trajet peut s'effectuer en vingt minutes. On peut passer. dans le rạch Ông-chương par toutes marées.

La maison commune est située près du rạch, non loin d'un appontement en bois qui permet d'accoster facilement.

On compte plus de 900 inscrits à Kien-thạnh ; la population est annamite.

Tu-dien. — An nord de Long-xuyên, dans le canton de Định-hoà, le marché de Tú-diên, qui compte 800 inscrits environ, est à 18 kilomètres de Kiên-thành.

[294] De ce dernier centre jusqu'à Tú-diên, la route est presque directe. On suit le rạch Ông-chương et, après s'être engagé dans le fleuve antérieur, on longe la rive droite de ce dernier sur laquelle se trouve le marché de Tú-diên.

Trois villages séparent Kiên-thành de Tú-diên : Long-thành, Kiên-long et An-long.

Sur le trajet, on a, à droite, trois petits rạchs : Chà-và, Lo-mo et Cái-môn. Le rạch Chà-và est presque parallèle au canal du même nom et va se jeter dans une branche du fleuve antérieur, à hauteur du village de Mỹ-lương.

Les rizières de toute cette contrée, depuis le fleuve antérieur, donnent du riz excellent.

Le marché de Tú-diên est un des plus importants de l'arrondissement de Long-xuyên ; c'est également un des centres les plus peuplés.

En face du marché, on remarque un petit rạch (rạch Tha-la) qui fait communiquer Tú-diên avec An-long.

Ba-rang. — Limite nord de l'arrondissement de Long-xuyên et situé sur une des branches du fleuve antérieur, le village de Ba-rang est à 12 kilomètres environ de Tú-diên ; le trajet entre ces deux centres se fait généralement en une heure. La ligne est directe jusqu'à l'embranchement du fleuve antérieur, à hauteur du village de Tú-diên. De cet endroit et en longeant la rive gauche du fleuve, on arrive au rạch Ba-rang, dont l'embouchure n'est qu'à quelques centaines de mètres de la maison commune.

On compte 300 inscrits à Ba-rang ; il y a quelques Cambodgiens.

C'est en face de ce centre et à une très faible distance que se trouve cùlao Tay, île très vaste, sur le territoire de Chaudoc.

Cette île est assez peuplée et on y remarque une église ; la chrétienté est dirigée par le R. P. Lavastre.

Tàn-thạnh. — En redescendant la même branche du fleuve antérieur, on se rend, en une heure, de Ba-rang à Tàn thịnh. Le rạch Đốc-vang-Thương, sur la rive gauche duquel est situé le village de Tàn thịnh est accessible aux chaloupes, même à la basse mer. Tàn thịnh est un village très peuplé ; il y a 525 inscrits.

Sur la rive gauche de la branche du fleuve antérieur qu'il faut [295] suivre pour se rendre de Ba-rang à Tàn thịnh, on ne remarque qu'un seul village, An-phong, et un seul rạch, le rạch Cái-vàng.

Lập-vó. — Le marché de Lập-vó est à l'est de Long-xuyên, dans le canton de An-phú. Le trajet peut s'effectuer en une heure du chef-lieu. On double l'île Bá-què, qui est en face du marché de Long-xuyên, on laisse à droite cùlao Cái-liêu, et après avoir encore doublé cùlao Ca-công, on va rejoindre le rạch Lập-vó, sur la rive gauche du fleuve postérieur. De l'embouchure du rạch Lập-vó jusqu'au marché, il faut environ vingt-cinq minutes.

Lập-vó est situé à l'angle formé par les rạchs Lập-vó et Cái-làu, C'est par là que passent, en général, toutes les jonques, barques. chinoises, annamites et cambodgiennes venant de Phnom-Penh et allant à Sa-đéc.

Étant donné sa situation géographique, le centre de Lâp-vó est très important ; aussi la population s'accroît-elle de jour en jour.

Actuellement, le nombre des inscrits est de 850.

My-luong. — Le village de Mỳ-lưông, qui compte 730 inscrits, est en face de cùlao Moi, petite île qui se trouve sur le fleuve antérieur, à hauteur du village de Tàn-duc.

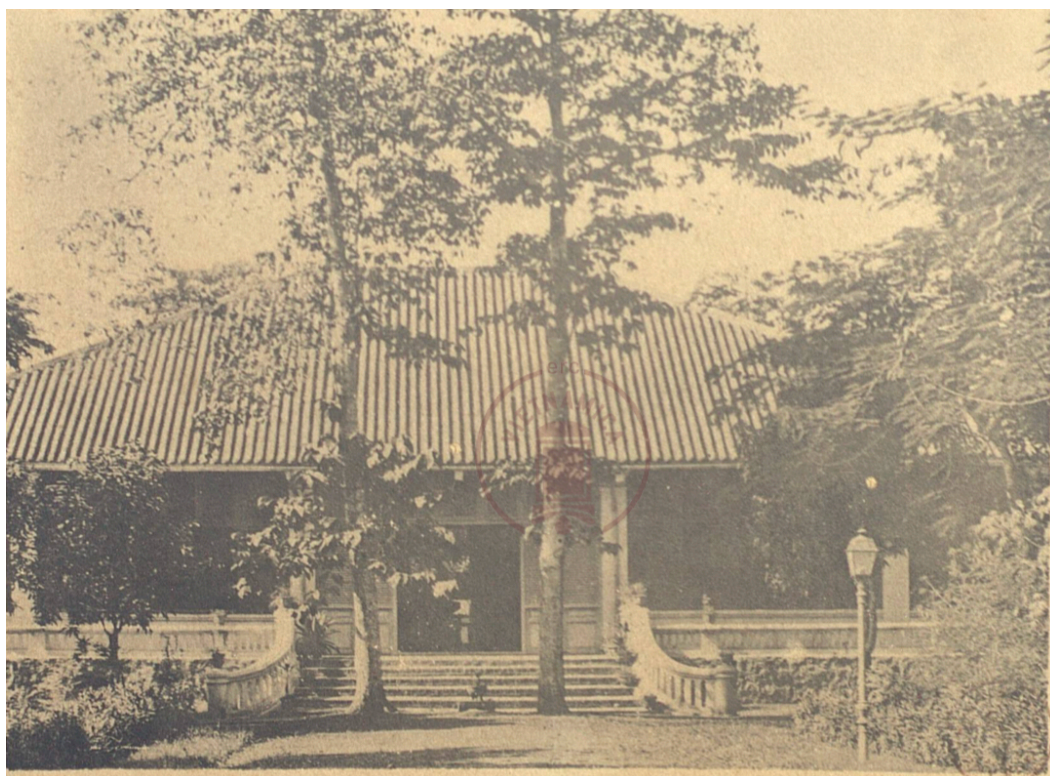
De la chrétienté de cùlao Giên, on peut se rendre à My-luông en moins de deux heures.

Bo ot. — Il faut trois heures pour se rendre de Long-xuyên à Bó-ôt.

De Lap-vó, le trajet s'effectue en deux heures. Après avoir remonté le rạch Lap vó jusqu'au grand fleuve, on suit la rive gauche de ce dernier. Après l'avoir traversé à hauteur du village de An-phu, on s'engage dans le rạch Bó-ôt. Deux villages se trouvent sur le parcours : Dinh-guu et Thoi-thúan et plusieurs rạchs : Cái-sang-Cang, Sang-xau, Tàn-đưoc, Rap, Trai-mai et Bó-ôt.

Sur la rive droite du rạch Bó-ôt et à quelques kilomètres du vàm de ce rạch, on remarque une magnifique église. La chrétienté est dirigée par le R. P. Joly.

[296]
CHAPITRE VII
ARRONDISSEMENT DE RACH-GIA



Inspection de Rạch-giá

L'arrondissement de Rạch-giá, qui est formé des anciens huyêns de Kiên-giang et de Long-xuyên, est borné : au nord, par Hà-tiên et Châu-độc ; à l'est, par Long-xuyên et Cantho ; au sud, par Sòc-trăng et Bạc-liêu ; enfin, à l'ouest, par le golfe de Siam.

La superficie de l'arrondissement est de 800.000 hectares. Il existe aujourd'hui environ 100.000 hectares de terres livrées à l'agriculture. Étant donné l'afflux de la population qui se porte du côté de cette contrée, on peut espérer, avant cinq ans, voir ce chiffre doubler.

La population, qui était naguère de 35.000 habitants, est aujourd'hui d'environ 90.000.

L'arrondissement est sillonné par deux fleuves principaux : le Cái-lon et le Cái-bé.

« Le Cái-lon présente une largeur de 2 kilomètres à son embouchure et remonte à plus de 60 milles dans l'intérieur ; sa profondeur moyenne est de 8 à 10 mètres, sa largeur de 200 mètres dans la partie inférieure de son cours et le 80 dans la partie moyenne.

L'entrée est défendue par une barre couverte de 1 mètres d'eau à marée haute.

« Les bords sont couverts par une forêt de trams et de palétuviers qui devient de plus en plus épaisse, à mesure qu'on remonte le fleuve. Le Cái-lon reçoit comme affluent de droite le Ngan-dừa ; à gauche, il reçoit le rạch Châc-báu, arroyo long et assez étroit, au *ngôn* duquel se trouve une vaste plaine, centre de l'exploitation des plumes de marabout et de pélican. » (Brière.)

Ce fleuve est également en communication avec le rạch Ca-mau par le canal de Benngu, plus connu des Annamites sous le nom de canal de Canh-dem ; cette communication n'a lieu seulement qu'aux hautes eaux ⁵⁴.

Le Cái-bé, d'une largeur moyenne de 80 mètres, coule d'abord parallèlement au Cái-lon et à peu de distance de ce dernier, auquel [297] il réunit le canal de Tac-tâu qui a 30 mètres de large. Le cours du Cái-bé est aussi long que celui du Cái-lon.

La fertilité du sol de Rạch-giá est remarquable ; malheureusement, l'agriculture a été longtemps négligée.

L'exploitation des forêts et des pêcheries assurait aux habitants un certain bien-être qu'ils se procuraient sans fatigue et sans risques. Les forêts qui couvrent la région du Cái-bé et celle du Cái-lon produisent le *Cái-già*, le *Cái-doi-ngua*, le *Cái-sù*, le *Cái-ké*, le *Cái-nhoc*, le *Son-trang*, le *Cái-goi*, etc. Il faut dire cependant qu'indépendamment des essences que nous venons d'indiquer, les forêts de Rạch-giá sont composées en majeure partie de *trams* (eucalyptus). Le tram porte une fleur dont le suc attire les abeilles.

Aussi les forêts sont-elles de véritables ruches ! Le droit d'exploitation du miel donne au trésor un revenu net de 4.000 piastres. Il est exporté à Cholon et sert à la confection de la pâtisserie annamite et chinoise. La cire est vendue dans toute la Cochinchine et sert à la fabrication des bâtonnets et des cierges pour les cérémonies du culte et des ancêtres ; elle est même exportée en Chine.

Les pêcheries fournissent en abondance le *cá-lap*, le *cá-trê*, le *Cá-bôm*, le *Cá-rô*. Elles donnent aussi au trésor un revenu net de 4.000 piastres. Ce poisson est exporté dans toute la Cochinchine ; il est vendu (à l'état de poisson vivant) sur les marchés de Sa-đéc, de Vinh-long, de Mỹ-tho, de Chợ-lớn, de Saïgon, de Biên-hoà et de Thù-dâu-một.

Enfin, la mer donne un poisson, le *cá-bè*, que l'on fait sécher et qui est exporté en Chine. Le *màm* est expédié à Bang-kok.

L'île de Hon-ray fournit du nước-màm excellent qui commence à être, pour cette île, une source de revenus.

La partie de l'arrondissement comprise entre le Cái-lon, le canal de Can-đem, l'arrondissement de Bacliêu et le golfe de Siam, donne asile à une quantité de grands oiseaux des marais, tels que le pélican et le marabout dont les plumes sont l'objet d'un grand commerce. L'exploitation de ces oiseaux fournit actuellement au trésor un droit fixe de 1.900 piastres. Ce revenu pourrait quadrupler facilement à condition qu'il n'y eût qu'un seul fermier pour le Rạch-giá et Cà-mau.

⁵⁴ Avec ses ramifications nombreuses, le Cái-lon forme un réseau de cours d'eau fécondant près de 500.000 hectares.

Note de M. Benoist sur l'exploitation des plumes
et la fabrication des éventails
(Exc. et Rec).

« Par un miracle du ciel, disent les Annamites, les oiseaux dont les plumes sont si recherchées pour la fabrication des éventails, ont également choisi les vastes solitudes du huyện de Kiêng-giang pour y pondre en paix, loin des hommes.

Mais les indigènes, avides de gain, les y ont poursuivis et ce qui devait les sauver — leur agglomération en un même point — est devenu la cause de leur perte.

Il y a quatre espèces d'oiseaux dont les plumes servent à la confection des éventails ; on peut les diviser en deux classes : ceux qui font leurs nids dans les arbres et ceux qui déposent leurs œufs par terre.

La première classe comprend :

1° Le *Thàng-bè* (celui qui flotte sur l'eau comme un radeau). C'est le pélican ordinaire aux pieds palmés, au bec large et gras, dont la partie inférieure est munie d'une poche membraneuse dans laquelle l'oiseau garde les poissons qu'il a capturés ;

2° Le *Già-sòi* (le vieux chauve) ou *Lông-ô* (la plume noire). C'est le marabout, plus haut que le *Thang-bé*, à la tête chauve, au cou garni de petites plumes rouges, au bec muni d'une membrane comme celui du *Thàng-bè* ;

3° Le *Chó-đông* (le chien de la plaine), variété du *Lông-ô*, mais plus petite.

La deuxième classe comprend :

1° Le *Bô-nông*, vulgairement le pélican gris, mais dont les mœurs diffèrent assez du *Thang-bé*. Peut-être son nom vient-il du chinois *nông*, défricheur, agriculteur, à cause d'un de ses calculs dont nous allons parler plus loin.

C'est l'espèce la plus répandue.

Depuis longtemps, les *Bô-nông* ont choisi une grande plaine de rotins et de petites herbes vers le ngôn de Chăc-bàu, affluent de gauche du Cay-lon, commune de Vinh-khánh. Auparavant, ils étaient établis beaucoup plus au nord, dans la commune de Đông-tạc, vers les sources du Cái-nước qui, dans les hautes eaux, communique avec la rivière Tha-nhút qui verse ses eaux dans le golfe de Siam.

[299] Le *Sân-chim* (plaine des oiseaux) du Chăc-bàu possède toutes les qualités requises : très grand éloignement du village le plus proche, beaucoup de petites herbes et de rotin, pas ou peu de grands arbres, pas de tigres ou de serpents qui dévoreraient les œufs ou les jeunes oiseaux, de l'eau douce au plus fort de la sécheresse pour les ébats des petits pélicans.

Vers le dixième mois, les *Bô-nông*, qui se tiennent habituellement vers le grand lac, descendent au Chăc-bàu.

Ils commencent, de leurs becs et du plat de leurs pattes, à écraser les herbes et à faire un lit propre à recevoir leurs œufs. L'aire bien aplanie, ils enfoncent leur bec dans la terre ; s'ils trouvent l'eau, ils abandonnent la place, craignant avec raison que l'humidité du sol ne fasse pourrir les œufs. Ils ne tardent pas à trouver dans le voisinage un endroit propice ; puis, à grands coups de becs, ils arrachent les herbes qui recouvrent les flaques d'eau douce qu'ils transforment ainsi en bassins clairs et limpides où leurs petits trouvent une eau agréable et une piscine naturelle propre à leur première éducation.

La femelle du Bô-nông pond en général, vers le onzième mois, trois œufs blancs un peu plus gros que ceux de l'oie ; elle les dépose sur les herbes écrasées de l'aile qui leur procurent une douce chaleur et en accélèrent l'éclosion. Le mâle et la femelle couvent alternativement les œufs ; puis, après l'éclosion, se succèdent pour abriter leurs petits sous leurs ailes, jusqu'à ce que les plumes leur aient poussé en quantité suffisante pour les garantir du soleil ; à ce moment, mâle et femelle vont ensemble aux vivres, souvent fort loin, au Grand-Lac et vers le Bassac, ce que l'on reconnaît facilement aux espèces de poissons qu'ils évacuent sur l'aire, lorsqu'ils sont troublés par les gardes. Ils passent la nuit sur le lieu de pêche et reviennent l'après-midi du lendemain, la membrane regorgeant de poissons, porter à manger à leur progéniture. Ce manège se renouvelle tous les jours ; les petits sont sustentés une fois par vingt-quatre heures et, chaque nuit, les parents retournent à la pêche pendant que les petits s'ébattent dans les mares préparées comme nous l'avons dit plus haut.

Quand les parents sont en retard et que les petits commencent à pouvoir voler, ils s'élèvent avec de grands cris rauques, au-dessus de l'aire et attendent, en planant, leurs parents pourvoyeurs ;[300] dès qu'ils les voient, ils s'abattent et c'est alors une scène de gloutonnerie indescriptible. Cette manœuvre des petits prévient le fermier que le temps du massacre est proche, s'il ne veut voir un beau jour toutes les couvées s'envoler, suivre leurs parents et ne plus revenir. Les Thẳng-bé, les Lông-ô et les Chó-đống se font des nids dans les arbres. Ces nids, plus grands que ceux des corbeaux et formés de petites racines et de rameaux secs, sont quelquefois au nombre de plus de cent sur le même arbre. Ces oiseaux sont établis dans les clairières du Thay-quôn (commune de Vinh-hao), entre le Cái-nưa et le Cái-nức. Ces quatre espèces d'oiseaux sont ennemis acharnés les uns des autres et nourrissent leurs petits comme les Bó-nóng. Ces derniers et les Thẳng-bé sont plus tranquilles, diligents et pleins d'attention pour leurs petits ; les marabouts et les chiens de la plaine sont paresseux et se conduisent véritablement en pirates. Ils se rendent au sà̀n de Bó-nóng et arrachent les poissons du bec de la mère, avant que le petit ne l'ait saisi. C'est à partir de l'éclosion de l'œuf du Bó-nóng que le travail du fermier commence :

1° Il loue dix hommes, à raison de 100 ligatures ⁵⁵ l'un, du onzième mois au premier mois de l'année suivante ; c'est ce que l'on appelle les gardes (Ban-giữ-sân), compagnons pour garder l'aire. Leurs travaux consistent, outre la surveillance des œufs et des petits contre les voleurs, à ouvrir un sentier d'exploitation conduisant de l'arroyo au Sà̀n-chim, à construire une grande case pour le fermier, à quelques centaines de mètres de l'aire, et surtout à élever les deux palissades.

La première enceinte, d'environ 5 ou 600 mètres de côté, est fermée de minces palissades de 2 mètres de haut environ reliées par des rotins et a pour but d'empêcher les petits de se répandre dans la plaine. La deuxième, beaucoup plus petite et construite de la même façon, sera le champ de carnage où les petits seront massacrés et étranglés.

La petite palissade qui la sépare de la grande enceinte tombera le jour du massacre et les herbes y seront auparavant coupées et foulées par les gardes. Au premier mois, les gardes remettent le Sà̀n-chim entre les mains du fermier et reçoivent mille ligatures ;

[301] 2° Ils sont remplacés par les tueurs (*Ban-giét*, compagnons pour étrangler). Généralement, les gardes se rengagent comme étrangleurs, ces derniers sont ordinairement au nombre de vingt.

Ils sont payés en argent au prorata de 1/10 du nombre d'oiseaux tués par chacun.

Pour le massacre, on choisit une nuit sans lune. Lorsque les parents, après avoir rassasié leurs petits, sont repartis à la pêche, que ceux-ci, bien repus, ont repris leurs ébats aquatiques et sont revenus dormir côte à côte sur l'aire, c'est-à-dire vers la fin de

⁵⁵ Une ligature représente 15 cents.

la deuxième veille, les vingt tueurs, armés chacun de deux morceaux de bois incandescents, entrent dans la première enceinte et se disposent à refouler les oiseaux dans la petite enceinte préparée à cet effet.

Des feux trop brillants, un bruit trop considérable effaroucheraient les oiseaux qui forceraient la ligne du blocus et se répandraient de tous côtés. Cette opération dure plus d'une veille (deux heures) ; quand les oiseaux s'ébranlent, on dirait un escadron de cavalerie chargeant.

Enfin, et non sans peine, les oiseaux sont agglomérés dans la deuxième enceinte ; une douzaine d'hommes forment une palissade vivante, agitant de temps en temps leurs morceaux de bois incandescents et poussant quelques cris pour empêcher les pauvres victimes de tenter une sortie.

C'est alors que les vingt tueurs se glissent à tâton au milieu de ces milliers d'oiseaux massés dans un si petit espace. Ils ont les reins ceints d'un énorme faubert en bambou effiloché, dans le genre des ceintures des Peaux-Rouges, comme les ciriers du reste, afin de se préserver des piques très douloureuses d'un énorme parasite triple de celui de l'homme, qui vit sur les oiseaux.

Ils tortent le cou aux plus gros oiseaux qui meurent ainsi sans pousser un cri, réservant les autres plus petits pour plus tard.

Les cadavres sont abandonnés sur place, on y reviendra le lendemain ; le massacre est terminé avant le jour.

Le lendemain, vers midi, les mères reviennent comme d'habitude et, ne trouvant plus leurs petits, se livrent à des recherches insensées, faisant retentir l'air des cris les plus discordants. Elles reviendront encore deux ou trois jours puis, trop certaines [302] de leur malheur, elles retourneront définitivement au Cambodge où l'époque de la mue ne tardera pas à les surprendre. Les Cambodgiens recueilleront ces plumes tombées du ciel et iront les vendre à Saïgon.

Les mères qui retrouvent leurs nourrissons continuent à les approvisionner jusqu'au jour où, aussi malheureuses que leurs devancières, elles ne les retrouveront plus à leur tour.

Pendant les deux nuits qui suivront cette première grande chasse, on continuera l'opération jusqu'à extinction complète des premiers-nés. Chacune de ces nuits fournira de mille à deux mille cadavres.

La même grande opération recommencera au milieu du deuxième mois et au commencement du troisième, pour la capture des pélicans éclos postérieurement.

3° Revenons aux cadavres abandonnés : c'est l'affaire des dépouilleurs (*Ban-nhò*, compagnons pour arracher ; ce sont généralement les tueurs qui se rengagent.

Ils sont payés au prorata de 1/10 du nombre d'oiseaux dépouillés par eux.

Ainsi, un garde qui s'est engagé comme tueur et comme dépouilleur touchera 100 ligatures comme garde, 1/10 à raison de 1 ligature pour le nombre d'oiseaux tués par lui, 1/10 à raison de 1 ligature pour le nombre d'oiseaux dépouillés par lui.

On dit qu'un garde bon tueur, dépouilleur, peut se retirer avec 6 ou 700 ligatures de gain au bout de cinq mois d'un travail peu fatigant. Le fermier, se trouvant au milieu d'eux, tient registre du nombre de paquets de plumes remis par chacun.

4° Il y a aussi nombre de dépouilleurs volontaires, plus de cent bachi-bouzouks des villages voisins nommés *Can-hôi* (ceux qui puent). Ils arrachent les plumes gratis pour le fermier et sont possesseurs des cadavres dépouillés par eux. Ils n'en retirent que la graisse qu'ils fondent pour en faire de l'huile à brûler. De là leur nom *Can-hôi*.

Au jour, *Ban-nhò* et *Can-hôi* envahissent, sous la surveillance du fermier, la petite enceinte jonchée de cadavres. Les *locati* arrachent adroitement la deuxième rangée de plumes grisâtres de chaque aile et en forment un paquet fortement lié. Ce paquet con-[303] tient de trente-deux à trente-six plumes moyennes et une trentaine de plus petites pour la confection du manche de l'éventail. Quand leur hotte est pleine, ils vont la

renverser aux pieds du fermier qui inscrit le nombre de paquets de plumes apportés par chacun.

Les volontaires déclarent leur venue au fermier qui les inscrit pour mémoire, puisqu'il ne les paie pas. Ils font le même service que les Ban-nh, et arrachent de plus les grandes plumes noires de l'extrémité des ailes qu'ils déposent en grenier devant le fermier, qui les fait visiter avant de les laisser aller. La viande est abandonnée aux corbeaux faute de moyens de salaison ; on en boucane quelque peu : elle est très bonne et a beaucoup d'analogie, comme goût, avec celle du bœuf.

La capture des trois espèces qui nichent dans les arbres est beaucoup plus difficile : elle ne commence que vers le troisième mois. Deux chasseurs du fermier partent ensemble, la nuit. Lorsqu'ils ont trouvé un arbre garni de nids, l'un y grimpe, étrangle les petits et les jette à son compagnon qui, séance tenante, les dépouille de leurs plumes qu'il place par paquets dans sa hotte.

On comprend que, quoique les Thảng-bè, Gia-sói et Chó-đồng soient aussi nombreux que les Bô-nông, le fermier perde beaucoup de petits, soit que les nids échappent à l'œil de ces chasseurs, soit que d'adroits voleurs les fassent disparaître.

Les plumes de Bô-nông arrachées par les Bạn-nhò se vendent 1 ligature le paquet ; chaque Bô-nông rapporte donc 1 ligature.

Les belles plumes noires des marabouts et des Thảng-bè se vendent 2 ligatures le paquet.

Les longues plumes noires des extrémités des ailes du Bô-nông sont exportées en Chine et se vendent aux jonques 300 ligatures le picul. »

On trouve encore, dans les forêts de Rạch-giá, l'éléphant, le tigre, le Con-nai, le Con-hùu, le sanglier, le singe, la loutre, etc.

Sur le bord des arroyos, on rencontre le caïman et l'iguane.

Enfin, dans les forêts de tràm, on trouve un animal qu'il est bon de signaler et qui a donné naissance à la légende du dragon, c'est le lézard volant. De la taille d'un lézard ordinaire, ses membres antérieurs sont reliés à ses membres postérieurs par une membrane [304] qui lui permet, en se lançant, de parcourir, en l'air, d'assez grandes distances.

L'arrondissement de Rạch-giá comprend quatre cantons, soixante-huit villages.

.....

[305] Le service de la vaccine, à Rạch-giá, comme dans les autres postes, a été confié à ses débuts, à des médecins annamites. Ce n'est qu'en 1880 que, pour la première fois, un médecin de première classe de la marine fut chargé de ce service dans cet arrondissement. On créa deux centres à Thanh-hoi, dans le canal de Rạch-giá. On établit ensuite deux autres centres, l'un à Vinh-phước, l'autre à Ngan-dừa. Les résultats obtenus furent d'abord assez peu satisfaisants. Le chiffre de huit cents enfants vaccinés n'avait jamais été atteint. Cependant les officiers du corps de santé, nos collègues, ne ménageaient pas leur peine, car, en 1884, le docteur Alavoine qui avait voulu vacciner à Ngan-dừa, en se rendant dans ce centre, de Camau, est mort victime de fièvres contractées dans ce voyage fait dans un misérable bateau.

À dater de 1888, Rạch-giá ayant été rattaché à Long-xuyên, la vaccine ne se fit plus que d'une façon tout à fait irrégulière, mais depuis 1891, le médecin-vaccinateur se rend à Rạch-giá tous les six mois et les résultats qu'on obtient aujourd'hui sont magnifiques. En 1893, ils nous a été présenté 2.000 sujets.

Les centres de vaccine sont : Rạch-giá, Lac-tho, Vinh-phước, Vinh-thuán, Ngan-dừa, Tho-són ou Hôn-đát.

Rạch-giá (ville). — Fondé au XVIII^e siècle par une colonie chinoise, le poste est bâti sur les bords du golfe de Siam, à l'embouchure d'une rivière qui porte le nom de Rạch-giá. Ce nom vient d'un arbre, le *già*, qui croissait en abondance sur ces rives.

Pendant longtemps, Rạch-giá, est resté sans relations avec le reste de la Cochinchine. En effet, la rivière qui lui donne son nom sortait des marais de l'intérieur, sans aucune communication avec [306] les cours d'eau qui se jettent dans la mer de Chine. Ce n'est que sous le règne de Minh-Mang, vers 1832, que l'ordre fut donné aux mandarins de creuser un canal qui mit en communication le rạch Gia avec le rạch Long-xuyên. Ce canal, qui s'étend sur une longueur de 30 kilomètres avait, paraît-il, à l'origine, une largeur de 40 mètres et une profondeur de 2 mètres. Actuellement, il ne présente plus qu'une largeur de 8 à 10 mètres et devient tout à fait impraticable vers la fin de la saison sèche. Plusieurs fois, avant la conquête, il avait été nettoyé, mais, depuis 1867, nous n'avons jamais rien fait pour entretenir cette magnifique voie.

Occupé en 1867, Rạch-giá essaya, le 16 juin 1868, de secouer notre joug. Le poste militaire fut enlevé et tous les Français furent massacrés.

Voici, du reste, un extrait, emprunté à M. Vial, qui résume tous les faits qui se passèrent à cette époque :

« Une dépêche télégraphique de Vinh-long arriva le 18 à Mỹ-tho et annonça que le Rạch-giá avait été attaqué. Un marchand chinois, fournisseur de bœufs, qui se rendait de Châu-độc à Rạch-giá, revint précipitamment à Long-xuyên, racontant que le poste avait été pris, la garnison massacrée et le poste brûlé. Il avait vu treize têtes exposées sur des piques le long du canal.

« M. le capitaine Dismuratin, commandant un détachement de soldats d'infanterie de marine, M. le lieutenant de Taradel, inspecteur, commandant un détachement de miliciens parmi lesquels se trouvaient le phu Loc et Do-hưu-Phuong, M. le lieutenant de vaisseau Richard, sur un bateau à vapeur, avaient culbuté successivement toutes les bandes d'insurgés qui voulaient barrer la route du Rạch-giá et ils étaient entrés de vive force dans ce petit port, pêle-mêle avec les rebelles. Les chefs de ces derniers et un certain nombre de leurs partisans s'enfuirent au large sur deux jonques de mer. Ils se réfugièrent d'abord à Hòn-chông, sur la côte, au-dessous d'Hatien, puis à Phú-quốc.

« On apprit que le poste avait été surpris le 16 juin, à quatre-heures du matin, par une nuit profonde. La petite garnison, forte de trente hommes seulement, était casernée dans une maison en mauvais état, au centre d'une vaste enceinte entourée de murs en terre et dont la porte n'était point encore terminée. Une foule compacte envahit le fort, le factionnaire fut tué et la plupart des [307] soldats français, séparés de leurs officiers, n'eurent pas le temps de prendre leurs armes et de se défendre.

« M. Sauterne, qui commandait le poste, fut tué après avoir opposé une résistance énergique. L'inspecteur, entouré immédiatement par une foule d'indigènes, fut massacré. Une dizaine de soldats se défendirent quelques instants, firent une trouée et se dispersèrent ensuite dans le village ; ils furent arrêtés à l'exception d'un seul, le nommé Duplessis, qui put gagner la campagne et resta caché deux jours dans les broussailles. Pressé par la faim, il sortit de sa retraite et se présenta à la porte d'une case isolée où il demanda à manger. Un vieillard et une femme annamites le recueillirent et lui donnèrent du riz, le goûtant avec lui, afin de lui montrer qu'il n'avait pas à craindre d'être empoisonné ; mais, aussitôt que le commandant Ansart eut repris le Rạch-giá, les Cambodgiens, établis aux environs, lui ramenèrent ce malheureux, le seul survivant de la garnison.

« La catastrophe du Rạch-giá est un de ces événements malheureux dont la responsabilité ne saurait retomber sur les braves officiers qui y perdirent la vie. Le fort était mal disposé pour résister à une attaque de rebelles.

« Les miliciens de Rạch-giá n'avaient pas encore été exercés à manier leurs fusils ; ils se défendirent mollement et furent tués ou faits prisonniers. »

Depuis cette époque, Rạch-giá jouit d'une tranquillité que rien n'est venu troubler.

— Autrefois, tout le pays était occupé par les Cambodgiens, mais à la suite du creusement du canal, des colonnes militaires occupèrent l'embouchure de tous les arroyos et les Cambodgiens furent refoulés dans les forêts.

Au fond d'une rade immense, malheureusement peu profonde, le poste de Rạch-giá est exposé aux vents du sud et du sud-ouest.

Depuis quelques années, la ville s'embellit de plus en plus. Des quais en granit se construisent ; les maisons qui bordent le rạch sont presque toutes en briques, sauf à l'embouchure. Des rues nouvelles ont été percées ; il y a plusieurs routes.

La population de Rạch-giá est de 6.000 habitants : C'est le marché le plus important de l'arrondissement, la résidence d'un [308] administrateur et d'un entreposeur des Douanes et Régies : Rạch-giá possède, en outre, un bureau de poste, un télégraphe, une perception, une compagnie de tirailleurs annamites commandée par un lieutenant d'infanterie de marine. Ces troupes habitent un fort magnifique construit sur le même modèle que ceux de Long-xuyên et de Cán-thơ.

Le pont en bois qui se trouve actuellement jeté sur le rạch et qui est un obstacle sérieux au passage des grosses barques, sera bientôt remplacé par un pont à bascule.

À Rạch già se trouvent plusieurs succursales des grandes maisons de riz de Cholon [Chợ-lớn]. On accumule là, pendant la saison des basses eaux, des quantités de paddy, en attendant que le canal devienne praticable, aux hautes eaux, pour les grandes jonques.

Le riz est le seul produit agricole de l'arrondissement ; il y a bien aussi du poivre et des arachides, mais en très petite quantité.

Il se fait un commerce assidu entre Rạch-giá, Bang-kok et la côte de Malacca. Les jonques exportent du măm et importent la noix d'arec, la chaux à bétel, les poteries grossières du Siam et des cotonnades.

L'industrie est à peu près nulle ; on y tisse cependant des nattes qui ont une renommée bien méritée.

Lac-tho. — La baie de Rạch-giá, quoique très large, est d'un accès très difficile pour les chaloupes, vu son peu de profondeur et la grande quantité de vase qu'elle contient. Aussi est-il prudent, quand on veut se rendre du chef-lieu à Lac-thò, de profiter de la haute mer.

De Rạch-giá à Lac-thò, le trajet s'effectue en trois heures environ.

L'itinéraire est le suivant : baie de Rạch-giá, sông Cái-lớn, rạch Tac-càn, rạch Xeo-lá et rạch Tac-càn. On laisse à droite le sông Cái-lớn, à hauteur du village de An-hòa pour suivre (rive gauche) le rạch Tac-càn. Le centre de Lac-thò est situé sur la rive gauche de ce dernier rạch, à peu de distance des hameaux de Gó-dat et de Vinh-an.

La majeure partie de la population de Lac-thò est cambodgienne.

Vinh-phuoc. — On peut se rendre de Lac-thò à Vinh-phước en quatre heures. Pour cela, il faut redescendre le rạch Tac-càn jusqu'au Cái-lớn que l'on suit jusqu'au rạch Co-quan. Le rạch Co- [309] quan conduit directement à Vinh-phước. La maison commune est tout près du vàm de ce rạch.

Vinh-phước est un endroit charmant ; le commerce y est florissant. Les gros oiseaux tels que marabouts, pélicans, etc., se rencontrent en grand nombre. C'est, du reste, à Vinh-phước qu'on recueille, en abondance, les plumes de ces oiseaux.

Les habitants de ce village, au nombre de 300 environ, sont Annamites, mais on y remarque aussi beaucoup de Cambodgiens.

À Ap-lực, à trois heures de Vinh-phước, en sampan, se trouve une distillerie d'alcool de riz sous la surveillance d'un préposé européen de la régie. Le village de Ap-lực, qui est très peuplé, est situé sur le rạch Ngan-bè.

Vinh-thuan. — Par les rachs Vinh-phước, Đình-hang, Nước-trong, Hột-hòa, Cái-sư, Cái-dưa, Cái-nhum, Tram-tróc et Nước-đục, on se rend en sept heures de Vinh-phước à Vinh-thuận, village situé sur la rive gauche du dernier rạch que nous venons de signaler.

Sur tout le parcours, on ne remarque que fort peu d'habitations et encore sont-elles très éloignées les unes des autres. Le village de Vinh-thuận n'existe que depuis peu ; on y compte 250 habitants, presque tous bûcherons ou pêcheurs.

La population infantile nous a paru bien moins saine que partout ailleurs. Des ulcères de toute sorte sur le corps des nombreux sujets que nous avons vus nous autorisent à croire que les indigènes de cette contrée vivent dans un état continu de malpropreté et que le manque absolu d'hygiène est la seule cause de toutes les dermatoses dont ils sont atteints.

Ngan-dua. — La distance qui sépare Vinh-thuận de Ngan-dua est très grande ; il ne faut pas moins de neuf heures en chaloupe pour effectuer le trajet.

Voici l'itinéraire : rachs Tran-tròt, Cái-nhum, Cái-dưa, Cái-su, Hột-hỏa, Nước-trong, Cái-hang, Cái-trâu, Vàm-xép, Go-quan, Ngan-dua.

Les villages qui se trouvent sur le parcours sont : Vinh thuận-đông, Vinh-hòa, Vinh-phước, Vinh-tuy, Lương-tâm. On mouille à l'entrée du petit rạch Ngan-ké qui conduit directement à la maison commune de Ngan-dua. Le rạch Ngan-ké a, comme affluents, le rạch Đương-chưa et le rạch Đan-sàu.

[310] Ngan-dua est un centre cambodgien ; on y trouve cependant un petit nombre d'Annamites et quelques Chinois. Le chiffre de la population est de 400 habitants. Presque tous les indigènes de cette contrée se livrent à la fabrication des nattes.

De Ngan-dua au chef-lieu Rạch-giá, il faut sept heures par la route suivante : Ngan-dua, Máy-vóc, Tràm-trem, Lái-niên, Ngã-ba-đỉnh, Đương-dào, Xeo-da, Nhà-ngan, Ngã-ba-cái-tàn, Cái-bán, Thây-hỏa, Cái-nước, Cái-mười-lớn, Cái-mười-nhỏ, Tác câu, Cái-sư, Vinh-rang, Mười-gánh.

Tho-son ou Hon-dat. — Le village de Tho-sơn, qui s'étend au pied de la montagne de Hón-dát, sur un terrain de yong, est un des centres les mieux situés de l'arrondissement de Rạch-giá. De tous côtés on aperçoit d'immenses rizières bien cultivées. De plus, le terrain étant très propice à la culture du poivre, les Cambodgiens, qui forment la grande majorité de la population, ont su en tirer parti ; nous avons été émerveillés de la façon dont ils prennent soin de leurs poivrières. Il y a quelques champs de tabac, de maïs et d'arachides.

De Rạch-giá, pour se rendre à Tho-sơn, il ne faut pas moins de huit heures en pirogue ⁵⁶, aussi le voyage est-il très fatigant.

Les villages que l'on traverse sont : Thanh-lương, Đon-đang, Mỳ-làm, Sòc-sơn et Tho-sơn.

⁵⁶ Quand la route qui doit relier ce centre au chef-lieu sera terminée, le trajet pourra se faire en moins de 2 heures.

Une immense forêt de trams se trouve près du village de Mỳ-làm. À la sortie de cette forêt, on aperçoit la montagne de Hòn-sáp, sur le territoire de Soc-son. Au vàm du rạch Ta-lua, on prend la mer dans un plus grand bateau (Ghè-bàu) pour se rendre au vàm du rạch Gian-thạnh qui conduit au centre de Tho-sơn.

En quittant le vàm du rạch Ta-lua, on remarque, à droite, le vàm du rạch Rang, situé à un demi-mille environ.

À deux milles plus loin, on trouve un rạch qui ne porte aucun nom et qui n'a aucune communication avec l'intérieur.

Enfin, en longeant toujours la côte, on arrive au rạch Gian-thạnh, la seule voie de pénétration pour toucher au village de Tho-sơn. Jusqu'à ce point, tous les villages qu'on a traversés sont cambodgiens.

De Tho-sơn, on aperçoit :

[311] À l'ouest : Hon-tré (île de la Tortue), à 10 milles environ au large, en mer ; dans le lointain, à 15 milles, l'île de Hòn-ray et les montagnes d'Hatien.

« L'île de Hon-tré affecte la forme d'une tortue et offre un lieu de relâche aux jonques d'Hainam qui viennent y faire de l'eau, pêcher et saler leurs poissons et couper les énormes bambous qui croissent dans les gorges de la montagne.

Son principal sommet est élevé de 400 mètres.

On y remarque une grotte dont l'ouverture a deux pieds seulement mais qui est large à l'intérieur de plus de 40 mètres. La lumière du soleil, pénétrant dans cette grotte l'illumine tellement, que l'on peut y apercevoir les plus petits objets. On peut y voir une très ancienne jarre qui n'a pas moins de trois pieds de largeur.

On ignore à quelle époque cet ustensile a été déposé là, ni d'où il provient, ni comment il peut se faire qu'ayant trois pieds de large, il ait put entrer par l'ouverture de la grotte qui n'en a que deux ⁵⁷. Hon-tré est un lieu de pêche très fréquenté.

« L'île de Hon-ray présente deux sommets presque égaux, d'une hauteur de 400 mètres environ ; elle est fortement boisée. Les flancs sont couverts d'arbres à huile et de jacquiers. » (Brière).

Enfin, de Tho-sơn à une distance assez rapprochée, c'est-à-dire à 4 milles environ, on voit la petite montagne de Hòn-sáp, la première qu'on distingue en quittant, comme nous l'avons déjà dit, la forêt de Mỳ-làm.

Lorsque le temps est clair, de Tho-sơn on aperçoit aussi, dans le nord-est, les montagnes de Bay-núi et celles de Tinh-bien (Châu-độc).

Par mer et en bateau *ad hoc*, il faut de Rạch-giá pour se rendre à Tho-sơn, avec vent favorable, trois heures. Malheureusement, pendant la mousson du sud-ouest, cette traversée est très difficile, le plus souvent dangereuse.

Ainsi que nous l'avons fait nous-même, on peut, pour revenir de Tho-sơn au chef-lieu, la mer étant impraticable, remonter le rạch Gian-thạnh, prendre le rạch Rang, le redescendre pendant 4 milles, tourner à gauche, dans le Xéo-tá-cót, et venir rejoindre le rạch qui traverse la forêt de Mỳ-làm, au milieu du hameau de [312] Soc-xay et de là regagner Rạch-giá par le vàm Trú, point de départ.

Quoique cambodgienne, la population de Tho-sơn est mélangée à un certain nombre de Chinois. Aussi, avons-nous remarqué quelques métis au profil fin, à l'œil vif, ayant une peau bien moins foncée que celle du vrai Cambodgien.

Si le trajet de Rạch-giá à Tho-sơn est un peu long, surtout en pirogue, on a, comme dédommagement, la satisfaction de traverser une contrée magnifique à tous les points de vue.

Enfin, nos excursions dans le Rạch-giá nous ont permis de constater, une fois de plus, que l'administration de Cochinchine a partout des représentants zélés et

⁵⁷ Description de la Basse-Cochinchine. Traduction Aubaret, page 275.

intelligents ; M. l'administrateur Lagrange, qui dirige l'arrondissement de Rạch-giá depuis près de quatre ans, est un de ceux-là. Ce haut fonctionnaire a puissamment contribué à la prospérité de toute cette contrée que les guerres entre le Cambodge et l'Annam et les pirates du golfe de Siam avaient presque ruinée avant notre occupation.

Plus tard, si le sort veut que nous revenions dans ces parages, nous trouverons, espérons-le, les améliorations que M. Lagrange nous a signalées, menées à bonne fin, et la mer assez calme pour nous permettre d'aller jusqu'à l'île de la Tortue.



Le Rạch-giá

[313]
CHAPITRE VIII

ARRONDISSEMENT DE CHAU-DOC



Tribunal de Châu-độc

C'est le 22 juin 1867, qu'à la suite de difficultés nombreuses suscitées par la cour de Hué dans les provinces nouvellement conquises, la prise de Châu-độc fut décidée et que l'amiral de La Grandière s'empara de cette province.

La superficie de l'arrondissement est évaluée à 300.000 hectares environ.

Formé par la réunion du phu de Tuy-biên, du huyện de Thịnh-biên et d'une partie du huyện de Đông-xuyên, l'arrondissement de Châu-độc est situé entre le 102° 30' et le 103° 20' de longitude E. et 11° 30' de latitude N., à 220 kilomètres de Saïgon. Ses limites sont loin d'être naturelles ; une commission de délimitation a déterminé, en 1876, les limites de l'arrondissement avec le Cambodge. Des poteaux en bois dur marqués du n° 59 au n° 124 indiquent la frontière.

L'arrondissement de Châu-độc est borné : au nord, par le Cambodge ; la ligne conventionnelle, servant de limite, part du poteau n° 59, sommet de limite du Cambodge et des deux arrondissements de Tân-an et de Châu-độc, suit le kinh Cái-cò, le sông Sỏha, le sông Sỏ-thương, traverse le rạch Ba-nam, coupe une grande plaine marécageuse et arrive jusqu'au fleuve antérieur (rive gauche), qu'elle traverse au poteau n° 84. De là, elle se dirige vers l'ouest pour franchir le fleuve postérieur au poteau n° 89, arrive au rạch Bình-gi, gagne la rivière de Châu-độc qu'elle traverse au poteau n° 96, se dirige ensuite jusqu'au canal de Vĩnh-tê qu'elle suit sur une distance de 1.200 mètres jusqu'au poteau n° 124, limite extrême du Cambodge et des deux arrondissements de Châu-độc et d'Hà-tiên.

À l'est, l'arrondissement est borné par Tàn-an et Long-xuyên ; au sud, par Rạch-giá et une partie de Long-xuyên ; à l'ouest, par Hà-tien et la ligne conventionnelle suivant le canal d'Hatien jusqu'à Châu-độc.



Quais de Châu-độc

[314] La population de Châu-độc se compose d'Annamites, de Cambodgiens, de Malais et de Chinois répartis ainsi qu'il suit, d'après le recensement de 1893 :

Annamites	70.57
Cambodgiens	18.500
Malais	5.212
Chinois	1.100
Total	95.301

On compte dans l'arrondissement 10 cantons et 98 villages.

.....

[316] Les Malais vivaient autrefois en congrégations ; aujourd'hui, ils sont constitués en villages, comme les Annamites.

Ces Malais sont dans la province de Châu-độc depuis une cinquantaine d'années. Les Annamites, alors en guerre avec le Cambodge, avaient renforcé leur armée en s'appuyant sur les populations nomades disséminées sur les bords du Grand-Fleuve du Cambodge et hostiles aux Cambodgiens. Lorsque le grand mandarin annamite Tà-truong-Quán fut obligé d'évacuer le Cambodge, ses auxiliaires le suivirent pour être à l'abri des représailles de leurs ennemis. Les Annamites s'arrêtèrent à Châu-độc et les

Malais de l'armée de Ta-truong-Quân fixèrent leur première résidence à Bùng-bính-Thiên, sur les bords du rạch Binh-gi.

Plus tard, à la suite de succès remportés par les Cambodgiens sur les populations du Grand-Fleuve, une nouvelle immigration eut lieu. Les vaincus vinrent s'établir à côté de leurs frères qui habitaient l'Annam. Le gouvernement annamite les accueillit et les organisa en compagnies. Au moment de notre conquête, il y avait neuf Dói et, à leur tête, un fonctionnaire appelé Hiệp-quán. Ce Hiệp-quán se nommait Tiềng et habitait Châu-giáng.

Les Malais de Châu-độc sont répartis actuellement en sept villages qui sont :

- 1° Châu-giàng, rive gauche du fleuve postérieur, en face de Châu-độc :
- 2° Kô-tám-bong, sur le village annamite de Khánh-hòa et sur l'île Kô-tám-bong ;
- 3° Phung-xoai, rive gauche du fleuve postérieur ;
- 4° Lama, rive ouest de cùlao Ba, sur le village annamite de Tinh-trương :
- 5° Ká-côi, rive gauche du rạch Tân-tục, sur le village annamite de Nhon-hời ;
- 6° Ka-cô-ky, rive droite du fleuve postérieur, sur le village annamite de Khán-an ;
- [317]
- 7° Sbau, rive gauche du rạch Tân-tục, sur le village annamite de Khán-binh.

Les habitations des Malais, à peine séparées les unes des autres par des ruelles étroites, sont toutes construites sur pilotis ; élevées au-dessus du sol de 1 m. 50 cent. à 2 mètres, elles sont grandes, spacieuses, au toit très incliné, suivant la mode cambodgienne, ayant pignon et balcon sur rue, d'une construction soignée qui ne manque pas d'une certaine élégance.

Chaque habitation malaise abrite toute la famille. Il n'est pas rare de compter dans une même famille dix-huit et vingt personnes, mais la moyenne est de douze à quinze personnes par famille.

Les Cambodgiens habitent le massif montagneux ; les Annamites habitent de préférence le bord des fleuves et des arroyos.

L'arrondissement de Châu-độc est traversé du nord au sud par les fleuves antérieur et postérieur. Parmi les autres rivières importantes, il faut citer la rivière de Châu-độc, le rạch Binh-gí, trait d'union entre la rivière de Châu-độc et le Bassac, les rachs Có-lao, Cái-dam (rive gauche du Bassac) ; le Bassac est relié au fleuve antérieur par le bras du vàm Nao.

Sur la rive gauche du fleuve antérieur, on trouve le rạch Hong-ngư qui se divise en sông So-thương et sông Sò-hạ ; le sông Sò-hạ prend, aux deux tiers de son cours, le nom de sông Đinh-bà, reçoit le sông Cái-Cái, un peu avant Thông-binh où il est relié avec le Văico par le kinh Cái-cò.

CANAL DE VINH-TỀ. — Ce canal, qui relie le Bassac au golfe de Siam, a été creusé de main d'homme en 1820 ; il mesure 72 kilomètres de longueur, sa largeur est très variable : 20 mètres en moyenne. Aux basses eaux, il n'est plus navigable, même pour les chaloupes de faible tirant d'eau.

Au point de vue de la défense, il importe que les canonnières puissent le traverser en toute saison et rapidement ; d'autre part, ce canal rendu navigable, les relations commerciales avec le Siam et Singapore se développeront considérablement.

M. Renaud, ingénieur hydrographe de la marine, a publié autrefois, sur le canal de Vinh-tề, une étude très intéressante dont nous extrayons quelques passages :

[318] « Le canal de Vinh-tè sert de voie de communication directe entre les fleuves de Cochinchine et le golfe de Siam. Partant de Châu-đòc, il aboutit à 12 milles en amont de l'embouchure du rạch Gian-than, qui conduit à la baie intérieure et au port d'Hatiên.

« Il est l'œuvre des Annamites qui l'ont creusé en 1820. Commencé dans la dix-huitième et dernière année du règne de Gia-long, il fut terminé dans les premières années du règne de son successeur, Minh-mang. Cinq mille Annamites et cinq mille Cambodgiens y furent employés. Les Annamites qui travaillaient dans la partie de l'est rencontrèrent un sol plus dur et ont donné au canal une profondeur moindre que dans la portion creusée par les Cambodgiens où le sol est plus mou.

« Le salaire mensuel des hommes qui ont été employés à ce travail était d'une ligature et de 3 kilogrammes de riz. C'était l'époque où les mandarins annamites, ayant enlevé ces provinces du N.-O. à la domination cambodgienne se sont le plus occupés de grands travaux publics et de voies de communication, voulant placer leur conquête sous la sauvegarde d'une bonne administration et d'un bien-être nouveau amené par le développement du commerce et de la culture du sol. Thoài-ngoi, alors protecteur du royaume du Cambodge et commandant supérieur de la citadelle de Châu-đòc, rappelle ses travaux dans une inscription trouvée dans la montagne de Vinh-tè : « Les anciennes annales recommandent la création des ponts et des routes pour les piétons et les voitures, comme œuvre de première nécessité ; les villes centrales, les départements, les villages, les hameaux, quoique leur importance ne soit pas la même, doivent y faire tendre tous leurs efforts.

« La Sainte-Cour, depuis son établissement dans la région, y veille constamment en créant de nouvelles voies, des ports, des ponts, avec beaucoup de soins.

« Moi, Thoài-ngoi-Han, lorsque je suis venu commander le fort de Châu-đòc, j'ai reçu un ordre royal décidant la fondation des villages, le recrutement des habitants pour veiller à la sûreté des fonctionnaires. Des routes ont été faites et les voies fluviales ont été rendues navigables. »

Les Annamites étaient, vis à vis des Cambodgiens, à l'époque où fut creusé le canal de Vinh-tè et construites les routes et digues [319] que rappelle l'inscription de Thoài, dans la situation où nous sommes maintenant vis à vis d'eux et des Cambodgiens, du moins pour ce qui concerne le canal de Vinh-té. Depuis que nous avons conquis cette portion de la Cochinchine, nous n'avons pas entretenu le travail considérable entrepris par les Annamites et Cambodgiens réunis. Les herbes poussent dans le canal de Vinh-tè, à tel point qu'aux basses eaux il n'est plus qu'un ruisseau où les barques peuvent à peine se frayer un passage.

En continuant l'œuvre de civilisation commencée par les Annamites, en la mettant en rapport avec les nécessités actuelles du commerce, nous remplirons le double tant de nous attacher les populations de cette province en répandant chez elles le bien-être et de créer, pour cette colonie, une nouvelle voie commerciale, une nouvelle source de richesses ⁵⁸.

L'entrée du canal de Vinh-tè est dans le rạch Châu-đòc, à 900 mètres de son embouchure dans le Bassac, ou au nord de la ville. Il était difficile de choisir un meilleur endroit comme point d'attache d'un canal. Le rạch Châu-đòc a, en général, un débit très faible ; dans le Bassac, au contraire, il y a toujours assez bon courant et ses eaux, qui courent dans une direction à peu près normale à celles du rạch, refoulent ces dernières et remontent le rạch de quelques encablures jusqu'à l'entrée du canal d'Hà-tiên.

⁵⁸ On doit entreprendre cette année, au mois de novembre 1894, les grands travaux de curage du canal d'Hatiên.

Il résulte de cette circonstance que, par le travers de l'entrée du canal, l'eau est en général étale et entre à peu près sans vitesse transversale, condition excellente pour éviter tout atterrissement à l'entrée du canal et aussi pour en faciliter l'entrée et la sortie aux bateaux.

Du rạch Châu-độc, le canal se dirige à peu près à l'est à travers l'immense plaine inculte des joncs, passe entre les deux massifs de Nui-can et de Nui-tabec et aboutit au village de Gian-than ; les lignes qui marquent ses changements de direction se réunissent sous des angles très obtus et donnent lieu à des coudes très faciles à passer.

L'ancienne largeur du canal est marquée par deux berges encore bien nettes : sur celle de la rive du sud sont plantés des poteaux télégraphiques ; la berge nord est garnie d'un rideau de bambous qui n'est guère interrompu que par les villages. Cette [320] largeur entre les berges se retrouve dans tous les endroits habités et partout où le canal a été entretenu ; ailleurs, la largeur effective est bien moindre. La différence entre le niveau des hautes eaux et des plus basses eaux est de 4 m. 50 cent.

À la sortie du canal, la différence des deux niveaux, hautes et basses eaux, se réduit à 2 m. 50 cent.

Les fonds du canal varient entre 2 mètres et 50 centimètres aux basses eaux. Les plus grands sont à l'entrée et dans toute la première moitié ; les plus petits fonds sont à la limite des inspections d'Hà-tien et de Châu-độc. C'est entre la station 13 et la station 15, où les fonds varient entre 70 et 60 centimètres, que se trouve le dos-d'âne.

Tout le fond du canal est argileux. On a trouvé cependant, à certains endroits, des cailloux de Biên-hoà. La grande plaine des joncs que traverse le canal est presque toujours inondée ; les montagnes qui émergent de cette plaine sont dues à des soulèvements granitiques ; tout autour d'elles, des terrains plus élevés sont formés du sable de la désagrégation de ces roches granitiques où le feldspath a été décomposé. »

CANAL DE VINH-AN. — Le canal de Vinh-an fait suite au canal de Vinh-tè et relie le Bassac au Mékong ; il a 16 kilomètres 500 de longueur sur 15 mètres de largeur en moyenne. Ce canal a été creusé par les Annamites qui avaient fait de Châu-độc une place forte de premier ordre. Actuellement, l'état du canal de Vinh-an laisse beaucoup à désirer ; pendant huit mois de l'année, il est impraticable, même aux petites barques qui doivent attendre la marée haute pour franchir le dos-d'âne. Aux hautes eaux, une chaloupe à vapeur va du Bassac à Tân-chan, sur le Mékong, en une heure et demie. Il faut six heures pour faire le même trajet, en passant par le vàm Nao.

Le creusement de ces deux voies de communication s'impose, les Annamites y trouveraient de grands avantages au point de vue commercial.

ROUTES. — L'arrondissement de Châu-độc possède quelques routes dont les principales sont : route de Núi-sam à Tra-sur (10 km. 500) mettant Châu-độc en communication directe avec les montagnes. Cette route, qui a été achevée en 1893, est maintenant très carrossable ; route de Châu-độc à Tân-châu (17 km.) Elle [321] avait été terminée, comme terrassement, en 1893 et la chaussée ensablée sur 3 kilomètres ; une forte inondation a presque détruit cette route. La route Coloniale de Châu-độc à Long-xuyên a été commencée ; tracée en arrière des jardins, elle est faite avec les déblais d'un canal de 12 mètres de largeur.

À Châu-độc, il faut, paraît-il, donner aux routes quatre mètres au moins au-dessus du niveau de la plaine, pour les mettre à l'abri des inondations.

Quand on entreprendra le creusement du canal d'Hà-tiên, on fera, avec les déblais, une belle route qui rendra les communications faciles et rapides entre Hà-tiên et Châu-độc.

Des routes vicinales suivent les rives des grands fleuves et ne sont guère praticables aux piétons que pendant la saison sèche.

Dans le massif montagneux, la route est un sentier qui sert aux piétons et aux voitures à bœufs. Ces routes sont reliées au canal d'Hà-tiên par les tronçons de Tra-sur à Nhon-hoa, de Tra-sur à Tinh-biên, de Bac-chuc à Vinh-lac, de Nui-sam à Gia-khan.

À Châu-độc, si les Annamites, les Cambodgiens et les Chinois sont bouddhistes, les Malais sont de fervents observateurs du Coran. Le catholicisme ne fait pas de très grands progrès dans l'arrondissement où il existe deux chrétientés : l'une à Châu-phu (Châu-độc), dirigée par le P. Martin, l'autre à Tàn-quoi (Cù-lao-tây), dirigée par le P. Lavastre.

À part quelques pagodes, en général mal entretenues, les Annamites de Châu-độc n'ont guère d'endroits pour aller faire leurs prières. À An-dinh (village détruit en 1895), ils avaient cependant construit une magnifique pagode que M. Palasne de Champeaux fit brûler à la suite d'un mouvement insurrectionnel. Cette pagode avait été construite plutôt dans un but politique que dans un but religieux. Elle était admirablement située au pied d'une montagne. C'est là que les indigènes ennemis de la France venaient prendre le mot d'ordre. An-dinh a été supprimé et son territoire rattaché au village de Ba-chuc.

L'arrondissement de Châu-độc est assez pauvre. On trouve à Nam-qui, au sud de Châu-độc, quelques fabriques de poterie.

Les Cambodgiens et les Malais se livrent à l'industrie de la soie [322] et fabriquent des sampots assez recherchés à cause des nuances variées et des dessins qui produisent un bel effet.

À Tàn-châu et dans les villages voisins, les Annamites fabriquent également de la soie qu'ils vendent à Saïgon.

Dans les montagnes, on récolte de la cire, du miel et une espèce de cardamome de qualité inférieure qui s'exportent à Cholon et à Saïgon.

Les Malais se livrent au commerce des bois, des pirogues, du tabac, mais l'industrie la plus lucrative est assurément celle de la pêche. Au moment de l'inondation, le poisson entre dans les petits cours d'eau et se répand dans la plaine et, au moment du retrait des eaux, il redescend vers le fleuve ; c'est alors qu'on en prend des quantités.

Le poisson est exporté vivant ou sec ; c'est une des principales ressources de Châu-độc. L'affermage des pêcheries rapporte au budget 22.000 piastres environ.

La montagne de Nui-sim, à 6 kilomètres de Châu-độc, est exploitée ; elle fournit du moellon propre à la construction et du sable excellent pour les routes et la grosse maçonnerie. Les moyens employés par les indigènes, pour l'extraction de la pierre, sont très primitifs ; c'est à l'aide du feu et de l'eau que les Annamites arrivent à désagréger les blocs.

Le commerce des bois provenant du Cambodge est assez important et les droits perçus au passage à Châu-độc rapportent environ 30.000 mille piastres par an.

La production du riz dans l'arrondissement de Châu-độc est assez restreinte, elle suffit à peine à la consommation. Dans la région montagneuse, quelques cultivateurs ont essayé le poivre et le café. Le poivre semble donner de bons résultats.

Sur les bords du Grand-Fleuve, on cultive la canne à sucre, le bétel, l'arec, les haricots, le maïs, le mûrier, l'indigo, etc.

Le ricin pousse en abondance et à l'état sauvage dans les terrains qui sont à l'abri de l'inondation. Cultivée en grand, cette plante fournirait une huile excellente pour le graissage des machines.

Châu-độc est, aujourd'hui, un des plus beaux postes de l'Ouest de la Cochinchine, mais cette transformation est due aux administrateurs intelligents qui se sont succédé dans cet arrondissement. [323] Qu'il nous soit donc permis de citer les noms de ceux qui ont le plus contribué à l'assainissement et à l'embellissement de cet endroit de notre colonie et qui ont ainsi acquis le double mérite d'avoir su administrer et créer des

éléments de bien-être et de fortune pour les indigènes de cette contrée. À ce titre, nous plaçons en première ligne MM. Venturini, Bataille, Chavassieux, Merlande, Bocquet, Dussol, Henry, Doceul et Bocquillon. Ce dernier fonctionnaire a fait exécuter des travaux particulièrement importants : construction de la prison, de l'infirmerie, des bureaux de l'inspection, du marché aux poissons, de l'apportement de l'Inspection, de la plus grande partie des quais, creusement du canal de Thanh-y, continuation de la route de Tra-sư, construction des ponts en fer sur cette même route, construction de la maison du phu de Tàn-châu, creusement du canal de Châu-độc à Long-xuyên, creusement du canal de ceinture, construction de la maison de l'administrateur-adjoint, de la route de Châu-độc à Tàn-châu, installation d'un bureau télégraphique à Tàn-châu, etc.



Châu-độc. — Casernes de l'infanterie de marine.

Presque tous ces fonctionnaires sont en pleine activité de service ; nous pouvons donc avoir encore de belles espérances pour les travaux à venir et les innovations qu'il plaira à l'administration de créer.

La nouvelle génération de nos administrateurs est d'ailleurs très éclairée et l'émulation la plus vive est constatée chaque lois qu'il s'agit d'accomplir quelque œuvre utile à la chose publique.

L'arrondissement de Châu-độc possède neuf marchés principaux :

Châu-phu à Châu-phu ; Tinh-biên à An-thạnh ; Kinh-tan-châu à Long-phu ; Cái-đầu à Bình-long ; Tra-đư à Thương-thối ; Hùng-ngư à Thương-lạc ; Cái-mit à Nhơn-hồa ; Phu-an à Phu-an ; Xoái-ton à Hung-nhương.

Presque toute la contrée est inondée pendant six ou sept mois ; à la fin de la saison sèche, la plaine immense, couverte de joncs, qui s'étend du canal d'Hà-tiên à Rạch-gía,

est en feu. En mars, avril et mai d'épais brouillards rendent la navigation difficile et dangereuse.

Dans les montagnes qui avoisinent Châu-độc, on trouve beaucoup de gibier : con-naï, sanglier, con-mang, lièvres, etc. Les plus gros oiseaux qu'on rencontre sont le paon, la grue-antigone, le [324] marabout, le héron, la cigogne, le pélican, le vautour, le grand calao, etc.

Au point de vue de la vaccine, l'arrondissement de Châu-độc fournit une moyenne de 2.000 sujets, à chaque tournée semestrielle. Les principaux centres que visite le médecin vaccinateur sont : Châu-doc (ville), Bình-long, Tàn-quoi, Tra-dú, Tàn-châu, Phu-làm, Nhơn-hoi, Khanh-binh, Phuoc-hung, Vinh-lac.

Châu-độc (ville). — La ville de Châu-độc est construite au confluent de la rivière de Châu-độc et du Bassac ; elle commande le fleuve et la route du Cambodge. C'est une situation admirable.

Châu-độc s'étend sur une longueur de 2 kilomètres, du canal d'Hà-tiên à l'église. Des quais de 5 m. 20 cent de hauteur bordent le fleuve et donnent un bel aspect à la ville, tout en la mettant à l'abri de l'inondation. La ville a une profondeur moyenne de 600 mètres et a pour limite le canal de ceinture qui part du canal d'Hà-tiên, suit une direction parallèle au fleuve, passe derrière l'église et vient se réunir au canal qui longe la route de Châu-độc à Long-xuyên.

Des rues transversales, les unes construites les autres projetées, réuniront le quai au boulevard de ceinture et feront de Châu-độc la plus belle ville du Bassac.

On compte à Châu-độc 3.000 habitants. Les Chinois font un grand commerce de poisson, de poivre, etc. ; deux Indiens vendent des étoffes. Une distillerie d'alcool est installée à l'entrée du canal d'Hà-tiên.

Châu-độc a un marché couvert, un marché aux poissons, un abattoir.

Une compagnie d'infanterie de marine, commandée par un capitaine, occupe la citadelle à côté de laquelle se trouve le camp des tirailleurs annamites occupé par une compagnie commandée par un capitaine.

Tous les services sont représentés à Châu-độc : administration, justice, service de santé, Douanes et Régies, postes et télégraphes, travaux publics, instruction publique, trésor.

L'eau de pluie est la seule qui soit potable à Châu-độc. L'eau de fleuve est louche et légèrement terreuse, d'un goût fade et d'une température égale à celle de l'atmosphère. Insensible aux couleurs du tournesol, son degré hydrotimétrique ne dépasse pas 5° 5. Les [325] chlorures y figurent également en petite quantité, puisque le chlore, qui leur correspond, n'y figure que pour 16 milligrammes par litre.

« Sur le faible résidu de 90 milligrammes qu'elle abandonne par litre et après évaporation et filtration, on compte 15 milligrammes de matières organiques ou organisées. Ce sont des conferves unies ou cloisonnées et remplies de granulations jaunâtres qui, en se répandant dans l'eau, la rendent nébuleuse et lui communiquent une odeur sulfydrique quelquefois très prononcée.

« La filtration, en débarrassant cette eau des matières argileuses qu'elle tient en suspension, respecte malheureusement les matières organiques que l'alun seul précipite au bout de quelques heures. »

Trois fois par semaine, les bateaux des Messageries fluviales, qui font le service de l'Ouest, mouillent à Châu-độc, nous voulons parler des bateaux qui se rendent à Sôc-trắng ; les grands bateaux *Nam-vian*, *Battambang* et *Attalo* passent par Tàn-châu pour aller à Pnom-penh.

L'apponement des Messageries fluviales à Châu-độc est en face de la caserne d'infanterie de marine, non loin de l'entrée du canal d'Hatien.

Bình-long. — À l'embouchure du rạch Cái-dau (rạch à huile) et sur la rive droite du Bassac, Bình-long est un village assez grand ; on y compte 300 habitants environ. Du chef-lieu, on peut se rendre à Bình-long en deux heures ; on longe la rive droite du fleuve jusqu'au rạch Cái-dau, après avoir doublé l'île de Ka-tam-Bong. Les villages qui se trouvent sur le parcours sont : Châu-phu, Mỹ-đức, Vĩnh-thạnh-Trúng (rive droite), Châu-gian, Hoa-lac, Bình-thạnh-Dong, Hiệp-xương et Hoa-háo (rive gauche).

Non loin de Bình-long se trouve l'île de Nan-gù où l'on remarque une chrétienté dirigée par le P. Comte. Cette île fait partie de l'arrondissement de Long-xuyên.

Tàn-quoi. — De Châu-độc à Tàn-quoi, il ne faut pas moins de sept heures en chaloupe. L'itinéraire est le suivant : fleuve Bassac jusqu'à l'île Nan-gu, vàm Nao et fleuve antérieur, Le vàm Nao qui fait communiquer le fleuve postérieur avec le fleuve antérieur, a une longueur de 4 kilomètres environ depuis la pointe de l'île Nan-gù jusqu'au Mékong où il va se jeter tout près de l'île Bền trông, [326] en face du village de Tàn-long (cùlao Tây). De cet endroit jusqu'à Tàn-quoi, la route est presque directe ; on remonte le Mékong jusqu'à la pointe de cùlao Mả (île des Diables). Après avoir doublé cette petite île, on est en vue de Tàn-quoi.

Tàn-quoi est sur le bord du fleuve ; c'est un centre important qui possède de 350 à 400 habitants.

Tra-du. — Le marché de Tra-du, situé sur la rive droite du fleuve antérieur, en face l'île Chá-vá, canton de An-phuoc, est un centre très peuplé ; on y compte près de 600 habitants. La population est composée de Malais, de Cambodgiens et d'Annamites.

Le trajet, en chaloupe, de Tàn-quoi à Tra-du peut s'effectuer en moins de trois heures. On passe en vue des villages de An-long, An-binh, Thương-lac (rive gauche du Mékong), de Thương-thoi et Thương-phước (rive droite).

Un apponement, construit en face de la maison commune, permet d'accoster facilement à la haute mer ; il est prudent de mouiller au large à la basse mer.

Tàn-châu. — À l'embouchure du rạch Cái-vùng et à 1 kilomètre environ du canal de Vĩnh-an qui fait communiquer le fleuve postérieur avec le fleuve antérieur, se trouve le marché de Tàn-châu ou Long-phù, centre le plus important de l'arrondissement de Châu-đốc.

Tàn-châu, dont le chiffre de la population s'élève à plus de 2.000 habitants, possède une distillerie d'alcool, un entrepôt d'opium, un poste de miliciens, une école cantonale, un bureau de poste, un télégraphe.

Grâce aux voies de communication que possède Tàn-châu, le commerce est des plus florissants.

Comme il a déjà été dit, le creusement du canal de Vĩnh-an ne pourrait qu'augmenter la richesse de toute cette contrée.

Tàn-châu est la résidence d'un phu annamite.

Si on remonte le Grand-Fleuve pendant six heures vers le Cambodge, on remarque une magnifique église construite tout récemment par le P. Pianet, c'est l'église de Ba-nàm.



Église de Ba-nàm

Phu-lam. — Par le Mékong, il faut trois heures environ de Tàn-châu pour se rendre à Phú-lam, village très populeux situé sur la rive droite du rạch Cái-vùng. Il y a près de 800 inscrits.

[327] Les grands bateaux du Cambodge passent non loin de Phú-lâm mais ne s'y arrêtent pas ; ils doublent la petite île de Mả et vont directement à Tàn-châu où ils mouillent en face du marché de Hùng-ngư :

Nhon-hoi. — Le village de Nhon-hoi, qui compte 150 inscrits, est à trois heures du chef-lieu, par le rạch Châu-độc. Toute la population est annamite.

La maison commune est située tout près de l'appontement où accostent les chaloupes.

Ce centre est d'une importance tout à fait relative. Il se trouve sur la route de Khanh-binh ; c'est la limite de l'arrondissement de Châu-dốc, sur la frontière du Cambodge, à l'entrée du rạch Bình-gi.

De Châu-dốc à Nhon-hoi, on trouve, sur le parcours, les villages suivants : Vinh-hoi, Phu-hoi, Ka-coi, Sbau, Ka-co-Ki, - Khanh-binh, Khanh-au (rive droite) ; Vinh-ngon, Vinh-hôi-đồng, Khanh-hoa, Vinh-khanh (rive gauche).

Khanh-binh. — Dans le canton de Châu-phu, Khanh-binh n'est qu'à une heure de Nhon-hoi par le rạch Bình-gi, affluent du rạch Châu-độc.

La population se compose de Cambodgiens, de Malais et d'Annamites. Les Malais sont en majorité.

Khanh-binh compte 500 habitants environ. Il y'a 200 inscrits.

Le rạch Bình-gi est assez étroit, aussi la navigation en chaloupe est-elle très difficile. À certains endroits, on ne peut passer qu'à marée haute. Ce rạch est absolument inaccessible aux canonnières.

Phuoc-hung. — Le village de Phuoc-hung est situé sur la rive droite du fleuve postérieur ; on y compte 250 inscrits.

De Châu-dốc à Phuoc-hung, le trajet peut s'effectuer en deux heures. Les villages qui se trouvent sur le parcours sont : Hoa-lac, Phum-xoai, Vinh hau, Vinh-lôc, Phu-huu, Đa-phuoc, Vinh-trong.

[328]

Vinh lac. — À trois heures de Châu-dốc, par le canal de Vinh-tè, Vinh-la est un centre très populeux qui possédait autrefois un poste militaire.

De Châu-dốc à Vinh-lac, on remarque les villages de Nhon-hòa, de Phu-thạnh, de Anathanh, d'Annong, de Vinh-lac (à gauche du canal) et ceux de Vinh-nguon, de Vinh-hung et de Vinh-quoi (à droite).

C'est sur le même parcours que se trouvent les montagnes, suivantes : À gauche : Núi-sam, Tra-sur, Cáu, Mơ-két, Tra-béc, Cà, Dài et Tượng ; à droite : Núi-chơn-cày-chum, Tham-đưng, Nhon et Soc-sơn.

ARRONDISSEMENT D'HA-TIEN
ET
ILE DE PHU-QUOC

L'arrondissement d'Hà-tiên, qui comprend l'ancien huyện de Hà-cham, formait, sous la domination annamite, avec la région de Rạch-giá, la province d'Hà-tiên qui fut conquise, sur les Cambodgiens, à la fin du XVI^e siècle, par le Chinois Mac-cưu.

Il est borné, au nord, par le Cambodge ; à l'est, par Châu-độc ; au sud et au sud-ouest par le golfe de Siam. La ligne fictive qui le sépare des arrondissements limitrophes de Rạch-giá et Châu-độc commence non loin du rạch Dung, sur le golfe de Siam, remonte une plaine marécageuse et herbeuse couverte de forêts de tram et de palétuviers et aboutit ensuite au canal d'Hà-tiên, entre les villages de Vinh-goà et de Hòa-thành.

Placé à la frontière de la Cochinchine et du Cambodge, cet arrondissement a été, autrefois, le théâtre d'actions militaires importantes. À cette époque, la population était considérable ; un vaste camp retranché, formé de deux enceintes concentriques avec un réduit qui n'existe plus de nos jours, contenait plus de 60.000 défenseurs.

Cette population n'est plus guère, actuellement, que de 15 à 20.000 habitants, en y comprenant Phú-quốc.

La superficie totale de l'arrondissement est évaluée à 132.168 hectares.

« Les différentes sortes de terrains dont se compose la contrée peuvent se diviser en trois zones principales : montagnes, terrains bas et inondés, terrains fermes.

« Les montagnes, pour la plupart granitiques, quelques-unes calcaires, sont couvertes de hauts taillis plus ou moins épais, dans lesquels on va seulement chercher le bois nécessaire au chauffage et aux petites constructions.

Les terrains bas et inondés comprennent des rizières et des plaines de joncs. Ces dernières fournissent une industrie très développée dans l'arrondissement ; les sacs et nattes en paille y [330] sont confectionnés en grande quantité et s'exportent dans toute la Cochinchine, au Cambodge et au Siam.

« Enfin, les terrains fermes s'approprient à toutes sortes de cultures ; pas une maison qui ne possède du mûrier, de l'indigo, des cannes à sucre. La culture du poivre s'y fait sur une grande échelle et n'a pas encore atteint son entier développement ⁵⁹. »

La culture du poivre, commencée à Hà-tiên il y a une quarantaine d'années, n'a fait que croître depuis cette époque ; actuellement, plus de 300 hectares sont entièrement cultivés par plus de 2.000 Chinois d'Hainam. Quelques Annamites et un certain nombre de Cambodgiens, entraînés par l'exemple, se sont également livrés à cette culture très rémunératrice, surtout depuis la détaxe accordée par la Métropole.

Les principales voies de communication que possède Hà-tiên sont le canal de Vinh-té ⁶⁰ et le rạch Giang-thạnh, la route de Kampot, avec embranchement sur Loc-tri, et enfin la route d'Hà-tiên au Rạch-giá.

L'ancienne route mandarine d'Hà-tiên à Giang-thạnh n'existe plus.

⁵⁹ Docteur Mougeot. — Bulletin de la Société des Études indo-chinoises de Saigon (1893).

⁶⁰ La partie la plus considérable de ce canal est comprise dans l'arrondissement de Châu-độc ; 7 ou 8 kilomètres, seulement, traversent l'arrondissement d'Hà-tiên.

La faune d'Hà-tiên renferme tous les spécimens qu'on peut trouver dans le reste de la Cochinchine et au Cambodge : tigres, panthères, buffles, cerfs de toutes sortes, et dans la plaine, entre Rạch-gía et Châu-độc, il n'est pas rare de trouver des éléphants.

La flore est celle des forêts de l'Est avec quelques essences particulières aux collines de Bình-tri et aux montagnes de Phú-quốc. Les forêts de la plaine sont toutes formées de palétuviers et de tràm, comme il a déjà été dit.

L'arrondissement d'Hà-tiên comprend 4 cantons et 15 villages :

.....



Le fort de Phao-đái (Hà-tiên)

[331] Hatien (ville). — Hà-tiên (10' 22' 40" lat. N. ; 102° 5' 55" long. E.) est situé à l'entrée d'une anse profonde sur le golfe de Siam, à 250 kilomètres de Saïgon. C'est le dernier point de la Cochinchine occupé par les Français en 1867 et le centre d'un grand mouvement commercial. Le chiffre de la population est très peu élevé relativement aux autres postes de la Cochinchine.

« Le soulèvement des collines granitiques qui bordent la côte près d'Hà-tiên a arrêté le cours du Gian-thành et amené la formation de la baie intérieure ; ces eaux, en se frayant un passage près de la pointe de Phao-đái, ont formé la passe et le port d'Hà-tiên.

Après un parcours de 12 milles, où il reste constamment large et profond, le Gian-thành débouche au fond de la baie ; un chenal sinueux conduit entre les bancs de vase qui en occupent presque toute la surface jusqu'à la pointe d'Hà-tiên. La baie d'Hà-tiên est le vaste bassin de chasse qui a fermé et qui maintient la passe. Remplie à la fois par le flot du golfe de Siam et par les eaux du rạch Gian-thành, elle se déverse par l'étroit goulet resserré entre les collines de Phao-đái et de Soc-tri et maintient un chenal profond sur ce terrain très favorable aux érosions, jusqu'à près d'un mille de Phao-đái.

La superficie de la baie d'Hà-tiên est de 1.400 hectares environ.

Hà-tiên est un port de barques où arrivent les quelques produits de la côte du Cambodge, les productions de Phú-quốc, quelques barques de Rạch-giá, de Bang-kok et de Singapore.

Hà-tiên est le seul point de la côte où les barques trouvent un port assez profond, un abri assez sûr et une communication facile vers les fleuves de Cochinchine. » (Renaud)

[332] La ville d'Hà-tiên date d'un siècle et demi environ ; le Chinois Mac-cừu en fit don à Gia-long, empereur d'Annam. C'est là que Minh-mạng et Gia-long établirent leur camp retranché destiné à défendre la Cochinchine contre les invasions siamoises, préparèrent la guerre contre le Siam, équipèrent la flotte qui fut détruite par un violent typhon.

Obligés de fuir devant les Siamois, les mandarins annamites se retirèrent à Long-xuyên. Là eut lieu une grande bataille.

Les Siamois, repoussés, regagnèrent leur flotte, mais emmenèrent en captivité la majeure partie de la population.

Étant donné les avantages qui en résulteraient pour Hà-tiên de voir se réaliser les projets d'agrandissement du canal de Vĩnh-té, on ne peut qu'engager l'administration à faire exécuter ces travaux qui donneraient au commerce la facilité de s'étendre dans de notables proportions. Ces travaux répondent à une nécessité actuelle de plus en plus pressante ; en effet, les gros bateaux, pour se rendre à Saïgon, sont obligés de doubler la pointe de Camau.

Depuis 1868, Hà-tiên est la résidence d'un administrateur des affaires indigènes. L'Inspection, récemment agrandie, occupe une situation magnifique sur un des points les plus élevés dominant la baie.

Le fort de Phao-đái, où se trouve une compagnie de tirailleurs annamites, sous les ordres d'un lieutenant, commande l'entrée d'Hà-tiên du côté de la mer. Hà-tiên possède un bureau postal et télégraphique, un entrepôt d'opium et un poste de miliciens.

À 3 kilomètres environ du chef-lieu, on remarque un énorme rocher connu sous le nom de *Bonnet-à-Poil*. Ce nom lui vient de ce que, par sa forme bizarre, il rappelle le bonnet à poil d'autrefois.

Ce rocher se voit de très loin en mer ; il s'y trouve une grotte immense qui est comme creusée dans la roche. Jadis, les indigènes y avaient installé une pagode dont il reste encore quelques traces.

On l'appelait la pagode du Génie. C'est, du reste, le nom du rocher : « Thạch-đống ».



Le Bonnet-à-Poil.

Après Hà-tiên, le centre le plus important de la contrée est Hòn-chông situé à 18 milles, sud-ouest, du chef-lieu, dans la baie de Ba-lưu.

[333] Hòn-chông. — En chaloupe à vapeur, on peut se rendre par mer de Hà-tiên à Hòn-chông, en trois heures, en longeant la côte.

Après avoir quitté la baie d'Hà-tiên, qui est remplie d'obstacles, on remarque, à droite, les montagnes suivantes : Núi-giên-Tượng, Núi-đai-Tao, Núi-tiêu-Tao, Núi-bai-Bang ; à gauche, après avoir doublé la pointe, on remarque celles qui portent le nom de Núi-to-Châu, To-châu-đai, Cày-nên, Nhon, Nưu, Ba. Ces différentes montagnes forment l'île de Thuân-yên et s'étendent jusqu'à Dương-hòa, village cambodgien relié à la montagne de Heo par la baie de Bãi-cát-Tráng et l'île de Bãi-ột qui lui fait suite.

Un peu plus loin, entre l'île que nous venons d'indiquer et l'île de Bá-hòn, se trouve la petite île de Hòn-một (pointe de Bãi-ột).

Un poste de la régie a été installé à cet endroit.

Après avoir dépassé la pointe de Bãi-ột, on aperçoit, toujours du même côté, environ à 4 milles, les montagnes de l'intérieur connues sous le nom de : Núi-may, Núi-đá-Tràng, Núi-hang-cay-Ốt. Núi-son-Chà ; à droite, et à 1 mille environ, est l'île de Hòn-móng-Tay.

On remarque encore, le cap étant sur Hòn-chông, les montagnes de Bá-hòn, de Lo-còt, de Hang-tiên, de Bai-ba-Lưus et l'île de Hông-nghé.

Le poste d'Hòn-chông fut créé en 1882, mais à la suite de l'insurrection cambodgienne, en 1884, on dut l'évacuer. En 1887, M. Coqui, directeur p. i. des douanes à Saïgon, envoya à Hòn-chông un préposé européen. Depuis cette époque, il y a toujours eu un poste de douane et la contrebande d'opium qui se faisait, là sur une grande échelle, autrefois, a été fortement réprimée.

Actuellement, Hòn-chông est en pleine prospérité ; on y compte 2.000 habitants environ, dont 1.500 Chinois agriculteurs. Plusieurs colons s'y sont installés pour se livrer à la culture du poivre. C'est, de plus, la résidence d'un garde forestier.

Une ligne télégraphique relie Hòn-chông au chef-lieu et une route nouvellement faite permet d'effectuer le trajet d'Hòn-chông. à Hà-tiên en quatre heures.

La superficie totale des poivrières situées à Hòn-chông peut être évaluée à 300 hectares environ.

[334] « Les poivrières sont situées dans une série de vallées formées par la chaîne de montagnes de Bình-tri et chaque propriété est séparée de la propriété voisine par une bande de terrain vierge couvert d'arbres et de broussailles. En outre, dans une même propriété, il y a deux, trois ou quatre plantations isolées les unes des autres par les lots de terrains défrichés, mais non cultivés, où est prise la terre que l'on rapporte au pied de chaque plant à la fin de la saison des pluies.

Une poivrière doit, autant que possible, être à l'abri de tous les vents, surtout de celui venant de la mer qui, pendant la mousson du S.-O., souffle avec une violence extrême et briserait les pieux et déracinerait les plants. Aussi choisit-on de préférence les endroits situés au pied des montagnes, du côté opposé à la mer.

Les montagnes d'Hòn-chông présentent plusieurs suites de vallées assez larges, parfaitement abritées.

Il faut, en outre, que la déclivité du sol ne soit pas trop prononcée, sous peine de voir la terre de la plantation entraînée par les pluies torrentielles qui tombent durant six mois. Quelque faible que soit cette déclivité, on se trouve néanmoins dans l'obligation, à la fin de la saison des pluies, de rapporter de la terre au pied de chaque plant. À cet effet, on réserve, à proximité de la poivrière, un espace défriché où l'on prend la terre nécessaire.

Une fois l'emplacement choisi, on abat les arbres dont toutes les racines sont soigneusement enlevées. Le terrain est ensuite défoncé à une assez grande profondeur, puis nivelé. On creuse alors, de deux mètres en deux mètres, des sillons de trente centimètres de profondeur à la terre qui en provient est rejetée dans l'espace compris entre deux sillons ; on obtient ainsi une série de billons de forme arrondie allant d'un bout à l'autre de la plantation. C'est sur le sommet de ces billons qu'est plantée la branche de poivrier. Les pieds sont espacés d'environ deux mètres, soit une moyenne de 4.500 pieds par hectare, etc. ⁶¹ »

Le poivrier a besoin d'un tuteur. Ce dernier doit avoir un certain diamètre afin que le poivrier puisse l'enlacer, sans toutefois le dominer.

⁶¹ SELLIER, administrateur des affaires indigènes. — Note sur les poivrières d'Hòn-chông. (Exc. et Rec., 1887).

[335] C'est à la fin de la saison des pluies que la bouture se plante au pied du tuteur. Un peu avant cette époque, le sol doit être profondément bêché et fumé. L'opération du bêchage et sarclage doit être pour ainsi dire constante ; il faut, en effet, empêcher le poivrier d'être rongé et détruit par les innombrables parasites qui acquièrent, dans les régions intertropicales, un développement beaucoup plus considérable qu'en Europe.

Quand la baie a atteint sa période de formation complète, elle passe du vert clair au vert foncé, de celui-ci au jaune orange et de là au rouge ; à ce moment, et très rapidement, le rouge cède sa place à un brun noirâtre. C'est le moment de la récolte. Le fruit est alors séché, emballé et enfin livré au commerce.

Dans les pays producteurs, on prépare aussi le poivre blanc.

Celui-ci n'est autre chose que la baie du poivre noir décortiquée.

On obtient cette décortication par la macération du fruit dans l'eau pendant une période de dix à douze jours. Ce moyen est primitif et a le désavantage d'être long. L'emploi de l'eau chaude (70°) est de beaucoup préférable ; l'opération est presque instantanée. Le poivre perd à cette opération un peu de son piquant, sa saveur s'altère légèrement, mais il a l'apparence plus fine et acquiert plus de valeur.

ILE DE PHU-QUOC



Entrée de l'île de Phú-quốc (Young-Dong)

L'île de Phú-quốc, dans le golfe de Siam, est située entre les 100 01' 40' et 100 28' lat. N. et 101° 23' et 101 42' 50''' long. E.

La longueur de l'île, du nord au sud, dépasse 48 kilomètres ; elle est à peu près grande comme notre Martinique des Antilles.

Le bras de mer qui sépare Phú-quốc de la Cochinchine est abrité à la fois en partie de la mousson de nord-est et de la mousson de sud-ouest ; la mer y est très souvent belle et la distance à parcourir n'est que de 35 milles. On peut, dans la plupart des saisons, compter d'une manière certaine sur les quelques heures de beau temps nécessaires pour faire le trajet ⁶².

Il n'est pas besoin d'être arrivé à Phú-quốc pour reconnaître qu'on va se trouver en présence d'un terrain d'un autre étage. Au loin, ses grands plateaux avec brusque tombée qui semblent le prolongement de la grande chaîne plate de l'Éléphant, font contraste avec les pics granitiques de Cochinchine et toutes les îles du golfe de Siam. Leur seul aspect fait prévoir déjà les roches porphyriques, les montagnes de grès, les terrains formés de dépôts arénacés qui constituent l'étage intermédiaire qu'on a classé, en géologie, à la suite des terrains primitifs de formation purement ignée.

La côte sud de Phú-quốc est complètement déserte ; la baie s'appelle baie de Bâycay-Dúa. Les deux îles de l'Ouest sont entièrement rocheuses, inaccessibles, longues et étroites. Les roches qui composent les îles et les collines de la baie sont de nature très

⁶² Les Îles des Pirates sont situées à l'occident d'Hà-tiên, au sud de la pointe Kep (sur le territoire cambodgien).

Elles se présentent du nord au sud dans l'ordre suivant : île du Pic, Hon-nhi (Pirate du Nord), Hon-truc-mon, Hon-long, Hon-nhom, Honduoc (Pirate du Sud), Poulo-cici.

variée : on rencontre des porphyres syénitiques, des porphyres trachytiques, des diorites, des variolites et surtout des grès.

« En résumé, dit M. Renaud, Phú-quốc est une grande île inculte, à part les quelques hectares d'une plantation de caféiers et les petits jardins de Đon-đong, couverte dans toute son étendue de belles forêts croissant sur un sol forestier d'une richesse exceptionnelle et exploitable à la condition d'établir des routes. Bien que sa superficie soit plus grande que celle de la Martinique, un millier d'habitants, répartis en cinq villages, composent toute la population. Les Annamites sont doux, intelligents, fort obligeants. Avant notre arrivée, ils étaient dans l'état où sont encore maintenant les populations des côtes d'Annam, constamment soumises aux exactions des pirates. Aucune jonque n'était en sûreté, lorsqu'elle partait de Đon-đong pour aller à Hà-tiên.



Vue générale de Đon-đong

Au point de vue géologique, Phú-quốc appartient aux terrains intermédiaires, sa formation principale est le grès et, accessoirement, on trouve les micaschistes, gneiss, porphyres, variolites, des dépôts arénacés, etc. Beaucoup de ces roches sont ferrugineuses.

Pendant la mousson du nord-est, la mer est calme sur toute la côte ouest ; on peut mouiller partout à une faible distance de terre ; par la mousson de sud-ouest, la mer y est très grosse ; on vient mouiller sur la côte est. »

Nous trouvons encore dans une notice, sans nom d'auteur, sur l'île de Phú-quốc, quelques passages intéressants :

ASPECT INTÉRIEUR DE L'ILE. — « L'intérieur comprend un certain nombre de montagnes ⁶³ constituant de petits massifs dirigés en général du nord au sud ; la plus haute de ces montagnes atteint 641 mètres. La hauteur moyenne des chaînes est de 400 mètres, chacune de ces chaînes contenant à sa partie supérieure un plateau d'une très faible étendue dans le sens de la largeur, 3 à 400 mètres au plus. La pente de chacune de ces chaînes est assez rapide sur la partie nord et sur les pentes est et ouest. Quant à la pente vers le sud, elle est toujours très douce.

Entre ces différentes chaînes de montagnes se trouvent des plaines d'une altitude de 10 à 15 mètres au-dessus du niveau de la mer, contenant quelques dépressions couvertes d'eau pendant la saison des pluies.

⁶³ Nous donnerons plus loin le nom des principales montagnes.

VÉGÉTATION DES DIFFÉRENTES PARTIES DE L'ÎLE. — Toutes les montagnes de l'île, sans aucune exception, sont couvertes de forêts aux essences riches et exploitables depuis la base jusqu'au sommet. Le tiers des plaines environ est également couvert de forêts exploitables. Le reste consiste en pâturages plus ou moins riches, suivant leur plus ou moins ancienne formation géologique. Les parties les plus basses et en même temps les plus récentes sont généralement formées d'un sable siliceux. Elles fournissent naturellement une sorte de jonc et une grande quantité d'arbres spéciaux que l'on ne trouve que dans ces pays inondés, les Cày-tràm très en usage pour la construction des cases et les meubles communs : tables, bancs, etc. La partie des plaines qui ne contient pas de forêts et qui est suffisamment élevée est couverte de riches pâturages.

SUPERFICIE TOTALE, SUPERFICIE DES FORETS, DES PLAINES ET DES PATURAGES. — La superficie totale de Phú-quòc est d'environ 80.000 hectares pouvant se subdiviser de la manière suivante :

- 50.000 hectares de montagnes ;
- 15.000 hectares de plaines boisées ;
- 10.000 hectares de plaines pouvant servir de bons pâturages ;
- 5.000 hectares de plaines produisant le Cày-tràm et inondées une partie de l'année.

TEMPÉRATURE, CLIMAT. — Le climat de l'île est d'une uniformité extrême, aussi bien pour les jours entre eux que pour les nuits avec les jours ; grâce aux deux moussons qui se font sentir tour à tour, la température est relativement basse et agréable ; elle [338] varie entre 24 et 26 degrés centigrades. Sur les montagnes, à environ 300 mètres, la température baisse beaucoup, surtout la nuit, et atteint parfois 10 ou 15 degrés centigrades.

Outre la pêche du poisson ou de la tortue, de la fabrication du nuoc-man, les habitants de Phú-quòc, ajoute l'auteur de la *Préfecture-Royaume*, tirent des forêts quelques bois qu'ils vendent sous forme de planches ou de madriers ; ils coupent aussi du rotin qu'ils vont vendre à Vinh-long, Sa-đéc et autres marchés. Ils trouvent encore dans les forêts le parfum appelé *Trammot* dont la première qualité se vend 25 francs le kilogramme annamite, la deuxième qualité, 18 francs et la troisième qualité 6 francs. Ils enlèvent, en même temps, l'écorce nommée Ràu-phách qui sert de base à toute préparation médicinale chinoise ou annamite. Ils font enfin des torches ayant pour base l'huile de Đau et l'écorce de Cày-tràm.

Phu-quòc fait un commerce assez important de jais, substance d'un prix élevé dont les indigènes aiment à se parer.

Seul, le riz de plaine manque à Phú-quòc, mais les habitants le trouvent en grande quantité à Kampot, où ils l'échangent contre une partie de leur pêche ; ils en reçoivent aussi par les grandes jonques île Saigon qui arrivent dans l'île au mois d'octobre.

Enfin, l'auteur de ce qui précède prétend, avec raison selon nous, que dans la province d'Hà-tiên, il faut accorder une place toute spéciale à Phú-quòc.

Sa position insulaire, prétend-il, à proximité du continent, en dit long déjà au point de vue du commerce et de la salubrité ; sa constitution géologique, prolongement de la chaîne de l'Éléphant — cette épine dorsale du continent Khmer — en même temps qu'elle affirme la puissance et la richesse agricole, confirme les avantages qu'y trouvera la colonisation européenne. »

Nous nous associons d'autant plus volontiers aux idées émises ci-dessus que nous avons eu, nous-même, la bonne fortune de pénétrer jusqu'à Phú-quòc et l'occasion de faire les mêmes remarques.

Ce que nous pourrions ajouter serait superflu ; nous nous contenterons seulement de citer quelques légendes que nous tenons des habitants de Phú-quòc, ainsi que les noms des principales montagnes et rivières de cette île.

[339] Disons cependant, en passant, que dans la baie de Bay-viam, qui est à 7 kilomètres du village d'Ham-ninh, se trouvait autrefois la plantation de MM. Girard et Coutel.

Cette plantation qui comprenait : caféiers, vanilliers, gomme-gutte, poivriers, cocotiers, etc., fut le premier essai de culture entrepris à Phú-quòc sur une grande échelle. Elle a été abandonnée.

Avant de tenter quoi que ce soit dans cette île, il faut la doter de voies de communication. Espérons que notre administration coloniale saura, un jour, tirer profit des richesses forestières qui forment ainsi le plus gros de son domaine.

Duong-dong. — Dượng-đọng est signalé par un rocher ⁶⁴ noir qui se trouve à l'entrée de la rivière et fait tache sur la plage blanche, et par un bouquet de grands filaos visibles de très loin.

Derrière lui s'étagent trois ou quatre plans de collines boisées, jusqu'aux hauts plateaux de la côte est.-Vu du large, le village offre l'aspect le plus agréable, avec ses cases enfouies dans les bouquets de cocotiers.

Dượng-đọng est la capitale de l'île ; la population est d'environ 1.000 habitants. Les Annamites n'ont pas eu l'idée de bâtir sur le bord de la plage ; toutes leurs maisons sont sur le bord de la rivière, abritées par la première dune.

La grande ressource du pays est le nước-mắm. Le nước-mắm de Phú-quòc a une grande réputation. On le prépare en empilant, dans de grandes cuves, les poissons d'une certaine espèce appelée Cá-còm, avec du sel ; au bout de quelques jours, il se produit une fermentation dont le résultat donne une liqueur jaunâtre et trouble, à odeur très forte, qu'on laisse déposer à l'abri de l'air et de la lumière ; au bout de quinze jours, on obtient le nước-mắm clair, presque sans odeur. Il peut se conserver indéfiniment.

La pêche se fait pendant toute la mousson du nord-est.

Outre le nước-mắm, les habitants de Phú-quòc ont encore la vente du poisson salé et des tortues qu'ils prennent sur la côte ; [340] ils récoltent, dans les bois, résine et huile. Enfin, ils ont la chasse ; le con-nai et le sanglier y sont en abondance. Il y a beaucoup de buffles sauvages.

La rivière qui débouche à Dượng-đọng est le cours d'eau le plus considérable de l'île ; son peu de largeur, le coude brusque qu'elle forme en rendent l'entrée fort difficile. » (Renaud.)

Autrefois, disent les Annamites, le nommé Lòi, roi du Cambodge, fut gouverneur de Phú-quòc. Quelques Cambodgiens s'étaient installés dans l'île et se livraient à la culture du riz. Bientôt Lòi, voyant que l'île ne produisait pas assez, abandonna Phú-quòc et se retira au Cambodge.

Plus tard, une Annamite nommée Kiêm-giao, femme excessivement riche, vint à Phú-quòc, suivie d'un certain nombre de Cambodgiens et d'Annamites qu'elle avait embauchés. Cette nouvelle petite colonie s'installa à Phuoc-loc (Cua-cang).

Ces nouveaux colons se livrèrent, comme les premiers, à la culture du riz et, comme Kiêm-giao s'aperçut que le terrain était favorable, elle envoya quelques-uns de ses serviteurs dans le pays d'Annam pour acheter des buffles. Une cinquantaine de ces animaux furent transportés à Phuoc-loc. On les utilisa au défrichement d'une grande étendue de terrain.

⁶⁴ Ce rocher est surmonté d'une pagode où les pêcheurs viennent porter des présents.

Kièm-giao ne quitta plus l'île et mourut à Phuoc-loc à l'âge de soixante-dix ans.

Quelques jours avant sa mort, elle fit appeler tous ses serviteurs et leur dicta ses dernières volontés :

« Je vous laisse héritiers, dit-elle, de toute ma fortune, mais à la condition que vous me promettiez, sitôt après ma mort, de mettre en liberté, dans la montagne, tous mes buffles et d'abandonner la culture de mes rizières. »

Si on s'en rapporte à cette légende, on pourrait trouver là l'origine de la quantité de buffles sauvages que renferme aujourd'hui l'île de Phú-quốc.

Dans tous les cas, l'emplacement du parc à buffles qui existait du vivant de Kièm-giao a été respecté et l'on y trouve encore un énorme poteau en bois de 1 m. 50 de hauteur ; d'après les Annamites, ce poteau est devenu dur comme une roche.

Longtemps après la mort de Kièm-giao, le roi Gia-long vint à Phuoc-loc, s'y installa et donna le nom de Phú-quốc (riche [341] royaume) à l'île que nous possédons aujourd'hui dans le golfe de Siam. C'est également Gia-long qui aurait donné un nom aux différentes baies, pointes et îles de Phú-quốc qui sont : Cửa-dương (entrée du filao), Cửa-lap (entrée barrée), Mui-tanrù (pointe de la fatigue), Bãi-dàt-đò (baie de terre rouge), Bãi-cày-đưa (baie des cocotiers), Mui-ong-đoi (pointe de M. le sergent)⁶⁵, Bãi-khèm (baie resserrée entre deux pointes), Bãi-san (baie de derrière),

Bãi-dâm (baie ronde), Bãi-vàm (baie en serpentin), Xóm-ham-ninh (hameau de Ham-ninh), Xóm-rạch-Cà (hameau, rivière à pois-sons), Mui-đà-bạc (pointe pierre blanche), Mui-ganh-dâu (pointe, rocher, arbre à huile), Rạch-hông-tháy (rivière de M. Thay), Xóm-bãi-bôn (hameau de la baie Bon), Xóm-bai-đôt (hameau de la baie des sangsues de mer), Mũi-đá-giang (pointe de pierres superposées), Hom-mot (île seule), Bãi-thơm (baie d'ananas), Hon-chảo (île ronde), Rạch-tràm (rivière au bois de tràm), Rạch-vem (rivière de coquillages), Bãi-chuôn-vit (baie au parc à lortues), Bãi-dâu (baie de bois à huile), Bãi-giai (baie longue), Bãi-vùng-bầu (baie de l'étang rond), Xóm-cua-cang (hameau de l'entrée basse), Mũi-ong-linh (pointe de M. Linh), Bãi-ong-loan (baie de M. Loan)⁶⁶, Bãi-khỏe-gio (baie du coin de bois parfumé à brûler).

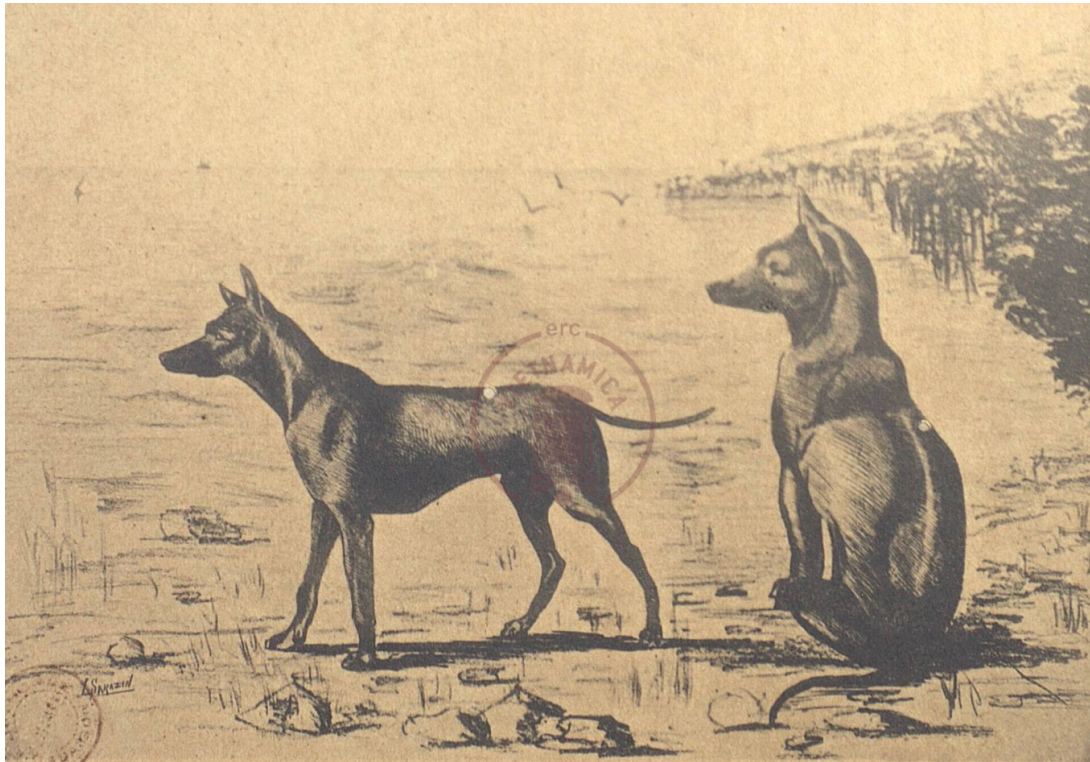
Les principales montagnes de Phú-quốc sont : Núi-dương-đồng, Núi-cửa-lập, Núi-cháy, Núi-vớ-hương, Núi-dâm, Núi-bãi-du, Núi-vớ-đá-bạc, Núi bãi-bôn, Liên-bai-đột. Hòn-núi-thua, Núi-hòn-chầu, Núi-ông-diêu, Hòn-náng-ngoài, Hòn-nâng-trong.

RIVIÈRES. — Rạch-hàm-ninh, Rạch-ông-thầy, Rạch-bãi-bôn, Rạch-bãi-đột, Rạch-đá-chồng, Rạch-đá-giang, Rạch-hòn-một, Rạch-ông-hiêu, Rạch-ông-diêu, Rạch-dinh, Rạch-váng, Rạch-tràm, Rạch-vện, Rạch-vùng-bầu, Rạch-cửa-cạng.

VILLAGES. — Dương-đồng, Mỹ-thạnh, An-hòa, Hàm-ninh, Thới-thạnh, Tân-tập, Cầm-sơn, Phước-lộc, Tiên-tĩnh et Phú-đông.

⁶⁵ Légende. — Un sergent annamite au service du roi Gia-long, en allant un jour à la pêche à la ligne sur la pointe en question, laissa tomber son chapeau à la mer ; s'étant jeté à l'eau pour le chercher, ce sergent se noya, et depuis cette époque, on a donné le nom de Doi à cette pointe.

⁶⁶ Légende. — Autrefois le nommé Loan, Annamite, fut tué par des buffles sauvages dans cette baie, ainsi que sa femme. Tous deux ont été inhumés à cet endroit auquel on a donné le nom de Loan.



Chiens de Phú-quòc (d'après un dessin de M. Sarrazin)

[342] « Phú-quòc nourrit une race de chiens sauvages ou plutôt de chiens marrons fort remarquables. Ces chiens, de taille moyenne, sont un peu plus petits qu'un chien d'arrêt ordinaire et un peu plus grands que les chiens anglais dits *fox-terriers* auxquels ils ressemblent par leurs formes élancées, leur tête effilée, leur poil presque ras, mais dont ils diffèrent essentiellement par leurs oreilles dressées et non tombantes. Leur couleur varie du fauve au brun rougeâtre. Le long de l'échine, entre le garrot et la croupe, s'étend une bande foncée le long de laquelle les poils paraissent un peu hirsutes ou même rebroussés. Les oreilles se terminent en pointe un peu obtuse et dirigent leur conque en avant ; le museau est assez fin, les pattes sont nerveuses, les extrémités élégantes et la queue, de longueur moyenne, garnie de poils à peine plus allongés que ceux du corps, est portée tantôt légèrement tombante, tantôt un peu relevée au-dessus de la ligne du dos et recourbée dans sa portion terminale. Il y a une ressemblance vraiment étonnante entre le dingo et les chiens de Phú-quòc. & (E. Oustalet) ⁶⁷.

Cette description des chiens de Phú-quòc répond, en tous points, aux remarques que nous avons faites nous-même au sujet de ces canidés dont nous avons supporté un spécimen qui nous fut offert par un notable du village de Dương-đông, il y a un an environ.

Nous devons dire cependant, d'après les renseignements que nous avons pris à Phú-quòc même et les difficultés que nous avons éprouvé pour nous procurer un de ces animaux, que la race des chiens de Phú-quòc tend à disparaître. Nous ajouterons aussi que ces chiens sont très peu familiers avec leurs maîtres et très mauvais pour les autres chiens. Ils sont excellents pour la chasse du buffle sauvage, du sanglier et du cerf.

⁶⁷ *La Nature*, Revue des sciences.

Les tortues à écaille ne sont pas rares à Phú-quòc, mais la pêche de ces chéloniens n'est pas aussi fructueuse qu'on pourrait le croire.

À peine les pêcheurs de Phú-quòc arrivent-ils à prendre de 40 à 50 tortues par saison de pêche, du mois d'octobre au mois de février.

[343]
CHAPITRE X
ARRONDISSEMENT DE CAN-THO



Vue générale de Cán-thơ

L'arrondissement de Cán-thơ, dont la superficie totale est de 230.000 hectares, est borné : au nord, par Sa-đéc ; à l'est, par Vinh-long ; au sud par Sòc-trăng ; à l'ouest, par Rạch-giá.

La superficie cultivée est de 98.000 hectares 109 ares et la superficie non cultivée de 131.000 hectares 909 ares.

Le sol est généralement plat sur toute l'étendue de l'arrondissement, à l'exception de Cau-kè, territoire habité par des Cambodgiens, où l'on remarque quelques yongs. Il est formé d'argile mélangé en fortes proportions de sels de fer et d'alun qui donnent à l'eau de quelques arroyos une saveur fortement styptique.

Les routes principales sont :

De Cán-thơ à Cái-răng (7 kilomètres) ; de Cán-thơ à Bình-thùy (6 kilomètres) ; de Cán-thơ à Cái-khé (4 kilomètres) ; de Cán-thơ à Cái-răng, par la plaine (7 kilomètres).

Ces quatre routes, faites par les ordres de M. l'administrateur Nicolaï, sont toutes carrossables.

Il y a encore la route qui relie Cán-thơ à Vinh-long. L'ouverture de cette grande voie de communication entre deux chefs-lieux est d'une importance capitale.

Un seul grand fleuve, le Bassac, arrose l'arrondissement de Cán-thơ.

Les rạchs sont nombreux, et les principaux sont :

Le rạch Cán-thơ, le rạch Bình thùy, le rạch Ô-mon, le rạch Tra-ôn, le rạch Cái-von.

Principaux canaux :

Canal Nicolaï, entre Trà-ôn et Tra-luoc :

Canal de Cau-ké ;
 Canal Phó-chat ;
 Canal Lacôte, entre Than-xuan et Rạch-giá ;
 Canal Ba-tich, entre le rạch Ô-mon et le rạch Bang-tan ;
 Canal de Tran-hoi, entre le village de Nhon-già et le rạch So-dua-lon ;
 [344]
 Canal de Ông-thương, entre le rạch Tra-noc et le rạch On-trương ;
 Canal de Pho-cuu, entre Sa-đéc et le rạch Giáp-nuoc ;
 Canal de Soc-tro, entre Vinh-long et le rạch Soc-tro ;
 Canal de Cha-va, entre Cái-von et Vinh-long.

Le canal du Trà-òn, qui relie le Bassac à la branche orientale du Mékong, est la voie par laquelle s'effectue le transit des grosses jonques chargées de riz venant de Rạch-giá, de Sòc-trăng, de Bai-xau et de Bạc-liêu qui se rendent à Cholon.

Cán-thơ n'offre rien de bien particulier, au point de vue de la faune. Il est à remarquer, cependant, que, sur la frontière qui avoisine le Rạch-giá, on signale souvent la présence du tigre ; c'est principalement au Xéo-son que se tient cet animal ⁶⁸.

Culao-may, ou île des singes, renferme une quantité considérable de ces quadrumanes.

Le sanglier, le cerf, la fouine et le loutre se rencontrent souvent dans la contrée.

Comme dans les autres arrondissements, on trouve à Cán-thơ de nombreux serpents et le cobra capel n'est pas rare.

Les oiseaux abondent, surtout les oiseaux aquatiques.

Le fleuve Bassac regorge de poissons. À une certaine époque de l'année, vers le mois de février, on y pêche une espèce d'aloise que les Annamites appellent Cá-chày, dont la chair est excellente.

Aucune essence spéciale de bois à signaler. Cán-thơ est, du reste, à peu près dépourvu de forêts. Comme bois, on peut cependant citer : le Mù-u (*callophyllum inophyllum*), le tràm (*melaleuca leucadendra*), le cocotier, l'aréquier, le manguier, l'oranger, le tamarinier, le jaquier ; ce dernier comprenant plusieurs espèces nommées : Mít-ướt (jaquier mouille), Mít-ráo (jaquier sec), Mít-nài (jaquier importun), etc.

[345] La population est de 136.268 habitants se décomposant ainsi :

Français	22
Annamites	112.774
Cambodgiens	21.385
Chinois	3.079
Indiens	8

L'arrondissement comprend 9 cantons, 119 communes, 9 marchés, 2 paroisses, 2 chrétientés, 28 pagodes annamites, 8 pagodes chinoises, 29 pagodes cambodgiennes, 1 école primaire (Cán-thơ-ville), 9 écoles cantonales.

⁶⁸ Tous les ans, à l'époque des hautes eaux, il y a dans l'arrondissement de Cán-thơ, des passages d'éléphants. En 1886 le Phu-phuong a tué un de ces énormes pachydermes à la source du rạch Cán-thơ.

Les 9 cantons dont se compose l'arrondissement sont énumérés ci-dessous, avec l'indication de leurs villages :

.....



Marché de Cán-thơ

[347] Les principaux centres et marchés sont Cán-thơ (ville), Trà-òn, Tra-lư-ợc, Cáu-kè, Bình-thùy, Cái-rang, Thanh-xuân, Trà-niên, Cái-von, Tàn-quối, Ô-môm.

C'est dans ces divers centres et marchés que se font les tournées de vaccine. À chaque séance, le médecin-vaccinateur y trouve un nombre considérable de sujets. En général, les enfants présentés sont bien constitués et les traces de maladies de peau qu'on remarque souvent ailleurs font presque défaut ici. La moyenne des vaccinations pratiquées est de 5 à 6 mille par semestre.

Cantho (ville). — Cán-thơ dépendait autrefois du Cambodge. Hieu-vò-Vuong, roi d'Annam, délégua le gouverneur Nguyễn-cư-Trinh pour déclarer la guerre aux Cambodgiens, guerre qui dura trois ans.

Le roi cambodgien Ông-nguyên, demeurant à Thuân-thánh (Mỳ-tho), vaincu par le gouverneur Nguyễn-cư-Trinh, fut obligé de battre en retraite. Il se retira à La-vach (Vinh-long) et céda, après sa défaite, deux phus au roi d'Annam : le phu de Tam-đôn et le phu de Xôi-rap qui, à dater de cette époque, devinrent la propriété du roi d'Annam. Ce dernier les réunit en un seul qui prit le nom de Vinh-viên (bon longtemps).

Plus tard, le roi Gia-long (Nguyễn-anh), donna le nom de Vinh-thạnh au phu de Vinh-viên,

[348] À cette époque, Cán-thơ était compris dans le territoire de Vinh-thạnh, aussi bien que Long-xuyên et Châu-độc, et ce dernier endroit était un poste militaire où se trouvait un dépôt considérable de troupes.

Sous le règne de Minh-mang, fils de Gia-long, la province de Châu-độc fut désignée sous le nom de An-giang.

Ce même roi Minh-mang décréta que Cán-thơ serait considéré comme huyện et lui donna le nom de Phong-phu. Il le mit sous la direction de Tuy-biên (Long-xuyên) et sous celle d'An-giang (Châu-độc).

En l'année Đinh-mão ou 1867 et les 20, 22 et 24 juin, Vinh-long, An-giang, Hả-tien furent occupés par les Français (vice-amiral de la Grandière). À la suite de l'occupation, le palais du huyện Bình de Phong-phu fut brûlé et ce mandarin prit la fuite.

Quelques mois après le départ du huyện Bình, un Annamite, nommé Đinh-sàm, forma des bandes de rebelles à Láng-hàm (actuellement canal Lacôte) et tua le chef de canton de Đinh-bảo qui portait le nom de Nguyễn-van-Vinh. C'est à ce moment que le gouvernement français envoya des troupes annamites contre les rebelles, troupes qui étaient commandées par le Doi de la milice de Mỹ-tho, Loc (devenu plus tard tòng-dòc) et un autre milicien de Gò-công, le nommé Tàn (plus tard Lãnh-binh).

Ces deux Annamites dispersèrent les bandes de rebelles, en tuèrent un certain nombre, mais ne purent s'emparer du chef Đinh-tàn, qui prit la fuite.

C'est à cette époque que fut créé le poste de Trà-ôn. Un administrateur y résida pendant un an environ. C'était M. de Serravalle.

L'Inspection fut ensuite installée à Cái-rang et enfin à Phong-phu ou Cán-thơ.

Avant de quitter Trà-ôn, M. de Serravalle eut à réprimer plusieurs invasions, car si on s'en rapporte à certains écrits émanant directement de sa plume et datés de janvier 1873, il est facile de voir que les rebelles n'avaient pas encore dit leur dernier mot.

Voici en quels termes s'exprime M. de Serravalle :

« En avril 1873, j'appris qu'une bande d'environ 80 ou 100 hommes se trouvaient rassemblés dans de grandes plaines, à l'ouest de Cán-thơ. J'envoyai dans toutes les directions, pendant plus de quinze jours, pour fouiller ces plaines. On ne trouva [349] absolument rien qu'un campement abandonné et une ou deux mauvaises lances. Depuis cette époque jusqu'au mois d'octobre 1873, je n'entendis plus parler de rien. À ce moment, plusieurs individus me furent signalés comme venant de la plaine que j'avais déjà fait fouiller en avril et se dirigeant vers les plaines de Vinh-tri. Je les fis poursuivre et arrêter.

« Pendant deux mois encore rien ne vint me faire soupçonner que les rebelles n'avaient pas abandonné leurs projets quand j'appris, mais d'une manière très vague, qu'il existait dans les mêmes endroits, ou à peu près, à une grande distance, à l'ouest du rạch Cán-thơ, trois anciens fortins annamites nouvellement réparés où devaient se trouver réunis beaucoup de rebelles qui n'attendaient qu'une occasion pour sortir de leur inaction momentanée et venir soulever le pays.

« Cela se passait à la Noël 1873.

« J'envoyai alors trois hommes pour prendre des renseignements précis. Ils partirent le 26 décembre 1873. Je commençai à être inquiet sur leur compte quand, dimanche dernier, 18 janvier, dans l'après-midi, un de mes trois hommes revint me disant qu'il avait pu s'échapper, depuis dix jours, mais que les rebelles, au nombre de cinq cents, avaient décapité Võ et Yên, mes deux autres espions. Ces rebelles étaient rassemblés dans un grand fortin, au milieu des marais ; deux autres fortins, contenant environ cinquante hommes, se trouvaient en avant. Dans la nuit du 1^{er} au 2 du douzième mois (18-19 janvier 1874), ils devaient faire une grande cérémonie religieuse et se trouver tous à la pagode construite à Go-đinh, aussi appelée Mò-cât. Je partis aussitôt avec quatre-vingts miliciens et, après quelques jours de marche, je pus atteindre les rebelles qui furent attaqués et mis en fuite. Nous leur tuâmes beaucoup de monde et nous primes huit chefs.

« Le pays fut débarrassé, à dater de ce moment, d'une bande nombreuse qui eut pu devenir très dangereuse, etc.

« Signé : DE SERRAVALLE. »

On voit par le rapport ci-dessus, qui contient encore d'autres faits du même genre, que Cán-thơ, même plus de dix ans après la conquête, n'était pas sans présenter de sérieuses craintes aux Européens qui s'y fixèrent les premiers.

[350] Il a fallu, du reste, longtemps pour réprimer, même depuis 1872, les nombreux actes de piraterie dont les rives du Bassac ont été les témoins.

De nos jours, le pays jouit de la plus grande tranquillité et, grâce à l'énergie et au zèle des différents administrateurs qui se sont succédé à Cán-thơ, l'arrondissement tout entier est dans une voie de progrès incontestable.

Le commerce et l'industrie sont florissants. Annuellement, Cán-thơ produit environ 7.500.000 gias de paddy, ce qui fait 2.500.000 piculs de cette denrée. Il se réserve environ le tiers de la totalité de la production pour sa consommation et exporte les deux autres tiers.

Si on met le prix moyen du paddy à 35 piastres les 100 gias, l'arrondissement exporterait environ 1.850.000 piastres de paddy par an.

On compte, parmi les patentés de Cán-thơ, 50 bijoutiers environ, 25 charpentiers, 8 ferblantiers, 90 forgerons.

Le revenu fourni par les pêcheries est de 15.000 piastres par an, pour ce qui concerne les poissons, et de 10.000 piastres pour les crevettes. L'opium vendu par la régie rapporterait plus de 100.000 piastres au trésor.

Comme les autres postes de Cochinchine, Cán-thơ (ville), sur la rive droite du Bassac, possède un assez grand nombre d'Européens. Tous les services y sont représentés.

Un blockhaus très vaste est construit sur le bord du fleuve, à l'angle du rạch Cán-thơ et du Bassac, à 200 mètres de l'Inspection. Ce blockhaus est de construction assez récente, en briques, avec meurtrières, fenêtres avec grillages en fer ; le bâtiment a un rez-de-chaussée, un premier étage, au-dessus duquel une toiture en tuiles plates recouvrant seulement la partie médiane, centrale de l'édifice, bordée d'une terrasse qui en fait le tour et, par sa position dominante, permet de plonger au loin dans la plaine et sur le fleuve.

Le blockhaus a quatre angles rentrants ; il affecte la forme d'une croix. Il est élevé sur des couches de sable fortement tassé.

Trois fois par semaine, le poste est desservi par les bateaux des Messageries fluviales venant de Saïgon et allant à Sôc-trăng (Đain-gãi) et réciproquement. L'appontement où accostent ces bateaux [351] est situé dans le rạch Cán-thơ presque en face du restaurant qui porte le nom de « Hôtel de la Sorbonne ».

Les chaloupes qui sont de passage à Can thơ peuvent facilement mouiller dans le rạch ou accoster à l'appontement du marché et à celui du Chinois (ce dernier tout près de l'appontement des Messageries fluviales).

L'accostage à l'appontement de l'Inspection est non seulement difficile mais encore très peu pratique, étant donné que le Bassac est souvent très mouvementé.



Allée des ficus à Cán-thơ

Depuis quelques années, Cán-thơ (ville) a subi une transformation frappante. De magnifiques rues sillonnent la ville ; les quais, plantés de manguiers, s'étendent sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. Ils commencent tout près du blockhaus et se terminent au marché. Une route fort bien entretenue les longe entièrement, c'est la route de Cán-thơ à Cái-ràng qui forme, du reste, la principale rue du poste. On ne trouve là que des maisons en briques où sont installés de nombreux Chinois possédant de très grands magasins.

Il serait à désirer que les canaux qui sillonnent Cán-thơ fussent souvent dragués et débarrassés de la quantité d'herbes et de vase qui les envahissent ; l'hygiène des habitants ne pourrait qu'y gagner et le coup d'œil n'en serait que plus beau.

On ne peut que rendre hommage à chacun des administrateurs qui ont dirigé cet arrondissement, dont les ressources nombreuses, grâce aux voies de communication

que possède, aujourd'hui, Cán-thơ, ne peuvent faire présager qu'un avenir brillant pour toute cette magnifique contrée.

Nous pourrions citer beaucoup de noms que les habitants de Cán-thơ n'oublieront jamais, tels que ceux de MM. Nicolaï⁶⁹, Lacôte, Bocquillon, Escoubet, etc.

[352] Nous sommes convaincu, d'ailleurs, que, dans un avenir très rapproché, les rêves de tous ces hauts et vaillants fonctionnaires se réalisant, seront, pour eux, la juste récompense qu'ils auront méritée.

Il n'y a malheureusement pas d'eau de source à Cán-thơ ; l'eau de pluie seule sert à l'alimentation.

M. Lapeyrère, pharmacien de la narine, à qui nous avons emprunté les différentes analyses d'eau contenues dans cet ouvrage, s'exprime ainsi au sujet de Cán-thơ :

« L'eau du Bassac est louche et jaunâtre, d'un goût fade à marée haute et légèrement atramentaire à marée basse, sur les bords de la rivière et à l'embouchure des arroyos ; elle accuse une température moyenne de 27 degrés, quand le thermomètre marque, à l'air libre et à l'ombre, 29 ou 30 degrés. Elle est également insensible aux papiers de tournesol et très pauvre en gaz carbonique libre, oxygène et azote.

Évaporée au bain-marie après filtration, elle laisse un résidu de 0 gr. 195 par litre, composé de 0 gr. 030 de matières organiques et de 0 gr. 134 de substances minérales et argileuses.

Les matières organiques, vues au microscope, sont en tout conformes aux masses gélatineuses, granuleuses, brunâtres, constatées à Vinh-long et à Mỳ-tho.

Il n'y a donc qu'à considérer le goût de cette eau à marée basse et voir s'il ne provient pas des eaux des arroyos creusés dans un terrain composé presque entièrement d'une sorte d'argile plastique très grossière.

En effet, l'eau provenant de ces cours d'eau est blanchâtre et d'un goût styptique fort désagréable. Le résidu qu'elle laisse après évaporation se compose surtout de silice, d'alumine, d'oxydes de fer et de soude. C'est à peine si les sulfates, les chlorures et la [353] magnésie s'y trouvent à l'état de traces. On ne peut donc attribuer à cette eau, qui vient à marée basse rejoindre le Bassac, le goût légèrement astringent que les eaux de ce fleuve accusent souvent à Cán-thơ.

Leur degré hydrotimétrique n'étant que de 8° 5, elles dissolvent le savon et sont, par cela même, très propres au lavage du linge, mais, pour la consommation, il est urgent de les filtrer soigneusement ou de les aluner légèrement avant de s'en servir. »

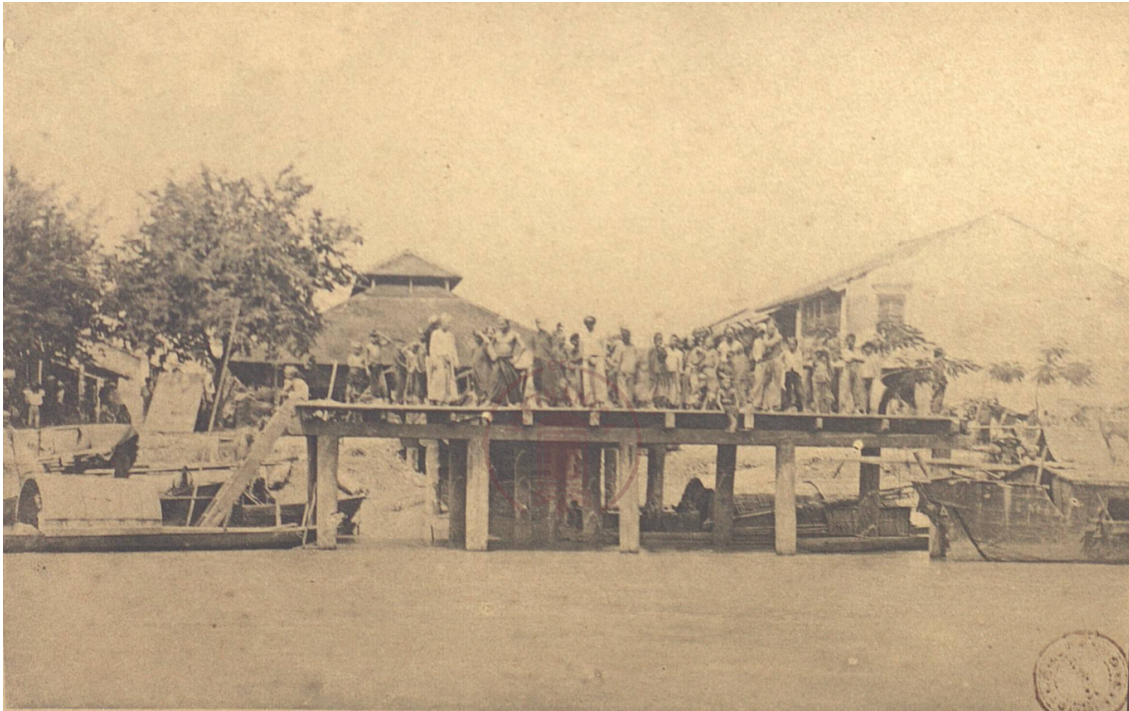
⁶⁹ Nicolaï a exécuté, à Cantho, des travaux qui ont complètement bouleversé l'aspect du pays. La terre manquait pour exécuter des remblais et faire des routes à l'abri des inondations : il a fait creuser des canaux profonds, sur un grand parcours. La terre provenant de ces fouilles a été rejetée de côté et a servi à faire des routes et à combler des fondrières et des marais. En un mot, M. Nicolaï a notablement assaini et embelli un des coins les plus insalubres de la Cochinchine ; il a, de plus, vigoureusement réprimé le brigandage, le vol, la piraterie, qui se faisaient autrefois sur une large échelle.

Si l'histoire de la Cochinchine est pleine de ces déprédations, il serait foncièrement injuste de ne pas signaler les hauts fonctionnaires qui, comme M. Nicolaï, se sont illustrés dans l'œuvre de pacification entreprise par la France.

Ceux-ci sont légions dans l'administration militaire et civile, mais il en est quelques-uns qui, plus particulièrement, s'imposent à la mémoire de leurs concitoyens. Ceux-là sont les pionniers de la première heure, les sentinelles avancées qui, n'ayant pour devise que les mots Honneur et Patrie, ont su donner l'exemple de l'abnégation la plus pure et du patriotisme le plus ardent en déblayant le terrain conquis des maladies sociales qui paralysaient nos efforts, contrebalançant notre influence et reculaient l'échéance du succès. Ce sont ceux, enfin, qui figureront plus tard sur le livre d'or de nos conquêtes coloniales.

Si l'on se rend de Long-xuyên à Cán-thơ, il faut, en chaloupe, six heures environ par le Bassac. Une seule île se trouve sur le trajet, c'est cùlao Các, à hauteur du grand centre de Thôt-nòt.

De Đạin-gắi à Cán-thơ, le trajet s'effectue en cinq heures ; de Mỹ-tho, en douze heures ; de Bền-tre, en treize heures ; de Vĩnh-long, en dix heures.



Marché de Trà-òn

Trà-òn. — Le marché de Trà-òn, autrefois résidence de l'administrateur, est un des centres les plus importants de l'arrondissement de Cán-thơ.

Situé à l'embouchure du rạch Trà-òn et sur la rive gauche du Bassac, ce marché est à une heure et demie environ du chef-lieu.

Le marché a été construit, en 1886, par les ordres de M. Bocquillon. Un canal de ceinture fut creusé à la même époque et des constructions en briques édifiées sur tout le parcours de ce canal.

Ces divers travaux ont contribué, dans une large mesure, à l'assainissement de ce centre important. C'est la route que prennent les barques chargées de riz, et qui se rendent de Bai-xau à Cholon.

Aucune route ne relie Trà-òn à Cán-thơ ; c'est par eau seulement que peut s'effectuer le trajet.

Pour s'y rendre, la ligne est directe ; il faut longer le Bassac jusqu'au rạch Trà-òn.

Les rachs entre le chef-lieu et Trà-òn sont peu nombreux ; on trouve, à droite, les rachs Cái-tắc, Tư-tài, Cái-vôn et Trà-òn ; à gauche, les rachs Cái-dòi, Cái-tôm, Cái-sâu, Bôn-binh, Bền-bạ, Mai-đâm (ce dernier en face de Trà-òn).

Il arrive parfois que le mauvais temps s'oppose à la marche de la chaloupe. Dans ce cas, si on fait route de Trà-òn sur Cán-thơ, on pourra mouiller soit à l'entrée du rạch Cái-vôn, soit à celle du rạch Cái-dói (ce dernier est à vingt minutes du chef-lieu).

[354] Comme Càn-thơ, Trà-òn appartenait autrefois aux Cambodgiens.

Dès que Gia-long fut vaincu par le chef des rebelles nommé Lê-lợi (Annamite), ce roi fit demander des renforts au roi de Siam qui lui envoya des troupes nombreuses commandées par le général Dươn qui reçut du roi d'Annam le titre de Diêu-bác (chef du Bassac).

Sitôt arrivé à Trà-òn, le général Dươn marcha contre les Cambodgiens, les battit et resta maître du pays. Le roi Gia-long le nomma immédiatement grand chef de tout le Bussac.

Après sa victoire sur les Cambodgiens, Dươn établit sa résidence à Trà-òn et mit à la disposition de Gia-long toutes ses troupes pour faire face à celles de Lê-loi qui fut vaincu. Des lors, le roi Gia-long redevint possesseur de son ancien royaume : la Basse-Cochinchine.

Le général Dươn mourut très âgé, à Trà-òn. Il fut inhumé à 3 kilomètres environ du marché de ce grand centre.

Un monument a été élevé à sa mémoire, au lieu même où il repose.

Chaque fois qu'un indigène, affirment les autorités annamites de Trà-òn, est mis en demeure de dire la vérité, il va prêter serment sur la tombe de Dươn, en présence des notables du village.

Le fils de Dươn, nommé Vi, après la mort de son père, prit le commandement du poste de Trà-òn. Il disparut peu de temps après et n'a jamais reparu dans la contrée.

À dater de cette époque, Trà-òn fut gouverné par les Annamites.

De nos jours, Trà-òn possède un grand nombre de maisons en briques, plusieurs rues bien tracées sur le bord du rạch et bon nombre de magasins chinois. Il y a une distillerie d'alcool de riz dirigée par un préposé européen, un bureau postal et télégraphique tenu par un indigène, une école cantonale, etc.

La place du marché est vaste et le marché lui-même, reconstruit sur un nouveau plan et par les ordres de M. l'administrateur Lacôte, en 1888, ne laisse rien à désirer.

Un appontement très solide, en bois, d'une largeur de 8 mètres, permet aux chaloupes d'accoster facilement à toutes marées ⁷⁰.

[355] Tra-luoc. — Par le rạch Trà-òn et le canal Nicolaï, on se rend en une heure, de Trà-òn à Trà-luợc. Ce trajet peut s'effectuer, en chaloupe, par toutes marées.

Sur le parcours, on trouve, à droite, les villages de An-dinh, de An-thong et, à gauche, ceux de Thiện-my, de Trung-già et de An-thong.

Trà-luợc est un ancien centre cambodgien. Le roi Gia-long, battu par Lê-lợi, revint quelques temps après sa défaite, avec une armée nombreuse, s'empara de Trà-luợc et y installa une fonderie de sapèques.

Maître de l'endroit, ce roi décréta que Trà-luợc serait, à l'avenir, sous la direction du phu de Vinh-viên (Vinh-long).

Le nom de Trà-luợc vient du rạch sur lequel est situé ce marché.

La majorité de la population est annamite, mais il y a beaucoup de Cambodgiens et de nombreux Chinois.

Grâce au canal Nicolaï qui relie Trà-òn à Trà-luợc et qui est une des grandes artères commerciales de Cochinchine, le marché de Trà-luợc prend tous les jours de l'importance ; aussi la population augmente-t-elle considérablement.

Plusieurs rues aboutissent sur la place du marché. On remarque en outre, bon nombre de maisons en briques et quelques magasins chinois.

Le marché, construit en fer, en 1883, est très fréquenté.

⁷⁰ Le rạch Tra-ón est accessible aux canonnières.

Trà-luợc possède deux magnifiques pagodes chinoises et une pagode annamite.

Un appontement, semblable à celui de Trà-òn, permet aux chaloupes d'accoster très facilement ; il est à une vingtaine de mètres de la place, en face du marché.

Une seule route carrossable, continuation de celle de Trà-òn, qui longe le canal, va de Trà-luợc à Bà-ké (Vinh-long).

De Trà-luợc part un petit rạch du même nom qui relie ce centre à Bà-ké. Ce rạch n'a qu'un seul affluent : rạch Nga-bà.

C'est par le rạch Trà-òn, le canal Nicolaï et le rạch Mang-thít qu'on va rejoindre une des grandes branches du Cồ-chiên, en face de cùlao Giai.

Cau-ké. — Pour se rendre, en chaloupe, de Càn-tho à Cáu-ké, il faut suivre le Grand-Fleuve ou Bassac, passer devant le [356] poste de Trà-òn et s'engager ensuite dans le rạch Bàn-boc, ce qui demande trois heures environ.

En quittant le rạch Bàn-boc, on entre dans le canal de Cáu-ké creusé en 1879 par les ordres de M. l'administrateur Nicolaï.

Du rạch Bàn-boc jusqu'au canal de Cáu-ké, il faut une demi-heure et une heure suffit ensuite pour arriver jusqu'au marché.

Souvent, et surtout à marée basse, on est obligé de mouiller dans le canal, au tiers environ de la route. Dans ce cas, il faut avoir recours à un sampan pour faire le reste du trajet.

De Trà-òn à Cáu-ké on rencontre, à gauche, trois rạchs : rạch Trà-òn, rạch Chiêt et rạch Bàn-boc ; à droite, on aperçoit une île assez grande, cùlao Mây, qui dépend du canton de Din-an et qui renferme cinq villages : Han-thạnh, Long-hung, Phù-tu, Phù-hu et Phù-mỳ-Đong.

De l'embouchure du rạch Cáu-ké jusqu'au marché, on trouve, à gauche, les villages de An-tho, de Tam-ngải, de Hương-khé et de Gia-thạnh ; à droite, ceux de An-linh et de An-hòa. Ces deux derniers villages dépendent du canton de Thanh-hòa-Trương (Trà-vinh) et s'étendent jusqu'à l'embouchure du canal Nicolaï.

De l'embouchure du canal de Cáu-ké jusqu'au marché, il n'y a qu'un seul village, celui de An-phu.

Cáu-ké est un centre absolument cambodgien n'offrant rien de particulier, mais paraissant assez pauvre. Le marché est loin de pouvoir rivaliser avec ceux que nous avons déjà signalés.

C'est le seul endroit de l'arrondissement où l'on remarque, comme il a déjà été dit plus haut, quelques yongs.

Tout récemment, on vient d'y installer une distillerie d'alcool de riz ; un préposé européen en a la surveillance.

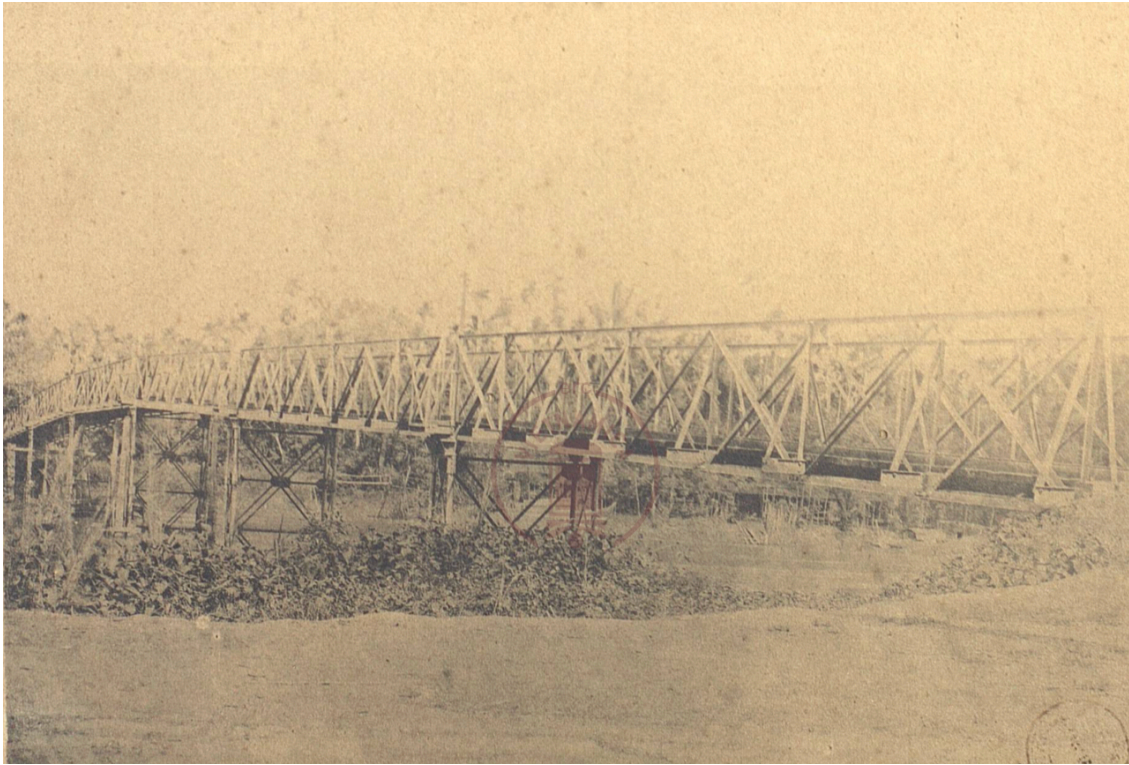
Bình-thùy. — Bình-thùy est relié à Càn-thơ par deux voies différentes : le Bassac et une route. Par eau, il faut une heure environ pour faire le trajet et, par la route, une demi-heure.

Situé sur le rạch du même nom, Bình-thùy dépend du village de Long-tuyên, fondé depuis plus de cent vingt ans, sous le règne de Lê-lợi qui leva tous les gens du pays pour chasser les Cambodgiens. La réunion de tous ces Annamites prit le nom de Dôn-điền.

Quelque temps après leur expulsion, les Cambodgiens essayèrent de reprendre leur ancien village de Long-tuyên, mais tous leurs [357] efforts furent vains et ils durent faire abnégation complète de la contrée, car les mandarins de Châu-dôc envoyèrent des troupes nombreuses qui renforcèrent les premières déjà réunies et se rendirent maîtres de tous les rebelles.

Sitôt que la guerre fut terminée, Long-tuyên fut mis sous la direction de Phong-phu ou Cán-thơ, alors gouverné par un huyện.

Actuellement, Bình-thủy est un marché magnifique où le commerce est très florissant sous tous les rapports.



Pont Eiffel à Bình-thủy

Un pont suspendu, en fer, sur le rạch Bình-thủy, relie ce centre à Cán-thơ par la route que nous avons mentionnée. Ce pont a une longueur de 140 mètres et deux voitures peuvent y passer facilement de front.

Bình-thủy possède une distillerie d'alcool de riz, une école cantonale et c'est tout près du marché, dans une maison où le luxe ne fait pas défaut, qu'habite le huyện de Dinh-tới, ancien quan de la milice.

Si l'on se rend de Cán-thơ à Bình-thủy, par la route, on traverse : les villages de Tân-ân, de Thoi-binh et de Long-tuyên. Par le fleuve on a, sur la rive gauche, les mêmes villages. À droite, sont les îles : cùlao Khè et cùlao Bình-thủy.

Au point de vue de l'accostage, l'appontement qui est en face du marché ne laisse rien à désirer.

Comme affluents, le rạch Bình-thủy comprend, à son embouchure et sur la rive droite : rachs Miu, Nga-tư-Bé, Chánh, Cam-Quán-châu, Ông-vựa, Miểuông, Ba-vàng ; sur la rive gauche : rachs Diura, Cái-thừa, Nga-tư-lơn, Ba-chinh, Chuà, Đoi-nằm, Tim-binh, Pho-thọ, Rao-râm. Bà-vò, Chuôi, Nhum et Rao-mui.

Du marché de Bình-thủy partent plusieurs routes : celle de Cán-thơ qui va directement au chef-lieu, une deuxième qui se dirige vers l'église de Tham-tuồng ; enfin celle qui va de Bình-thủy à Ô-mon. Cette dernière route dessert les villages de Long-tuyên, de Thoi-an-Tóng, de Bình-phước, de Thoi-hanh et de Thoi-an.

Cái rang. — Le marché de Cái-rang, un des plus rapprochés de Cán-thơ, est situé à l'embouchure du rạch du même nom et sur la rive droite du rạch Cán-thơ.

On est frappé par la quantité de maisons flottantes qui se trouvent de chaque côté du rạch Cái-rang et du rạch Cán-thơ : Toutes [358] ces maisons, construites en bambous, sur des radeaux, sont habitées par des marchands chinois et annamites. Elles rappellent les villages malais, également Mottants, qu'on voit à Châu-độc.

Le trajet de Cán-thơ à Cái-rang s'effectue en une demi-heure environ, par la route, et en une heure par le rạch, en chaloupe.

Ce n'est que depuis 1878, époque à laquelle M. Nicolai prit l'initiative de faire construire un marché en paillote, que Cái-rang a pris de l'importance. Aujourd'hui, le marché et la maison commune sont construits en briques ; le commerce tend de plus en plus à s'accroître.

Cái-rang possède une distillerie d'alcool de riz, une école cantonale, une pagode chinoise, une pagode annamite.

De ce centre partent trois routes : la première est celle de Cán-thơ ; la deuxième, celle de Cái-rang à Trà-niên, et la troisième, celle de Cái-rang à Như-lang (village cambodgien).

Nous avons déjà mentionné les endroits desservis par la première de ces routes. Les villages que traverse la deuxième sont : Thương thịnh, Tàn-thạnh-đồng et Nhơn-ai ; enfin, la troisième route traverse Thương-thịnh, Thương-thịnh-dong et Như-lang.

Comme affluents, le rạch Cái-rang en compte trois : à droite, le Cái-rang-bé et, à gauche, le rạch Muôn et le rạch Ranh.

Thanh-xuân. — De Cái-rạng à Thanh-xuân, il faut une heure et demie.

La ligne à suivre est la suivante : rạch Cán-thơ et rạch Bà-làng. Ces deux rạch traversent les villages de Thương thịnh, de Tàn-thạnh-đồng, de Phú-lộ, de Thanh-hưng, de Thạnh-xuân, sur la rive droite ; sur la rive gauche, ceux de Tàn-an, de Tàn-thạnh-đồng, de Thạnh-mỹ et de Thạnh-xuân.

Par terre, on ne peut aller que de Cái-rạng à Bà-làng et encore la route est-elle mauvaise.

Thanh-xuân est un centre qui ne possède pas de marché. Les habitants vont s'approvisionner à Cái-rạng.

Le rạch Bà-làng a un nombre considérable d'affluents dont les principaux sont les suivants :

À droite, rachs Goi, Tam-vụ, Bac-bich, Màm-thao, Cái-tạc, Gia, Vồng, Nhum, Nhông, Chiêc, Bai-dưóc ; à gauche, canal Lacôte, rạch Chưng-rit, canal Bà-cò, canal Hội-goà, rachs Buà-con, So- [359] đũa-bé, So-đũa-lớn, Đạp, Muôi, Chiêc, Lạch, Soi. Ông-tam, Bâm, Chốn et Chiêc.

Parmi tous ces affluents, aucun ne possède assez de profondeur pour qu'on puisse y passer en chaloupe. Le rạch Bà-lang, seul, est accessible aux grosses jonques.

Il n'y a pas d'appontement à Thanh-xuân ; aussi est-on obligé de mouiller à l'entrée du rạch, en face de la maison commune.

Trà-niên. — Situé sur la rive gauche du rạch Cán-thơ, Trà-niên est à une heure environ du chef-lieu.

La création de ce marché date de 1878 ; elle est due à M. Nicolai.

Deux routes, non carrossables, faites par les villages, relient, la première Trà-niên à Cán-thơ et la deuxième Trà-niên à Cái-rạng.

Les affluents du rạch Cán-thơ, depuis Trà-niên jusqu'à Ba-xé, sont, à droite : rachs Tai-định, Cáu-nhiêm, Tú-diên, Phong-diên, Sà-no, Sung, Bà-hiệp, Bà-làng, Cái-rạng, Xa-bình, Cái-nai, Sau-màng, Cái-già, Vòng, Ông-thé, Ông-thọ, Bà-hòn ; à gauche : rachs Miếu, Trà-niên, Trương-tiêu, Rau-rằm, Cáu-sơn, Ông-lâu, canal de Đẩu-sầu, rachs Bà-lé, Đôn, Ba-ngã et rạch Tham-tường.

Cái-vòn. — La ligne la plus directe pour se rendre de Trà-niên à Cái-vòn est la suivante : rạch Cán-thơ, Bassac et rạch Tư-tại. Il faut deux heures environ pour effectuer le trajet.

De Cán-thơ à Cái-vòn, il ne faut qu'une heure.

Le marché de Cái-vòn est situé sur le rạch du même nom qui a son embouchure sur la rive gauche du Bassac. Il a été fait en 1888.

Le rạch Cái-vòn communique avec le rạch Nha-màn. (Sa-đéc).

À deux kilomètres environ de Cái-vòn est un canal qui a 3.670 mètres de long sur 10 mètres de large, creusé par les ordres de M. Nicolai ; c'est le canal de Chà-và. Il relie le rạch Cái-vòn au rạch Bà-cang (Vinh-long). Vers le milieu de ce canal, on en trouve un autre, le canal de Phó-chàt, qui relie le rạch Trà-ôn au canal Nicolai.

Les affluents du rạch Cái-vòn, à gauche, sont : rachs Mươn-khai-Cò, Phú-lý, canal Chà-và, rachs Đô-na, Mút, Bau-ông-niêu, Phan-tiêt, Sừch, Ranh ; à droite : rachs Thi-tiêng, Cái-tắc, Cái-chám, Chiêt, Phú-lý-túc, Trà, Tòng-nưu-tú-tải, Cầm-vuột, Là, Cuối, Xèo-ngã, Trà-cuòn, Trà-kiết, Búa, Tầm-vu.

Le village de Đông-thành est situé sur les deux rives du rạch Cái-vòn ; celui de Mỹ-thuận, également situé sur les deux rives [360] du même rạch, s'étend jusqu'à la frontière de l'arrondissement de Sa-đéc.

Sur les deux rives du rạch Tư-tại se trouve le village de Mỹ-chánh.

Une seule route à peu près carrossable, partant de Cái-von, longe le canal Nicolai et va jusqu'à Ba-cáng (Vinh-long).

Une deuxième route, non carrossable, va jusqu'à la frontière de l'arrondissement de Sa-đéc.

Tàn-quoi. — Tàn-quói est à une heure et demie de Cán-thơ. La route à suivre pour s'y rendre du chef-lieu est presque directe. On traverse le Bassac un peu plus haut que Cán-thơ et l'on arrive, sur la rive gauche, au rạch Tra-món qui conduit à Tàn-quói. L'entrée de ce rạch est assez difficile, vu la grande quantité de vase qui s'y trouve ; l'on doit même prendre toutes sortes de précautions pour ne pas s'échouer, même à la haute mer.

Il n'y a pas de marché à Tàn-quói, centre qui est également dépourvu d'appointement.

On trouve là une maison commune assez mal installée. Une pagode annamite très délabrée se remarque à travers quelques arbres. En somme, rien de bien intéressant à signaler pour ce centre où aucune route n'a été faite.

Le rạch Trà-niên a comme affluents, à droite : rachs Nhum-rà, Cà-hô, Bà-việt, Bà-nguot, Tác-bà-đong, Bà-máng, Khai-lương ; à gauche : rachs Sừt, Ông-sự, Tong-lun, Chánh, Bòn-hiếu, Nga-bà.

Ô-mon. — Autrefois, Ô-môn était la résidence du phu Ốt, chef cambodgien. Ce phu était un rebelle que le huyện annamite mit en prison pendant deux mois.

Sur les instances des notables cambodgiens, Ót fut mis en liberté et le huyện lui donna une escorte de cinquante Annamites pour l'accompagner jusqu'à sa demeure. Dès son arrivée au rạch Tác-vàm-Nho, le phu Ót se cacha dans sa maison.

De nombreux rebelles cambodgiens s'étaient blottis de chaque côté du rạch Vàm-nho, d'après les ordres de Ót et, tout à coup, ils se ruèrent sur les cinquante Annamites qui avaient accompagné Ót et les massacrèrent. Sitôt après, les rebelles prirent possession de tout le rạch Ô-môn, après avoir mis en fuite tous les Annamites. qui se trouvaient sur ses rives.

[361] Le phu Ót fit construire deux forts : le premier, sur le rạch Bà-rit ; le deuxième, sur le rạch Phé. Ces deux forts étaient occupés par cinq mille soldats cambodgiens.

Le Dôc-bô, chef de la province de Châu-độc, se rendit à Ô-môn avec trois mille hommes bien armés et attaqua le phu Ót qui, au bout de deux heures de combat, fut fait prisonnier. Tous ses soldats prirent la fuite. Quelques instants après, le Dôc-bô faisait décapiter le phu Ót, dont la tête fut exposée sur le rạch Ô-môn au bout d'un bambou.

Ô-môn est un marché très important sur le rạch du même nom, possède une école cantonale, une distillerie d'alcool de riz, sous la surveillance de deux préposés européens, une pagode chinoise et une pagode annamite.

La population est nombreuse ; elle se compose d'Annamites, de Chinois et de Cambodgiens.

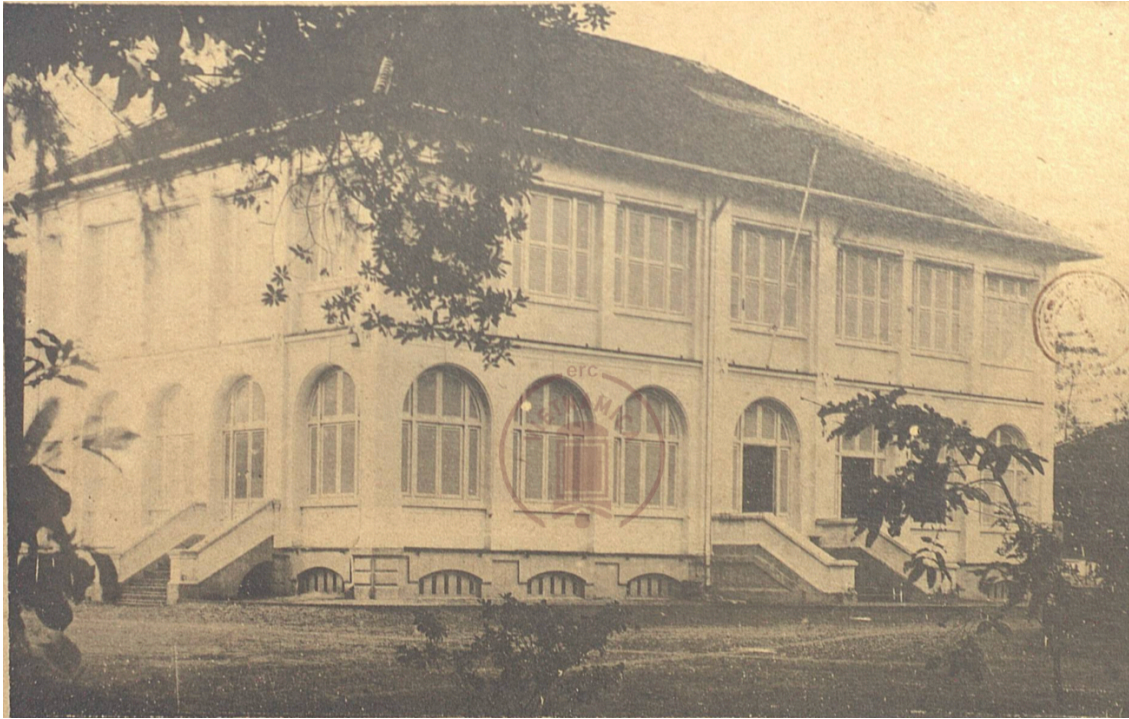
Étant donné l'extension que prend Ô-môn, il est à désirer qu'un bureau postal et télégraphique y soit créé ; c'est le vœu de tous les habitants.

L'appontement, qui se trouve en face du marché, est d'un abord facile pour les chaloupes.

La profondeur et la largeur du rạch Ô-môn sont suffisantes pour permettre aux canonnières d'aller jusque-là.

De Càn-thơ à Ô-môn, il faut environ quatre heures. On longe le Bassac, rive droite, jusqu'au rạch Ô-môn qui a comme affluents les rạchs Tác-ông-Góc, Bà-sư, Ranh, Cái-ké, Vàm, à droite ; les rạchs Ranh, Cà-vo-Lớn, Chà-vo-Nhé, Ráp, Điêu, Ông, Khuê, Bà-rit, Phé, Cam-mý, Tam vu, à gauche. Ces rạchs ne sont pas accessibles aux chaloupes.

[362]
CHAPITRE XI
ARRONDISSEMENT DE SOCTRANG



Inspection de Sòc-trăng

L'arrondissement de Sòc-trăng, qui comprend l'ancien phu de Ba-xuyên, est borné, au nord, par Cán-thơ ; à l'est, par Trà-vinh et la mer de Chine ; au sud, par Bạc-liêu ; à l'ouest, par Rạch-giá.

Le sol est semi-argileux et semi-sablonneux. Les couches argileuses et peu perméables qui forment la majeure partie de la Basse-Cochinchine sont, ici, semées d'îles de sable qu'on nomme yongs et qui rompent l'uniformité des rizières. Elles sont plantées de grands arbres et sont douées d'une grande fertilité.

La superficie totale de l'arrondissement est de 211.300 hectares ;
la superficie cultivée est évaluée à 75.490 hectares.

Les cours d'eau sont peu nombreux ; le plus important est le rạch Ba-xuyên, affluent du Bassac. C'est par ce rạch que se fait presque tout le commerce de la contrée.

Les principaux canaux sont le canal Saintard et le canal de Cái-quan.

Les routes sont assez nombreuses ; les plus carrossables sont celles de Sòc-trăng à Daignãi (21 kilomètres), de Sòc-trăng à An-tập (10 kilomètres), de Sòc-trăng à Bày-xàu.

La principale et pour ainsi dire la seule culture de l'arrondissement est celle du riz. Cette denrée, connue sous le nom de riz de Bày-xàu, est cotée sur les marchés de l'Extrême-Orient et constitue la principale richesse du pays. Le sol de Sòc-trăng se prête peu à d'autres cultures. Essentiellement argileux dans la plaine et très sablonneux dans les yongs, comme nous l'avons déjà dit, il devient complètement aride durant la saison sèche et se refuse à toute production.

De même que les rizières couvrent la presque totalité des plaines cultivées de l'arrondissement, le commerce du paddy est l'objet du plus grand nombre de

transactions entre Asiatiques et constitue, à peu de chose près, l'unique ressource des Cambodgiens et des Annamites ayant pour intermédiaires les commerçants chinois établis en grand nombre à Bày-xàu. À part le riz et le paddy, les autres marchandises consistent en médicaments chinois, ustensiles[363] de ménage, barques, chevaux provenant généralement du Cambodge, fruits divers, suivant la saison, que les barques apportent des autres arrondissements, notamment de Sa-đec et Trà-vinh.

Quant à l'industrie, elle est à peu près nulle. Bien qu'un certain nombre de familles cambodgiennes possèdent quelques métiers à tisser la soie, les étoffes qui sont ainsi introduites par elles dans le commerce peuvent être considérées comme une quantité négligeable.

Les marais et les rizières sont peuplées d'une grande variété d'oiseaux aquatiques : marabouts, aigrettes, hérons, poules d'eau, râles, etc. Un geai bleu superbe y est commun.

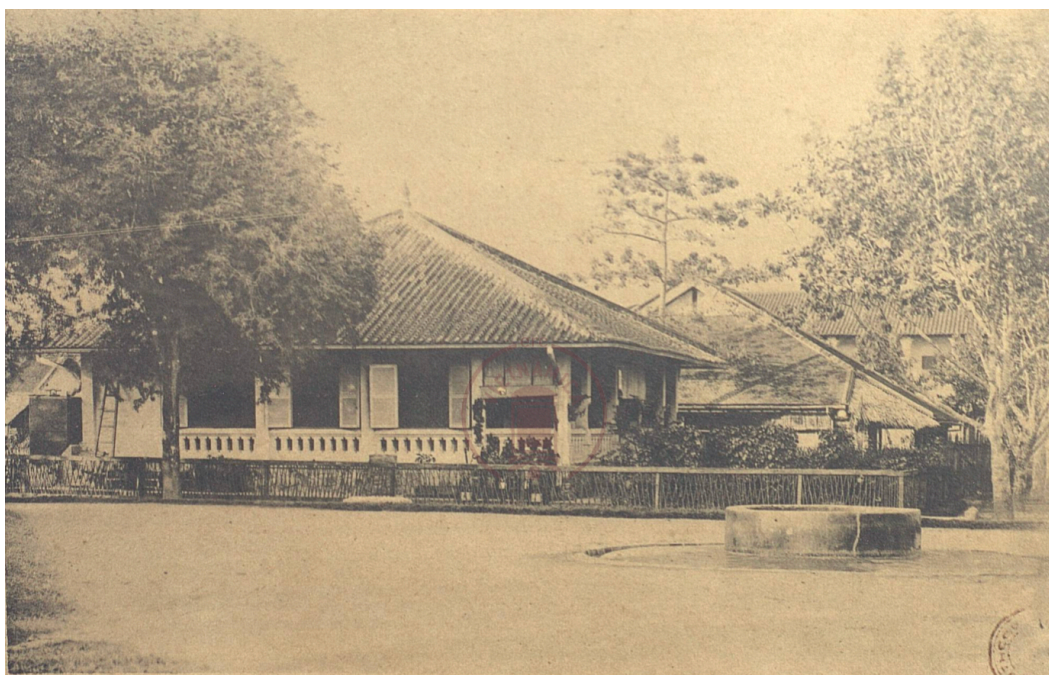
Il n'est pas rare d'entendre parler des déprédations faites par le tigre, dans les environs de Đai-ngãi. On trouve du sanglier, du con-nai et du con-huư dans l'arrondissement. Le rạch Co-cô est infesté de caïmans.

La population est de 67.267 habitants :

Français	35
Annamites	32.952
Cambodgiens	29.337
Chinois	4.871
Indiens	22

L'arrondissement de Sòc-trăng possède 3 bureaux de poste, 1 école primaire, 6 écoles cantonales, 9 cartons, 100 villages, 10 marchés :

.....



Sòc-trăng. — Douanes et Régies

[365] Les principaux centres et marchés que visite le médecin-vaccinateur sont : Sòc-trăng (ville), Đai-ngãi, Bày-xàu, Bo-thào, Phú-lộc, Ta-liêu. La moyenne des sujets vaccinés à chaque tournée semestrielle est de 2.000 environ.

Sòc-trăng (ville). — Le poste de Sòc-trăng, situé entre le 10^e et le 9^e degré de latitude nord, est un des points les plus isolés de la Cochinchine. Il est bâti au milieu d'une immense plaine qui n'offre que de rares plantations d'arbres. Il faut dire cependant que la ville, par elle-même, est assez gaie. Les rues sont assez larges et les habitations des Européens ne laissent rien à désirer. Le marché, assez important, est sur le bord de l'arroyo qui coupe la ville en deux.

Comme dans les autres postes de Cochinchine, tous les services sont représentés à Sòc-trăng : administration, justice, postes et télégraphes, Douanes et Régies, travaux publics, armée. Le service de santé est assuré par un médecin de deuxième classe qui est également chargé de l'hôpital indigène qui a été créé à Sòc-trang [366] en 1888. Cet établissement se compose de plusieurs salles très spacieuses. On peut admettre, dans cet hôpital, plus de soixante malades indigènes.

Autrefois, un détachement d'infanterie de marine occupait un blockhaus plus vaste, plus ancien et peut être plus difficile à défendre que celui de Cán-thơ.

« À cause de sa proximité de la mer, Sòc-trăng est souvent réduit à consommer de l'eau saumâtre, désagréable au goût et même impropre à la consommation, par suite de la trop grande quantité de matières étrangères qui viennent s'ajouter à l'excès de chlorure de sodium. Le poids du résidu d'un litre de cette eau, soumise à l'évaporation, est de 0 gr. 404, dont 0 gr. 98 de matières organiques. La filtration ne lui enlève pas les ferments organiques qu'elle renferme ; l'alunage, seul, arrive à les précipiter. »



Đại-ngãi

Dai-ngai. — Đại-ngãi ou Vàm-tàn, marché très important sur la rive droite du Bassac, en face de cù-lao Dung, forme l'entrée du rạch Ba-xuyên.

La majorité de la population est annamite. C'est la résidence d'un huyện. On y compte 205 inscrits.

Autrefois, vers 1858, Đại-ngãi était un endroit où les bateaux de toutes grosseurs, venant de Chine, de Singapore et autres lieux (Siam et Cambodge), se rendaient pour faire le commerce du riz, de la soie, du coton, du poisson, de nuoc-mam, de poteries, de cornes de buffles, de l'ivoire, des plumes d'oiseaux, etc. À cette époque, Đại-ngãi était sous le protectorat annamite.

Toutes les barques, non seulement celles qui voulaient pénétrer dans l'intérieur, par le Ba-xuyên, mais encore celles qui n'étaient que de passage dans le sông Bassac, étaient visitées par les mandarins de Đại-ngãi qui avaient reçu, au sujet de ces inspections, les ordres les plus sévères de la cour de Huè, afin de prévenir la piraterie. Tous bateaux, principalement ceux qui ne portaient point de Chinois, étaient considérés comme bateaux-pirates et, à ce titre, chaque passager, sans distinction, recevait un certain nombre de coups de rotin. De là le nom de tàn (coups de rotin) que porte le village de Đại-ngãi.

En 1867, époque à laquelle les Français s'emparèrent de Châu-độc, la situation des mandarins changea complètement. Ne pouvant plus imposer leur volonté et voyant que leur autorité était [367] anéantie, tous se retirèrent en Annam. Dès lors, les rives du Bassac devinrent libres.

Les Chinois, plus favorisés que les Annamites et les Cambodgiens, n'avaient pas eu à payer dans une si large mesure, paraît-il, la dîme imposée à leurs voisins, c'est-à-dire la distribution de coups de rotin, parce qu'ils étaient considérés comme venant traiter de grandes affaires commerciales.

Cependant, ils avaient un impôt à payer. Du jour où ils s'aperçurent que cet impôt était devenu trop lourd et n'était pas assez compensé par le gain qu'ils pouvaient retirer

de leur commerce, ils ne voulurent plus se soumettre, ce qui fit naître de nombreuses dissensions entre eux et les mandarins de Vàm-tàn.

À la suite de ces dissensions, les Chinois jurèrent de se venger de toutes les autorités, tant annamites que cambodgiennes et n'eurent qu'un but : celui, non seulement d'entraver tout commerce dans l'intérieur de la contrée de Vàm-tàn, mais encore d'empêcher toute communication de cette région avec l'extérieur.

Ils firent une digue en pierre à hauteur du village de Lich-hoi-Thương ⁷¹ (banc de sable) et fermèrent ainsi l'entrée du Bassac. Leur but était atteint et, depuis cette époque, les bateaux ne peuvent plus passer par là.

Đại-ngãi possède un poste des douanes, un bureau postal et télégraphique, une distillerie d'alcool de riz, une école cantonale, un poste de miliciens. C'est la tête de ligne des bateaux des Messageries fluviales qui font le service des provinces de l'Ouest. Ces bateaux, partant de Vinh-long après avoir fait escale à Mỹ-tho, remontent le fleuve antérieur, visitent Sa-đéc, entrent ensuite dans le fleuve postérieur par un des grands arroyos qui font communiquer ces deux bras du Mékong au voisinage de Long-xuyên, vont à Châu-độc, redescendent le Bassac en desservant Long-xuyên et Cán-thơ. Ils se rendent ensuite, en quatre heures, à Đại-ngãi. Ce chemin est le plus long, mais c'est le seul praticable à des navires d'un fort tirant d'eau.

De Đại-ngãi, on se rend à Sòc-trăng par deux voies de communication ; la route par terre et le trajet par eau s'offrent au voyageur. La route mesure 21 kilomètres : elle traverse d'immenses rizières et quelques villages annamites et cambodgiens.

[368] Le rạch Ba-xuyên conduit jusqu'au petit village de Cái-quan, à 7 kilomètres de Sòc-trăng ⁷². Il est navigable aux chaloupes, jonques, etc., mais ses nombreux coudes et circuits le rendent insupportable.

Tout près du canal de Cái-quan existait, tout récemment encore, un dos-d'âne qui rendait la navigation très difficile ; cet obstacle n'existe plus, grâce aux travaux de dragage qui viennent d'être terminés.

De Đại-ngãi à Cái-quan, on trouve sur le trajet par eau les villages suivants : à droite, Nhơn-han, Tương-kê, Xứn-thạnh, Phú-xửn, Châu-khanh, Châu-thạnh ; à gauche, Đại-dong, Long-diên, Hung-đức, Tân quới.

Cù-lao Yung (île carrée) est située en face de Đại-ngãi ; elle est très grande et comprend deux villages. Mise en culture depuis fort peu de temps, cette île est appelée à devenir une nouvelle source de revenus pour Sòc-trăng.

Bay-xau. — À 5 kilomètres de Sòc-trăng, par la route, le marché de Bày-xàu est le plus important de l'arrondissement. La population est évaluée à 6.000 habitants. C'est là que les grands négociants de Saïgon et de Cholon viennent acheter le riz si connu sous le nom de riz de Bày-xàu.

Ce centre possède une distillerie d'alcool de riz, une maison commune fort belle, un bureau de poste, un télégraphe ; il y a plusieurs rues bien tracées, une quantité de magasins chinois, plusieurs pagodes, etc. Trois fois par semaine, une chaloupe annexe des Messageries fluviales, faisant le service entre Đại-ngãi et Bạc-liêu, fait escale à Bày-xàu.

C'est non loin de Bày-xàu, entre le marché et Sòc-trăng, qu'on remarque la pagode cambodgienne de Thai-sùm. Tout le yong sur lequel elle est construite est peuplé de Cambodgiens, ces descendants de la puissante race des anciens Khmers ; ils se livrent à la culture du riz, de l'indigo, etc.

⁷¹ Ce village est compris dans l'arrondissement de Trà-vinh.

⁷² De Cái-quan à Sòc-trăng, le trajet s'effectue en 1 heure. La route longe le canal.

Bo-thao. — Une route de 9 kilomètres conduit directement de Sốc-trăng à Bo-thào, marché qui jouit d'une renommée bien méritée. Le commerce du paddy s'y fait sur une grande échelle ; c'est, du reste, dans cette contrée que se trouvent les meilleures rizières de Sốc-trăng.

[369] La population se compose d'Annamites et de Cambodgiens ; les Chinois n'y sont qu'en très petit nombre.

Situé sur un yong, le village de Bo-thào s'étend très loin.

Du chef-lieu, on peut encore se rendre à Bo-thào par un tout petit rạch, mais en pirogue seulement, car le rạch, vu son peu de profondeur, n'est pas accessible aux chaloupes.

Phu-loc. — Le centre de Phú-loc est assez éloigné de Sốc-trăng ; de Bày-xàu, il ne faut pas moins de 7 heures, pour faire le trajet. De nombreux villages sont sur le parcours, notamment ceux de Tam-bộc, Cán-giò, Tham-đôn, Lầm-già, Tam-lac, Nhu-già, Đao, Viên-tay, Phu-giào, à droite ; Vin-xuyên, Đinh-chi, An-nô, Hòa-tù, Thanh-an, Gia-hòa, Xa-mau, à gauche.

Les rachs principaux sont : rạch Bày-xàu, jusqu'au vàm Dua-tho, rạch Nhu-già et rạch Chau. Ces quatre rachs que l'on suit pour aller de Bày-xàu, à Phú-loc sont accessibles aux grosses jonques et aux chaloupes ; ils ont de nombreux affluents. À droite : rachs Tay-sum, Bo-thào, Tra-cư-ờn, Đay-ba et canal Đum-ba-de ; à gauche : Vàm Dua-tho, Tra-ché, Rờ, Đa-banh, Xeo-bàu, Nga-cáy canal de Ca-lòm, rachs Cha-độc et That-tranh.

Phú-loc est situé sur les deux rives du rạch Chan.

En chaloupe, on ne peut aller plus loin que Phú-loc à cause du peu de profondeur du rạch et d'un pont en bois élevé de quelques mètres seulement au-dessus du rạch. Phú-loc compte 250 inscrits ; la population est composée d'Annamites et de Cambodgiens, mais les Annamites sont en majorité.

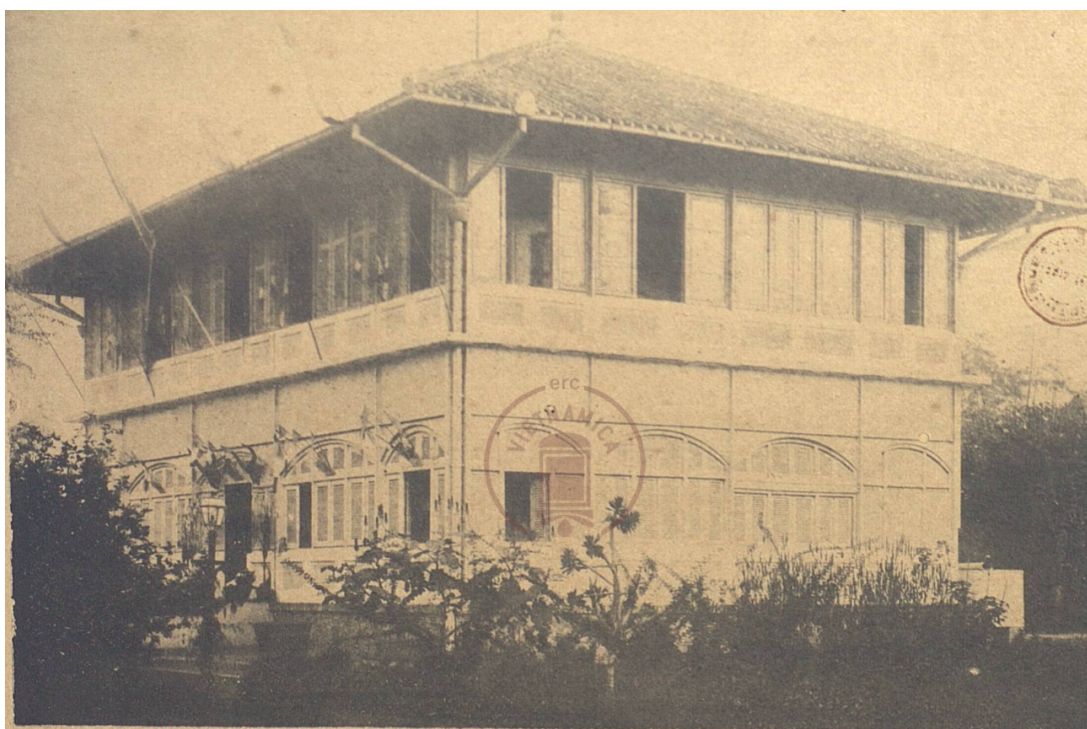
Phú-loc possède une distillerie d'alcool de riz, sous la surveillance d'un préposé européen de la régie.

Ta-lieu. — Au sud de Sốc-trăng, dans le canton de Đinh-mỹ, Ta-lieu est le centre de l'arrondissement le plus éloigné du chef-lieu. On descend le rạch Bày-xàu jusqu'au Mỳ-thạnh, rạch que l'on suit jusqu'au Vàm du rạch Tong-cang. De l'entrée de ce rạch jusqu'à la maison commune de Ta-lieu il faut 1 heure et demie environ.

Ta-lieu n'offre rien de particulier ; c'est un village qui compte 245 inscrits. Les habitants sont presque tous cambodgiens.

[370]
CHAPITRE XII

ARRONDISSEMENT DE BACLIEU
ET
CIRCONSCRIPTION DE CAMAU



Inspection de Bạc-liêu

L'arrondissement de Bạc-liêu, dont la superficie totale peut être évaluée à plus de 200.000 hectares, est borné : au nord, par Sòc-trăng ; à l'est, par la mer de Chine ; au sud, par Ca-mau ; à l'ouest, par Sòc-trăng et Rạch-già.

La population est de 39.961 habitants se répartissant ainsi :

Français	32
Annamites	30.64
Cambodgiens	6.035
Chinois	3.426
Indiens	4



Vinh-lợi. — Rạch Bạc-liêu.

Les principaux cours d'eau sont : rạch Bạc-liêu, rạch Mỳ thánh, rạch Cái-huồ, canal de Ca-mau.

Les voies terrestres comprennent la route coloniale de Bạc-liêu à Sòc-trăng et quatre routes d'arrondissement qui sont : 1° route de Bạc-liêu à Mỳ-thanh (72 kilomètres) traversant tout le canton de Thanh-hung et comportant onze ponts en bois d'une longueur totale de 150 mètres ; 2° route de Bạc-liêu à Ca-mau (65 kilomètres) traversant les cantons de Thanh-hoa, Long-thùy et Quan-long. Elle longe le canal de Ca-mau et sert de chemin de halage. Cette route comporte douze ponts en bois d'une longueur totale de 230 mètres et vingt-deux passerelles d'une longueur de 105 mètres ; 3° route de Bạc-liêu à Giá-hoi (14 kilomètres) ; 4° route de Bạc-liêu à la mer (6 kilomètres) traversant le village de An-trach, dans le canton de Thanh-hóa. On remarque sur cette route, un pont en fer de 60 mètres de long sur 6 mètres de large, une passerelle et deux autres petits ponts en bois de 10 mètres de long sur 3 mètres de large.

L'arrondissement possède trois écoles : une au chef-lieu (Vinh-lợi), une à Ca-mau et l'autre à Tra-nho. On compte trente pagodes.



Maison commune de Vinh-lợi (Bạc-liêu)

[371] Grâce aux voies de communication que nous venons d'indiquer, aux nombreux travaux de canalisation entrepris par M. Lamothe de Carrier, en 1886, et continués depuis par ses successeurs, MM. Masse, Lucciana, Séville, Loupy ⁷³, cette immense contrée prend tous les jours une importance considérable ; la population augmente chaque année dans des proportions inespérées, le commerce devient de plus en plus florissant et les exploitations des pêcheries, des salines, du miel et de la cire, des bois de tràm, etc., ayant donné jusqu'à présent des rendements exceptionnels, ont activé de la façon la plus frappante les mouvements de la batellerie indigène.

La prospérité de l'arrondissement de Bạc-liêu serait encore augmentée par le creusement et l'élargissement du canal de Ca-mau. C'est, en effet, par ce canal que les jonques chinoises venant de Singapore, d'Hainam, de Bang-kok et de divers autres ports étrangers, pourraient se rendre à Bạc-liêu.

Le commerce de paddy se fait sur une vaste échelle ; en 1893, on a exporté 316.000 piculs de cette denrée.

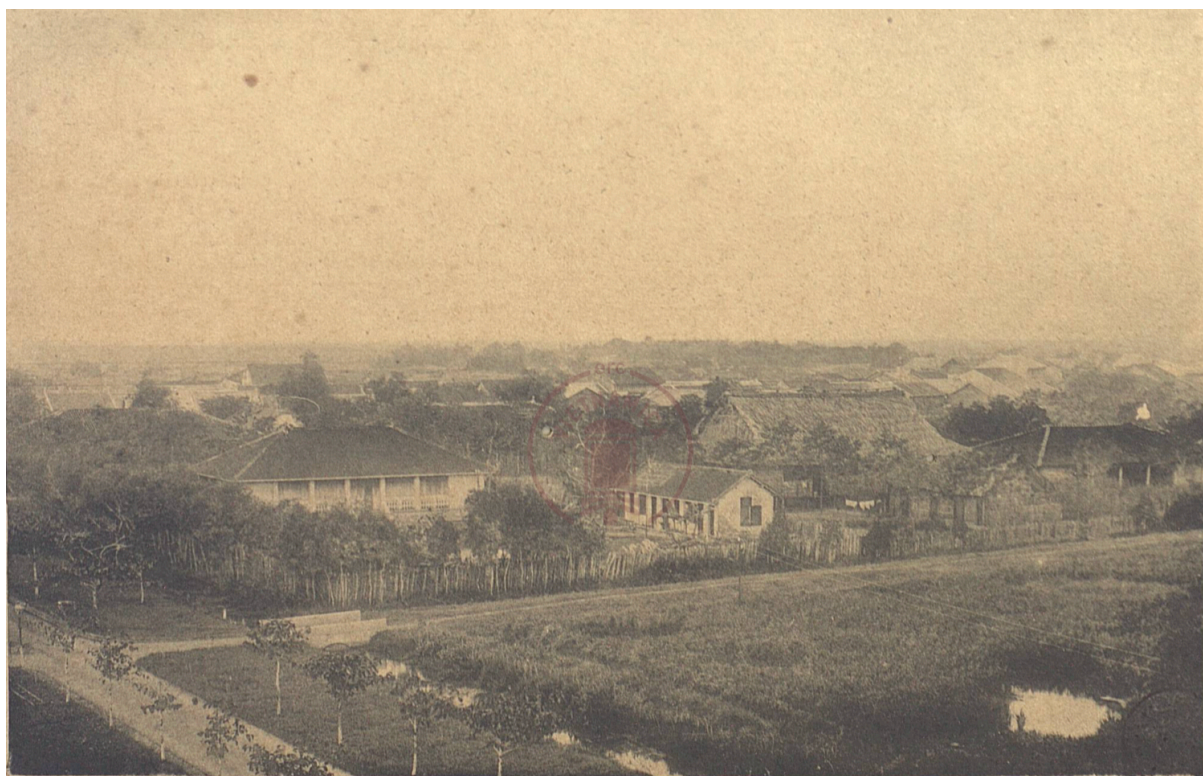
Au point de vue de la faune, Bạc-liêu ne le cède en rien à certaines provinces de l'Est : tigres, sangliers, cerfs, loutres se rencontrent fréquemment ; des milliers d'oiseaux émaillent les rizières, depuis la sarcelle commune jusqu'à l'énorme pélican ; hérons, canards, grues, poules sultanes ; marabouts, aigrettes, etc., abondent dans toute la contrée.

⁷³ Pierre-Gilbert Burguet (1889), Louis-Charles Masse (1890-1891), Louis-Xavier-Ubade Lucciana (1891) — natif de Bastia —, Armand-Joseph Séville (1891-1894) — un Guadeloupéen dont le fils naquit à Bạc-liêu le 9 novembre 1892 et qu'on retrouvera au t. 2 chef de la province de Tay-ninh —, et Pierre-Nicolas-Émile Loupy (Saint-André de la Réunion, 5 octobre 1859-Paris XVII^e, 14 novembre 1901).

L'arrondissement comprend 2 cantons et 11 villages.

.....

[372] Comme centres de vaccine, l'arrondissement de Bạc-liêu n'en possède que quatre principaux : Bạc-liêu (ville), Mỹ-thành, Vinh-hòa et Vinh-mỹ. La moyenne des sujets présentés au médecin-vaccinateur, à chaque tournée semestrielle, est de 1.800 à 2.000.



Vue générale de Bạc-liêu

Bạc-liêu (ville). — Situé sur les deux rives du rạch Bạc-liêu, à cinq heures, en chaloupe, de Sòc-trăng (Bày-xà), le poste de Bạc-liêu, qui était autrefois rattaché à Sòc-trăng, est, aujourd'hui, un chef-lieu d'arrondissement très important. On y trouve toutes les ressources des autres postes. Au point de vue sanitaire, il est admirablement situé ; la brise de mer s'y fait agréablement sentir presque toute l'année. La ville est percée de fort belles rues, de nombreuses maisons en briques, couvertes en tuiles, ont été construites, de nombreux canaux ont été creusés ; en un mot, Bạc-liêu, qui n'était jadis qu'un vaste marais, est devenu un poste charmant.

Si M. Lamothe de Carrier a donné à Bạc-liêu un grand développement, il faut bien reconnaître que M. Séville a poursuivi énergiquement l'œuvre de ses prédécesseurs. Ce haut fonctionnaire doit être fier des résultats qu'il a obtenus.

Tous les services sont représentés à Bạc-liêu : administration, justice, Douanes et Régies, travaux publics, instruction publique, trésor, postes et télégraphes, cadastre, etc.

La population indigène est composée de Chinois, d'Annamites et de Cambodgiens ; les Chinois sont en majorité, du reste, en Cochinchine, après Chợ-lớn et Bày-xà (Sòc-trăng), Bạc-liêu est le centre de prédilection des Fils du ciel.

Bạc-liêu possède plus de 2.000 habitants.

Une chaloupe annexe des Messageries fluviales fait le service de la poste trois fois par semaine ; elle va prendre les dépêches à Đại-ngãi.

My-thanh. — Au nord-est de Bạc-liêu, à l'embouchure du Mé-kong, Mỹ-thành forme une petite pointe où les bateaux venant du large ne peuvent atterrir, vu la grande quantité de sable et surtout de vase qui s'étend très loin sur toute la côte.

Le village de Mỹ-thanh, dans le canton de Thanh-hung, est très grand, mais le hameau qui se trouve à la pointe que nous venons de signaler ne comprend que quelques maisons. Il y a là un poste des Douanes et Régies occupé par un préposé européen.

[373] La pêche est la principale occupation des indigènes de cette contrée. Les habitants de la pointe de Mỹ-thanh font une grande consommation d'œufs de tortue.

De Bạc-liêu à Vinh-mỹ, par voie terrestre. — Vinh-mỹ est à 13 kilomètres du chef-lieu ; la route est bien entretenue mais peu ombragée. Les villages qu'elle traverse sont : à droite, Tàn-hưng, Vinh-hương, Trà-khứa, Phước-thanh, Bình-an, Bình-làng, Vinh-thang, Mỹ-thuận ; à gauche, Tàn-hưng, Vinh-hương, Trà-khứa, Phước-thanh, Tàn-long, Hòa-thanh, Bình-làng, Bình-an, Mỹ-thuận ⁷⁴.

Sur le même parcours, on remarque de nombreux cours d'eau : canal de ceinture, rạch Trà-khứa, Đương-trấu (passage des buffles), Giàng-xày Xéo-đỉnh, Xéo-lop, Cái-phôch, Cái-triệt, Thi năm, Đương-trần-lôi, Ngà-ba Cái-hư.

Le village de Bình-làng est cambodgien, celui de Trà-khứa ne renferme que des Annamites, métis de Chinois de Triều-châu, et quelques Cambodgiens.

Toute cette région fait le commerce du paddy.

Il existe une pagode cambodgienne à Bình-làng, une pagode annamite à Bình-an, une à Hòa-thanh, une à Trà-khứa et une à Tàn-long.

De Bạc-liêu à Vinh-hoà ou Vinh-châu. — La distance qui sépare Bạc-liêu de Vinh-hoà est de 45 kilomètres environ ; il faut 5 heures, en chaloupe, pour effectuer le trajet.

Sur le parcours on remarque, à droite, les cours d'eau suivants :

rachs Trà-nỗ-nhó, Cán-thắng, Thào-làng-ba, Thào-lang-nhut, Nàm-xu (tous affluents du rạch Bạc-liêu).

Les villages qu'on traverse sont : à droite, Vinh-hình, An-trạch, Vinh-an, An-trạch-đông, Đông-có, Tàn-qui-đông, Trương-liêng, Vô-tư, Vinh-hoà, Cà-làng, Đông-châu, Ca-lạc, Vinh-thanh-tây, Đại-hoà ; à gauche, ceux de Tàn-hưng, Quyện-phi, Hưng-diêm, Thị-yâi, Giá-hội ⁷⁵.

[374] La population de tous ces villages se compose d'Annamites, de Chinois et de Cambodgiens.

On compte 9 pagodes cambodgiennes de Bạc-liêu jusqu'à la frontière du canton de Thanh-hung, et 1 pagode chinoise à Vinh-châu.

De Bạc-liêu à Ca-mau. — Le trajet par eau de Bạc-liêu à Camau ne peut s'effectuer en moins de 18 heures ; la distance qui sépare ces deux centres est de 70 kilomètres. Sur le parcours, on compte 14 villages : Vinh-loi, Long-thanh, Hòa-bình, Vinh-mỹ, Long-diên, Phong-thanh, Thạnh-tri, Thanh-hòa, Tàn-đỉnh, Bình-đỉnh, Tàn-qui, Tàn-đức, Tàn-yên et Tàn-xuyên.

⁷⁴ Tàn-hung et Vinh-huong sont annexés à Vinh-loi ; Tra-khua et Phuoc-thanh à Long-thanh ; Bình-an et Bình-làng à Boa-bình ; Vinh-thanh et My-thuan à Vinh-mỹ.

⁷⁵ Vinh-loi ou Baclieu est formé par la réunion des villages de Vinh-hình, d'An-trach et d'une partie de Vinh-huong ; Vinh-trach, par celle des villages de Vinh-an et d'An-trach-dong ; Vinh-phuoc comprend Đông-co, Tàn-qui-dong et Trương-liêng ; Vinh-châu est formé par la réunion Vinh-hoà de les villages de Vô-tư, de Vinh-hoà de Ca-làng, de Đông-châu ; enfin Lac-hoa comprend les villages de Ca-lạc, de Vinh-thanh-tây et de Đại-hoà.

Les cours d'eau sont nombreux : canal de ceinture, rạch Tra-khứa, Đương, Cái-cai, rạch Bình-an, rạch Hồ-mao, Tac-say (canal des roseaux), Giá-rậm, Hậu-phòng, Cái-gừa, Gi-muống, Ông-mó, Dương, Quan-lộ, Màng cư ; à droite : Vàm-mặt-triri, Xéo-dinh, Xéo-lộp, Cái-phòch, Cái-triệt, Thi-nam, rạch Cái-huỷ, Tac-sáy, Vùng-béo, Ba-xéo, Bồng-vuông, Ba-huỷ, Giá-rậm, Cái-giang, rạch-răng, Tắc-xây, Bồng-sưng, Cái-tréo, Giày-dôi-thương, Giây-dôi-hạ, Mương-lộ, Đất-dó, Ông-mó, Cái-nhum, vàm Cái-nhưc, et Ông-đội.

La population des villages mentionnés ci-dessus est annamite, à l'exception des villages de Bình-dinh et de Trà-khira qui sont cambodgiens.

CIRCONSCRIPTION DE CA-MAU

La circonscription de Ca-mau, située à la pointe sud de la Cochinchine, est bornée : au nord, par Rạch-giá ; à l'est, par Bạc-liêu ; au sud, par la mer de Chine ; à l'ouest, par le golfe de Siam.

Elle mesure une superficie d'environ 580.000 hectares sur lesquels 9.172 sont cultivés.

« L'aspect général du pays, dit M. Brière ⁷⁶, est celui d'une immense plaine submergée, couverte de forêts de tram et de giá, produisant la cire et le miel ou présentant de grands espaces dénudés, coupés çà et là par des étangs pestilentiels. Le sol, de formation plus récente que le delta du Mé-kong, est le produit de l'exhaussement graduel du fond du golfe de Siam. Le mouvement, [375] de retrait des eaux a dû s'opérer d'une façon irrégulière, car entre les dernières alluvions du Bassac et celles du golfe, il existe une vaste dépression centrale toujours inondée, sorte de réservoir naturel où vient se réunir l'excédent des eaux fluviales poussées par la mousson du sud-est. Cette zone marécageuse, en partie couverte par la forêt de tràm et qu'on peut comparer à la plaine des joncs, est appelée par les habitants du nom significatif de *Lang-biên* (mer tranquille). C'est là que prennent naissance ces beaux cours d'eau qui sillonnent la presqu'île en tous sens, constituant un admirable réseau hydrographique dont Ca-mau occupe la clef.

Malheureusement, ces fleuves, dans leurs eaux rendues noirâtres par la décomposition des détritiques de végétaux des forêts, charrient une grande quantité de limon qu'ils déposent à leur embouchure sous forme de barre.

La côte semble, d'ailleurs, vouée à la loi fatale de l'envasement. »

Dans les endroits où la culture est possible, des rizières, des plantations de cocotiers et d'aréquiers sont installées journalièrement. Déjà les jardins de la région du rạch Cái nhứt et du rạch Bải-háp sont en pleine prospérité.

Depuis la création de l'arrondissement de Bạc-liêu, on a constaté que la mer, du Mỹ-thanh jusqu'à l'embouchure du Ganh-hoà, se retire chaque année de 200 mètres à cause des alluvions considérables charriées par le Bassac. Par suite, le niveau des marées baisse et les immenses marécages situés entre Sôc-trắng, Rạch-giá et Bạc-liêu se dessèchent de plus en plus et seront, dans peu d'années, cultivables.

Malheureusement, plus que dans les autres parties de la Cochinchine, ce qui manque à Ca-mau ce sont les bras. Ainsi, le nombre total des inscrits, Annamites et Chinois, est de 6.379, ce qui donne environ un chiffre de 31.900 habitants pour une étendue de 580.000 hectares, c'est-à-dire que la densité de la population est de 5,5 par kilomètre carré.

⁷⁶ Rapport sur la circonscription de Ca-mau. (Exc. et Recon. 1879.)

Les villages sont clairsemés et ont des proportions vraiment inusitées : Tàn-hưng et Tàn-khán, par exemple, sont plus grands que certains arrondissements de l'Est de la Cochinchine.

Les hameaux, situés généralement aux ngôn (endroit où les [376] arroyos commencent à se faire un lit à travers les marécages), sont quelquefois à plus d'une journée en jonque du centre le plus proche.

Voici, du reste, ce que dit M. Brière à ce sujet : « Les villages, occupant souvent une vaste étendue de terrain, se divisent en un certain nombre de hameaux (xòm) situés généralement dans le fond (Ngôn) de petits arroyos et à une très grande distance les uns des autres. Il faut quelquefois des journées entières, en jonque, pour se rendre de l'un de ces xòm au xòm voisin. Je connais tel xòm, par exemple celui du Cãi-nước, affluent du Bải-hap, où l'on remonte pendant six heures un rạch étroit, tortueux, sans que rien puisse déceler le voisinage d'un centre de population. Tout à coup, après un dernier coude, l'arroyo s'élargit brusquement et l'on se trouve au milieu d'une belle clairière bien cultivée ; l'œil, fatigué de la monotonie des palmiers d'eau, s'arrête avec plaisir sur les jardins d'aréquiers et les cultures de toutes espèces.

Tous ces xòm se ressemblent, à peu de chose près, dans la zone maritime du Sud où les forêts sont les plus épaisses et où l'eau saumâtre qui pénètre partout rend toute espèce de culture, même celle du bananier, impossible. La cire et la pêche sont les seuls moyens d'existence des habitants ; aussi la disposition des xòm est-elle assez primitive : on se contente de faire une échancrure dans la forêt ; les cases sont installées tant bien que mal au milieu des souches qui percent le sol de tous côtés ; une ligne de pieux et un barrage dans l'arroyo complètent l'installation ; quelques dizaines de mètres plus loin, la nature reprend ses droits et la forêt recommence plus sombre que jamais. »

SYSTÈME HYDROGRAPHIQUE. — La presqu'île de Ca-mau est sillonnée d'un nombre infini de cours d'eau, dont les principaux sont le Sòng-đòc, le Bải-hap qui se déversent dans le golfe de Siam, le Sòng Bô-đề, le Cành-hảo qui se déversent dans la mer de Chine et le rạch dit Ca-mau qui est relié au Bassac.

« Le Sòng-đòc est la grande voie commerciale des jonques d'Hai-nam et de Singapore ; il prend naissance dans la forêt inondée de Cáu-gạo et se relie au sông Ca-mau par le rạch Ta-thu, cours d'eau sinueux de 30 mètres de large et de 3 m. 50 de profondeur, praticable en toute saison.

[377] La largeur du Sòng-đòc est de 80 à 100 et 120 mètres ; sa profondeur est de 8 à 10 mètres.

Le sông Bải-hap débouche dans le golfe de Siam, au nord de la baie qui forme la pointe de Ca-mau. Il se relie au sông Ca-mau par une succession de petits rachs étroits et sinueux connus sous les noms de rạch Chu-bà-cô, rạch Chù-bòn, rạch Rôt.

La largeur moyenne du Bải-hap est de 80 mètres ; on y relève des fonds de 8 mètres : Il atteint à son embouchure une largeur de 200 mètres ; la direction du chenal est sud 35° ouest.

Le Gánh-hào est le prolongement naturel de la route commerciale suivie par les jonques qui remontent le Sòng-doc pour se rendre à Ca-mau. Il gagne directement la mer de Chine, après un cours d'environ 30 milles. » (Brière.)

Nous aurons bientôt l'occasion de citer certains autres fleuves, tels que le Cúra-lón, dont la largeur dépasse 100 mètres, l'Aug-ké, etc., qui ont une grande importance.

Comme canaux de grande communication, nous devons mentionner le canal de Ca-mau à Bắc-liêu, celui de Càn-dên ; ceux de Tàn-duyêt et du rạch Rap, comme canaux de petite communication.

Le canal de Càn-dên, creusé de 1876 à 1881 par les administrateurs de Rạch-giá, est destiné à faire communiquer Rạch-giá avec Ca-mau par les fleuves Cãi-lón et Giồng-ké.

Son point de départ est au hameau cambodgien de Hừu-lợi (Long-thủy) et son point d'arrivée à Bền-ngu (Rạch-giá) ; il a 18 kilomètres de longueur.

Actuellement, ce canal est impraticable ; de tous côtés et sur presque toute sa longueur il est envahi par de hautes herbes et des palmiers d'eau.

Le canal de Tân-duyệt a été creusé, en 1884, par M. Lamothe de Carrier. Avant le creusement de ce canal, les grandes jonques ne pouvaient se rendre de la région de Cửa-lớn à Ca-mau.

La canalisation du Mương diều permet de communiquer en tout temps du Ganh-hào au Cửa-lớn par le village de Tân-duyệt.

[378] Les îles Poulo-obi (Hòn-khoai) forment un groupe situé un peu au sud de la pointe extrême de Ca-mau. Elles sont désertes, mais sont couvertes, paraît-il, de belles espèces forestières. Autrefois ces îles servaient, dit-on, de refuge à de nombreux pirates.

AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE. — La région ne comporte que trois cultures : celle du riz, 8.182 hectares ; celle de l'aréquier et du cocotier, 900 hectares.

Le produit des jardins est consommé dans la région, celui des rizières est encore supérieur à la consommation et l'excédent est exporté à Singapore, Kampot et Haïnam.

Les principales productions du pays sont : la cire, le miel ⁷⁷, les bois de tràm, de su, de nhum, de ké et de già pour les constructions, de gua pour le chauffage ; le condur (vers palmiste), enfin les produits des pêcheries.

Les poissons les plus recherchés par les jonques de Cho-lon et des provinces de l'Est sont : le cá-bòm, le cá-lóc, le cá-trê, le cá-sặt, le cá-rô, le cá-giấy.

Pour ce qui concerne l'exploitation des forêts, nous extrayons d'une note de M. Benoist (Exc. et Rer), les passages suivants :

« Les immenses forêts de tràm et de già qui couvrent le terrain inondé formant la péninsule de Ca-man, depuis Hà-tiên, sont fréquentées par d'innombrables essaims d'abeilles. Chaque village exploite plusieurs milles carrés de ces forêts : c'est sa principale richesse ; aussi il faut voir comme les limites en sont correctement indiquées par des planchettes plantées sur les rives des fleuves et couvertes de tous les renseignements désirables.

Vers le quatrième mois, les abeilles, attirées par la fleur odoriférante du câ-y-tràm et du câ-y-già, commencent leurs travaux.

Pendant les premiers mois, le fermier garde sa forêt, c'est-à-dire la surveillance contre les voleurs. Son travail consiste à préparer [379] quelques petites planchettes élevées de 1 m. 50 à 2 mètres au-dessus : du sol, placées obliquement sur deux montants et préalablement enduites de miel. Les abeilles, attirées par le miel, y ont bientôt ébauché un nid ; cependant, la plupart des ruches sont à l'embranchement des maîtresses planches, à quelques mètres au-dessus du sol.

La capture des nids ne nécessite pas la moindre mise de fonds : un couteau en bois ou en os pour décoller les nids sans les briser, un panier et une corde pour les affaler, en font tous les frais.

⁷⁷ Le miel se recueille du 7^e au 10^e mois dans les immenses forêts de tràm et couvrent le pays. La cire qu'on en extrait est blanche quand les abeilles ont butiné la tràm, jaune lorsqu'elle provient de la fleur du già.

Deux hommes et un enfant composent généralement l'expédition ; ils débarquent en un point quelconque de leur concession et s'enfoncent résolument en forêt, pendant que l'enfant, resté dans la pirogue, bat constamment sur un tam-tam en bois, afin de leur indiquer le point de départ. Un signal particulier indique la présence du tigre ; à cette batterie de tam-tam, tous les voisins volent au secours de celui des leurs qui est en danger, ces vastes solitudes permettant au bruit du tam-tam de se transmettre fort loin. Dès qu'un nid est trouvé, un des hommes, muni d'une torche en écorce, monte vivement à l'arbre, chasse les abeilles au moyen de la fumée de sa torche, décolle le nid avec son couteau. et le remet, à l'aide de son panier et de sa corde, à son compagnon resté au pied de l'arbre.

Le miel est extrait au moyen de la pression des mains ; une première cuisson, suivie d'une compression vigoureuse au moyen d'un levier *ad hoc*, sépare des matières étrangères la cire qui vient surnager dans un grand baquet plein d'eau ; une deuxième cuisson est suivie du moulage dans un bol d'une dimension déterminée. »

En 1893, les pêcheries ont rapporté au Trésor : 7.500 piastres ; la cire et le miel, 1.600 piastres.

On fabrique de magnifiques nattes dans certains villages, mais ces nattes, quoique très fines, ne valent pas celles de Rạch-giá. C'est la principale industrie à laquelle se livrent les habitants de cette contrée.

Autrefois, le roi Gia-long, après la guerre avec les Tâ-y-sơn, se réfugia dans Ca-mau où il arriva par le Sông-đồc. Il choisit-pour retraite le rạch Cái-răng et le rạch Mũi, dans le village de-Tàn-[380] hưng qui appartenait aux Cambodgiens. Après un assez long séjour à Ca-mau, Gia-long se rendit à Hà-tiên.

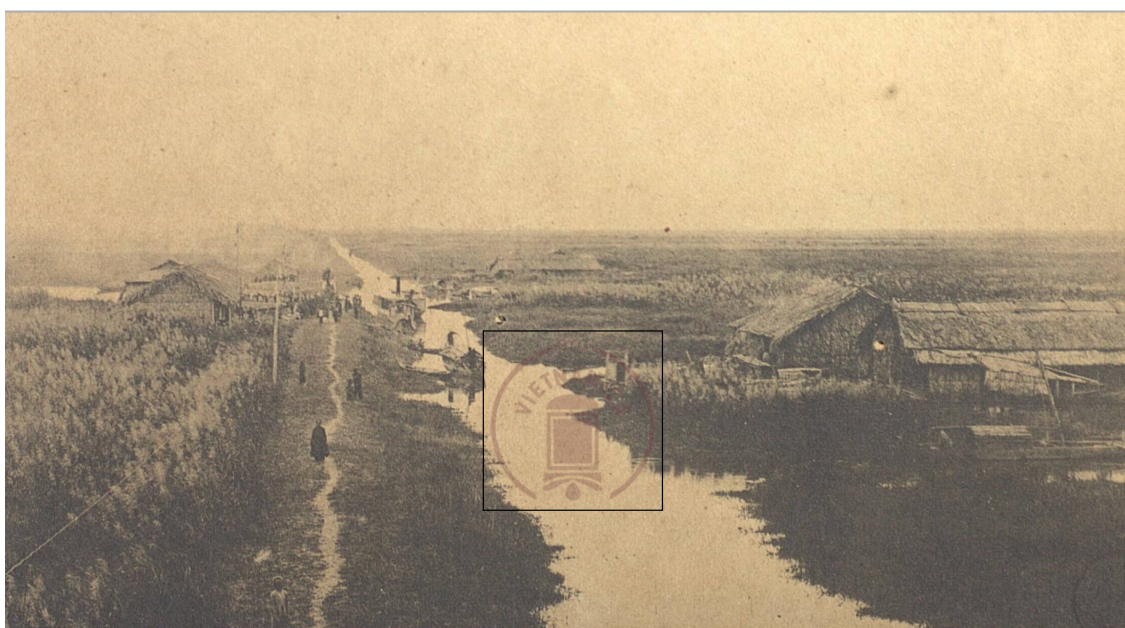
Près de Tàn-hưng, on remarque une citerne que fit creuser Gia-long et qui est connue sous le nom de Ao-ngư (citerne royale).

Après la conquête, la circonscription de Ca-mau faisait partie de l'arrondissement de Rạch giá ; elle n'a été annexée à Bạc-liêu que depuis 1882, époque à laquelle fut créé cet arrondissement qui dépendait de Sòc-trăng : Cette annexion s'imposait ; elle évite, aujourd'hui, aux habitants de cette immense contrée, un voyage dangereux, étant donné qu'ils ne pouvaient, auparavant, se rendre à Rạch-giá que par mer.

Le canal de Bạc-liêu à Ca-mau a déjà contribué, dans une large mesure, à l'augmentation de la population, mais s'il était plus large et plus profond, les grosses barques pourraient se rendre à Ca-mau bien plus facilement et en bien plus grand nombre ; le commerce y gagnerait et peut-être que l'immigration des indigènes des autres arrondissements vers Ca-mau serait plus considérable.

La circonscription de Ca-mau comprend actuellement 3 cantons et 41 villages.

.....



Canal de Ca-mau.

[381] La majorité de la population est annamite, mais Camau possède une assez grande quantité de Chinois et de Cambodgiens.

Depuis 1871, voici les noms des différents fonctionnaires qui ont eu à diriger la circonscription :

Phú Y en 1871. — Phú Hòa, en 1875. — Huyện Dư, en 1876. — Phú Hiêm, en 1877. — Phú Vinh, en 1880. — Phủ Hòa, en 1882.-Huyện Bình, de 1883 à 1889. — Phủ Phong, en 1889. — Huyện Chiêu, en 1890. — M. Cudenet, en 1891.- —Huyện Huân, en 1893. — Phú Quang, en 1893.

Étant donné les difficultés qu'offre la traversée du canal de Ca-mau, en chaloupe surtout, les tournées de vaccine ne se font pas d'une façon régulière, comme dans les autres postes de la colonie.

Au mois de novembre 1893, nous avons pu cependant nous rendre à Ca-mau et parcourir la contrée dans tous les sens. Dans les différents centres que nous avons visités, nous avons vacciné 3.611 sujets. Nous étions loin de nous attendre à un résultat semblable ; il est vrai de dire que, depuis plusieurs années, il n'y avait pas eu de tournée vaccinale dans la circonscription de Ca-mau. La population infantile paraît assez saine et nous avons constaté que les maladies de peau, gale, eczéma, etc. étaient beaucoup moins *[sic : plus]* rares que dans certaines autres contrées de la Cochinchine.

Le-chef lieu de la circonscription de Ca-mau est situé à l'angle du Ganh-hao et du rạch Quan-lô. C'est un très grand village où se trouvent une inspection, une distillerie d'alcool de riz, un entrepôt d'opium, une école cantonale, un bureau de poste, un télégraphe, un poste de miliciens, etc.

[382] Les endroits que nous avons visités dans la circonscription de Camau sont les suivants : Tàn-khánh, Tàn-hung, Tàn-duyet, et l'embouchure du Sông-doc.

Tàn-khanh. — De Camau à Tàn-khánh, le trajet peut s'effectue en 3 heures.

Sur le parcours, on trouve, à droite, les villages de Tàn-dức, de Tàn-mỹ, de Hưu-nghĩa et de Mỹ-thời ; à gauche, ceux de Tàn-thạnh, de An-lac, de An-phong. Les habitants de ces villages sont annamites, sauf ceux de Hưu-nghĩa qui sont cambodgiens.

Les arroyos sont nombreux : Xèo-dưa, Cái-bán, Xèo-tré, Xèo-trôm, Bá-án-giòng, Đoi-tàm, Kím-tông, Ông-bép, Đông-ông, Cày-sộp, Chệc, à droite ; rạch Rập, Ông-muộn, Cái-tac-thù, Sòng-ông-độc, rạch Rô, Ông-điêm, Cái-bồng, Nàng-chánh, rạch Hang, Ông-quân, Ông-bêp, Ac-ơ, Bà-số, Xèo-hàng, à gauche ⁷⁸.

Dans cette contrée les indigènes sont presque tous bucherons et pêcheurs.

Tàn-khánh, sur les deux rives du rạch Cái-tau, compte plus de 600 habitants ⁷⁹.

Tàn-hung. — Le village de Tàn-hưng, situé à 7 kilomètres environ de Ca-mau, sur les deux rives du rạch Miri, compte 800 habitants. On y remarque deux pagodes ; la maison commune est en construction.

Le rạch Mui, quoique peu profond, est accessible aux chaloupes et aux grosses jonques.

Tàn-hung n'est séparé de Camau que par les villages de Tàn-thanh et de Tàn-xuyên.

Les principaux cours d'eau qui se trouvent sur le parcours sont : à droite, rạch Ông-quàn, rạch Danh-loi, rạch Bà-dieu, Xéo-múi ; à gauche, rachs Ráp, Nàng-âm, Ba-béo, Cái-nhum, Nhà-phần. Du rạch Ông-quàn jusqu'à la pagode de Tàn-hưng, deux petits sentiers longent les rives du rạch.

[383] Dans les villages de Tàn-thanh, de Phu-thanh et de Tàn-hung il n'existe point de marché. Les habitants se livrent à la fabrication des nattes, récoltent la cire et le miel.

Tàn-duyệt. — De Camau au village de Tàn-duyệt, situé sur une des rives du rạch Đam-doi, il faut 4 heures en chaloupe. La distance qui sépare ce centre du chef-lieu est de 30 kilomètres environ. On évalue la population de Tàn-duyệt à 500 habitants qui sont tous annamites.

C'est à Tàn-duyệt que se fabriquent les nattes les plus fines.

Si, de Camau, on va jusqu'au Cửa-lớn et de là au rạch Bãi-háp par le Tac-ông-do pour revenir au chef-lieu par le rạch Rập, itinéraire que nous avons suivi et qui permet de visiter la plus grande partie de la circonscription, on traverse : à droite, les villages de Tàn-xuyên, de Phú-thạnh, de Tàn-duyệt, de Tàn-an, de Tàn-hưng ; à gauche, ceux de Tàn-xuyên, de Tàn-phong, de Tàn-hòa, de Tàn-trạch, de Tàn-duyệt, de Tàn-thuận, de Tàn-an, de Viên-an, de Tàn-hưng, de Phú-hữu, de Phú-mỹ et de Tàn-thạnh.

Sur ce même parcours, on trouve les cours d'eau suivants :

À droite : Mương-điều, Ông-đế, Sào-áo, Bào-béo, Bào-sen, Ông-don, Cái-bán, Nha-luận (canal de Mương-điều) ; Ngã-ba-thù, Cái-ngay, Tác-ông-do, Năm-cảng, rạch Cùg (dans le Cửa-lớn) ; Ông-nghệ (dans le Tác-ông-đo), Cái-nai, Ông-trang, Cái-nháp, Cái-keo, Ba-hình, Bơ-đạp, Cái-rô, Nha-phần, Cái-nhum, Bao-béo, Nàng-âm, sòng Giống-kẻ.

À gauche : sòng Camau, Bà-vườn, rạch Nhà (dans le Gành-hào) ; xóm Rượu, rạch Nhum, Cái-bát, Cày-gưa, Đam-chim, của Bò-dê, rạch Giá, Cái-chôm, Cái-nây, Bà-

⁷⁸ Par le Gành-hào et le rạch Tac-thu, on va rejoindre le canal de Can-den qui conduit à Rạch-già.

⁷⁹ Actuellement, on a réussi à créer plus de 60 hectares de terrain artificiel. L'esprit des populations de cette contrée a été longtemps remuant et hostile. En 1872, les forêts de l'U-minh ont servi de refuge aux frères Do-thua qui avaient soulevé tout le pays.

bướng, Bà-thanh, Ông-quyển, Ông-nù, Ông-định, ... Cái-cào, Xèo-lá et Biền-nhan ; on remonte ensuite le Tác-ông-đo qui a comme affluent le rạch Nam-cang, et l'on regagne le cửa Bải-hập qui se trouve à gauche. Après avoir tourné à droite on remarque les rachs Đam-cùng, Cái-múi, Nhà-thinh, Giải-ngựa, Cái-nước, Rau-dưa, Ráng, Xèo-múi, Danh-lợi et sông Gióng-ké.

De Camau à l'embouchure du Sông-doc. — À l'ouest de la circonscription de Camau, le Sông-độc est, comme il a déjà été dit plus haut, la grande voie commerciale des jonques d'Hai-nam et de Singapore. Il est ainsi appelé parce que toute cette[384] région était commandée autrefois par un Dòc-bink (général) nommé Vàng.

À l'endroit où se trouve actuellement le poste de la régie était jadis construit un fort ; on y avait placé deux pièces de canon qui servaient à défendre l'entrée du fleuve.

De Camau à l'embouchure du Sông-v, il ne faut pas moins de quatre heures en chaloupe. On traverse les villages de Tàn-xuyên, de Tàn-đức, de Tàn-mỳ, de Hiềun-ghía, de Mỳ-thới, de Tàn khánh qui se trouvent à droite, et ceux de Tàn-thanh, de An-lạc et de An-phong qui sont à gauche.

Un assez grand nombre de cours d'eau sont sur le parcours : à droite, rạch Dưa, Cái-bàn (dans le Tác-thù), Xéo dảng, Ông-bích, Ông kệt, Tran-cò, Tham trọi, Xéo-rương (dans le Sông-dộc) à gauche, rạch Vóp, Gioi-vàm, Ông tu, rạch Ban, rạch Dinh-nhò, rạch Dinh-lớn (dans le Sông-dộc).

Tous les villages que nous venons d'indiquer sont annamites, à l'exception du village de Hiềun-ghĩa qui est cambodgien.

Arrivé au terme du voyage, nous ne prendrons point congé du lecteur qui aura bien voulu nous suivre dans notre étude sur la partie de la Cochinchine que nous venons de décrire, sans le remercier.

Dans un second volume, nous espérons donner plus tard la description des provinces de l'Est.

Enfin, s'il nous est permis de parachever notre tâche, un troisième et dernier volume viendra apporter son contingent de documents sur nos possessions du Cambodge et du Laos.

Tout cela s'enchaîne et doit se suivre.

Ce sont les parties d'une grande unité : la France d'Extrême-Orient, pays envers lequel nous avons contracté l'impérieux devoir, puisque nous l'avons fait nôtre, de l'élever jusqu'à nous en le dotant d'institutions humanitaires, d'une administration équitable, de lois justes et surtout en le fécondant par notre travail et par notre industrie.

[385] Quoiqu'en disent certains pessimistes ou les adversaires, de plus en plus rares, de notre expansion coloniale, l'influence française a déjà considérablement développé et mis en valeur les ressources naturelles de ces contrées.

Sans trop nous arrêter à Saïgon qui demeure la capitale de tout l'Extrême-Orient, bien que son commerce n'ait pas encore atteint l'importance de ses rivales Singapore et Hongkong, nous pouvons affirmer que tous ceux qui ont visité l'intérieur de la Cochinchine ont été frappés d'admiration par l'ensemble des institutions dont nous avons pourvu notre colonie.

Pas un chef-lieu de canton qui ne possède une ou plusieurs écoles ou bientôt l'enseignement professionnel viendra s'ajouter à la connaissance de l'enseignement primaire.

Dispersée ça et là dans les provinces, par postes peu nombreux, notre armée, après avoir pacifié la Cochinchine, n'a plus, aujourd'hui, qu'à veiller à la garde de son drapeau.

Notre marine, après nous avoir assuré la conquête de ce pays, toujours vigilante, toujours dévouée, après avoir imposé le respect du nom français à Bangkok et franchi intrépidement, héroïquement les passes de Paknam, s'occupe, aujourd'hui, d'assurer la libre navigation du Mékong, et, remontant ce fleuve où circulent actuellement les magnifiques canonnières *Massie* et *Lagrandière*, fait flotter notre pavillon jusqu'à Kemmarat.

Partout, en Cochinchine, venant compléter les attributions dévolues aux administrateurs, notre magistrature assure à l'industrie, à la propriété, le respect, la tranquillité, la paix qu'on trouve toujours à l'abri de nos lois.

Où la campagne était presque sans voies de communication, en jachères, il y a trente ans, on voit aujourd'hui de magnifiques rideaux de verdure ; ce sont des rizières, des jardins, des potagers, des fermes. Et là, où, à grand peine, on aurait pu faire passer une charrette à buffles, on voit maintenant, sur les belles routes carrossables dont nous avons doté la Cochinchine, passer au trot de nos excellents petits chevaux annamites, des voitures de toutes formes, des équipages de maître.

Mais, dans cet ordre d'idées, le plus grand pas a été fait par la Compagnie des *Messageries fluviales de Cochinchine*, dont les [386] nombreux paquebots sillonnent, depuis longtemps, nos arroyos et nos fleuves, qui remontent aujourd'hui, avec le *Bassac*, la plus grande artère de notre nouvelle possession laotienne jusqu'à Khône et qui fait actuellement construire, sur les chantiers de Nantes, deux très grands paquebots dont l'un desservira Battambang, dont l'autre fera régulièrement la ligne de Saïgon à Bangkok.

De plus, le distingué lieutenant de vaisseau, M. Robaglia, après avoir fait très minutieusement l'hydrographie des passes et des rapides de Kratié à Khône, vient de démontrer qu'avec des bateaux construits spécialement à cet usage, la navigation y serait possible pendant toute l'année, même pendant la saison des basses eaux.

Il importe que cette découverte, venant presque aussitôt après notre occupation au Laos, soit sanctionnée par l'établissement d'un service régulier de bateaux à vapeur.

« Le commerce de l'Indo-Chine appelle de plus en plus le développement de notre flotte marchande et il ne faut pas que notre pavillon, jadis le premier dans les mers de Chine, vienne à n'être plus que l'étiquette d'un véritable monopole. » (J. Siegfried).

En résumé, l'œuvre de la France en Indo-Chine est grande, incontestablement imposante, et pourtant elle est loin d'être terminée !

Les récents événements du Siam, bien qu'ils ne nous aient point donné les satisfactions légitimes auxquelles nous avons droit, nous ont cependant assuré la possession d'un territoire qui, sur une longueur de 2.500 kilomètres, traverse des contrées fertiles et atteint la riche région du Yunnam dont le Mékong semble devoir être le débouché naturel.

Les richesses du Haut-Mékong sont considérables ; la meilleure preuve en est dans l'ardeur que l'Angleterre met à pousser ses conquêtes en Birmanie. Si nous ne remontons pas ce fleuve, il se trouvera certainement quelqu'un pour le descendre.

Avançons donc résolument et, plus tard, nous doterons cette contrée, comme nous l'avons fait pour la Cochinchine, de nos institutions pacifiques et libérales et, songeant à ce qu'il nous reste à accomplir, à la grandeur de l'œuvre, terminons par un mot qui est sur toutes les lèvres, par un mot bien français : « En avant ! »

Suite :
[La Cochinchine et ses habitants. Province de l'Est \(1899\).](#)
